PATRICIA

BRIGGS

LES LIENS DU SANG

MERCY THOMPSON - TOME 2

Patricia Briggs

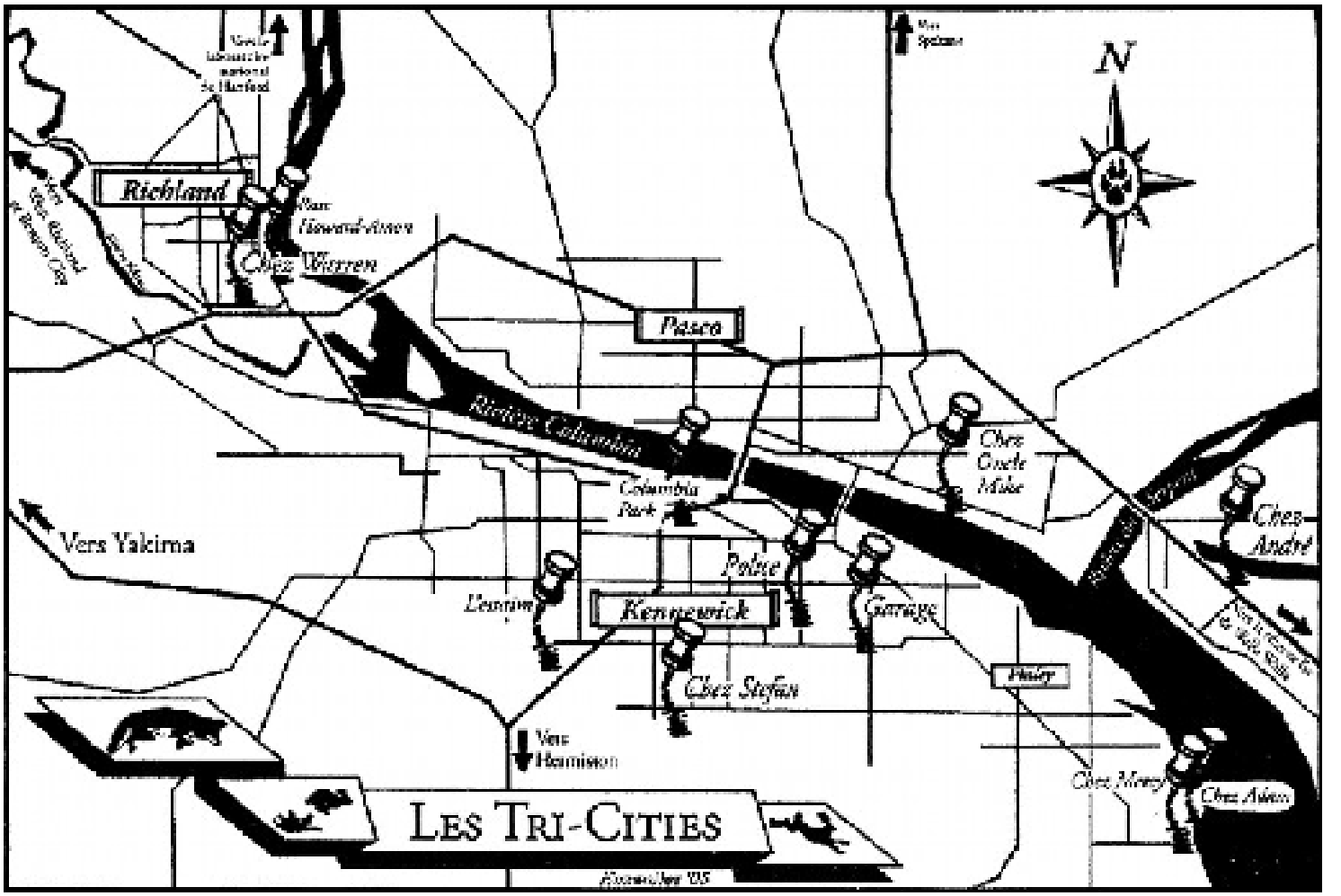
MERCY THOMPSON

TOME 2

LES LIENS DU SANG

(Blood Bound, 2007)

Traduction de Lorène Lenoir


N
Richland
Chez Warren
Pasco
Columbia Park
Chez Uncle Mike
Chez André
Vers Yakima
Police
Kennewick
Garage
Chez Stefan
Vers Harrison
Chez Alice
LES TRI-CITIES

Chapitre 1

Comme pour bon nombre de gens qui ont leur propre entreprise, mes journées de travail sont longues et commencent tôt. Autant dire que lorsque quelqu'un m'appelle au milieu de la nuit, il a plutôt intérêt à ce que ça soit une question de vie ou de mort.

— Bonsoir, Mercy, susurra la voix aimable de Stefan à mon oreille. Je me demandais si tu pouvais me rendre un service.

Vu que Stefan était mort depuis un moment, je ne vis aucune raison d'être aimable.

— J'ai déjà répondu au téléphone à (je regardai mon réveil) 3 heures du matin.

Bon, d'accord, ce n'est peut-être pas exactement ce que j'ai dit. Il est fort possible que j'aie ajouté certains de ces mots que les mécaniciens utilisent lorsqu'un boulon leur résiste ou qu'un alternateur leur atterrit sur les pieds.

— J'imagine que tu pourrais me demander un

deuxième service, ajoutai-je, mais j'aimerais assez que ça soit lors d'un coup de fil ultérieur à une heure décente.

Il rit. Peut-être pensait-il que j'essayais de faire de l'humour.

— J'ai un travail à faire et il me semble que tes talents si particuliers pourraient m'être très précieux pour réussir cette mission.

D'après mon expérience, les créatures anciennes ont toujours tendance à rester un peu vagues lorsqu'elles vous demandent un service. Je suis une femme d'affaires, et je préfère avoir tous les détails aussi rapidement que possible.

— Tu as besoin d'une mécanicienne à 3 heures du matin ?

— Je suis un vampire, Mercy, me dit-il gentiment. Trois heures du matin, c'est le début de soirée, pour moi. Mais ce n'est pas d'un mécanicien dont j'ai besoin. C'est de toi. Tu me dois une faveur.

Ce maudit vampire avait parfaitement raison. Il m'avait donné un coup de main lorsque la fille de l'Alpha local s'était fait kidnapper. Et il m'avait avertie que, un jour ou l'autre, il demanderait un service en retour.

Je m'assis dans mon lit en bâillant et en

abandonnant tout espoir de me rendormir.

— D'accord. Que puis-je faire pour toi ?

— Je suis censé remettre un message à un vampire qui se trouve dans les environs sans la permission de ma maîtresse, dit-il en allant droit au fait. J'ai besoin d'un témoin qu'il ne remarquera pas.

Il raccrocha sans me laisser le temps de lui répondre, ou même de me dire quand il passerait me prendre. Ça lui ferait bien les pieds si je me contentais de me rendormir.

En marmonnant, j'enfilai quelques vêtements : un jean, mon tee-shirt de la veille, orné d'une belle tache de moutarde, et mes chaussettes dont à peine une seule était trouée. Une fois plus ou moins habillée, je me traînai jusqu'à la cuisine et me servis un verre de jus de cranberry.

C'était la pleine lune, et mon colocataire, en bon loup-garou, était allé courir avec la meute locale. J'étais donc dispensée de lui expliquer que je sortais avec Stefan. Ce qui était une bonne chose.

Non pas que Samuel soit un colocataire difficile, mais il avait un peu tendance à se montrer possessif et autoritaire. Non que j'aurais toléré qu'il le soit, mais la négociation avec un

loup-garou était un exercice nécessitant beaucoup de subtilité, trop pour moi à – je regardai ma montre – trois heures et quart du matin.

Même si j'ai grandi parmi eux, je ne suis pas un loup-garou, ni un quoi que ce soit garou, d'ailleurs. Je ne suis pas esclave des phases de la lune et, sous la forme de coyote qui est la mienne quand je ne suis pas humaine, je ressemble à n'importe quel *canis latrans* : les marques de chevrotine sur mon arrière-train le prouvent.

On ne peut en revanche pas confondre un loup-garou avec un loup : les garous sont bien plus gros que leurs cousins non surnaturels… et bien plus effrayants.

Moi, je suis une marcheuse, bien que je sois sûre qu'il y a autrefois eu un autre nom pour ceux de ma sorte : un nom indien, cannibalisé par l'influence dévorante de l'Europe sur le Nouveau Monde. Peut-être mon père aurait-il pu m'en dire plus s'il n'était pas mort dans un accident de la route sans même savoir que ma mère était enceinte. Les loups-garous m'avaient donc appris tout ce que je savais, et ce n'était pas grand-chose.

Le terme « marcheur » vient des « Marcheurs de peau » des tribus indiennes du Sud-Ouest américain. Mais d'après mes lectures, j'ai moins de

points communs avec eux qu'avec les loups-garous. Je ne suis pas magicienne, je n'ai nul besoin d'une peau de coyote pour me métamorphoser… et je ne suis pas maléfique.

Je sirotais mon jus de fruits en regardant par la fenêtre. Je ne voyais pas la lune, seulement sa lumière argentée qui effleurait le paysage nocturne. Penser au Mal était plutôt de circonstance, alors que j'attendais qu'un vampire vienne me ravir. Au moins, ce genre de pensées m'empêcherait-il de me rendormir. Je suis comme ça, moi : j'ai vraiment peur du Mal.

Dans notre monde moderne, le terme peut sembler… démodé. Quand il montre brièvement son vrai visage en la personne d'un Charles Manson ou d'un Jeffrey Dahmer, on trouve toujours plein d'explications : trop de drogues, une enfance malheureuse ou une maladie mentale…

Les Américains, en particulier, sont presque naïfs dans leur foi absolue en la science en tant que réponse à tout. Quand les loups-garous ont enfin révélé leur existence, il y a plusieurs mois, les scientifiques se sont immédiatement mis à la recherche d'une bactérie ou d'un virus pouvant expliquer le Changement : leurs laboratoires et leurs ordinateurs n'étaient pas équipés pour

détecter la magie. Aux dernières nouvelles, la prestigieuse fac de médecine Johns Hopkins avait toute une équipe consacrée à la question. Sans doute obtiendraient-ils des résultats, mais je pariais qu'aucune explication scientifique ne pourrait justifier qu'un homme de quatre-vingts kilos puisse se transformer en loup-garou de cent vingt kilos. La science ne laisse pas plus de place à la magie qu'au Mal.

Cette croyance béate dans le fait que le monde est explicable est à la fois un terrible point faible et une solide armure. Le Mal préfère que ses victimes ne croient en rien. Les vampires, pour donner un exemple, pas tout à fait au hasard, vont rarement tuer des gens au hasard dans la rue. Quand ils vont chasser, ils partent à la recherche de victimes qui ne manqueront à personne et qu'ils ramèneront chez eux, là où elles seront chouchoutées et engraissées… comme des vaches dans une ferme d'élevage intensif.

La science reine avait permis que les bûchers de sorcières, ordalies et autres lynchages publics soient relégués au passé. En échange, le citoyen modèle, respectueux de la loi et rationnel, n'avait pas à s'inquiéter des créatures qui erraient dans la nuit. J'aurais parfois préféré être l'un de ces citoyens modèles…

Les citoyens modèles n'ont pas droit aux visites de vampires.

Et les meutes de loups-garous ne déclenchent pas en eux un sentiment d'inquiétude. Enfin, si, mais pas exactement le même que le mien.

Le *coming out* avait été une étape cruciale pour les loups-garous. Cela pouvait très bien se retourner contre eux. Le regard perdu dans la nuit, j'imaginai ce qui se passerait si les gens recommençaient à avoir peur. Les loups-garous n'étaient pas des êtres maléfiques, mais ils n'étaient pas non plus les héros pacifiques et respectueux de la loi pour lesquels ils essayaient de se faire passer.

On frappa à ma porte.

Les vampires sont maléfiques, eux. Je le savais. Mais Stefan était plus qu'un simple vampire. Parfois, j'étais quasi certaine qu'il était mon ami. Raison pour laquelle aucun sentiment de peur ne m'animait jusqu'à ce que je voie ce qui se tenait sur mon paillasson.

Le vampire avait plaqué ses cheveux en arrière, offrant la peau livide de son visage à la lumière blafarde de la lune. Vêtu de noir de pied en cap, il aurait dû ressembler vaguement à un figurant sorti d'un mauvais film sur Dracula. Pourtant,

cette tenue, qui allait du long pardessus noir en cuir jusqu'aux gants de soie, semblait plus authentique sur Stefan que ses habituels jeans pourris et tee-shirts flashy. On aurait dit qu'il venait d'ôter un déguisement plutôt que l'inverse.

Il avait l'air de quelqu'un qui tuait avec autant de difficulté et de scrupules que j'en aurais eu pour changer une roue.

Ses sourcils mobiles s'arquèrent comiquement et il redevint le vampire qui avait repeint son vieux minibus Volkswagen pour qu'il ressemble à la *Mystery Machine* de Scoubidou.

— Tu n'as pas l'air ravi de me voir, dit-il en me décochant un sourire qui dissimulait ses crocs.

Dans l'obscurité, ses yeux semblaient plus noirs que marron, mais c'était la même chose pour les miens.

— Entre, dis-je en m'effaçant de l'encadrement de la porte. (Puis, parce qu'il m'avait effrayée, j'ajoutai d'un ton grincheux :) Si tu veux être le bienvenu, essaie de passer à une heure décente.

Il eut une seconde d'hésitation sur le seuil, me sourit et dit :

— Par ton invitation.

Alors seulement, il pénétra dans ma maison.

— Ça marche vraiment, cette histoire de seuil ?

Son sourire s'élargit, et j'entrevis un éclair d'émail blanc.

— Plus maintenant que tu m'as invité.

Il passa devant moi et alla tourner comme un mannequin en plein défilé au milieu de mon salon. Son pardessus ondula dans le mouvement, faisant presque l'effet d'une cape.

— Alors, comment me trouves-tu en mode Nosferatu ?

Je soupirai et voulus bien l'admettre :

— Tu m'as fait peur. Je pensais que tu évitais tout ce qui était gothique ?

Je l'avais rarement vu habillé autrement qu'en jean et tee-shirt.

Son sourire s'élargit encore plus.

— Normalement, oui. Mais le look Dracula a son utilité. Bizarrement, quand il est utilisé avec parcimonie, il a tendance à faire presque aussi peur aux autres vampires qu'à n'importe quelle fille-coyote. Ne t'en fais pas, j'ai aussi un petit déguisement pour toi.

Il mit la main dans sa poche intérieure et en sortit un harnais en cuir clouté d'argent.

Je contemplai l'objet.

— T'as l'intention d'aller dans un club de strip-tease SM ? Je ne savais même pas qu'il y avait ça dans le coin.

Il n'y en avait pas, à ma connaissance. L'est de l'État de Washington est nettement plus prude que Seattle ou Portland.

Il éclata de rire :

— Pas ce soir, ma douce. Ceci est pour ton autre toi.

Il secoua les sangles et je vis qu'il s'agissait d'un harnais pour chien.

Je le lui pris des mains. C'était du beau cuir, souple et doux, avec tellement d'argent qu'on aurait dit un bijou. Si j'avais été simplement humaine, j'aurais été un peu rebutée par la perspective de porter ce genre d'objet. Mais quand on passe pas mal de temps dans la peau d'un coyote, on a tendance à regarder d'un autre œil, plus intéressé, les colliers et harnais.

Le Marrok, qui dirige la totalité des loups d'Amérique du Nord, a toujours insisté sur la nécessité pour chaque loup qui va courir en ville de porter un collier l'identifiant comme appartenant à quelqu'un. Il met aussi l'accent sur le fait que le nom marqué sur la médaille doit être plutôt du genre mignon, comme Fred ou Spot, et

éviter les Terreur et autres Massacre. C'est plus sûr ainsi, aussi bien pour les loups eux-mêmes que pour les défenseurs de la loi susceptibles de se trouver sur leur chemin. Inutile de dire que tout cela est à peu près aussi populaire auprès des loups-garous que le casque l'était auprès des motards lorsqu'il est devenu obligatoire. Mais aucun d'entre eux n'aurait eu l'idée de désobéir au Marrok.

En tant que non-loup-garou, je suis dispensée d'obéir aux règles du Marrok. Mais, d'un autre côté, je n'aime pas courir de risques inutiles. J'avais donc un collier dans le tiroir à ustensiles de ma cuisine… mais il n'était pas en cuir noir superclasse.

— Tu veux donc dire que je vais faire partie de ton déguisement ?

— Disons simplement que ce vampire a peut-être besoin d'un peu plus d'intimidation que la moyenne, répondit-il d'un ton léger, bien que quelque chose dans son regard me fasse deviner qu'il y avait un peu plus que cela.

Médée apparut de l'endroit où elle était en train de dormir, probablement sur le lit de Samuel. Elle s'enroula autour de la jambe de Stefan en ronronnant furieusement, et frotta sa tête sur ses

bottes pour le marquer comme faisant partie de son territoire.

— Les chats et les fantômes ne sont pas censés aimer les vampires, remarqua Stefan en la regardant fixement.

— Médée aime tout ce qui peut la nourrir et la caresser, répliquai-je. Elle n'est pas très exigeante.

Il se pencha et la prit dans ses bras. Médée n'aimant pas particulièrement être portée, elle émit quelques miaulements de protestation avant de se remettre à ronronner en enfonçant ses griffes dans le beau cuir de la veste de Stefan.

— Tu ne me demandes pas le service que je te devais simplement pour paraître plus intimidant, dis-je en quittant des yeux le harnais en cuir souple pour croiser son regard. (Ce qui n'était jamais une bonne idée avec un vampire, il me le disait souvent, mais en l'occurrence je n'y vis que ténèbres opaques.) Tu as dit que tu avais besoin d'un témoin. Un témoin de quoi ?

— En effet, je n'ai pas besoin de toi pour avoir l'air plus effrayant, finit par avouer Stefan après que j'eus affronté son regard un court moment. Mais lui pensera que c'est dans cette intention que je tiens un coyote en laisse. (Il eut un moment d'hésitation :) Ce n'est pas la première fois que

nous avons affaire avec ce vampire, et je pense qu'il a réussi à tromper l'un de nos jeunes éléments. De par ta nature, tu es immunisée contre la plupart des pouvoirs vampiriques, en particulier si le vampire en question ne sait pas ce que tu es. Pensant que tu es un vrai coyote, il ne perdra probablement pas de temps à te lancer le moindre sort. C'est peu probable, mais il est possible qu'il réussisse à me tromper comme il l'a fait avec Daniel. En revanche, je crois qu'il sera incapable de te duper, toi.

Ce n'était que récemment que je m'étais rendu compte de mon insensibilité à la magie vampirique. Cela ne m'était pas non plus d'une utilité fulgurante vu qu'un vampire était assez fort pour me briser en deux avec aussi peu d'effort que j'en mettrais à casser une branche de céleri.

— Il ne te fera aucun mal, reprit Stefan en voyant que je restais silencieuse. Je t'en donne ma parole d'honneur.

Je ne savais pas à quel point Stefan était vieux, mais il avait tendance à utiliser cette expression comme quelqu'un pour qui cela signifiait vraiment quelque chose. Parfois, avec lui, c'était vraiment difficile de ne pas oublier que les vampires sont des êtres maléfiques. Et de toute façon, cela n'avait

pas la moindre importance. Je lui étais redevable.

— D'accord, dis-je.

Considérant le harnais, j'hésitai à le remplacer par mon propre collier. Il m'est possible de me métamorphoser en le portant, un cou humain n'étant pas plus épais que celui d'un coyote. Mais ce harnais conçu pour un animal d'une quinzaine de kilos serait bien trop étroit pour que je puisse reprendre forme humaine sans l'enlever. Il avait néanmoins un avantage certain : avec lui, je ne serais pas suspendue par le cou à la volonté de Stefan.

De plus, mon collier d'un violet vif portait de petites fleurs roses brodées, ce qui ne faisait pas très Nosferatu.

Je tendis le harnais à Stefan.

— Il va falloir que tu me le mettes après que je me serai changée, lui dis-je. Je reviens.

J'allai dans ma chambre pour me métamorphoser, tout simplement parce que je devais me déshabiller pour ce faire. Ce n'est pas que je sois d'une pudeur extrême : quand on est métamorphe, on apprend vite à ne pas accorder une grande importance à ce genre de choses. C'est juste que j'essaie de ne pas me mettre à poil devant quelqu'un qui pourrait penser que si j'ai la

nudité facile, le reste doit l'être aussi.

Bien que Stefan ait à ma connaissance au moins trois voitures, il avait apparemment pris le « moyen le plus rapide », comme il disait, pour venir chez moi. Nous prîmes donc ma Golf pour nous rendre à son rendez-vous.

Un instant, je crus qu'il n'allait pas réussir à la démarrer. Le vieux moteur Diesel n'appréciait pas plus que moi d'être ainsi réveillé en plein milieu de la nuit. Stefan proféra dans sa barbe quelques jurons en italien, mais le moteur démarra enfin.

S'il y a bien un truc à savoir, c'est qu'il faut éviter à tout prix de laisser le volant à un vampire pressé. Je n'avais pas la moindre idée que ma pauvre Golf pouvait aller aussi vite. Nous arrivâmes sur la bretelle d'autoroute avec le compte-tours dans le rouge, et l'expression « sur les chapeaux de roue » ne m'avait jamais autant frappée par sa justesse.

La Golf avait d'ailleurs l'air de bien plus apprécier la balade que moi. L'espèce de grincement que je tentais depuis des années de faire disparaître s'envola et le moteur se mit à ronronner d'une manière totalement inédite. Je fermai les yeux et priai pour que les roues restent en place.

Nous roulions à 60 kilomètres à l'heure au-dessus de la limitation de vitesse quand nous traversâmes le pont suspendu qui passait la rivière et nous emmenait au centre de Pasco. Stefan ralentit à peine dans la zone industrielle et continua à vive allure vers une grappe d'hôtels située à la limite de la ville, sur la rampe de l'autoroute qui menait vers Spokane et le nord. Je ne sais par quel miracle nous ne nous fîmes pas arrêter pour excès de vitesse… La chance qui sourit aux lève-tôt, sûrement.

L'hôtel où nous emmenait Stefan n'était ni le pire ni le meilleur du lot. C'était un hôtel de routiers, même s'il n'y avait qu'un seul de ces énormes semi-remorques lorsque nous arrivâmes dans le parking. Peut-être les mardis soir n'étaient-ils pas très chargés. Stefan gara la Golf à côté de la seule autre voiture présente, une BMW, malgré la pléthore d'emplacements disponibles.

Je sautai par la fenêtre ouverte et fus frappée par l'odeur de vampire et de sang. J'ai un excellent odorat, en particulier sous forme de coyote, mais comme tout le monde, la plupart du temps, je ne remarque même pas les odeurs que je sens. C'est comme si j'essayais d'écouter simultanément toutes les conversations des convives d'un restaurant bondé. Mais cette odeur-là était

absolument impossible à rater.

Peut-être qu'elle était assez forte pour décourager même l'odorat humain, et que c'était la raison pour laquelle le parking était aussi vide.

Je jetai un œil vers Stefan pour voir s'il avait lui aussi remarqué l'odeur, mais son attention était monopolisée par la voiture à côté de laquelle nous nous étions garés. Ce qui me fit me rendre compte que c'était bien de la BMW que provenait cette terrible odeur. Comment se faisait-il qu'une voiture sente plus le vampire que Stefan le vampire lui-même ?

Je détectai aussi une odeur plus subtile qui me fit retrousser les babines alors que je n'avais pas la moindre idée de ce qui pouvait dégager des effluves si aigres. Une fois que je l'eus reniflée, elle envahit mon odorat au point d'étouffer toutes les autres odeurs.

Stefan se précipita de mon côté de la voiture, saisit la laisse et tira fortement sur mon harnais afin d'étouffer mon grondement. Je me débattis et fis claquer mes mâchoires en sa direction. Je n'étais pas un fichu chien. Il aurait pu simplement me dire de me taire.

— Calme-toi, dit-il, mais ce n'était pas moi qu'il regardait.

Son regard était rivé sur l'hôtel. Je sentis autre chose, à peine une ombre d'effluve, qui fut aussitôt engloutie par cette autre odeur. Mais on ne pouvait pas se tromper : c'était l'odeur de la peur, celle de Stefan. Qu'est-ce qui pouvait bien faire si peur à un vampire ?

— Viens, dit-il, me tirant de ma stupeur d'une traction de laisse.

Une fois que j'eus renoncé à résister au mouvement, Stefan me parla calmement, mais rapidement :

— Quoi que tu voies, quoi qu'il se passe, je ne veux pas que tu interviennes, Mercy. Tu n'as aucune chance contre ce vampire. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'un témoin impartial qui ne va pas se faire tuer. Alors, donne-toi à fond dans ton rôle de coyote, et si je ne m'en sors pas, va voir ma maîtresse et raconte-lui ce que je t'ai demandé, et ce que tu as vu.

Certes, mais pourquoi pensait-il que je pourrais échapper à quelque chose qui pouvait le tuer, lui ? Il n'avait rien mentionné d'aussi effrayant, tout à l'heure, et il n'avait pas peur à ce moment-là non plus. Peut-être sentait-il cette odeur qui polluait mes sinus, et peut-être savait-il, lui, ce que c'était. Je n'avais aucun moyen de le lui demander,

néanmoins, les coyotes n'étant pas équipés pour la parole.

Il m'entraîna vers une porte en verre fumé. Elle était fermée à clé et une petite LED rouge clignotait sur le lecteur de cartes magnétiques à côté. Il tapota le boîtier du doigt, et la lumière passa au vert, comme s'il avait effectivement passé une carte dans le lecteur.

La porte s'ouvrit sans barguigner et se referma derrière nous avec un « clic » déterminé. Il n'y avait rien de lugubre dans ce couloir, mais pourtant je n'étais pas à mon aise. Peut-être que c'était la nervosité de Stefan qui m'avait contaminée. *Qu'est-ce qui pouvait bien faire si peur à un vampire ?*

Je sursautai en entendant une porte claquer quelque part dans l'hôtel.

Soit Stefan savait où se trouvait l'autre vampire, soit son odorat n'avait pas été mis KO comme le mien par cette odeur si bizarre. Il m'emmena rapidement dans le couloir et s'arrêta à mi-chemin. Il toqua à la porte, bien qu'il ait dû entendre comme moi que ce qui se trouvait dans la chambre s'était approché de la porte aussitôt que nous nous étions arrêtés devant.

Après tout ce suspense, le vampire qui ouvrit la

porte parut presque décevant. C'était comme si, alors qu'on attendait Pavarotti chantant du Wagner, on se retrouvait avec un duo entre Bugs Bunny et Elmer Fudd.

Ce vampire était rasé de près et portait les cheveux lissés en un court catogan. Ses vêtements étaient propres et nets, bien qu'un peu froissés, comme s'il venait de les sortir de sa valise. Pourtant, l'impression qu'il me fit était celle d'un être sale et négligé. Il était nettement plus petit que Stefan, et loin d'être aussi intimidant. Un bon point pour Stefan, qui avait mis tant de soin à préparer son accoutrement de Prince des Ténèbres.

L'étranger flottait dans son tee-shirt à manches longues comme si le tissu reposait sur un squelette et non sur de la chair. Son bras se découvrit, et il était tellement maigre que le creux entre les deux os de l'avant-bras était visible. Il était légèrement bossu, comme s'il n'avait pas assez d'énergie pour se tenir droit.

J'avais déjà rencontré d'autres vampires que Stefan, du genre effrayant, avec yeux luminescents et crocs aiguisés. Celui-là ressemblait plus à un junkie tellement accro qu'il ne restait plus rien de la personne qu'il avait été et qu'un simple souffle

suffirait à le faire s'évaporer, ne laissant qu'une dépouille inanimée.

Pourtant, Stefan ne sembla pas rassuré par l'apparente faiblesse de son ennemi. Au contraire, sa nervosité sembla même s'accroître. Pour ma part, c'était l'incapacité de sentir autre chose que cette affreuse odeur aigre qui me posait problème plus que ce vampire, qui n'avait pas l'air d'un adversaire bien coriace.

— Ma maîtresse a eu vent de ta venue, dit Stefan d'un ton égal, bien qu'un peu plus coupant qu'habituellement. Elle est très déçue que tu n'aies pas jugé utile de l'informer de ta présence sur son territoire.

— Entre, entre, dit l'autre vampire en s'effaçant pour laisser entrer Stefan. Pas la peine de réveiller tout le monde en discutant dans le couloir.

Je ne pouvais déterminer s'il avait conscience de la peur de Stefan. Je n'ai jamais été bien sûre de ce que les vampires pouvaient sentir… même si je sais que leur odorat est bien meilleur que celui d'un humain. Néanmoins, la tenue de Stefan n'avait pas l'air de l'impressionner. Il avait même l'air distrait, comme si nous l'avions dérangé au milieu de quelque chose.

Nous passâmes devant la porte de la salle de

bains, qui était fermée. Je tendis l'oreille, mais n'entendis aucun bruit en provenant. Ma truffe ne me servait à rien. Stefan m'entraîna jusqu'au fond de la pièce, près des grandes baies coulissantes presque entièrement dissimulées par de lourds rideaux qui allaient du sol au plafond. La chambre était nue et impersonnelle, à part pour la valise fermée qui se trouvait sur la commode.

Stefan attendit que l'autre vampire ait refermé la porte avant de dire froidement :

— Il n'y a personne à réveiller dans cet hôtel.

Sa réflexion semblait n'avoir aucun sens, mais l'étranger sembla quand même comprendre ce que voulait dire Stefan puisqu'il pouffa, en mettant sa main devant sa bouche dans un geste qui rappelait plus une gamine de douze ans qu'un homme mature. Sa réaction était si étrange qu'il me fallut un peu plus longtemps que nécessaire pour saisir la signification de ce qu'avait dit Stefan.

Non, il ne pouvait pas vraiment penser cela, n'est-ce pas ? Un vampire sain d'esprit n'aurait jamais risqué de tuer tout le monde dans cet hôtel. Les vampires étaient aussi inflexibles que les loups-garous quand il s'agissait d'éviter d'attirer l'attention sur eux. Un massacre de masse, par exemple, n'était pas d'une discrétion exemplaire.

Même en période creuse d'un point de vue clientèle, il y avait toujours des employés dans un hôtel.

Le vampire ôta la main de son visage, révélant des traits dépourvus du moindre amusement. Cela ne fit rien pour me rassurer : le changement était si radical que j'avais l'impression d'être devant le Dr. Jekyll et Mr. Hyde.

— Personne à réveiller ? dit-il, comme s'il venait de réagir à la réflexion de Stefan. Tu as peut-être raison. Néanmoins, c'est faire preuve de mauvaise éducation que de faire attendre les gens à la porte, n'est-ce pas ? Lequel de ses larbins es-tu ? (Levant la main, il continua :) Non, ne me dis rien. Je veux deviner.

Stefan attendit, parfaitement et inhabituellement immobile, alors que l'autre vampire tournait autour de lui, s'interrompant dans son dos. Je me tournai pour le regarder en tirant un peu sur ma laisse. Le vampire se pencha alors vers moi et me gratta derrière l'oreille.

Je n'ai en général aucun problème à ce que l'on me touche, mais dès que je sentis le contact de sa main je sentis que je ne voulais plus jamais que *lui* me touche. Je me reculai involontairement pour échapper à ses doigts et me recroquevillai contre la

jambe de Stefan. Même si ma fourrure m'empêchait de sentir le contact de sa peau, sa caresse m'avait semblé impure, sale.

Son odeur persista sur mon pelage et je me rendis compte que c'était la même que cette puanteur qui me paralysait l'odorat depuis tout à l'heure.

— Attention ! prévint Stefan sans se retourner. Elle mord.

— Les animaux m'*adorent*.

Sa réponse me fit passer des frissons de dégoût, tellement elle semblait inappropriée venant de ce… répugnant monstre. Il s'accroupit et me gratta de nouveau derrière les oreilles. Je ne pouvais déterminer si Stefan voulait que je le morde ou non. Je décidai que non, parce que je n'avais pas la moindre envie de sentir son goût sur ma langue. Si c'était nécessaire, je pourrais toujours le mordre plus tard.

Il arrêta de me caresser, se releva et revint devant Stefan.

— Ainsi, tu es donc Stefan, le petit soldat de Marsilia. J'ai *effectivement* entendu parler de toi… quoique ta réputation ne doive plus être ce qu'elle a été, n'est-ce pas ? L'honneur de tout homme souffrirait d'avoir quitté l'Italie dans de telles

conditions… Pourtant, je m'attendais à mieux. Toutes ces histoires… Je m'attendais à un monstre parmi les monstres, une créature de cauchemar qui terrifie tous les vampires… Et tout ce que je vois, c'est un *has been* desséché. J'imagine que c'est ce qui se passe quand on se dissimule dans un bled paumé pendant des siècles.

Il y eut un bref silence puis Stefan éclata de rire et répliqua :

— Toi, en revanche, tu n'as *aucune* réputation.

Sa voix était plus aiguë que d'habitude, les syllabes un peu précipitées, comme si ce qu'il disait n'avait pas la moindre importance. Sans m'en rendre compte, je m'éloignai légèrement de lui, un peu effrayée par ce ton si léger, plein d'amusement. Il sourit gentiment au vampire et sa voix s'adoucit :

— C'est ce qui se passe quand on est transformé et abandonné.

Cela devait être une sorte de super-insulte chez les vampires, parce que l'autre réagit aussitôt comme si les paroles de Stefan lui avaient fait l'effet d'un aiguillon électrifié. Mais ce n'est pas Stefan qu'il attaqua.

Au lieu de cela, il se pencha, agrippa le sommier extra-large et le souleva, ainsi que tout ce qui était

dessus, au-dessus de sa tête. Se tournant vers la porte du couloir, il balança le sommier, le matelas et la literie dans un équilibre précaire.

Puis, relâchant sa prise, il lança l'ensemble à travers le mur de la chambre, le couloir et le mur de la chambre en face, où il atterrit dans un nuage de plâtre. Deux morceaux de cloison suspendus au plafond avaient résisté à l'attaque, donnant au trou béant l'apparence d'un sourire de citrouille d'Halloween. La fausse tête de lit, en fait une planche fixée au mur, flottait bêtement une vingtaine de centimètres au-dessus du podium sur lequel reposait le lit.

Ni la force ni la vitesse du vampire ne me surprenaient. J'avais vu un certain nombre de loups-garous piquer leur crise, et je savais pertinemment que si le vampire avait réellement été furieux, il n'aurait sûrement pas pris le temps de faire en sorte d'équilibrer les éléments séparés du lit pour les envoyer à travers le mur. Il semblait donc que, comme chez les loups-garous, il y ait dans les combats de vampires d'impressionnants préludes au spectacle lui-même.

Dans le silence qui suivit le chaos, j'entendis quelque chose qui semblait provenir de derrière la porte de la salle de bains, un miaulement rauque,

comme si la personne qui l'avait poussé avait déjà trop crié pour pouvoir produire un son plus fort, mais ce son recelait en lui bien plus de terreur qu'un hurlement perçant.

Je me demandai si Stefan savait ce qui se trouvait dans la salle de bains, et si c'était pour cela qu'il avait si peur lorsque nous étions dans le parking… Il y avait des choses que même un vampire devait craindre. Je reniflai profondément, mais tout ce que je sentis fut la puanteur aigre et obscure qui enflait encore. J'éternuai, en espérant dégager mes sinus, mais cela n'eut aucun effet. Les deux vampires restèrent immobiles jusqu'à ce que le miaulement s'arrête. Puis l'autre vampire s'épousseta les mains en souriant légèrement, comme s'il ne s'était rien passé l'instant d'avant.

— Quelle négligence de ma part ! dit-il. (Mais son langage désuet semblait artificiel, comme s'il essayait de se faire passer pour un vampire de la même manière que les vieux vampires ont du mal à se faire passer pour des humains.) Tu n'as visiblement pas la moindre idée de qui je suis.

Il s'inclina légèrement. Il était évident, rien qu'à le voir, que ce vampire avait grandi à une époque où ce genre de salut se faisait plus dans les films de kung-fu que dans la vie quotidienne.

— Je suis Asmodée, dit-il avec l'emphase d'un gamin prétendant être roi.

— J'ai dit que tu n'avais aucune réputation, rectifia Stefan, toujours du même ton léger. Je n'ai jamais dit que je ne connaissais pas ton nom, Cory Littleton. Asmodée a été détruit il y a des siècles.

— Kurfel, alors, répliqua Cory, plus du tout enfantin dans ses manières.

Je les connaissais, ces noms, Asmodée et Kurfel, et aussitôt que je sus où je les avais entendus, je compris ce que je sentais depuis tout à l'heure. Cela me semblait évident, maintenant, l'odeur était si particulière. Et, soudain, la peur de Stefan ne me semblait plus surprenante. Les démons faisaient peur à tout le monde.

« Démon » est une expression très générique, un peu comme « fae », que l'on utilise pour désigner les êtres incapables de se manifester physiquement dans notre univers et qui font donc appel à la possession de victimes de chair et de sang, dont ils se nourrissent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Kurfel n'était sûrement pas son vrai nom, pas plus qu'Asmodée : connaître le vrai nom d'un démon, c'était avoir du pouvoir sur lui. C'était la première fois, pourtant, que j'entendais parler d'un vampire possédé par un démon. Je

tentai d'adapter mon esprit à ce nouveau concept.

— Tu n'es pas Kurfel non plus, observa Stefan. Mais une créature du même genre te laisse utiliser ses pouvoirs lorsque tu réussis à la distraire assez. (Il regarda la porte de la salle de bains.) Qu'est-ce que tu as pu bien faire pour l'amuser autant, démonologue ?

Démonologue.

Je croyais que tout cela était du domaine du mythe… Je veux dire, qui est assez bête pour inviter un démon en soi ? Et pourquoi un démon accepterait-il un tel marché, alors qu'aussi corrompue que votre âme puisse être (et elle doit l'être si vous avez ce genre de projet), elle n'est qu'une des myriades d'âmes corrompues qui peuplent le monde et qu'il peut posséder à sa guise ? Je ne croyais pas aux démonologues, et encore moins aux démonologues-vampires.

J'imagine que quelqu'un qui, comme moi, avait été élevé parmi les loups-garous aurait dû avoir l'esprit plus ouvert, mais il y avait des choses qui dépassaient ce que j'étais prête à accepter.

— Je ne t'aime pas, dit Littleton d'un ton glacial, alors que mon échine se hérissait sous l'effet de la magie qui se rassemblait autour de lui. Je ne t'aime pas du tout.

Il tendit le bras et toucha Stefan en plein milieu du front. Au lieu de repousser la main comme je m'y attendais, Stefan ne fit rien pour se défendre et tomba à genoux dans un bruit sourd.

— J'espérais que tu serais plus intéressant que cela, continua Cory, mais aussi bien son ton que sa diction étaient différents. Mais non. Tu n'es pas amusant du tout. Je vais devoir y remédier.

Laissant Stefan à genoux, il partit en direction de la salle de bains.

Je gémis pour attirer l'attention de Stefan, et me dressai sur mes pattes arrière pour lui lécher le visage, mais il ne me regarda même pas. Ses yeux étaient perdus dans le vague, et il ne respirait pas. Ce n'est pas que les vampires aient besoin de respirer, bien entendu, mais en général Stefan faisait l'effort.

Le sorcier l'avait ensorcelé, d'une manière ou d'une autre.

Je tirai sur ma laisse, mais Stefan la tenait d'une main inflexible. Les vampires ont une force physique certaine, et même en y mettant tout mon poids, je ne réussis pas à faire bouger sa main. Si j'avais eu une demi-heure devant moi, j'imagine que j'aurais pu mâchonner le cuir de la laisse, mais je craignais que le sorcier me surprenne à son

retour.

Haletante, je regardai avec inquiétude vers la porte de la salle de bains. Quel horrible monstre s'y dissimulait-il ? Je jurai que si je m'en sortais vivante, plus jamais je ne laisserais quiconque me tenir en laisse. Les loups-garous ont une puissance énorme, des griffes semi-rétractables et des crocs de trois centimètres – Samuel, par exemple, n'aurait pas été prisonnier de ce stupide harnais et de sa laisse. D'un coup de dent, il s'en serait débarrassé. Moi, tout ce que j'avais, c'était la rapidité – et celle-ci était franchement très limitée dans les faits, vu que j'étais tenue en laisse.

Je m'attendais à un monstre atroce, du genre qui pourrait détruire Stefan. Mais ce que Cory Littleton traîna hors de la salle de bains me laissa étourdie par un tout autre sentiment d'horreur.

La femme portait l'un de ces uniformes de style années cinquante que les hôtels font porter à leurs femmes de chambre. Celui-ci était vert menthe, avec un tablier bleu amidonné. Ces couleurs reprenaient le thème général des rideaux et de la moquette, contrairement aux cordes autour de ses poignets qui étaient imbibées de sang.

À part ses poignets ensanglantés, elle ne semblait porter aucune autre blessure, bien que les

sons qu'elle émettait me fassent douter de l'absence de traumatismes. Sa poitrine palpitait de l'effort de ses hurlements, mais même sans la porte de la salle de bains entre nous elle ne faisait pas grand bruit, ses cris s'étant transformés en grognements.

Je me débattis de nouveau dans mon harnais et, voyant que Stefan ne bougeait toujours pas, le mordis méchamment, jusqu'au sang. Il ne cilla même pas.

Je ne supportais pas d'entendre la terreur de cette femme. Elle avalait de grandes goulées d'air en respirations rauques et tentait de se dégager de l'étreinte de Littleton, son attention tellement focalisée sur lui que je pense qu'elle ne nous voyait pas, Stefan et moi.

J'exerçai une nouvelle traction sur ma laisse, et, voyant que cela ne servait à rien, manifestai mon mécontentement d'un grognement et d'un claquement de mâchoires, avant de me tortiller afin de mâcher le cuir du harnais. Mon collier habituel avait une fermeture de sûreté que j'aurais pu aisément faire sauter, mais malheureusement le harnais de Stefan était équipé de boucles métalliques à l'ancienne.

Le sorcier laissa tomber sa victime juste devant

moi, mais hors de ma portée. Aurais-je pu la toucher que cela n'aurait pas changé grand-chose : je n'aurais su que faire. Elle ne sembla pas me voir : elle était trop occupée à ne pas regarder Littleton. Mais mes tentatives de dégagement avaient attiré l'attention du vampire qui s'accroupit devant moi pour se mettre à ma hauteur :

— Je me demande ce que tu ferais si je te libérais, me demanda-t-il. Tu as peur ? Est-ce que tu t'enfuirais ? Est-ce que tu m'attaquerais ? Ou alors l'odeur de son sang provoque-t-elle en toi la même soif que chez un vampire ? (Il leva les yeux vers Stefan :) Je vois tes crocs, Soldat. Cette bonne odeur de terreur et de sang, voilà ce qui nous plaît, à toi comme à moi, pas vrai ? On nous garde aussi fermement en laisse que tu le fais avec ton coyote. (Il le dit à l'espagnole, *co-yo-té*, en trois syllabes.) Ils exigent que nous nous contentions d'une seule gorgée de chaque alors que notre cœur en désire tellement plus. Le sang ne rassasie pas aussi bien qu'assaisonné de mort, n'est-ce pas ? Tu es assez vieux pour te souvenir du Temps d'Avant, pas vrai, Stefan ? Quand les vampires dévoraient qui ils voulaient et se délectaient des ultimes sursauts de terreur de leurs proies. Quand nous nous rassasions *vraiment*.

Stefan fit un bruit étrange et je risquai un regard en sa direction. Ses yeux étaient différents. Je ne sais pourquoi ce fut la première chose que je remarquai, alors qu'il y avait tant d'autres choses qui avaient changé. Les yeux de Stefan, normalement d'un brun rappelant le noyer huilé, rougeoyaient comme des rubis de sang. Il avait retroussé ses lèvres sur des crocs plus courts et plus délicats que ceux d'un loup-garou. Agrippant encore plus fort qu'auparavant ma laisse, ses doigts s'étaient allongés et s'ornaient de griffes crochues. Je détournai les yeux après un bref regard, presque aussi terrifiée par lui que par le démonologue.

— Oui, Stefan, reprit Littleton avec le rire d'un méchant de vieux film d'horreur. Tu te souviens du goût de la mort, je le vois bien. Benjamin Franklin disait que ceux qui sont prêts à sacrifier leur liberté pour plus de sécurité ne méritent ni l'une ni l'autre. (Il se pencha sur Stefan.) Te sens-tu en sécurité, Stefan ? Ou tout cela te manque-t-il, tout ce que tu avais et que tu les as laissé t'enlever ?

Puis il se tourna vers sa victime. Elle émit à peine un son lorsqu'il la toucha, sa voix si enrouée qu'un humain n'aurait pu l'entendre de l'extérieur de la chambre. Je me débattis contre le harnais,

mais ne réussis qu'à m'y déchirer l'épaule, ce qui ne m'aidait en aucune manière. Je creusai des tranchées dans la moquette avec mes griffes en essayant de me dégager de l'étreinte de Stefan, mais celui-ci était trop lourd et ne bougea pas d'un iota.

Littleton prit tout son temps pour la tuer : elle renonça à combattre bien avant moi. A la fin, les seuls sons que je pouvais entendre étaient émis par les vampires, celui devant moi qui se nourrissait avec des bruits humides, et l'autre à mes côtés qui poussait de petits gémissements de désir incontrôlable tout en restant absolument immobile.

La femme eut une dernière convulsion, et son regard croisa le mien juste un instant, puis ses yeux prirent l'aspect vitreux de la mort. Je sentis une bouffée de magie lorsqu'elle succomba, et l'odeur âcre et fétide du démon reflua de la chambre, ne laissant derrière elle qu'un faible effluve.

Je pouvais de nouveau me servir de mon odorat, et souhaitai presque que ce ne soit pas le cas : l'odeur de la mort n'est pas plus agréable que l'odeur d'un démon.

Haletante, tremblante et agitée d'une toux due

à la semi-strangulation que je m'étais infligée, je m'effondrai sur le sol. Je ne pouvais plus rien faire pour elle, maintenant, de toute façon.

Littleton se nourrissait toujours. Je jetai un œil vers Stefan qui avait cessé d'émettre ses gémissements si dérangeants. Il était de nouveau figé. Même en sachant qu'il était capable d'avoir assisté à cette scène en ressentant du désir et non de l'horreur, Stefan était infiniment préférable à Littleton, et je me reculai jusqu'à ce que mon arrière-train touche sa cuisse.

Je me recroquevillai contre lui quand je vis Littleton se distraire de son festin, son tee-shirt originellement blanc gorgé du sang de sa victime, et considérer Stefan. Il haletait avec des gloussements nerveux. Ils me terrifiaient tellement, lui et la chose qui l'avait utilisé comme monture, que j'en avais du mal à respirer.

— Oh ! c'était donc *cela* que tu voulais ? roucoula-t-il en effleurant de ses doigts sanglants les lèvres de Stefan.

Après un instant d'hésitation, celui-ci y passa sa langue.

— Laisse-moi partager, dit l'autre vampire d'une voix intolérablement douce.

S'inclinant vers Stefan, il l'embrassa avec

passion. Il ferma les yeux, et je pris conscience que pour la première fois il se trouvait à ma portée.

Parfois, la rage et la peur sont extrêmement similaires. Je bondis, la gueule béante, vers la gorge de Littleton, sentant d'abord sur sa peau le sang humain de la femme, puis quelque chose d'autre, amer et immonde, qui se répandit de l'intérieur de ma bouche à tout mon corps aussi rapidement qu'un éclair. Je m'efforçai de fermer mes mâchoires, mais ma prise n'était pas assez solide et je sentis mes crocs du haut rebondir sur ses vertèbres.

Je n'étais ni un loup-garou ni un bulldog et étais incapable de broyer des os avec mes mâchoires. Tout ce que je pouvais faire, c'était déchiqueter de la chair pendant que le vampire m'agrippait par les épaules, me repoussant hors de portée et arrachant par la même occasion la laisse de la main crispée de Stefan.

Du sang, le sien cette fois-ci, coulait sur le devant de son tee-shirt, mais je vis sa blessure aussitôt commencer à se refermer, les vampires guérissant encore plus rapidement que n'importe quel loup-garou. Désespérée, je me rendis compte que je ne l'avais pas sérieusement blessé. Il me lâcha en reculant les mains autour de la gorge. Je

sentis très nettement le flamboiement de magie, et quand il baissa les mains sa gorge était de nouveau intacte.

Il gronda hargneusement en ma direction, ses crocs étincelant, et je répondis de la même manière. Je ne me souviens même pas de l'avoir vu bouger, juste de ses mains sur mes flancs et d'être propulsée à travers les airs, puis plus rien.

Chapitre 2

C'est sur mon canapé que je me réveillai au rythme des coups de langue et des ronronnements si reconnaissables de Médée. Entendre la voix de Stefan fut un soulagement, puisque cela signifiait qu'il était lui aussi vivant. Mais le ton de Samuel quand il lui répondit, bien qu'apparemment similaire aux ronrons de ma chatte, recelait en son sein une colère froide.

J'eus une bouffée d'adrénaline en entendant cela et repoussai le souvenir des horreurs de cette nuit. Ce qui était important, en cet instant précis, c'était le fait que la lune était pleine et qu'un loup-garou enragé se trouvait juste à côté de moi.

J'essayai d'ouvrir les yeux et de me redresser, mais me trouvai confrontée à plusieurs problèmes. Premièrement, l'un de mes yeux semblait ne pas vouloir s'ouvrir. Deuxièmement, comme je dormais rarement en forme de coyote, j'avais essayé de m'asseoir comme un humain. Et mon corps courbatu et douloureux n'avait pas rendu

l'espèce de soubresaut que j'avais effectué plus agréable qu'il l'aurait été sans cela. Et enfin, dès que je remuais la tête, j'étais récompensée par une douleur pulsatile[1] et par la nausée qui allait avec.

Médée m'insulta en chat et sauta précipitamment du canapé.

— Chut, Mercy !

La voix de Samuel était dépourvue de toute colère maintenant qu'il s'agenouillait près de moi en tentant de me calmer. Je sentis ses mains douces et expertes parcourir mon corps douloureux.

J'ouvris mon bon œil et le considérai avec méfiance, ayant appris à ne pas me fier à sa voix pour deviner son humeur. Son regard était dissimulé dans l'ombre, mais, sous le long nez aristocratique, sa bouche était détendue. Je remarquai qu'il fallait qu'il se coupe les cheveux : des mèches châtain clair recouvraient ses sourcils. Néanmoins, il y avait une tension dans ses épaules qui me fit comprendre à quel point l'ambiance de la pièce était électrique. Il tourna légèrement la tête pour regarder la patte arrière qu'il était en train de tâter, et j'eus une brève vision de ses yeux.

Ils étaient bleu pâle, et pas du blanc glacier qui

1 (Médecine) Qui présente des pulsations. (*NScan*)

annonce le loup juste en dessous de la surface.

Je me relaxai assez pour ressentir une véritable gratitude envers mon sort, allongée sur mon canapé, même affreusement mal, et non morte ou pire ; toujours en compagnie de Cory Littleton, le vampire-sorcier.

Le contact des mains de Samuel sur mon crâne me fit gémir de douleur.

En plus d'être un loup-garou, mon colocataire était un médecin, et un bon. D'un autre côté, c'était la moindre des choses. Cela faisait très longtemps qu'il exerçait, et il avait au moins obtenu trois diplômes différents en l'espace de deux siècles. C'est que ça peut vivre très longtemps, un loup-garou.

— Ça va ? s'inquiéta Stefan.

Quelque chose me dérangea dans sa voix.

Samuel serra les lèvres.

— Je ne suis pas vétérinaire, je suis médecin. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'elle n'a rien de cassé, mais à part ça, il va falloir attendre qu'elle puisse s'exprimer en parlant.

Je tentai de me métamorphoser afin de lui rendre la tâche plus facile, mais tout ce que je réussis à faire, c'est à m'infliger une douleur atroce en travers de la poitrine et autour de mes côtes. Je

laissai échapper un cri de panique.

— Que se passe-t-il ? demanda Samuel en caressant du doigt la ligne de ma mâchoire.

Même cela était douloureux. J'eus un mouvement de recul et il retira ses mains.

— Attends, dit Stefan, vraisemblablement assis de l'autre côté du canapé.

Sa voix n'était vraiment pas normale. Après ce que le vampire possédé lui avait fait subir, il fallait que je m'assure qu'il allait bien. Je me tortillai en couinant de douleur pour le considérer de mon œil intact.

Il était assis au pied du canapé et je le vis se redresser sur ses genoux, dans la même position où l'autre vampire l'avait contraint.

Du coin de l'œil, je vis Samuel bondir et manquer Stefan comme si celui-ci lui avait glissé des mains. Le vampire se déplaçait bizarrement. Je crus d'abord qu'il était blessé et que Samuel l'avait en définitive touché, puis je me rendis compte qu'il bougeait comme Marsilia, la Maîtresse de l'essaim local… comme une marionnette, ou un très, très vieux vampire qui a oublié ce que cela faisait d'être humain.

— Paix à toi, loup, dit Stefan, et je compris ce qui clochait avec sa voix. (Elle était comme morte,

dépourvue de toute émotion.) Essaie de lui enlever son harnais. Je pense qu'elle essayait de se transformer, mais c'est impossible si elle le porte.

Je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais toujours le harnais. Samuel siffla de douleur au contact des boucles.

— C'est de l'argent, confirma Stefan, toujours immobile. Si tu le permets, je peux les défaire.

— Il semblerait que tu aies bien des choses à me raconter, vampire, gronda Samuel.

Samuel était le loup-garou le plus calme que je connaissais, celui dont le tempérament était le plus égal, même si ça ne voulait pas dire grand-chose. Néanmoins, la colère rentrée qui sous-tendait sa voix fit vibrer ma cage thoracique.

— Tu m'as posé des questions auxquelles je ne peux répondre, répondit calmement Stefan, mais sa voix était plus chaleureuse, plus humaine. J'ai grand espoir que Mercedes puisse satisfaire aussi bien ta curiosité que la mienne. Mais pour cela, il faut d'abord que quelqu'un lui enlève ce harnais et qu'elle reprenne forme humaine.

Samuel hésita un instant, puis s'effaça :

— Vas-y, dit-il d'une voix semblable à un grognement.

Stefan s'approcha précautionneusement,

laissant Samuel se décaler avant de s'occuper de moi. L'odeur de mon shampooing se dégageait de ses cheveux humides. Il avait dû prendre une douche et dénicher des vêtements de rechange quelque part. Rien dans cette chambre d'hôtel n'avait pu échapper au sang de la femme. Mes propres pattes en étaient toujours recouvertes.

J'eus une réminiscence quasi viscérale du bruit mouillé que faisait la moquette sursaturée de liquide sombre et visqueux. Je faillis vomir, mais l'éclair de douleur qui me traversa la tête offrit une distraction bienvenue à ma nausée.

Cela ne prit pas très longtemps à Stefan pour me libérer du harnais, et, dès que ce fut fait, je me métamorphosai. Stefan s'effaça pour laisser Samuel reprendre sa place à mes côtés.

Un rictus de colère tendait ses lèvres alors qu'il examinait mon épaule. Je m'aperçus que, aux endroits où frottait le harnais, j'étais couverte de bleus et d'écorchures, et que ma peau était piquetée de milliers de gouttelettes brunes de sang séché. J'avais l'air de sortir d'un carambolage.

Ce qui me rappela que je devais travailler. Un coup d'œil vers la fenêtre me rassura : il faisait encore nuit.

— Quelle heure est-il ? croassai-je.

C’est le vampire qui répondit :

— Six heures moins le quart du matin.

— Il faut que je me prépare, m’écriai-je en me levant brusquement.

C’était une mauvaise idée. J’agrippai mon front, jurai et me rassis précautionneusement avant de perdre l’équilibre.

Samuel tenta de me faire lâcher mon front et dit :

— Ouvre les yeux, Mercy.

Je fis de mon mieux, mais mon œil gauche refusait obstinément d’obéir. Je réussis néanmoins à assez ouvrir les paupières pour que Samuel puisse m’aveugler avec une lampe-stylo.

— Nom d’un chien, Sam ! protestai-je en tentant de ramper hors de sa portée.

— Ça ne va pas prendre longtemps, promit-il en forçant l’ouverture de ma paupière enflée.

Puis il tâta consciencieusement mon crâne, et je sursautai quand ses doigts touchèrent un endroit particulièrement sensible.

— Pas de traumatisme crânien, Mercy, mais tu as une belle bosse, grosse comme un œuf d’oie, sur l’arrière du crâne, un bel œil au beurre noir et, si je ne me trompe pas, la moitié gauche de ton visage

devrait d'ici le lever du soleil prendre une sublime coloration violette. Comment se fait-il donc que le suceur de sang m'assure que tu es inconsciente depuis trois quarts d'heure, alors ?

— Je dirais même une heure, maintenant, rectifia Stefan, de nouveau assis sur le sol, plus loin qu'il l'était auparavant, mais me couvant toujours d'un regard intense de prédateur.

— Je ne sais pas, répondis-je d'une voix plus tremblante que je l'aurais souhaité.

Samuel s'assit à côté de moi, attrapa le plaid que j'utilisais pour dissimuler les dégâts que Médée avait infligés au canapé et me le mit sur les épaules. Il voulut me prendre dans ses bras, mais je me dégageai. L'instinct de protection du loup dominant était extrêmement fort… et Samuel était *très* dominant. Si je lui donnais une phalange, il me boufferait le bras et ne s'arrêterait pas là, envahissant ma vie entière.

Mais il dégageait une odeur de rivière, de désert et de fourrure – en plus de la sienne propre, si douce –, et je finis par me laisser aller, reposant ma tête douloureuse contre son épaule. L'élasticité de sa peau, sa chaleur contre ma tempe m'apportaient un réel soulagement. Si je restais absolument immobile, peut-être ma tête

renoncerait-elle à se décrocher. Samuel émit un murmure réconfortant en passant ses doigts agiles dans mes cheveux, évitant l'endroit sensible.

Je n'avais ni oublié ni pardonné le coup de la lampe-stylo, mais je me vengerais une fois remise sur pied. Cela faisait un bon moment que je ne m'étais reposée sur personne, et, même si je savais que c'était une erreur stupide que de laisser Samuel me voir dans cet état de faiblesse, je ne pouvais me résoudre à changer de position.

J'entendis Stefan aller dans la cuisine, ouvrir mon réfrigérateur et fouiller dans mes tiroirs. Puis son odeur de vampire se rapprocha et il dit :

— Fais-lui boire ceci. Cela lui fera du bien.

— Comment ça, du bien ? dit Samuel d'une voix lourde de sous-entendus, bien plus que d'habitude.

Si j'avais eu moins mal à la tête, je me serais éloignée par précaution.

— Ça la réhydratera. Elle a été mordue.

Stefan avait de la chance que je sois allongée contre Samuel. En effet, celui-ci faillit bondir sur lui, mais mon couinement de douleur le fit interrompre son mouvement et se rasseoir.

Bon, d'accord, c'était de la triche, mais au moins avais-je empêché Samuel d'attaquer Stefan.

Ce dernier n'était pas du côté des méchants. S'il avait dû se nourrir de moi, j'étais certaine que ç'aurait été par absolue nécessité. Et vu que je n'étais pas en état de m'interposer, j'avais joué la carte de la pauvre chose sans défense. J'aurais juste préféré avoir vraiment à simuler la détresse.

Samuel se renfonça dans le canapé et écarta les cheveux dans mon cou. Ses doigts touchèrent un autre endroit douloureux sur le côté qui s'était noyé dans les nombreux autres signaux que m'envoyait mon corps. Une fois qu'il l'eut touché, pourtant, la douleur irradia toute la clavicule.

— Ce n'était pas moi, précisa Stefan, mais il y avait de l'incertitude dans sa voix : comme s'il n'en était pas sûr lui-même.

Je soulevai un peu ma tête pour le regarder, mais quel que soit le sentiment qu'avait exprimé sa voix son visage ne l'exprimait pas.

— Elle ne court aucun danger en dehors d'une anémie, continua Stefan à l'adresse de Samuel. Il faut bien plus d'une morsure pour transformer un humain en vampire… Et je ne suis d'ailleurs pas certain que Mercy puisse être transformée, de toute façon. Si elle était humaine, nous devrions nous inquiéter qu'il lui ordonne de venir à lui et d'obéir à toutes ses exigences, mais les marcheurs

ne sont pas aussi sensibles à notre magie. Tout ce dont elle a besoin, c'est de réhydratation et de repos.

Samuel jeta un regard perçant à Stefan :

— C'est que tu as soudainement des tonnes de choses à raconter, pas vrai ? Si ce n'est pas toi qui l'as mordue, qui donc, alors ?

Stefan eut un sourire contraint et tendit à Samuel le verre de jus d'orange qu'il avait essayé de lui donner un peu plus tôt. J'avais conscience de la raison pour laquelle il le lui tendait, à lui et non à moi : en effet, Samuel était en plein conflit de territorialité. J'étais impressionnée qu'un vampire sache aussi bien lire en lui.

— Je pense que Mercy fera une meilleure narratrice que moi, dit Stefan.

Il prononça cette dernière phrase d'un ton anxieux qui lui était si inhabituel que je fus un instant distraite de la possessivité de Samuel.

Pourquoi Stefan était-il si nerveux à l'idée d'entendre ma relation des événements ? Après tout, il y avait assisté, tout comme moi.

Je pris le verre que Samuel me tendait et me redressai jusqu'à ne plus du tout reposer contre lui. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais soif avant de boire la première gorgée. En

règle générale, je n'étais pas très amatrice de jus d'orange, c'était Samuel qui en buvait, mais à cet instant il avait le goût de l'ambroisie.

Il n'avait malheureusement aucun autre pouvoir magique. Quand je l'eus terminé, j'avais toujours aussi mal au crâne, et tout ce dont j'avais envie, c'était de ramper sous ma couette. Mais je savais que je ne pourrais avoir aucun repos tant que Samuel ne saurait pas ce qui s'était passé, et Stefan ne semblait pas disposé à parler.

— Stefan m'a appelée il y a quelques heures, commençai-je. Je lui devais un service depuis qu'il nous avait aidés lors du kidnapping de Jesse.

Ils écoutèrent mon récit avec un intérêt passionné, Stefan acquiesçant parfois. Quand j'en arrivai au moment où nous étions entrés dans la chambre d'hôtel, Stefan s'assit par terre, dos à moi, appuyé contre le canapé, une main sur les yeux. Peut-être était-ce la fatigue… Après tout, les premiers rayons de l'aube commençaient à darder à travers la fenêtre quand je racontai mon attaque ratée de Littleton, et l'impact sur le mur qui s'était ensuivi.

— Tu es certaine que cela s'est passé ainsi ? demanda Stefan, la main toujours sur les yeux.

Me redressant, je le considérai avec un

froncement de sourcils :

— Bien entendu.

Il était présent. Pourquoi avait-il l'air de penser que je racontais n'importe quoi ?

Il frotta ses paupières puis me regarda et dit, d'un ton infiniment soulagé :

— Pas de problème, Mercy. C'est juste que tes souvenirs de la mort de cette femme sont très différents des miens.

— Comment ça, différents ? m'exclamai-je.

— Selon toi, tout ce que j'aurais fait, ce serait d'être resté agenouillé pendant que Littleton assassinait la femme de chambre ?

— Tout à fait.

— Ce n'est pas ce dont je me souviens, dit-il, sa voix baissant jusqu'à ne devenir qu'un murmure. Je me souviens que le sorcier a traîné la femme dans la chambre, que son sang m'a appelé et que j'ai répondu à son appel. (Il se passa la langue sur les lèvres, et le mélange d'horreur et de voracité dans ses yeux me fit détourner le regard.) Cela faisait bien longtemps que la soif du sang ne m'avait pas tenu en son pouvoir.

— Eh bien, dis-je d'un ton hésitant, ne sachant comment il allait prendre ce que je m'apprêtais à

dire, tu n'étais pas joli, ça, c'est clair. Les yeux qui rougeoient, les crocs à l'air, ce genre de choses. Mais tu ne lui as rien fait.

L'espace d'un instant, je crus voir ce fameux rougeoiement de rubis dans ses iris.

— Je me souviens de m'être délecté de son sang, de m'en être peint le visage et les mains. J'en avais partout quand je t'ai ramenée ici et il a fallu que je me lave pour l'enlever. (Il ferma les yeux.) Il existe cette vieille cérémonie… cela fait des siècles qu'elle est interdite, mais je me *souviens*… (Il secoua la tête et regarda obstinément ses mains lâchement enlacées autour de son genou.) *Je sens encore son goût*.

Ses dernières paroles flottèrent comme un malaise dans l'air, puis il reprit :

— J'étais perdu dans le sang (il utilisa les mots comme s'ils étaient une expression connue dont la signification était bien plus profonde que son sens littéral), et quand je suis revenu à moi l'autre vampire était parti. La femme gisait telle que je me rappelais l'avoir laissée et tu étais inconsciente.

Il déglutit en contemplant la fenêtre qui s'éclairait et sa voix baissa d'une octave, comme celle des loups-garous le fait parfois :

— Je n'avais aucun souvenir de ce qui avait pu

t'arriver.

Tendant la main, il la posa sur mon pied qui était le plus proche de lui. Quand il reprit la parole, sa voix était presque redevenue normale.

— L'amnésie peut être l'un des effets de la soif de sang. (Ses doigts frais se refermèrent délicatement autour de mes orteils tièdes.) Mais cette soif de sang ne concerne que les choses qui ne sont pas importantes. Or tu es importante pour moi, Mercedes. Mais en revanche, tu ne l'es pas pour Cory Littleton. C'est cette petite pensée qui m'a donné assez d'espoir pour te conduire ici.

J'étais importante pour Stefan, *moi*. Je n'étais que sa garagiste. Il m'avait rendu un service et je lui avais retourné la faveur sans barguigner la nuit dernière. Il était aussi envisageable que nous soyons amis… Mais je ne pensais même pas que les vampires en avaient, des amis. En y réfléchissant un peu, je me rendis compte que Stefan était important pour moi, lui aussi. Si quelque chose de grave, de définitif, lui était arrivé ce soir, cela m'aurait fait du mal. Peut-être était-ce réciproque.

— Tu penses donc qu'il a trafiqué ta mémoire ? demanda Samuel alors que j'étais perdue dans mes pensées.

Il s'était rapproché de moi et avait passé son bras autour de mes épaules. C'était agréable. Trop agréable. Je me raidis et avançai sur le canapé, loin de Samuel, et dans le mouvement mon pied se dégagea de la main de Stefan. Celui-ci acquiesça :

— Soit mes souvenirs, soit ceux de Mercy sont visiblement faux. Je ne pense pas qu'il ait pu avoir le moindre effet sur Mercy, même si c'est un démonologue. Ce genre de magie ne fonctionne pas sur les marcheurs, à moins de vraiment faire un effort.

Samuel émit un son approbateur :

— Je ne vois pas pourquoi il voudrait que Mercy te croie innocent d'un meurtre, surtout s'il pensait qu'elle n'était qu'un coyote.

Il considéra Stefan qui haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Les marcheurs n'ont été une menace pour nous que pendant une vingtaine d'années, et c'était il y a des siècles de cela. Littleton est un jeune vampire. Cela ne me surprendrait même pas qu'il n'ait jamais entendu parler d'êtres tels que Mercy. Le démon est peut-être au courant, on ne sait jamais ce que connaissent les démons. Mais la meilleure preuve que Littleton ait réellement pensé que Mercy était un coyote, c'est le simple

fait qu'elle soit toujours vivante.

Génial pour moi.

— Bon, d'accord, dit Samuel en frottant ses mains sur son visage. Il vaudrait mieux que j'appelle Adam. Il faut qu'il envoie son équipe de nettoyage à l'hôtel avant que quelqu'un découvre le bazar et crie au loup-garou. (Puis, à l'adresse de Stefan, le sourcil circonflexe :) À moins qu'on dise à la police qu'il s'agissait d'un vampire ?

Cela faisait moins de six mois que les loups-garous avaient, comme leurs camarades faes, fait leur *coming out* auprès du public. Mais ils n'avaient pas tout dit, et seuls les loups-garous volontaires révélaient leur vraie nature : la plupart d'entre eux des militaires, une population déjà séparée physiquement du reste des humains. Jusqu'à présent, nous étions encore dans l'expectative quant aux conséquences de tout cela, mais pour le moment il n'y avait pas eu d'émeutes, contrairement à ce qui s'était passé lors de l'*Outing* des faes, quelques dizaines d'années auparavant.

Cette absence de réaction était en partie le fruit des précautions prises par le Marrok. Les Américains se sentent globalement en sécurité dans notre monde moderne. Bran fit donc de son

mieux pour préserver l'illusion, en présentant ses loups officiels comme des victimes qui supportaient leur mal avec bravoure, le mettant à profit pour la protection des gens. Ce qu'il voulait que les gens croient, en tout cas aussi longtemps que ce serait possible, c'était que les loups-garous n'étaient que de braves gars qui devenaient plus poilus que la moyenne à la pleine lune. Les premiers qui avaient révélé leur existence étaient des héros qui avaient mis leur vie dans la balance pour porter secours à de faibles humains. Le Marrok, comme les faes avant lui, cherchait à ce que les aspects les plus macabres des loups-garous restent secrets aussi longtemps que possible.

Mais je crois que c'est surtout grâce aux faes que la révélation de l'existence des loups-garous s'est aussi pacifiquement déroulée. Pendant plus de vingt ans, les faes avaient réussi à se faire passer pour de douces, faibles et inoffensives créatures… Et quiconque a lu les contes des frères Grimm ou d'Andrew Lang sait quelle prouesse cela représente.

Et Samuel avait beau menacer tout ce qu'il voulait, son père, le Marrok, n'accepterait jamais que l'existence des vampires soit révélée. Tout simplement parce qu'il n'y avait aucun moyen d'atténuer le simple fait que les vampires se

nourrissaient d'humains. Et qu'une fois que les gens se seraient rendu compte quels monstres les vampires étaient, il ne leur en faudrait pas beaucoup pour tirer les mêmes conclusions à propos des loups-garous.

Stefan avait aussi bien conscience que Samuel de ce qu'en dirait le Marrok. Il lui adressa un sourire désagréable, orné de crocs.

— On s'est déjà occupés du *bazar*. J'ai prévenu ma maîtresse avant même de ramener Mercy ici. Nous n'avons nul besoin des loups-garous pour nettoyer après nous.

Stefan était en général plus courtois que ça, mais d'un autre côté il avait eu une nuit éprouvante.

— L'autre vampire a implanté des souvenirs falsifiés dans ton esprit, dis-je pour distraire les deux hommes de leur antagonisme. Est-ce parce qu'il était démonologue qu'il a pu faire cela ?

Stefan inclina la tête, l'air gêné :

— C'est quelque chose que nous, vampires, pouvons faire aux humains, m'expliqua-t-il (et en définitive, j'aurais effectivement préféré ne pas le savoir).

Il vit ma réaction et expliqua :

— Cela signifie que nous pouvons laisser la vie

sauve aux victimes dont nous nous nourrissons de manière irrégulière, Mercedes. Et de toute façon, il y a une sacrée différence entre un vampire et un humain. Nous ne sommes pas censés pouvoir faire cela à d'autres vampires. Mais ne t'inquiète pas : aucun vampire ne pourrait falsifier tes souvenirs. Probablement même pas un vampire-démonologue.

Le soulagement m'envahit. Si je devais faire une liste des choses que je refusais qu'un vampire me fasse, trafiquer mon esprit aurait été dans les toutes premières occurrences. Je touchai ma gorge.

— C'est pour ça que tu voulais que je t'accompagne, dis-je soudain en me redressant. Tu as dit qu'il avait fait cela à un autre vampire. Que lui a-t-il fait croire qu'il avait fait ?

Stefan prit l'air circonspect – et coupable.

— Tu savais qu'il avait déjà tué quelqu'un, n'est-ce pas ? l'accusai-je. Est-ce cela qu'il a fait croire à l'autre vampire ? Qu'il avait tué quelqu'un ?

Le souvenir de cette mort atrocement lente que je n'avais pu empêcher me fit serrer les poings de rage.

— Je n'avais aucune idée de ce qu'il allait faire.

Mais oui, je croyais qu'il avait déjà tué, et convaincu mon ami que c'était lui le coupable. (Il parlait comme si ses paroles lui laissaient un goût amer dans la bouche.) Mais j'avais besoin de preuves pour agir. De fait, d'autres innocents sont morts inutilement.

Stefan regarda Samuel dans les yeux :

— J'ai assez avalé de mort durant toutes ces années pour que la simple idée m'en rende malade, mais pense ce que tu veux. Un tel nombre de cadavres met nos secrets en danger, loup-garou. Même si je ne ressentais rien concernant la mort d'humains, je n'aurais jamais voulu qu'une telle quantité d'entre eux soit assassinée et que nos secrets en soient menacés.

Une telle quantité d'entre eux ?

La certitude avec laquelle il avait semblé affirmer à Littleton que le bruit que nous ferions ne dérangerait personne devint soudain plus claire pour moi. La chose que j'avais vue tuer cette femme n'aurait pas eu un instant d'hésitation avant de tuer le plus de personnes possible.

— Combien d'autres gens sont morts cette nuit ?

— Quatre, dit Stefan, regardant toujours Samuel en face. Le réceptionniste de nuit et trois

clients. Par chance, l'hôtel était presque désert.

Samuel laissa échapper un juron. J'avalai ma salive à grand-peine :

— Les corps vont donc tout simplement disparaître ?

Stefan soupira :

— Nous essayons autant que possible de ne pas faire disparaître des gens qui manqueront à leurs proches. Les corps seront retrouvés dans des circonstances qui ne provoqueront qu'un minimum d'attention : une tentative de cambriolage, une querelle d'amoureux qui aurait mal tourné…

J'ouvris ma bouche pour exprimer mon dégoût, mais Stefan n'était pas responsable des règles que nous devions tous suivre.

— Tu as fait courir un risque énorme à Mercy, grogna Samuel. S'il avait déjà réussi à forcer un vampire à tuer quelqu'un, il aurait très bien pu te contraindre à assassiner Mercy.

— Non. Il n'aurait pas pu m'obliger à lui faire du mal, dit Stefan d'un ton furieux qui laissait peu de place au doute quant à son affirmation. (Il dut aussi l'entendre, puisqu'il se tourna vers moi et poursuivit :) Je t'ai juré sur mon honneur que tu ne courrais aucun danger cette nuit. J'avais sous-

estimé mon ennemi, et tu en as pâti. J'ai commis un parjure.

— « La seule condition au triomphe du mal, c'est l'inaction des gens de bien », murmurai-je. J'avais dû lire trois fois les *Réflexions sur la Révolution en France* d'Edmund Burke quand j'étais en fac ; quelques-unes de ses observations m'avaient semblé particulièrement pertinentes, à moi qui avais été élevée dans la conscience de la vraie dimension du Mal dans notre monde.

— Que veux-tu dire ? s'interrogea Stefan.

— Le fait que je t'ai accompagné dans cette chambre d'hôtel va-t-il t'aider à détruire ce monstre ? lui demandai-je.

— Je l'espère.

— Alors, ça valait le coup que je me fasse un peu mal, répliquai-je d'un ton ferme, cesse de te battre la coulpe pour ça.

— L'honneur n'est pas une chose qui se satisfait de si peu, remarqua Samuel en croisant le regard de Stefan.

Ce dernier semblait d'accord avec lui, mais il n'y avait rien de plus que je pouvais faire pour lui.

— Comment savais-tu qu'il y avait quelque chose qui clochait chez Littleton ? lui demandai-je.

Stefan brisa l'affrontement oculaire avec Samuel, baissant le regard vers Médée qui s'était nichée dans son giron et ronronnait comme une bienheureuse. S'il avait été humain, j'aurais dit qu'il avait l'air fatigué. Eût-il baissé les yeux devant un loup moins civilisé que Samuel qu'il aurait risqué quelques problèmes, mais Samuel savait qu'un vampire qui baissait le regard n'affirmait pas la moindre soumission.

— J'ai un ami, son nom est Daniel, finit par murmurer Stefan au bout d'un moment. Il est très jeune, pour un vampire – et l'on peut dire que c'est un gentil garçon. Il y a un mois, lorsqu'un vampire inconnu a pris une chambre d'hôtel dans le coin, il a été envoyé là-bas pour savoir pourquoi il ne nous avait pas contactés pour les permis de passage et de séjour habituels.

Il haussa les épaules.

— C'est une mission de routine. Cela n'avait aucune raison d'être inhabituellement dangereux. Une mission parfaitement adaptée à un jeune vampire.

Sauf qu'il y avait une pointe de désapprobation dans sa voix qui me disait que lui-même n'aurait pas envoyé Daniel affronter un vampire inconnu.

— Il semblerait que Daniel ait pris un autre

chemin – il ne se souvient plus pourquoi. Sa soif de sang a été éveillée et il n'est jamais arrivé à l'hôtel. Il y avait un groupe de travailleurs migrants qui campaient dans les champs de cerisiers en attendant le début de la récolte. (Je surpris le regard que lui et Samuel échangèrent au-dessus de ma tête.) Comme cette nuit, ce n'était pas beau à voir, mais relativement aisé à contenir. Nous emportâmes leurs caravanes, leurs véhicules, et nous nous en débarrassâmes. Le propriétaire de la ceriseraie crut simplement qu'ils s'étaient lassés d'attendre et qu'ils étaient allés chercher du travail ailleurs. Daniel fut… châtié. Pas trop durement, car il est très jeune, et la soif de sang est tellement forte à cet âge. Mais à présent, il refuse de s'alimenter de son plein gré. Il est en train de mourir de culpabilité. Comme je vous l'ai dit, c'est un gentil garçon.

Stefan prit une grande inspiration, comme pour se purifier. Il m'avait dit une fois que la plupart des vampires ne respiraient que parce que le fait de ne pas respirer risquait d'attirer l'attention des humains. Néanmoins, je suis persuadée que certains le font parce que cela leur semble aussi contre nature qu'à nous. Et de toute façon, pour pouvoir parler, il leur est nécessaire de respirer un peu.

Dans la confusion qui s'est ensuivie, continua Stefan, personne n'a eu l'idée d'aller enquêter sur le vampire en visite qui, après tout, n'avait passé qu'une nuit en ville. Et de mon côté, je n'avais même pas remis en doute ce qui s'était passé jusqu'à il y a quelques jours, quand j'ai voulu aider Daniel. Il m'a raconté ce qui s'était passé, et il y avait quelque chose qui clochait dans son histoire. La soif de sang, je connais. Il n'avait aucun souvenir de la raison pour laquelle il avait décidé de se rendre à Benton City, à plus de trente kilomètres de l'hôtel où il était censé se rendre. Daniel est très obéissant, un peu comme l'un de vos loups soumis. Il ne sait pas se déplacer comme je le fais, il a donc conduit jusque-là – et ce n'est pas tâche facile pour un vampire en proie à la soif de sang.

« J'ai donc décidé d'enquêter sur le vampire à qui il était censé rendre visite. Obtenir son nom du réceptionniste de son hôtel fut aisé. Je ne trouvai rien concernant un vampire nommé Cory Littleton – mais quelqu'un de ce nom offrait ses services en matière de magie sur Internet.

Stefan eut un petit sourire.

— Il nous est formellement interdit de transformer quelqu'un qui n'est pas totalement

humain. Déjà, parce que cela ne fonctionne pas la plupart du temps, mais surtout parce qu'il y a eu des histoires… (Il haussa tristement les épaules.) Enfin, j'en ai assez vu pour savoir que c'est une bonne règle. Quand je me suis lancé à sa poursuite, je m'attendais donc à rencontrer un simple sorcier vampirisé. Je n'aurais jamais cru tomber sur un démonologue – je n'en avais pas rencontré depuis des siècles. La plupart des gens d'aujourd'hui n'ont ni les connaissances ni la croyance au Mal nécessaires pour pactiser avec un démon. Je pensais donc que Littleton était un sorcier ordinaire, bien que particulièrement puissant, s'il était capable d'influencer la mémoire d'un vampire – même un novice tel que Daniel.

— Pourquoi n'as-tu pris que Mercy avec toi pour aller le voir ? demanda Samuel. N'aurait-il pas été plus simple d'emmener un autre vampire ?

— Daniel avait été châtié, l'affaire était close. (Ses doigts tambourinèrent sur son genou, montrant combien cette décision l'avait contrarié.) La Maîtresse refusait d'en entendre parler davantage.

J'avais rencontré Marsilia, la Maîtresse de l'essaim de Stefan. Elle ne m'avait pas semblé le genre de personne que la mort de quelques

humains inquiéterait outre mesure. Ni la mort de quelques centaines d'humains, d'ailleurs.

— J'envisageais donc d'agir sans sa permission quand le vampire est revenu. Je n'avais aucune preuve pour étayer mes soupçons, vous devez le comprendre. En ce qui concernait tout le monde, à part moi, Daniel avait été victime de la soif de sang. Je me suis donc porté volontaire pour aller parler à l'étranger. Je pensais pouvoir deviner s'il avait la capacité de convaincre Daniel qu'il avait commis des actes qu'il n'avait pas commis. J'ai demandé à Mercy de m'accompagner par simple mesure de précaution. Je ne m'attendais aucunement à ce qu'il ait sur moi le même effet que sur Daniel.

— Tu penses donc que Daniel n'a pas tué ces personnes contrairement à ce qu'il croit ? lui demandai-je.

— Un simple sorcier-vampire aurait été capable d'implanter des souvenirs, mais il n'aurait pu contraindre Daniel à tuer. Un démonologue, en revanche… (Il écarta les mains.) Un démonologue est capable de quantité de choses. Je ne peux que me considérer heureux que, dans son désir de tuer la femme de chambre, il n'ait pas utilisé cette soif du sang qu'il avait éveillée en moi pour me

contraindre à le faire – comme j'étais persuadé qu'il l'avait fait. Les années m'ont rendu présomptueux, Mercedes. J'étais convaincu qu'il ne pourrait rien me faire. Après tout, Daniel est très jeune. Tu étais censée me servir de bouée, mais je ne m'attendais pas à en avoir l'utilité.

— Littleton était donc un démonologue, réfléchis-je. Et un vampire idiot a choisi de le transformer. Qui donc ? Est-ce un vampire de la région ? Si ce n'est pas le cas, pourquoi est-il ici ?

Stefan sourit de nouveau :

— Toutes ces questions, je vais les poser à ma maîtresse. C'est possible que cette transformation ait été un accident – comme celle de notre charmante Lilly.

Je connaissais Lilly. Elle était folle à lier quand elle était humaine, et ça ne s'était pas arrangé en devenant vampire. C'était aussi une pianiste exceptionnelle. Son Sire était si fasciné par sa musique qu'il n'avait rien remarqué d'autre la concernant. Comme les loups-garous, les vampires ont tendance à se débarrasser des éléments risquant d'attirer l'attention sur eux. Le talent de pianiste de Lilly l'avait sauvée d'un tel sort, mais son Sire, lui, avait été exécuté pour une telle imprudence.

— Comment aurait-ce pu être un accident ? fis-je remarquer à Stefan. J'ai bien vu ta réaction. Tu avais senti l'odeur du démon avant même que nous entrions dans l'hôtel.

Il secoua la tête.

— Les démons sont rares, de nos jours. Et ceux qu'ils possèdent sont en général rapidement enfermés dans des hôpitaux psychiatriques et assommés chimiquement. La plupart des jeunes vampires n'ont jamais croisé le chemin d'un démonologue – tu as toi-même remarqué que tu ne savais pas à quoi correspondait l'odeur avant que je te le dise.

— Pourquoi le démon n'a-t-il pas empêché le vampire de s'attaquer à son sorcier ? demanda Samuel. En général, ils ont plutôt tendance à protéger leurs hôtes tant qu'ils n'en ont pas fini avec eux.

— Pourquoi l'aurait-il protégé ? répliquai-je en tentant de dépoussiérer mes maigres connaissances en sorcellerie. Tout ce que les démons veulent, c'est répandre le plus de destruction possible. Le vampirisme ne fait qu'accroître la capacité de Littleton au chaos.

— Tu t'y connais un peu, en démons, Samuel Cornick ? demanda Stefan.

Celui-ci eut un signe de dénégation.

— Pas assez pour pouvoir être d'une quelconque utilité. Mais je vais appeler mon père. Si lui ne sait pas, il connaîtra sûrement quelqu'un qui sait.

— Il s'agit d'une affaire concernant les vampires.

Les sourcils de Samuel s'arquèrent :

— Pas si ce démonologue fait un massacre partout où il passe.

— Nous allons nous charger de lui – *et* de ses massacres. (Stefan se tourna vers moi.) J'aurais encore deux services à te demander, bien que tu ne me doives plus rien.

— De quoi s'agit-il ?

J'espérais que cela pourrait attendre. J'étais épuisée et j'avais hâte de pouvoir me laver les mains, aussi bien au sens propre qu'au figuré, du sang qui les recouvrait. Je me doutais cependant que, au sens figuré, ça n'allait pas être aussi simple.

— Te serait-il possible de venir voir ma maîtresse pour lui raconter ce que tu m'as dit sur les événements de cette nuit ? Sinon, elle refusera de croire qu'un vampire neuf a pu faire cela. Et le reste de l'essaim ne sera pas ravi par cette histoire

de démonologue-vampire.

Je n'avais pas particulièrement envie de revoir Marsilia. Cela devait se voir sur mon visage, puisque Stefan continua à plaider sa cause :

— Il faut qu'on l'arrête, Mercy.

Il prit une grande inspiration, plus profonde que ce dont il avait besoin pour simplement parler.

— On va me demander de témoigner devant la Haute Cour. Je dirai ce que j'ai vu et entendu, et mes pairs sauront si ce que j'ai raconté est vrai. Je peux leur rapporter ta version des faits, mais, pour qu'ils aient la preuve que c'est la vérité, il faut que ce soit toi qui témoignes. Sans cela, ils prendront mes souvenirs pour la réalité, et ta version pour un simple ouï-dire.

— Qu'est-ce que tu risques s'ils ne te croient pas ? demandai-je.

— Je ne suis pas un vampire né de la dernière pluie, Mercedes. S'ils pensent que j'ai mis en danger notre espèce en tuant cette femme de chambre, je serai exécuté – de la même manière que le chef de votre meute tuerait un élément faisant courir un risque au reste de la meute.

— C'est d'accord, décidai-je après réflexion.

— Si et seulement si je peux venir avec elle,

intervint Samuel.

— Elle a droit à l'escorte de son choix, admit Stefan. Peut-être Adam Hauptman ou l'un de ses loups. Docteur Cornick, ne le prenez pas pour une offense personnelle, mais je ne pense pas que vous soyez le meilleur choix. Ma maîtresse était bien trop attirée par vous lors de votre dernière visite, et le self-control en la matière n'est pas son point fort.

— Dis-moi quand tu auras besoin de moi, interrompis-je Samuel avant qu'il ait le temps de protester. Je me charge de l'escorte.

— Merci, dit Stefan. (Il eut un moment d'hésitation.) N'insiste pas trop sur ce que tu es devant l'essaim. Ce serait dangereux.

Les changeurs de peau ne sont pas des plus populaires auprès des vampires. J'avais réussi à rassembler quelques bribes d'information laissant croire qu'à l'époque où les vampires avaient colonisé le Nouveau Monde mes semblables avaient été une telle menace pour eux qu'ils avaient été peu ou prou exterminés. Je n'avais rien réussi à arracher de plus à Stefan. Il y avait certaines choses que j'avais apprises par moi-même, comme le fait que j'étais quasi insensible à la magie vampirique. Mais je ne voyais pas en quoi

cela faisait de moi une menace pour un vampire – comparée, disons, à un loup-garou, par exemple.

Stefan avait toujours connu ma nature, mais l'avait cachée à son essaim jusqu'à ce que je me retrouve contrainte de demander leur aide. Cela lui avait d'ailleurs valu quelques ennuis.

— Ils savent déjà ce que je suis, lui fis-je remarquer. Je viendrai. Tu as parlé d'un deuxième service ?

— Il fait déjà trop clair pour que je voyage, dit-il en agitant vaguement la main vers la fenêtre. As-tu un endroit obscur où je pourrais passer la journée ?

Le seul endroit qui convenait était mon placard. Ceux de la chambre de Samuel et d'amis avaient des portes à persienne qui laissaient entrer la lumière. Toutes mes fenêtres étaient équipées de stores occultant, mais ce n'était pas suffisant pour un vampire.

Ma chambre se trouvait à une extrémité du mobil-home, celle de Samuel se trouvant à l'autre bout. J'ouvris ma porte pour y inviter Stefan, mais Samuel le suivit. Je soupirai et réussis à ne rien dire. Samuel refuserait de me laisser seule avec Stefan sans discuter, et j'étais trop fatiguée pour cela.

Le sol de ma chambre était parsemé de vêtements, certains propres, d'autres moins. Le linge propre était stocké en piles que je n'avais juste pas trouvé le temps de ranger dans mes tiroirs. Entre les tas de vêtements traînaient quelques livres et magazines ainsi que le courrier que je n'avais pas encore trié. Si j'avais su qu'un homme allait me rendre visite dans ma chambre, je l'aurais rangée.

J'ouvris le placard et en sortis quelques cartons et deux paires de chaussures. Ce qui le vida presque totalement, si l'on négligeait les quatre robes qui pendaient à un bout de la tringle. C'était un grand placard, suffisant pour que Stefan puisse s'allonger confortablement.

— Samuel va t'apporter un oreiller et une couverture, lui dis-je en ramassant quelques fringues.

Mon envie de propreté n'avait fait que croître depuis mon réveil et commençait à devenir plus qu'urgente. J'avais besoin de nettoyer mes mains de l'odeur de mort de cette femme, à défaut de l'ôter de mon esprit.

— Mercedes, me dit gentiment Stefan, je n'ai pas besoin d'une couverture. Je ne vais pas dormir. Je vais être mort.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Peut-être était-ce le sous-entendu que je ne comprenais décidément pas sa nature, alors même que j'avais vu de mes yeux ce dont les vampires étaient capables. A mi-chemin de la salle de bains, je me retournai et considérai les deux hommes d'un air sévère :

— Samuel va te chercher une couverture, dis-je d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. Et un oreiller. Toi, tu vas passer la journée à *dormir* dans mon placard. Les morts n'ont pas droit de séjour dans ma chambre.

Puis je fermai la porte de la salle de bains sur moi et laissai tomber à terre le plaid dans lequel j'étais enroulée.

Juste avant de faire couler la douche pour que l'eau se réchauffe, j'entendis Samuel dire :

— Je vais chercher tout ça.

Il y a un miroir en pied dans ma salle de bains, l'un de ces miroirs bon marché avec un cadre imitation bois. En me tournant vers le lavabo pour poser mes vêtements au sec, j'eus une vision globale de mon corps.

Je ne vis d'abord que du sang séché. Dans mes cheveux, sur mon visage, mes épaules, mes bras, mes hanches. Du bout de mes doigts jusqu'à mes

orteils.

Je vomis dans les toilettes. Et encore. Puis je me lavai les mains, le visage et me rinçai la bouche.

Ce n'est pas que je n'aie pas l'habitude du sang. Il m'arrive d'être coyote, après tout, et j'ai déjà tué ma part de lapins et de souris. L'hiver dernier, j'avais même tué deux hommes – enfin, des loups-garous. Mais cette mort-ci était différente. Il ne l'avait pas tuée pour se nourrir, se venger ou se défendre. Il l'avait tuée, elle et quatre autres personnes, parce qu'il aimait ça. Et je n'avais pas pu l'en empêcher.

Je me regardai de nouveau dans le miroir.

Des bleus étaient en train de fleurir sur mes côtes et sur mes épaules. On devinait les contours du harnais aux ecchymoses d'un violet foncé qui couraient le long de mon torse. J'avais dû me faire cela en me débattant contre la poigne de Stefan sur la laisse. Le bleu qui ornait l'extérieur de mon épaule droite était presque noir. Toute la partie gauche de mon visage était enflée de la mâchoire à la pommette et promettait d'évoluer en un spectaculaire camaïeu de pourpre.

Je me penchai en avant et examinai ma paupière gonflée. On aurait dit une victime de viol

– si l'on ne tenait pas compte des deux traces sombres sur ma gorge. On aurait cru une morsure de serpent à sonnette : deux croûtes entourées de peau rouge et enflée. Je posai ma main dessus en espérant pouvoir me fier aux assurances de Stefan comme quoi je n'allais pas me transformer en vampire, ni être assujettie à la volonté de Littleton.

Je mis de l'eau oxygénée sur ma blessure en sifflant de douleur. Cela ne me fit pas me sentir beaucoup plus propre. Je pris donc la bouteille avec moi dans la douche et en vidai le contenu sur ma gorge. Puis je frottai.

Il ne fallut pas longtemps pour que le sang disparaisse, non sans avoir rendu l'eau à mes pieds d'un marron rouille pendant quelques secondes. Mais malgré tout le shampooing et le savon que j'utilisai, je n'arrivai pas à me sentir propre. Plus je m'étrillais, plus la panique montait. Littleton ne m'avait peut-être pas agressée sexuellement, mais mon corps se sentait tout de même violé. La seule pensée de ses lèvres sur ma peau me fit réprimer un haut-le-cœur.

Je restai sous la douche jusqu'à ce que l'eau devienne froide.

Chapitre 3

La chambre était vide et la porte du placard fermée lorsque j'émergeai enfin de la salle de bains. Je jetai un coup d'œil vers la pendule. J'avais un quart d'heure pour arriver au garage si je voulais ouvrir à l'heure.

J'appréciai que personne ne puisse entendre les grognements et les gémissements que je poussai en m'habillant. Personne de vivant, en tout cas.

Tous les muscles de mon corps me faisaient mal, surtout l'épaule droite, et alors que je me baissais pour enfiler mes chaussettes et mes chaussures, le côté endommagé de mon visage se mit à palpiter d'une douleur lancinante. Mais tout cela n'était rien par rapport à ce que je devrais endurer si je perdais des clients faute d'avoir ouvert à l'heure.

J'ouvris la porte de ma chambre : Samuel, assis sur le canapé, leva les yeux vers moi. Il était resté debout toute la nuit. Il aurait mieux fait d'aller se coucher plutôt que d'attendre mon retour dans la

seule intention de me lancer un tel regard désapprobateur. Il se leva et alla chercher un sac de glace dans le congélateur.

— Tiens, mets-toi ça sur la figure.

Cela faisait vraiment un bien fou, et je me laissai aller contre l'encadrement de la porte, savourant la sensation d'anesthésie que le sac apportait à ma joue douloureuse.

— J'ai appelé Zee pour lui dire ce qui s'était passé, dit Samuel. Tu peux aller te coucher. Il va ouvrir le garage pour toi, aujourd'hui. Et si tu en ressens le besoin, il le fera aussi demain.

Siebold Adelbertsmiter, plus connu par ses amis sous le surnom de Zee, était un excellent mécanicien, le meilleur d'entre tous. Il m'avait tout appris, puis m'avait vendu son garage. C'était aussi un fae, et la première personne que j'avais l'intention de cuisiner sur le sujet des démonologues.

Bien qu'il me remplace souvent en cas d'urgence, je n'avais même pas pensé à l'appeler pour me donner un coup de main, preuve qu'il valait probablement mieux que je n'aille pas travailler aujourd'hui.

— Tu tangues, observa Samuel au bout d'un moment. Va donc te coucher. Tu te sentiras mieux

à ton réveil.

— Merci, balbutiai-je avant de refermer la porte de la chambre sur moi.

Je me jetai sur mon lit, face contre l'oreiller, et eus un gémissement en sentant la douleur de ma joue. Je me tournai pendant un moment avant de trouver une position plus confortable et m'assoupis pendant ce qui sembla être moins d'une demi-heure.

L'odeur de Stefan m'envahissait les narines.

Ce n'est pas qu'il sente mauvais – c'était son odeur habituelle de vampire et de pop-corn. Mais je n'arrivais pas à me sortir de la tête le moment où il m'avait dit qu'il était mort durant la journée. Berk ! Il n'y avait pas moyen que j'arrive à dormir avec un cadavre dans mon placard.

— Merci, Stefan, dis-je d'un ton lugubre en arrachant mon pauvre corps douloureux de l'étreinte du lit.

Si je ne pouvais pas dormir, autant que j'aille travailler. J'ouvris de nouveau la porte du salon, m'attendant à le trouver vide, vu que Samuel n'avait pas dormi de la nuit.

En fait, il était assis à la table de la cuisine en train de boire un café avec Adam, le loup-garou Alpha du coin, qui habitait juste derrière chez moi.

Je n'avais même pas entendu ce dernier entrer. Depuis que Samuel était devenu mon colocataire, j'avais tendance à me montrer imprudente. J'aurais dû savoir qu'il viendrait aussitôt que Samuel l'appellerait, pourtant, et que Samuel n'avait d'autre choix que de le prévenir du bain de sang à l'hôtel. Adam était l'Alpha, responsable du sort de tous les loups-garous des environs.

Leurs regards se tournèrent vers moi. Je fus presque tentée de faire demi-tour et d'aller me recoucher, même avec un mort dans mon placard. Ce n'est pas que je prête une attention particulière à mon look. Si cela avait été le cas, le simple fait de travailler dans la graisse et le cambouis m'en aurait vite dissuadée. Néanmoins, je ne me sentais pas à même d'affronter deux mecs sexy avec un œil tellement enflé que je ne pouvais l'ouvrir et la moitié de mon visage dans des tons de bleu et de noir.

Étant mort, Stefan avait peu de chances de remarquer ma tête, mais je ne sortais pas avec Stefan. Enfin, ces temps-ci, je ne sortais pas avec Adam ou Samuel non plus.

À vrai dire, je n'étais plus sortie avec Samuel depuis mes seize ans.

Je connaissais Samuel depuis aussi loin que

remontaient mes souvenirs. J'avais grandi au sein de la meute du Marrok, dans le nord-ouest du Montana, ma mère adolescente ayant jugé qu'une meute de loups-garous était le cadre le mieux adapté à ma nature. Ce n'était que pur hasard si son oncle appartenait au Marrok. Un heureux hasard, avais-je pu me rendre compte au fil du temps. En effet, la plupart des loups-garous m'auraient tuée sans préavis, de la même manière qu'un loup tuerait un coyote sur son territoire.

Bran, le Marrok, en plus de présider aux destinées de tous les loups-garous d'Amérique du Nord, était un homme bon. Il me fit recueillir par l'un de ses loups et me donna presque la même éducation qu'aux membres de la meute. Presque.

Samuel était le fils du Marrok. Il avait toujours été là pour me soutenir dans ce monde qui n'était pas fait pour moi. J'avais certes été élevée par la meute, mais je n'y appartenais pas. Ma mère m'aimait, mais je n'avais pas ma place dans son petit monde humain non plus.

À seize ans, je crus avoir trouvé celle-ci auprès de Samuel. Il fallut que le Marrok me prouve que ce que Samuel voulait de moi, c'était une descendance, et non mon amour, pour que j'accepte enfin qu'il me faudrait trouver ma propre

voie plutôt que d'emprunter celle d'un autre.

J'avais donc quitté Samuel et la meute et ne les avais pas revus pendant plus de quinze ans, presque la moitié de ma vie. Cette absence de contact avait pris fin l'hiver précédent. Depuis, le Marrok était en numérotation rapide sur mon téléphone et Samuel avait décidé de s'installer dans les Tri-Cities. Et plus particulièrement chez moi.

Je n'étais toujours pas certaine des raisons de son choix. J'ai beau l'adorer, ma maison n'est qu'un mobil-home ordinaire et aussi vieux que moi.

En tant que médecin, Samuel est habitué à des standards de confort un peu plus élevés. Il faut l'avouer, ses problèmes de paperasse avaient mis un bon moment à se régler. Ce n'était que le mois précédent qu'il avait enfin obtenu la permission d'exercer la médecine aussi bien dans l'État de Washington que dans le Montana et au Texas. Il avait quitté son petit boulot d'épicier de nuit et commencé à travailler aux urgences de l'hôpital de Kennewick. Mais malgré l'augmentation certaine de ses ressources, il n'avait pas manifesté la moindre intention de s'en aller. Son séjour censément temporaire chez moi durait maintenant

depuis six mois et de grosses poussières.

J'avais d'abord refusé qu'il vienne chez moi.

— Pourquoi pas chez Adam ? avais-je protesté.

En tant qu'Alpha de la meute locale, Adam avait l'habitude de recevoir des invités pour de courts séjours, et il avait bien plus de chambres que moi. Je n'avais pas besoin de demander pourquoi il n'achetait pas sa propre maison : Samuel m'avait confié qu'il avait passé un peu trop de temps seul ces dernières années. Or, la solitude ne sied pas aux loups-garous. Ils ont besoin d'être entourés, que cela soit par une meute ou une famille, ou ils deviennent bizarres. Et les loups-garous qui ont des tendances bizarres ont aussi tendance à mourir – souvent en entraînant pas mal de victimes avec eux.

Samuel avait levé les sourcils et dit :

— Tu veux qu'on s'entre-tue, ou quoi ? Adam est l'Alpha, et je suis plus dominant que lui. En règle générale, nous avons assez d'expérience pour être capables de nous maîtriser jusqu'à un certain point. Mais si nous habitons ensemble, tôt ou tard, nous allons finir par nous sauter à la gorge.

— La maison d'Adam est à moins de cent mètres d'ici, lui avais-je répliqué d'un ton sec.

Samuel aurait eu raison s'il avait parlé de tout

autre loup que lui. Mais il obéissait à ses propres règles. J'étais persuadée que, s'il l'avait voulu, il aurait pu parfaitement vivre en paix avec Adam.

— S'il te plaît, avait-il dit d'un ton aussi peu suppliant qu'il le pouvait.

— Non, avais-je répondu.

Il y avait eu un long silence, puis il avait repris :

— Comment vas-tu donc expliquer à tes voisins la présence d'un homme qui dort sous ton porche ?

Comme je savais qu'il ne plaisantait pas, j'avais fini par le laisser s'installer.

Je l'avais prévenu qu'à la première tentative de flirt de sa part je le mettrais dehors. Je lui avais dit que je n'étais plus amoureuse de lui, bien que je pense que cela aurait eu plus de poids si j'en avais été bien sûre moi-même. Cela aidait de savoir que lui ne m'avait jamais aimée, pas même quand il avait tenté de s'enfuir avec moi quand j'avais seize ans. Son âge canonique était aussi un bon argument.

Ce n'est pas aussi grave que j'ai l'air de le dire, toute cette histoire. Lui a grandi dans un monde où les femmes se mariaient bien avant seize ans. Ce n'est pas toujours facile pour un vieux loup-garou de s'adapter aux mœurs modernes.

Néanmoins, j'aurais bien aimé pouvoir lui reprocher tout cela. Cela m'aurait aidée à me souvenir que tout ce qu'il voyait en moi, c'était une reproductrice à même de lui donner des enfants viables.

Les loups-garous ne naissent pas ainsi : ils sont « fabriqués ». Pour devenir loup-garou, il faut échapper de justesse à la mort après une attaque, de manière que la magie garou puisse prendre le pas sur le système immunitaire. Beaucoup, énormément d'aspirants loups-garous meurent lors de leur tentative. Samuel avait enterré toutes ses épouses et tous ses enfants. Parmi ces derniers, ceux qui avaient essayé de devenir lycanthropes n'avaient pas survécu.

Les femelles loups-garous ne peuvent avoir d'enfants : elles avortent spontanément lors de la métamorphose causée par la pleine lune. Les humaines peuvent, elles, se reproduire avec les loups-garous, mais seuls les enfants porteurs d'ADN humain parviennent à terme.

Moi, je n'étais ni humaine, ni loup-garou.

Cela suffisait à convaincre Samuel qu'avec moi ce serait différent. N'étant pas dépendante des caprices de la lune, mes métamorphoses ne sont pas violentes, ou même absolument nécessaires. Il

m'est arrivé de passer trois ans sans me transformer en coyote. Les loups et les coyotes se reproduisent entre eux dans la nature, alors pourquoi pas un loup-garou et une changeuse ?

Je ne sais si cette théorie tenait debout d'un point de vue biologique, mais mon opinion personnelle, c'est que je n'avais pas la moindre envie de servir de poulinière, merci bien. Exit Samuel pour moi, donc.

Mes sentiments pour lui auraient donc dû être clairs et appartenir au passé – sauf que je n'avais pas vraiment réussi à me convaincre que ce que je ressentais pour lui n'était que le souvenir précieux d'une vieille amitié.

Il m'aurait sûrement été plus aisé d'arriver à savoir ce que je pensais de la présence de Samuel chez moi depuis plus de six mois si Adam n'avait pas existé.

Adam m'empoisonnait l'existence depuis que je vivais dans les Tri-Cities, sur lesquelles il régnait d'une poigne de fer. Comme le Marrok, il avait la fâcheuse tendance à me traiter comme un laquais quand cela l'arrangeait, et comme un pitoyable vagabond le reste du temps. Il était despotique, c'est le moins qu'on puisse dire. Il avait déclaré à la meute que j'étais sa compagne – et il avait eu le

culot de prétendre que c'était pour ma propre sécurité, afin d'éviter que ses loups viennent me chercher noise, à moi, le coyote qui envahissait leur territoire. Une fois cela décrété, il n'y avait rien que je pouvais faire pour convaincre la meute du contraire.

L'hiver dernier, pourtant, il avait eu besoin de moi, et notre relation en avait été changée.

Nous sommes sortis trois fois ensemble. La première fois, j'avais un bras cassé et il avait été très précautionneux. La deuxième, nous avions emmené sa fille adolescente, Jesse, assister à une représentation des *Pirates de Penzance* par la compagnie Richland Light Opéra. Je m'étais follement amusée. La troisième fois, mon bras était presque guéri et il n'y avait ni Jesse ni auditorium d'école primaire pour nous empêcher de céder aux impulsions passionnées qui étaient les nôtres. Nous étions allés danser et si nous avions gardé tous nos vêtements, ce fut seulement parce que sa fille et Samuel nous attendaient dans nos logis respectifs.

J'étais violemment revenue sur terre une fois rentrée chez moi. Tomber amoureuse d'un loup-garou n'est déjà pas très prudent, mais craquer pour un Alpha, c'est bien pire. En particulier pour

quelqu'un comme moi, qui m'étais battue si longtemps pour n'appartenir qu'à moi-même : il m'était inconcevable de me retrouver intégrée dans sa meute.

Du coup, lorsqu'il m'invita de nouveau, je me rendis compte que j'avais un empêchement. Il est assez délicat d'éviter son voisin, mais j'y réussis à peu près, aidée par le fait que, lorsque l'existence des loups-garous fut rendue publique, Adam passa soudain tout son temps en allers et retours entre Washington D.C. et les Tri-Cities.

Bien qu'il soit l'un des cent et quelques loups ayant révélé leur nature au public, Adam ne faisait pas partie des porte-parole de Bran : il n'avait pas le tempérament pour être célèbre. Mais ayant travaillé pour le gouvernement les quarante dernières années, d'abord dans l'armée puis en tant que consultant en matière de sécurité, il avait développé un réseau de contacts qui le rendait indispensable au Marrok – et aussi au gouvernement qui ne savait pas exactement quelle attitude adopter par rapport à la découverte de cette nouvelle race surnaturelle.

Entre son emploi du temps et mes évitements subtils, cela faisait deux mois que nous ne nous étions pas vus.

Même en vision monoculaire, il était beau, encore plus que dans mon souvenir. Je mourais d'envie d'admirer ses pommettes slaves et sa bouche sensuelle, nom de Dieu ! Je tournai brusquement mon regard vers Samuel, ce qui n'améliora pas les choses. Il était peut-être moins joli, mais ça n'avait pas l'air de déranger mes fichues hormones.

Ce fut Samuel qui rompit le silence :

— Qu'est-ce que tu fais debout, Mercy ? gronda-t-il d'un air menaçant. Tu as l'air encore plus mal en point que l'accidenté qui est mort sur ma table d'opération la semaine dernière.

Je vis Adam se lever et traverser la pièce en quatre longues enjambées, me laissant paralysée comme un lapin qui sait qu'il doit fuir pour survivre, mais n'y parvient pas.

Arrivé devant moi, il examina mes blessures en sifflotant entre ses dents. Quand il se rapprocha encore pour tâter ma gorge, j'entendis un grand fracas dans la cuisine.

Samuel avait cassé sa tasse. Il ne regarda même pas dans ma direction en s'agenouillant pour ramasser les débris.

— La vache ! dit Adam, captant de nouveau mon attention. Tu y vois, de cet œil-là ?

— Pas aussi bien que de l'autre, répondis-je, mais assez bien pour me rendre compte que tu n'es pas en route vers Washington, contrairement à ce qui était prévu.

Il avait été contraint de revenir ici pour la pleine lune, mais je savais qu'après son retour hier dans l'après-midi il était censé reprendre l'avion tôt ce matin.

En voyant la commissure de ses lèvres frémir, je me rendis compte que je venais de lui avouer suivre ses mouvements à la trace.

— Changement de programme. Je devais décoller pour Los Angeles, en fait. Washington, c'était il y a huit jours et la semaine prochaine.

— Alors, pourquoi n'es-tu pas dans l'avion ?

Toute trace d'amusement disparut de son visage et il répondit d'un ton cassant :

— Mon ex-femme a décidé qu'elle était de nouveau amoureuse. Elle et son nouveau petit ami sont donc partis en Italie pour une durée indéterminée. Quand j'ai appelé, cela faisait déjà trois jours que Jesse était seule. (Jesse était sa fille âgée de quinze ans, qui vivait avec sa mère durant l'été.) Je lui ai donc acheté un billet d'avion et elle devrait arriver d'ici quelques heures. J'ai averti Bran que je m'octroyais un congé. Il devra

s'occuper tout seul de manipuler ses politiciens pendant quelques jours.

— Pauvre Jesse ! observai-je.

Jesse était la raison principale pour laquelle je respectais Adam, même quand il m'agaçait au plus haut point.

Rien n'était plus important qu'elle à ses yeux, ni les affaires, ni même la meute.

— Du coup, je risque d'être beaucoup plus présent.

Plus que ses mots, c'est le regard qu'il me lança en les prononçant qui me fit reculer d'un pas. Je déteste ce sentiment.

Je décidai de changer de sujet.

— Bien. Darryl est un gars génial, mais il ne ménage vraiment pas Warren quand tu n'es pas là.

Darryl était le premier lieutenant d'Adam, et Warren le second. Dans la plupart des meutes, ces deux rangs étaient si proches que les tensions étaient inévitables entre les loups qui les occupaient, particulièrement en absence de l'Alpha. Mais en l'occurrence, les préférences sexuelles de Warren exacerbaient ces tensions.

Il n'est déjà pas aisé d'être différent parmi les humains. Parmi les loups, ceux qui sont différents

n'ont pas la moindre chance de survie. Les loups-garous homosexuels n'ont pas une formidable espérance de vie. Warren était un combattant, un franc-tireur et le meilleur ami d'Adam. La combinaison des trois suffisait à le maintenir en vie, mais pas à ce qu'il se sente à son aise au sein de la meute.

— Je sais, répondit Adam.

— Cela serait plus facile si Darryl n'était pas si mignon, intervint Samuel en traversant le salon pour venir se mettre à côté d'Adam.

D'un point de vue technique, il aurait dû se tenir derrière lui, puisque c'était l'Alpha et que Samuel était un loup solitaire, hors de la hiérarchie de la meute. Mais Samuel n'était pas n'importe quel loup solitaire. C'était le fils du Marrok et il aurait pu faire preuve de plus de dominance qu'Adam s'il en avait ressenti le désir.

— Je paierais cher pour t'entendre dire ça à Darryl, observai-je d'un air amusé.

— Mauvaise idée, dit Adam en souriant, mais son ton était sérieux.

Bien que s'adressant à Samuel, ses yeux n'avaient pas quitté mon visage. Il reprit à mon intention :

— Samuel m'a dit que tu allais bientôt avoir

besoin d'une escorte pour te rendre dans l'essaim des vampires. Appelle-moi quand tu en sauras plus et je t'enverrai quelqu'un.

— Merci, c'est gentil.

Il toucha légèrement ma joue douloureuse du bout de l'index et ajouta :

— Je m'en chargerais bien moi-même, mais je crains que cela soit imprudent.

Il avait entièrement raison. Un loup-garou en tant qu'escorte me servirait à la fois de protection et à faire passer le message que j'étais bien entourée. Mais si c'était l'Alpha qui m'accompagnait, cela se transformerait en lutte de pouvoir entre lui et la Maîtresse des vampires avec le pauvre Stefan coincé au milieu.

— Je le sais bien. Merci quand même.

Il m'était impossible de rester une minute de plus dans la même pièce que ces deux hommes. Même une humaine aurait pu se noyer dans les effluves puissants de testostérone qui saturaient l'air. Si je ne m'en allais pas, ils allaient commencer à se battre – la manière dont les yeux de Samuel avaient pâli quand Adam m'avait touché la joue ne m'avait pas échappée.

De plus, j'avais un mal fou à lutter contre l'envie d'enfouir mon nez dans le cou d'Adam et

d'inhaler l'odeur exotique de sa peau. Je détournai le regard et me retrouvai confrontée à celui, complètement blanc, de Samuel, si proche de la transformation que le cercle noir autour des iris était apparent. Cela aurait dû m'effrayer.

Ses narines palpitèrent – moi aussi, je la sentais. L'excitation.

— Il faut que j'y aille, dis-je, au bord de la panique.

Je les saluai hâtivement de la main avant de me précipiter dehors et de refermer la porte de la maison derrière moi. C'était un immense soulagement que d'avoir cette porte entre eux et moi. J'avais le souffle court, comme après un sprint, l'adrénaline me faisant oublier les blessures infligées par le démonologue. J'inspirai profondément en essayant de nettoyer mes poumons de l'odeur de loup-garou, puis me dirigeai vers ma voiture.

En ouvrant la porte de la Golf, je reculai devant l'odeur étouffante de sang qui s'en dégageait. Garée là où elle l'était habituellement, le fait que Stefan m'avait ramenée dedans m'avait complètement échappé. Les housses des sièges avant étaient pleines de taches : nous devions avoir été dégoulinants de sang. Mais le plus

impressionnant, c'était ce creux en forme de poing sur le tableau de bord, juste au-dessus de la radio.

Stefan avait vraiment été très contrarié.

J'arrivai au garage et me garai au bout du parking, à côté du vieux camion de Zee. Ne faites jamais confiance à un mécanicien qui conduit une voiture neuve. Soit ils facturent leur travail trop cher, soit ils sont incapables de maintenir une vieille bagnole en état – quand ce n'est pas les deux.

Les Volkswagen sont de bonnes voitures. Avant, c'étaient de bonnes voitures bon marché. Maintenant, ce sont de bonnes voitures chères. Mais toute marque a ses faiblesses. Chez Volkswagen, elles se nommaient 181, Fox et Golf. J'estimais que d'ici quelques années ma Golf serait la dernière de sa génération à encore rouler dans la région des Tri-Cities.

Je ne coupai pas le contact immédiatement, hésitant à entrer. Sur le chemin, je m'étais arrêtée acheter deux housses de siège pour remplacer celles que j'avais dû jeter, et le regard dégoûté du caissier m'avait informée sur l'influence délétère qu'aurait mon visage martyrisé sur mes affaires dans les jours à venir.

Mais quatre voitures étaient déjà garées dans le

parking, ce qui signifiait que nous avions du travail. Si je restais dans l'atelier, personne n'aurait à me voir.

Je sortis précautionneusement de la voiture. La chaleur sèche de cette fin de matinée s'enroula autour de moi et je fermai les yeux, appréciant l'étreinte.

— Bonjour, Mercedes, fit la douce voix d'une vieille dame. Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

Je rouvris les yeux en souriant :

— Oh ! oui, madame Hanna. Une bien belle journée.

Contrairement à Portland et à Seattle, il n'y a pas beaucoup de sans domicile fixe dans les Tri-Cities. Nos étés voient les températures atteindre les quarante degrés quand nos hivers atteignent les moins vingt, alors la plupart de nos SDF sont juste de passage.

Mme Hanna avait l'air d'une sans domicile fixe, avec son vieux chariot de supermarché rempli de sacs plastique gonflés de canettes et autres objets utiles, mais on m'avait dit qu'elle avait en fait un mobil-home dans le village au bord de la rivière, et qu'elle était professeur de piano jusqu'à ce que son arthrite l'en rende incapable. Après cela, elle s'était mise à parcourir les rues de Kennewick avec

son chariot, ramassant des canettes en aluminium et vendant les coloriages qu'elle faisait sur des livres de dessin pour nourrir ses chats.

Ses cheveux d'un blanc gris étaient rassemblés en une tresse coincée sous la casquette de base-ball qu'elle portait pour se protéger du soleil. Elle était vêtue d'une jupe trapèze en laine, de socquettes et de chaussures de tennis trop larges d'une pointure. Son tee-shirt était orné d'un slogan à la gloire d'une vieille fête du lilas à Spokane, et sa couleur d'un lavande profond offrait un contraste intéressant avec les carreaux rouges et noirs de la chemise en flanelle qui flottait autour d'elle.

Avec l'âge, elle s'était voûtée jusqu'à être aussi haute que son chariot. Les ongles de ses mains bronzées, aux articulations déformées, étaient toujours ornés d'un vernis rouge écaillé assorti à son rouge à lèvres. Son odeur rappelait à la fois les roses et ses chats.

Elle fronça les sourcils et m'examina d'un air critique :

— Les hommes n'aiment pas les femmes qui ont plus de muscles qu'eux, Mercedes. Ils aiment les femmes qui dansent et jouent du piano. De son vivant, M. Hanna, que Dieu le protège, disait que

je flottais au-dessus des pistes de danse.

C'était sa marotte. De son temps, la place d'une femme, c'était auprès de son homme.

— Ce n'est pas au karaté que je me suis fait ça, cette fois, lui dis-je en tâtonnant précautionneusement ma joue.

— Mettez un sachet de petits pois surgelés dessus, ma petite, me conseilla-t-elle. Cela permettra de limiter le gonflement.

— Merci, répondis-je.

Elle me salua vivement de la tête puis redémarra le long de la route, au son de son chariot qui couinait. Il faisait bien trop chaud pour porter de la laine et de la flanelle, mais après tout il faisait frais, ce soir-là, au printemps dernier, quand elle était morte.

La plupart des fantômes disparaissent au bout de quelque temps, j'imaginais donc que d'ici quelques mois nous ne serions plus en mesure de converser comme nous venions de le faire. Je ne savais pas pourquoi elle venait toujours me rendre visite. Peut-être mon célibat l'inquiétait-il.

Le sourire n'avait pas quitté mon visage quand je pénétrai dans les bureaux.

Durant l'été, Gabriel, mon préposé aux outils et réceptionniste à temps partiel, travaillait toute la

journée.

Levant les yeux en m'entendant arriver, il eut un sursaut en voyant mon état :

— Karaté, mentis-je, inspirée par l'erreur de Mme Hanna, et je pus le voir se détendre.

C'était un bon garçon, complètement humain. Il savait bien entendu que Zee était un fae, parce que ce dernier avait été contraint au *coming out* plusieurs années auparavant par les Seigneurs Gris, les dirigeants des faes (comme les loups-garous, les faes avaient décidé de ne révéler leur existence que progressivement, afin d'éviter d'alarmer la population).

Gabriel était aussi au courant à propos d'Adam, puisque c'était de notoriété publique. Mais je n'avais pas la moindre intention de lui ouvrir les yeux sur le reste : c'était bien trop dangereux pour lui. Donc pas question de lui parler de vampires ou de démonologues si je pouvais l'éviter – surtout qu'en plus, il y avait plusieurs clients présents.

— Eh ben dis donc ! s'écria-t-il. J'espère que l'autre a eu encore plus mal.

Je secouai tristement la tête.

— C'était l'une de ces fichues ceintures blanches.

Deux hommes étaient assis sur les vieilles

chaises confortables disposées dans le bureau et l'un d'eux se pencha pour me regarder et confirma :

— J'aime mieux combattre dix ceintures noires en même temps qu'une seule ceinture blanche.

Il était si bien habillé qu'il semblait presque beau, malgré un nez un peu épaté et des yeux trop enfoncés.

Mon sourire professionnel s'élargit et je renchéris, avec toute la sincérité du monde :

— Moi aussi !

— J'imagine que vous êtes Mercedes Thompson, enchaîna-t-il en se levant et en avançant vers moi, la main tendue.

— C'est bien moi, dis-je en offrant ma main à sa poigne ferme digne d'un politicien.

— Je suis Tom Black, m'apprit-il en montrant ses dents d'un blanc de perle. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Mercedes, la mécanicienne Volkswagen.

Genre c'était la première fois qu'on me la faisait. Mais il n'était pas encore odieux, juste vaguement séducteur.

— Ravie de faire votre connaissance, répondis-je. (Comme je n'avais aucune intention de donner

suite à son flirt, je me tournai vers Gabriel :) Des problèmes particuliers, ce matin ?

Il sourit :

— Avec Zee dans les environs ? Sinon, ma mère m'a demandé de voir avec toi si tu avais encore besoin des filles pour faire le ménage ce week-end.

Gabriel avait un nombre impressionnant de sœurs, la plus jeune en maternelle et la plus âgée qui entrait au lycée, toutes sous la garde de leur mère qui travaillait comme standardiste au commissariat de police de Kennewick, pour un salaire pas énorme. Les deux aînées étaient venues faire le ménage dans les bureaux de manière sporadique et avaient fait du bon boulot. Je ne m'étais jamais rendu compte que ce film sur les carreaux des fenêtres était en fait de la graisse, j'étais persuadée que Zee y avait appliqué un traitement antisolaire quelconque.

— Pas de problème, répondis-je. Si je ne suis pas là, qu'elles utilisent ta clé.

— Je le lui dirai.

— Bien. Je vais aller au garage et y rester toute la journée. Je n'ai pas envie de faire peur aux clients.

Je saluai aimablement Tom Black de la tête tout en gardant mes distances, puis échangeai quelques

mots avec l'autre client. C'était un vieil habitué du garage qui appréciait nos discussions. Enfin, je réussis à m'éclipser avant qu'un nouveau client ait l'occasion d'arriver.

Je trouvai Zee allongé sous une voiture, ce qui faisait que je ne voyais que sa moitié inférieure à partir du nombril.

Siebold Adelbertsmiter, mon ancien patron, est un vieux fae, un forgeron, ce qui est assez inhabituel parmi les faes qui, en général, ne supportent pas le contact du métal. Il se qualifie lui-même de *gremlin*, bien qu'il soit bien plus ancien que ce nom inventé par des pilotes d'avion durant la Première Guerre mondiale. Grâce à mon diplôme d'histoire, je sais plein de choses complètement inutiles telles que celle-ci.

Il avait l'apparence d'un quinquagénaire grincheux et pas très épais, bien que doté d'un petit ventre. Seul l'aspect grincheux était authentique. Grâce au glamour, les faes peuvent prendre l'apparence qu'ils désirent. C'est justement ce glamour qui est le propre des faes, contrairement, par exemple, aux sorcières ou aux loups-garous.

— Salut, Zee, dis-je pour l'informer de ma présence. Merci d'avoir assuré pour moi, ce matin.

Il se dégagea de sous la voiture et me lança un regard sévère :

— Il faut que tu cesses de fréquenter les vampires, Mercedes Athena Thompson.

Comme ma mère, il n'utilisait mon nom complet que quand il était vraiment en colère. Je ne lui aurais jamais avoué qu'en fait j'aimais bien comment cela sonnait avec l'accent allemand.

Voyant l'état de mon visage, il continua son sermon :

— Tu devrais être au lit, en train de dormir. À quoi ça sert d'avoir un homme à la maison s'il ne peut même pas s'occuper de toi pendant quelques jours ?

— Euh..., hésitai-je. Je donne ma langue au chat. Alors, ça sert à quoi, un homme à la maison ?

Cela ne le fit pas sourire, mais j'avais l'habitude.

— De toute façon, repris-je précipitamment, mais pas trop fort, de manière qu'on ne puisse m'entendre du bureau, il y a deux loups-garous et un vampire mort chez moi, la maison est bien trop pleine à mon goût pour le moment.

— Tu as tué un vampire ? demanda Zee en me gratifiant d'un regard respectueux – ce qui n'était pas aisé vu qu'il était toujours allongé sur une planche à roulettes.

— Non, c'est le soleil qui s'en est chargé. Néanmoins, Stefan devrait être en pleine santé lorsqu'il aura à affronter Marsilia ce soir.

J'imaginais que l'audience aurait lieu à ce moment-là. Je ne savais pas grand-chose sur les vampires, mais les loups-garous ont tendance à organiser leurs audiences rapidement plutôt que six mois après un crime. Et leur durée se compte en heures, parfois en minutes, plutôt qu'en mois. Incapable de convaincre la meute que vous lui apportez moins d'ennuis vivant que mort ? Dommage. La brutalité de la loi des loups-garous faisait partie des choses que Bran préférait garder secrètes pour le moment.

— Samuel m'a dit que tu allais devoir assister au procès du vampire.

— Il t'a appelé ? dis-je d'un ton scandalisé. Pourquoi faire ? Pour que tu le préviennes que j'étais bien arrivée ?

Zee me décocha son premier sourire en sortant son téléphone de sa poche et en composant mon numéro de ses doigts pleins d'huile de vidange :

— C'est bon, dit-il, elle est bien arrivée.

Il raccrocha sans attendre de réponse et son sourire s'élargit encore alors qu'il composait un autre numéro, que je connaissais aussi. Il

prononça néanmoins le nom de son correspondant afin que je sois certaine de son identité.

— Bonjour Adam, reprit-il. Elle est bien arrivée.

Il écouta la réponse. Je tendis l'oreille, mais le volume devait être mis au minimum et tout ce que je pus entendre fut le grondement confus d'une voix mâle. Le sourire de Zee se transforma en un rictus malicieux. Il me considéra et demanda :

— Adam voudrait savoir ce qui t'a pris tant de temps.

Je voulus lever les yeux au ciel, mais renonçai face à la douleur accrue que cela faisait subir à ma joue.

— Dis-lui que j'ai fait l'amour passionnément avec un inconnu.

Je m'en allai avant de savoir si Zee allait passer le message. Attrapant mon bleu de travail sur sa patère, j'allai m'enfermer dans les toilettes.

Les loups-garous ont la névrose du contrôle, me rappelai-je alors que je me changeais. Cette névrose leur permet de garder la maîtrise de leur loup, ce qui était une bonne chose. Si les effets secondaires me dérangeaient, je n'avais qu'à ne pas fréquenter de loups-garous. Enfin, ce n'est pas comme si j'avais eu le choix, avec l'un d'entre eux qui vivait dans ma maison et un autre juste à côté

de chez moi.

Néanmoins, une fois seule avec moi-même dans ces toilettes, je dus m'avouer que, aussi furieuse que je l'étais, j'aurais été déçue s'ils ne s'étaient pas inquiétés de mon sort. Mes sentiments répondaient vraiment à une logique fulgurante.

Quand je ressortis, Zee me confia une nouvelle réparation. J'avais beau lui avoir acheté le garage, quand il venait y travailler, c'était toujours lui qui donnait les ordres. En partie pour une question d'habitude, mais surtout parce que j'ai beau être douée en mécanique, Zee, lui, est un magicien, au propre comme au figuré.

Sans sa tendance à trouver ennuyeuses les tâches faciles, il ne m'aurait sûrement jamais embauchée. J'aurais alors continué mes études en sciences humaines et terminé derrière le comptoir d'un McDonald's ou d'un Burger King, comme n'importe quel diplômé d'histoire.

Nous travaillâmes en silence, chacun de notre côté, jusqu'à ce que j'aie besoin de l'aide d'une autre paire de mains.

Alors que je remontais un cliquet, assistée de Zee qui maintenait la pièce en place, celui-ci me dit :

— J'ai jeté un œil sous la bâche.

D'un signe du menton, il désigna le coin de l'atelier où patientait mon nouveau projet de restauration.

— Elle est belle, pas vrai ? répondis-je. Enfin, elle le sera quand j'en aurai fini avec elle.

C'était une Karmann Ghia de 1968 dans un état quasi impeccable.

— Tu vas la restaurer telle quelle ou en faire un *hot rod* ?

— Je ne sais pas encore, admis-je. Elle a toujours sa peinture d'origine, à peine écaillée sur le capot. Je préfère la laisser en paix si j'ai le choix. Si je réussis à la faire tourner avec les pièces d'origine, je demanderai simplement à Kim de rafraîchir les sièges et ça sera suffisant.

Les passionnés de voitures se divisent en trois camps : ceux qui pensent que les voitures doivent rester autant que possible dans leur état d'origine, ceux qui les restaurent avec quelques améliorations et ceux qui les éventrent et remplacent tout, des freins au moteur en passant par la suspension, au profit de pièces plus modernes. Zee faisait indéniablement partie de cette dernière catégorie.

Il n'y a aucune sentimentalité en lui : si une

pièce fonctionne mieux qu'une autre, c'est celle-là que l'on doit utiliser. Probablement est-ce parce que, pour lui, quarante ou cinquante années ne représentent pas la même chose que pour nous : les antiquités des uns sont les vieux tas de boue des autres.

Étant donné qu'une grande partie de mes revenus vient justement de la restauration de vieux tas de boue, je ne pouvais me permettre de faire la difficile. J'avais signé un partenariat avec un génie de la garniture automobile, Kim, ainsi qu'avec un peintre qui aimait bien faire la pub de nos modèles en les emmenant dans les salons spécialisés.

Une fois déduits les frais de restauration et de promotion, nous divisions les profits selon le nombre d'heures passées par chacun sur le projet.

— Ces bagnoles à refroidissement par air sont un vrai gouffre en matière d'entretien, observa-t-il.

— Cela ne dérangera pas quelqu'un qui veut une Ghia d'origine, répliquai-je.

Il grogna d'un air peu convaincu et se remit à la tâche.

Gabriel prit ma Golf pour aller chercher des sandwiches que nous mangeâmes tous les trois

dans l'atelier. J'avais enlevé la bâche de la Ghia, et nous discutâmes ensemble de ce que nous allions en faire jusqu'à ce qu'il soit temps de se remettre au travail.

— Dis, Zee..., demandai-je alors que ce dernier soulevait le pont pour examiner l'échappement d'une Passat.

Il grogna en tapotant de l'index le tuyau orné d'une belle bosse juste à l'entrée du silencieux.

— Qu'est-ce que tu sais au sujet des démonologues ?

Le tapotement s'interrompit et il soupira :

— Les vieux gremlins font tout leur possible pour éviter les hôtes des démons et cela fait un bon moment qu'aucun humain n'a assez cru à l'existence du diable pour désirer lui vendre son âme.

Il y eut un moment de flottement. Ce n'est pas tant que je ne croie pas en l'existence du mal – c'est même le contraire. J'avais eu maintes fois la preuve de l'existence de Dieu, alors j'acceptais aisément l'existence de Son ennemi. Néanmoins, la simple idée qu'un homme ayant pactisé avec Satan traînait à moins de dix kilomètres de chez moi me rendait particulièrement nerveuse.

— Je pensais qu'il ne s'agissait que d'un démon.

— Ja, confirma-t-il. (Voyant l'expression de mon visage, il continua sur un ton plus rassurant :) Diable, démon, le français est une langue bien trop imprécise en la matière.

Tous ces mots désignent les serviteurs de la Bête des Tentures bibliques. Il y a des esprits plus ou moins puissants, des démons, des petits diables, le seul point commun, c'est qu'ils sont au service du mal. Théoriquement, les démons les plus puissants ne peuvent pénétrer notre monde, à moins qu'on les y invite, exactement comme un vampire ne peut filtrer dans une maison sans invitation.

— D'accord. (J'inspirai profondément.) Dis-moi ce que tu sais d'autre.

Zee posa sa main sur le tuyau d'échappement et répondit :

— Pas grand-chose, *Liebehen*. Le peu de démonologues autoproclamés que j'ai rencontrés étaient tous sans exception du bétail à démons.

— Quelle est la différence ?

— Elle réside dans celui qui tient les rênes. (Le tuyau d'échappement se mit à luire d'un éclat rougeoyant sous la main de Zee.) Les démons ne servent au bout du compte qu'un seul maître, et ceux qui l'oublient ont tendance à rapidement se

transformer en simples esclaves. Ceux qui s'en souviennent réussissent parfois à résister plus longtemps.

Je fronçai les sourcils :

— Est-ce à dire que tous ceux qui sont possédés par un démon étaient des démonologues, à la base ?

Zee secoua la tête en signe de dénégation.

— Il y a plein de manières d'inviter un démon, intentionnellement ou non. Démonologue, possédé par le démon, ça n'a aucune importance : au bout du compte, c'est toujours le démon qui décide.

Le tuyau d'échappement reprit sa forme originelle à grand bruit. Croisant mon regard, Zee m'avertit :

— Cette créature en a après les vampires, Mercy. Reste en dehors de tout cela. L'essaim est mieux équipé que toi pour ce genre de problème.

À 17 h 30, j'étais encore enfoncée jusqu'aux coudes dans un Combi Volkswagen tuné. Je demandai donc à Gabriel de fermer boutique et tentai de les convaincre, lui et Zee, de rentrer chez eux. L'état lamentable de mon visage ne les rassurait pas quant à ma capacité à travailler seule, mais je réussis finalement à les convaincre.

J'avais fermé la porte du garage et mis la climatisation à fond tant que Zee était là, mais comme j'appréciais la chaleur estivale, contrairement aux loups-garous, je coupai l'air conditionné et ouvris le volet roulant.

— Ça vous aide ?

Je levai les yeux et aperçus la silhouette du client de tout à l'heure se détacher dans l'encadrement de la porte.

— Tom Black, se présenta-t-il de nouveau.

— Qu'est-ce qui m'aide ? demandai-je en essuyant mes mains et en avalant une gorgée à la bouteille d'eau que j'avais posée tant bien que mal sur le pare-chocs du Combi.

— Le fait de fredonner, répondit-il. Je me demandais si ça apportait une aide quelconque.

Quelque chose dans son ton me dérangeait. C'était comme s'il était un bon copain, et non un inconnu avec qui j'avais échangé quelques mots. Sa remarque à propos des ceintures blanches ne signifiait rien quant à sa maîtrise des arts martiaux, mais son langage corporel lorsqu'il entra dans le garage laissait entendre qu'elle était réelle.

Je réussis à rester courtoise, bien que le coyote en moi ait plutôt eu envie de retrousser les

babines. Il envahissait mon territoire.

— C'est totalement inconscient, lui répondis-je. C'est la dernière voiture sur laquelle je vais travailler aujourd'hui. (Je savais que ce n'était pas la sienne, elle appartenait à quelqu'un que je connaissais.) Si Gabriel ne vous a pas appelé, la vôtre ne sera pas prête avant demain.

— Pourquoi une jolie fille comme vous a-t-elle choisi ce métier ?

Je penchai la tête pour mieux le voir de mon œil valide. Gabriel m'avait bien dit de garder le sac de glace aussi longtemps que possible pour éviter le gonflement. Si, ordinairement, j'étais physiquement passable, aujourd'hui, les mots « hideuse » et « affreuse » étaient plus adaptés.

Si nous avions été en territoire neutre, je me serais probablement fait un plaisir de répondre : « Mon Dieu ! je ne sais pas. Pourquoi un joli garçon comme vous choisit-il d'agir comme un gros lourd ? »

Mais c'était mon lieu de travail, et c'était un client.

— De la même manière que tous les mécaniciens, j'imagine, dis-je. Écoutez, il faut vraiment que j'en termine avec ça. Cela vous dérangerait d'appeler demain matin ? Gabriel

pourra vous donner une estimation du délai des réparations nécessaires.

J'avançai vers lui en prononçant ces paroles, espérant à tort le contraindre à reculer. Mais il resta immobile, et je dus m'arrêter avant de trop m'approcher. Il sentait l'huile de bronzage à la noix de coco et le tabac.

— A vrai dire, j'ai déjà récupéré ma voiture dans l'après-midi, avoua-t-il. Je suis revenu pour pouvoir vous parler.

Il avait beau être humain, je voyais dans ses yeux la même lueur prédatrice que dans le regard d'un loup-garou en route pour la chasse. Le fait d'être dans mon garage m'avait rendue imprudente et je n'appréciais pas d'avoir été contrainte à l'approcher autant. J'avais plein d'armes potentielles avec mes crics et mes pieds-de-biche, mais elles étaient toutes hors de portée à cet instant.

— Ah bon ? demandai-je. Et pourquoi donc ?

— Je voulais vous demander vos impressions concernant votre relation avec ce loup-garou. Vous saviez que c'en était un quand vous avez commencé à sortir ensemble ? Avez-vous eu des rapports sexuels avec lui ?

Sa voix était devenue soudainement plus

tranchante. Le changement de sujet était si brutal que je clignai des yeux, ébahie.

Il n'avait pas l'odeur d'un fanatique : la haine a sa propre odeur. Quand Zee avait révélé sa vraie nature, il y avait eu quelques manifestations autour du garage. Une nuit, quelqu'un avait même tracé un énorme graffiti en lettres rouges sur la porte de mon garage : « Le royaume des fées ».

Tout ce que Tom Black dégageait comme odeur, c'était celle de la concentration. Comme si les réponses à ses questions l'intéressaient vraiment.

J'entendis dehors la petite cylindrée familière d'une Chevrolet 350 entrer sur le parking. Maintenant que le choc était passé, je devinais les véritables raisons de sa venue. Je plissai les yeux d'un air dégoûté :

— Bon sang, vous êtes un journaliste !

Parmi les loups-garous qui avaient fait leur *coming out*, certains, sur les ordres du Marrok, devaient attirer l'attention des médias : héros de la police, braves soldats du feu, militaires intrépides ou stars de cinéma. Mais Adam ne faisait pas partie de ceux-là. Je comprenais néanmoins en quoi il pouvait être intéressant comme sujet de reportage. Il était non seulement Alpha, mais aussi bel homme. J'avais hâte de voir sa réaction quand

il apprendrait qu'un journaliste s'intéressait à sa vie sentimentale.

— Je pourrais faire de vous une femme riche, renchérit Black, probablement encouragé par mon sourire. Quand j'en aurai fini avec cette histoire, vous serez aussi célèbre que lui. Vous pourrez vendre l'histoire aux grandes chaînes nationales.

Je reniflai d'un air dédaigneux.

— Allez-vous-en.

— Un problème, Mercy ?

Le journaliste se tourna vers l'origine de cette voix au fort accent texan. Il n'avait pas dû entendre Warren et son compagnon entrer dans l'atelier.

— Tout va bien, répondis-je. M. Black était sur le point de s'en aller.

Warren ressemblait à une publicité pour un magasin du style « Le parfait petit cow-boy » avec ses vieilles santiags et son chapeau de paille. Il avait toute légitimité pour une telle tenue, cela étant : sa métamorphose était intervenue alors qu'il travaillait vraiment comme cow-boy durant la conquête de l'Ouest. Parmi les loups d'Adam, Warren était mon préféré. A ses côtés se tenait Ben, récemment arrivé d'Angleterre, et en bonne position pour le titre de loup que j'appréciais le

moins dans la meute. Aucun des deux n'avait encore été *outé*, et dans le cas de Ben je doutais qu'il le soit un jour. Il avait échappé de justesse à la prison dans son pays natal et on l'avait discrètement envoyé parmi nous pour lui éviter ce sort.

Le journaliste sortit une carte de visite de son portefeuille et me la tendit. Je la pris seulement parce que ma mère m'avait bien éduquée.

— Je suis à votre service, dit-il. Si vous changez d'avis, n'hésitez pas à m'appeler.

— C'est ça, oui, répliquai-je.

Les deux loups-garous le suivirent du regard jusqu'à ce que sa voiture disparaisse au loin, puis se retournèrent vers moi.

— J'adore ce nouveau look, observa Ben en tapotant son œil.

Il avait beau m'avoir sauvé la vie une fois, et avoir protégé de son corps Adam contre une balle de revolver, ça ne m'obligeait pas à l'aimer. Ce n'était pas parce qu'il avait été envoyé dans la meute pour échapper à des questions concernant d'horribles viols à Londres. Je croyais au principe qui voulait qu'on soit innocent jusqu'à preuve du contraire. Si je ne l'appréciais pas, c'était à cause de toutes ces « qualités » qui avaient justement

attiré l'attention de la police : il était mesquin, vicieux et violent. Chacune de ses paroles semblait être soit menaçante, soit sarcastique, même avec son accent anglais si chic. S'il avait été plus sympa, j'aurais pu apprécier de discuter avec lui juste pour le plaisir d'entendre sa voix.

— Je n'en suis pas responsable, mais merci quand même, répliquai-je en me retournant vers le Combi pour fermer boutique.

Je n'avais plus la moindre envie de travailler et tout ce qui m'intéressait, à présent, c'était de trouver un endroit où dormir. Si possible sans vampire mort dans le placard. Bon sang ! Où allais-je pouvoir dormir ?

— Que venez-vous faire ici, tous les deux ? demandai-je à Warren en fermant le capot arrière du véhicule.

— Adam nous a ordonné de rester avec toi jusqu'à ce que tu aies des nouvelles des vampires. Il pense que cela interviendra rapidement après la tombée de la nuit. Il ne veut pas que tu les affrontes seule.

— Tu ne dois pas travailler, ce soir ? m'étonnai-je.

Warren tenait la permanence de nuit dans l'épicerie / station-service pas loin de chez moi –

celle-là même où Samuel avait travaillé lorsqu'il s'était installé dans le coin.

— Nan, j'ai démissionné la semaine dernière. Le manager de l'épicerie a encore été remplacé, et le nouveau semblait vouloir faire place nette. J'ai décidé de partir avant de me faire virer. (Il hésita un peu, puis continua :) Je fais quelques trucs pour Kyle. Même à temps partiel, cela paie mieux que mon temps plein là-bas.

— Pour Kyle ? demandai-je d'un ton empli d'espoir.

Cela faisait longtemps que je connaissais Warren et j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer une bonne dizaine de ses petits amis. La plupart ne valaient pas la salive pour en parler, mais j'appréciais beaucoup Kyle. C'était un avocat de haut vol, toujours tiré à quatre épingles et doté d'un sens de l'humour dévastateur. Cela faisait un moment qu'ils habitaient ensemble quand Kyle s'était enfin rendu compte que Warren était un loup-garou. Il avait déménagé. Depuis, je savais qu'il leur était arrivé de sortir ensemble, mais rien de très sérieux.

Warren baissa les yeux d'un air incertain :

— Généralement des missions de surveillance, et l'autre fois, de protection. Une femme qui avait

peur de son futur ex-mari.

— Kyle a peur de nous, dit Ben avec un méchant sourire qui dévoilait ses crocs.

Son sourire s'évapora en voyant l'expression de Warren.

— Tu n'as visiblement jamais rencontré Kyle, dis-je à Ben. Un avocat spécialisé dans les divorces n'a pas peur de grand-chose, surtout avec son expérience.

— Je lui ai menti, observa Warren. On peut comprendre que ça lui reste en travers de la gorge.

C'était le moment de changer de sujet. Ben était peut-être calmé pour le moment, mais cela n'allait sûrement pas durer.

— Bon, je vais prendre une douche et me changer, repris-je. J'arrive tout de suite.

— Samuel m'a dit que tu n'avais pas dormi de la nuit, dit Warren. Tu as quelques heures avant que les vampires te convoquent. Et si nous passions prendre quelque chose à manger avant de nous diriger vers chez toi ? Tu pourrais dormir un peu.

Je secouai la tête :

— Je suis incapable de dormir avec un cadavre dans mon placard.

— Tu as tué quelqu'un ? demanda Ben d'un air

curieux.

Le visage de Warren se plissa en un sourire amusé :

— Non, pas cette fois. Samuel m'a effectivement raconté comment Stefan avait été obligé de passer la journée dans le placard de Mercy, j'avais juste oublié. Tu ne veux pas faire une petite sieste à la maison ? Promis, aucun cadavre ne s'y trouve. (Il jeta un coup d'œil en direction de Ben.) Pour le moment, en tout cas…

J'étais fatiguée, mon visage était douloureux, et la vague d'adrénaline causée par le journaliste avait laissé place à un terrible épuisement.

— Rien ne me semble plus désirable à cette heure-ci. Merci, Warren.

Warren habitait à Richland, dans la moitié d'un duplex qui avait sa jeunesse derrière lui. L'intérieur était en meilleur état que l'extérieur, mais dégageait toujours un parfum de chambre d'étudiant avec les meubles d'occasion et les livres en abondance qui s'y trouvaient.

La chambre d'amis où je m'installais sentait Warren : il avait dû préférer y dormir plutôt que dans celle qu'il partageait avec Kyle. Ici, je trouvai l'odeur assez réconfortante : au moins, *lui* ne reposait pas, mort, dans mon placard. Je n'eus

aucune difficulté à m'endormir au son étouffé de la partie d'échecs que disputaient calmement les deux loups-garous en bas.

Je me réveillai dans une obscurité saturée d'odeurs de poivron et d'huile de sésame. Quelqu'un était allé chercher du chinois et mon déjeuner n'était plus qu'un lointain souvenir.

Je m'arrachai du lit et descendis l'escalier en espérant qu'ils n'avaient pas tout mangé. Mais quand j'arrivai dans la cuisine, Warren était encore en train de diviser le contenu des boîtes de polystyrène entre trois assiettes.

— Miam ! dis-je en m'appuyant contre Warren pour mieux voir la nourriture, du bœuf à la mongole. Je crois que je suis amoureuse.

— Son cœur est déjà pris, répondit Ben dans mon dos. Et même si ce n'était pas le cas, tu n'es pas son type. Moi, en revanche, je suis tout à fait disponible.

— Le problème c'est que tu n'as pas de cœur, répliquai-je. Juste un trou béant à la place.

— Raison de plus pour me donner le tien.

Je me tapai la tête contre le dos de Warren :

— S'il te plaît, dis-moi que Ben n'est pas vraiment en train de flirter avec moi.

— Hé ! protesta Ben d'un air courroucé. Ce n'est pas d'amour dont je parle, mais de cannibalisme.

Il était presque drôle. Si je l'avais plus apprécié, j'aurais ri.

Warren me tapota le sommet du crâne et renchérit :

— Ce n'est rien, Mercy, juste un mauvais rêve. Mange un peu, et cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

Il finit de servir le riz et continua :

— Adam a appelé tout à l'heure. Je lui ai dit que tu dormais, il m'a demandé de ne pas te réveiller, mais de te prévenir que Stefan était parti de chez toi il y a à peu près une demi-heure.

Un coup d'œil par la fenêtre suffit à m'informer que la nuit était à peine en train de tomber. En voyant mon regard, Warren expliqua :

— Les vieux vampires se réveillent parfois très tôt. Néanmoins, je ne pense pas que tu auras de nouvelles avant que l'obscurité soit complète.

Nous tendant nos assiettes accompagnées de couverts en argent et de serviettes de table, Warren nous chassa de la cuisine vers la salle à manger.

— Dis-moi, Mercy..., commença Ben, alors que

nous mangions en silence. Pourquoi tu ne m'aimes pas ? Je suis charmant, intelligent, j'ai le sens de la repartie, sans parler du fait que je t'ai déjà sauvé la vie…

— En effet, n'en parlons pas, répondis-je en chipotant ma viande. Cela risquerait de me rendre malade.

— Peut-être est-ce ta haine des femmes ? proposa Warren.

— C'est complètement faux, protesta Ben d'un air indigné.

J'avalai ma bouchée, levai le sourcil et forçai Ben à baisser le regard. Dès qu'il se rendit compte de ce qu'il venait de faire, il releva le menton de manière à me regarder droit dans les yeux. Mais c'était trop tard, j'avais gagné, nous le savions tous les deux. Ce genre de choses avait son importance, avec les loups. Si je le croisais dans un coin sombre, il me dévorerait probablement – mais il hésiterait avant.

Je souris d'un air satisfait :

— N'importe qui ayant eu l'occasion de discuter plus de deux minutes avec toi est au courant que tu détestes les femmes. A vrai dire, je crois qu'on pourrait compter sur les doigts de la main les fois où tu as désigné celles-ci autrement que par une

épithète sexuelle.

— N'exagérons rien, protesta Warren. Il lui arrive aussi de les appeler « grosses vaches » ou « chiennes ».

Ben tendit son index vers Warren (sa maman ne lui avait visiblement pas dit que ce n'était pas poli) et répliqua :

— C'est assez fort venant de la part de quelqu'un qui n'aime pas… euh… (Il dut se contrôler pour ne pas prononcer le mot qui lui était venu à l'esprit spontanément :) les femmes.

— J'adore les femmes, le contredit Warren en ramassant les derniers grains de riz avec sa fourchette. Plus que la majorité des hommes. Je n'ai juste pas la moindre envie de coucher avec. Mon téléphone sonna et je faillis m'étrangler de surprise avec un grain de maïs. Saisie d'une quinte de toux inextinguible, je tendis l'appareil à Warren pour qu'il réponde pendant que j'avalais une gorgée d'eau.

— Bien, dit-il après avoir écouté son correspondant. Nous allons l'y accompagner. Sait-elle où il se trouve ? (Croisant mon regard, il articula silencieusement :) L'essaim.

J'acquiesçai et sentis mon estomac se nouer. Ça oui, je savais où il se trouvait.

Chapitre 4

Nous entrâmes par un grand portail de fer forgé dans la cour illuminée qui s'étendait devant la grande hacienda d'adobe dans laquelle logeait l'essaim de vampires des Tri-Cities. Warren gara son vieux camion derrière une BMW. La voie circulaire était déjà encombrée de voitures.

Lors de ma dernière visite, Stefan m'accompagnait. Il nous avait fait entrer par une porte dérobée et passer par une petite maison d'invités qui se trouvait à l'arrière de la propriété. Cette fois-ci, nous nous postâmes devant la porte de la maison principale et Warren actionna la sonnette.

Ben renifla l'air nerveusement.

— Ils nous observent.

Je les sentais aussi.

— Oui.

De nous trois, Warren semblait le moins inquiet. Ce n'était pas son genre de se mettre la

rate au court-bouillon pour des événements qui ne s'étaient pas encore produits.

Ce n'était pas tant le fait d'être observée qui m'angoissait. Que se passerait-il si les vampires ne me croyaient pas ? S'ils se fiaient à la version de Stefan et jugeaient qu'il avait perdu la maîtrise de lui-même, il serait exécuté. Immédiatement. Les vampires ne toléreraient aucune menace envers la sécurité ou la nature secrète de leur essaim.

N'étant pas un vampire moi-même, je craignais que ma parole n'ait aucune valeur. Il était tout à fait envisageable qu'ils refusent même de m'écouter.

Je n'avais jamais vraiment su ce que Stefan ressentait pour moi. On m'avait assuré que les vampires ne pouvaient pas ressentir d'affection envers quiconque à part eux-mêmes. Ils pouvaient faire semblant de vous aimer, mais c'était toujours dans une intention intéressée. Mais même si lui n'était pas mon ami, moi, j'étais la sienne. S'il devait être exécuté par ma faute, parce que je n'aurais pas réussi à faire ou dire ce qu'il fallait… Il fallait absolument que je ne fasse aucune erreur, quitte à les forcer à m'écouter.

La porte s'ouvrit en grand dans un grincement bizarre. Personne ne se trouvait dans

l'encadrement.

— Ne manquent que les violons angoissants, observai-je.

— On dirait effectivement une caricature, approuva Warren. Je me demande pour quelle raison ils tiennent tant à t'intimider.

Ben s'était un peu calmé, probablement sous l'influence de Warren.

— Peut-être que c'est eux qui ont peur de nous.

Me remémorant ma dernière visite, je savais qu'il avait tort. Ils n'avaient pas eu peur de Samuel. J'avais déjà vu Stefan soulever son minibus sans le moindre levier, et cet essaim était grouillant de vampires comme lui. S'il leur prenait l'envie de me déchiqueter en morceaux, rien de ce que Warren (ou Ben, allez savoir) ferait pour me défendre ne pourrait les en empêcher. Non, ils n'avaient pas peur de nous. Peut-être était-ce juste qu'ils adoraient ficher les jetons à leurs visiteurs.

Warren devait avoir eu le même genre de pensées, puisqu'il répondit :

— Non, ils s'amusent avec nous, c'est tout.

Nous pénétrâmes précautionneusement dans la maison, d'abord Warren, puis moi, couverte par Ben à l'arrière. J'aurais préféré que ce dernier prenne la tête de la file. Il avait beau s'être jeté

devant la balle qui visait Adam, j'étais persuadée que moi, il aurait préféré me manger.

Il n'y avait personne dans l'entrée, ni dans le petit salon sur lequel elle ouvrait, alors nous poursuivîmes notre progression dans le hall. Trois portes arquées ornaient le côté gauche de celui-ci, toutes fermées, mais de l'autre côté on débouchait sur une vaste pièce aérée, aux plafonds hauts, avec des luminaires encastrés dans les murs. Ceux-ci étaient décorés de tableaux aux couleurs vives, certains d'entre eux occupant toute la hauteur de la paroi. La couleur jaune poussin qui avait été appliquée sur les murs donnait une impression lumineuse et joyeuse alors même qu'ils étaient dépourvus de la moindre fenêtre.

Le sol était recouvert de carreaux d'argile foncée dans un camaïeu de rouge et de brun. Des petits tapis de couleur neutre étaient dispersés dans la pièce, comme s'ils avaient été jetés au hasard. Trois canapés et cinq chaises à l'air confortable, tous d'une étonnante couleur corail qui se mariait harmonieusement au reste de la décoration typiquement Sud-Ouest américain, étaient disposés en un vague demi-cercle autour d'un grand fauteuil en bois. Ce dernier aurait plus eu sa place dans un intérieur gothique que dans un décor aussi lumineux.

Warren était déjà reparti vers l'autre bout du hall, mais je restai où je me trouvais. Il y avait quelque chose d'étrange avec ce siège…

Malgré sa couleur sombre, il me semblait qu'il était fait de chêne. Il était entièrement sculpté, des pieds en forme de pattes de lion au dossier orné d'une gargouille accroupie. Chacun de ses pieds était enserré d'un anneau en cuivre à peu près au tiers de sa hauteur. Quant aux bras, ils étaient faits du même métal recouvert de gravures représentant des branches de lierre, des fleurs et des épines. Au bout de chaque bras, l'une de ces épines avait été modelée en une pointe de cuivre aiguë.

Ce n'est qu'en m'approchant du fauteuil que je me rendis compte que j'avais senti la magie qui s'en dégageait d'aussi loin que le hall – je n'avais juste pas identifié ce dont il s'agissait. En général, la magie me picotait, comme si je m'immergeais dans un bain d'eau gazeuse. Là, cela ressemblait plus à un battement profond, comme si quelqu'un tapait sur un énorme tambour, et que, me bouchant les oreilles, je n'en ressentais que les vibrations.

— Mercy ? dit Warren de l'autre côté de la porte. Je ne pense pas que nous soyons censés

explorer les lieux.

— Vous sentez ça ? demanda la voix de Ben juste à côté de moi.

Baissant les yeux, je vis qu'il s'était mis à quatre pattes, le cou tendu, la tête inclinée. Il ferma les yeux et prit une profonde inspiration.

— Cette chaise est recouverte de sang séché.

J'allais lui demander plus de détail, mais ce fut le moment que choisit le premier vampire pour entrer. Je ne l'avais jamais rencontré auparavant. Un Irlandais, si l'on devait se fier à ses cheveux roux. Il se déplaçait de manière à la fois raide et gracieuse, similaire à la démarche des cousins, ces moustiques à longues pattes. Le vampire dépassa Warren et traversa la pièce sans manifester la moindre attention envers nous. Il s'assit sur un petit banc que je n'avais pas vu, appuyé contre le mur du fond.

Son arrivée sembla dissiper tous les doutes de Warren concernant la pièce : il emboîta le pas au vampire et vint se poster à ma droite. Ben se releva à son tour et prit position à ma gauche. Mes deux gardes du corps les loups-garous…

Dans les minutes qui suivirent, tous les sièges se remplirent de vampires. Aucun ne nous adressa le moindre regard. Cela aurait pu sembler

insultant, mais je ne les vis pas non plus échanger le moindre regard entre eux.

Je comptai silencieusement quinze vampires. Ils avaient l'air impressionnant, rien qu'avec leurs vêtements précieux : de la soie, du satin, du brocart, dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Deux d'entre eux portaient un costume moderne, mais la plupart étaient en costume d'époque, que cela soit le Moyen Age ou les Temps modernes.

Je m'attendais plutôt à des couleurs sombres, mais je ne vis aucune nuance de gris ou de noir. Les loups-garous et moi semblions négligés, en comparaison, mais je n'y prêtai pas attention.

Je reconnus la femme qui avait confisqué la croix de Samuel lors de ma dernière visite quand elle entra à son tour. Elle s'assit sur l'une des chaises comme si c'était un tabouret, le dos aussi droit qu'une *lady* victorienne enserrée dans un corset. Pourtant, sa robe de soie vert d'eau ornée de franges évoquait plus les Années folles et semblait d'une frivolité inadaptée à la raideur de sa posture. Je cherchai Lilly, la pianiste, mais elle resta invisible.

Mon regard se posa ensuite sur un homme âgé à la tête couverte de boucles grises. Contrairement aux loups-garous, les vampires gardent

l'apparence qu'ils avaient lors de leur mort. Bien qu'ayant l'air très ancien, il se pouvait qu'il soit en fait le plus jeune vampire de l'assemblée.

Je compris soudain que, contrairement aux autres vampires, il me regardait fixement. Il passa la langue sur ses lèvres, et j'avais déjà commencé à avancer vers lui avant de réussir à baisser les yeux.

Avec les loups-garous, les combats de regards ne concernaient que des questions de dominance. On ne risquait pas de perdre le contrôle de son propre esprit en les regardant dans les yeux. En tant que changeuse, j'étais censée résister à cela, mais j'avais indéniablement ressenti la puissance du regard vampirique.

Pendant ma partie de cache-cache oculaire, un autre vampire était entré, un homme brun, apparemment jeune, aux épaules étroites. Comme Stefan, il avait une apparence plus humaine que la moyenne des vampires présents.

Mais ce sont ses vêtements qui m'avaient permis de le reconnaître. Si André ne portait pas la même chemise de pirate que lors de notre première rencontre, c'est donc que c'était sa sœur. Une fois assis sur l'une des chaises au centre de la pièce, contrairement aux autres vampires, il me regarda et m'adressa un sourire amical. Ne le

connaissant que peu, je ne sus si c'était du lard ou du cochon.

Avant que je puisse décider d'une réaction appropriée, Marsilia, Maîtresse de l'Essaim de la Columbia centrale, pénétra dans la pièce. Elle était vêtue d'une jupe d'amazone à l'espagnole d'un rouge éclatant, d'un chemisier blanc à jabot et d'un châle noir qui mettaient bien plus en valeur sa chevelure dorée et ses yeux sombres que je l'aurais pensé *a priori*.

Sa démarche était incroyablement gracieuse, contrairement à la fois où nous nous étions rencontrées. De tous les vampires présents dans la pièce, c'était la seule qui pouvait être qualifiée de belle. Elle prit tout son temps pour arranger sa jupe avant de prendre position sur la chaise qui se trouvait au centre du demi-cercle. L'écarlate de sa jupe se mariait affreusement mal au corail des coussins. Je ne sais pour quelle raison cela me fit me sentir plus à mon aise.

Elle nous regarda – ou, plus exactement, elle regarda les loups-garous – d'un air avide, presque affamé. Je me souvins de son attitude face à Samuel et me demandai si elle avait un goût particulier pour les loups-garous. C'était déjà à cause de l'un d'entre eux qu'elle avait été forcée de

quitter l'Italie, si je devais en croire Stefan. Ce n'était pas que les vampires aient des lois les empêchant de s'attaquer aux loups-garous : Marsilia avait simplement jeté son dévolu sur un loup qui se révéla être la propriété d'un vampire plus puissant et au rang plus élevé qu'elle.

Ben et Warren eurent tous deux l'excellent réflexe d'éviter son regard. Leur instinct aurait pourtant dû les contraindre à essayer de lui faire baisser les yeux, mais le résultat en aurait été désastreux.

La voix profonde et légèrement accentuée de Marsilia finit enfin par briser le silence :

— Que l'on fasse mander Stefan ! Dites-lui que son animal domestique est arrivé et que nous sommes las d'attendre.

S'il m'était impossible de déterminer à qui elle s'adressait, son regard restant rivé sur Warren, sur lequel elle s'était progressivement concentrée de préférence à Ben, André, lui, se leva et remarqua :

— Il voudra que Daniel soit présent.

— Daniel est puni. Il ne doit pas être libéré.

Le vampire qui avait parlé était assis immédiatement à la gauche de Marsilia. Il était vêtu d'un costume d'homme d'affaires du XIX^{e} siècle, gilet de soie à rayures bleues et montre à

gousset inclus. Sa moustache aussi était rayée, mais dans des tons de gris et de brun. Il avait rabattu le peu de cheveux qui lui restait par-dessus la calvitie qui ornait le sommet de son crâne.

Marsilia pinça les lèvres.

— Contrairement à tes espoirs les plus fous, c'est toujours moi qui donne les ordres ici, Bernard. André, tu amèneras aussi Daniel. (Elle parcourut la pièce du regard.) Estelle, accompagne-le. La tâche peut s'avérer délicate.

La femme mûre en tenue de charleston se leva aussi abruptement que si elle avait été manipulée par un marionnettiste. Son mouvement fit bruisser les perles de sa robe dans un son évocateur d'un serpent à sonnette. Je ne me souvenais pas de les avoir entendues lorsqu'elle était entrée.

En passant devant moi, André m'adressa un petit sourire rassurant que personne d'autre ne put voir. Estelle nous ignora de nouveau. C'était un manque flagrant d'éducation, mais je préférais cela au regard affamé de Marsilia. Je m'empêchai à grand-peine de me poster devant Warren pour lui bloquer la vue.

Si ma mission n'avait pas concerné Stefan, j'aurais récupéré quelques chaises pour nous, ou

me serais tout simplement assise par terre. Mais je ne voulais contrarier personne tant que Stefan était en danger. Je restai donc plantée là à attendre son arrivée.

Les minutes passèrent lentement dans le silence absolu. Je ne suis pas un modèle de patience et dus faire preuve d'une grande force morale pour ne pas trépigner. J'aurais cru que ce serait la même chose pour Ben, mais lui et Warren ne semblaient avoir aucune difficulté à rester parfaitement immobiles, même sous le regard insistant de Marsilia.

Néanmoins, les loups n'étaient pas aussi marmoréens que les vampires. Contrairement à Stefan, aucun d'entre eux ne semblait vouloir perdre son temps avec ces petits détails qui rassurent tant les humains, comme les clignements de paupières ou la respiration.

Les uns après les autres, comme si le départ d'André avait été un signal secret, ils tournèrent leur regard inexpressif sur moi. Seuls Marsilia ainsi que son voisin, un garçon d'environ quinze ans, ne me prêtaient pas la moindre attention, alors je décidai de les regarder, moi.

Marsilia observait Warren en faisant cliqueter ses longs ongles richement décorés. Le garçon, lui,

ne regardait rien de particulier et semblait onduler au son d'une musique imaginaire. Je me demandai si, comme Lilly la musicienne, il n'avait pas des problèmes mentaux. Puis je me rendis compte que son balancement suivait le rythme de mon cœur. Je me rapprochai précipitamment de Warren et vis le garçon accélérer légèrement le mouvement.

Quand j'entendis enfin du bruit dans le hall, le balancement du jeune homme n'avait certainement pas ralenti.

Rien de tel qu'une pièce remplie de vampires pour stimuler les battements du muscle cardiaque.

J'entendis Stefan et son escorte approcher de la pièce bien avant qu'ils y pénètrent.

Estelle fut la première à rejoindre son siège. André, lui, s'installa sur le canapé le plus proche de l'étrange fauteuil en bois. Je n'avais nul besoin de me retourner pour savoir que Stefan était derrière moi, car je sentais son odeur, mais je le regardai néanmoins.

Il était toujours vêtu de la même manière que lorsque nous nous étions quittés et ne semblait pas avoir été victime de quelques sévices que ce soit. Il portait dans ses bras un jeune homme qui devait être son ami, Daniel, la première victime de Littleton.

Un jean et un tee-shirt publicitaire pour le lait semblaient une tenue bien peu adaptée pour quelqu'un ayant l'air de sortir d'un camp de la mort. Ses cheveux étaient rasés, et son cuir chevelu n'était recouvert que d'une ombre bleue. Je me demandai si les vampires avaient les cheveux qui poussaient.

Les joues de Daniel étaient tellement creuses que je devinais les dents au travers de la peau. Ses yeux semblaient aveugles, d'un blanc éblouissant et totalement dépourvu de pupille. Il n'était pas aisé de déterminer à quel âge il était mort, mais il ne devait pas avoir plus de vingt ans.

L'homme au costume trois pièces, Bernard, se leva. Marsilia se décida enfin à quitter Warren du regard et à accorder son attention à l'affaire qui nous rassemblait ici.

Bernard s'éclaircit la voix et commença à parler d'un ton d'un professionnalisme qui me sembla inadapté à la situation :

— Nous nous trouvons tous ici parce que ce matin Stefan nous a appelés afin que nous nous chargions de nettoyer les dégâts qu'il avait causés dans un motel de Pasco. Cinq humains ont été tués et les dégâts matériels sont considérables. Nous avons dû appeler Elizaveta Arkadyevna. (Je ne

savais même pas qu'Elizaveta travaillait aussi pour l'essaim en plus de la meute, mais cela ne m'étonna pas plus que cela. Après tout, la vieille sorcière russe était la plus puissante du Nord-Ouest Pacifique.) Nous ne voyions pas quelle couverture aurait pu empêcher la police d'y fourrer son nez. Néanmoins, les autorités semblent avoir été convaincues par l'histoire que nous avons inventée avec l'aide de la sorcière, et, d'après nos contacts, il ne devrait pas y avoir d'enquête complémentaire. Hors le coût financier dû à l'intervention de Mme Arkadyevna, il semble donc que cette histoire ne représente plus une menace pour l'essaim.

Il prononça cette dernière phrase d'une manière qui montrait bien qu'il n'était pas d'accord avec cette conclusion.

— Stefan, dit Marsilia, tu as fait courir un grand danger à l'essaim. Qu'as-tu à dire pour justifier cela ?

Stefan s'avança et eut un instant d'hésitation en considérant le vampire qu'il tenait dans ses bras.

— Je peux le prendre, offrit Warren.

Stefan secoua la tête en signe de dénégation.

— Cela fait trop longtemps qu'il ne s'est pas nourri. Ce serait trop dangereux pour toi. André ?

Celui-ci fronça les sourcils, mais se leva pour s'occuper du vampire affamé, permettant à Stefan de se tenir devant ses pairs. Je m'attendais qu'il se mette au même endroit que Bernard, mais au lieu de cela il s'installa sur le fauteuil en bois. Il s'assit bien au fond du siège, le dos plaqué au dossier, et agrippa les bras délicatement ornés et sculptés du fauteuil, refermant les mains autour de leurs extrémités comme s'il n'avait pas vu les pointes de cuivre qui dépassaient.

Mais il était parfaitement conscient de leur existence, compris-je en sentant le battement magique prendre de la puissance et s'accélérer, faisant vibrer ma cage thoracique.

Je tentais d'étouffer un cri de surprise, mais Marsilia se tourna vers moi en me considérant comme si j'avais fait quelque chose de très intéressant.

Néanmoins, son regard se tourna presque aussitôt vers Stefan.

— Tu choisis de dire la Vérité de ton propre chef ?

— Oui.

La chaise sembla réagir à sa déclaration. Mais avant que j'aie eu le temps de déterminer ce que signifiait cette décharge de magie, le vampire à

l'aspect juvénile, celui qui se balançait toujours au rythme de mon cœur, prit la parole.

— Vérité.

La plupart des loups-garous savaient déterminer si quelqu'un mentait, mais ce don se basait sur l'analyse des odeurs de transpiration et des battements de cœur, deux choses dont les vampires étaient totalement dépourvus. Je savais qu'il existait d'autres manières, impliquant la magie, de détecter les mensonges. Il me semblait assez logique que le sort de vérité des vampires fasse appel au sang.

— Parle.

Je ne réussissais pas à déterminer au son de la voix de Marsilia si elle espérait qu'il pourrait se décharger de la responsabilité du bain de sang au motel ou le contraire.

Stefan commença par raconter comment il avait senti que quelque chose ne collait pas dans la soif de sang dont Daniel disait avoir été victime. Il expliqua que le retour du vampire que Daniel était censé aller voir lui avait donné un bon prétexte pour enquêter plus avant.

— Il m'est apparu, dit-il d'une voix tranquille de conteur, que si mes suppositions étaient fondées, j'allais avoir affaire à un vampire capable

d'ensorceler l'un des nôtres, même si Daniel est encore très jeune et inexpérimenté. A ce moment-là, je pensais qu'il s'agissait d'un simple sorcier qui avait été transformé en vampire.

— Du coup, tu as décidé de l'emmener, *elle*, au lieu d'un autre vampire ? s'écria Bernard d'un ton lourd de mépris.

Stefan haussa les épaules.

— Comme je l'ai dit, je croyais que Littleton était juste un sorcier. Rien de nouveau pour moi. Je ne pensais vraiment pas devoir affronter une situation outrepassant mes capacités. Mercedes était mon assurance, mais je n'imaginais pas qu'elle puisse avoir la moindre utilité.

— En effet, l'interrompit Marsilia. Je pense que tu devrais informer l'assemblée des raisons qui t'ont fait choisir Mercedes Thompson comme escorte.

Ses yeux se plissèrent et ses doigts se mirent à jouer avec les franges de sa mantille. Je ne comprenais pas son évidente colère : elle était parfaitement au courant de ce que j'étais.

— Mercedes est une changeuse.

Je sentis l'air s'emplir d'électricité, même si aucun vampire ne sembla bouger. J'étais partie du principe que tous les vampires avaient été avertis

de ma nature, mais ce n'était visiblement pas le cas. Peut-être la colère de Marsilia était-elle due au fait que Stefan l'avait contrainte à révéler ce qu'elle savait de moi aux autres vampires. J'aurais *vraiment* aimé savoir pourquoi je les inquiétais autant. Peut-être qu'alors je me serais sentie moins telle une poule au milieu d'un terrier de renards.

Le garçon assis à côté de Marsilia cessa soudain d'osciller. Quand il me regarda, je le sentis physiquement, comme un morceau de glace parcourant ma peau nue.

— Comme c'est intéressant, murmura-t-il.

Stefan reprit précipitamment la parole, comme s'il voulait détourner l'attention du jeune homme de moi.

— Mercedes a accepté de m'accompagner en coyote ; ainsi, l'autre vampire ne pourrait pas deviner qu'elle était autre chose qu'un accessoire pour mon déguisement. J'imaginais que cette petite ruse la protégerait et que son immunité partielle à la magie me protégerait, moi. J'avais à la fois tort et raison.

L'histoire qu'il raconta alors fourmillait de détails. Quand il affirma avoir senti le démon dès que nous nous étions garés sur le parking et

deviné que ce qui nous attendait était un démonologue, Bernard ne put s'empêcher d'intervenir :

— N'importe quoi ! Les démonologues n'existent même pas.

Le jeune voisin de Marsilia secoua la tête et, d'une voix de ténor qui ne muerait jamais, répliqua :

— Bien sûr que si. J'en ai déjà rencontré, comme tout vampire âgé d'un peu plus que deux siècles. Ce serait une très mauvaise chose si l'un de nous était démonologue, Maîtresse.

Un long silence accueillit la déclaration du jeune homme, mais je ne sus en déterminer la signification.

— Continue, je te prie, reprit enfin Marsilia.

Stefan s'exécuta. Il savait déjà que tout le monde était mort dans l'hôtel en entrant dans le bâtiment. C'est pourquoi il avait trouvé aussi facilement la chambre de Littleton : c'était la seule où se trouvait une personne vivante. Stefan avait deviné la présence de la femme de chambre avant moi. Il semblait que les sens vampiriques soient plus aigus que les miens.

Je m'attendais à ce que Stefan interrompe son témoignage au moment où Littleton avait

commencé à altérer ses souvenirs, mais il n'en fit rien. Il continua à raconter ce qu'il avait cru vivre comme si c'était la vérité, jusqu'à ce que le garçon près de Marsilia s'écrie :

— Attends !

Stefan se tut.

Le garçon pencha la tête et ferma les yeux en fredonnant doucement. Puis, les yeux toujours fermés, il dit :

— C'est ce dont tu te souviens, mais tu n'y crois pas toi-même.

— En effet, acquiesça Stefan.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ? s'insurgea Bernard. A quoi cela rime-t-il de se porter volontaire pour la chaise si l'on a l'intention de mentir ?

— Il ne ment pas, rectifia le garçon. Vas-y. Raconte ce dont tu te souviens.

— Ce dont je me souviens, approuva Stefan avant de continuer.

Ses souvenirs du meurtre de la femme de chambre étaient bien pires que ce qu'il nous en avait raconté le matin même, et même pires que ce que j'avais moi-même vu. Dans son esprit, il avait été un meurtrier qui avait savouré aussi bien son

sang que sa mort. Il semblait avoir du mal à se souvenir de tout. J'aurais très bien pu me passer de la version longue de son histoire. Là, certains détails allaient à tous les coups me donner des cauchemars.

Une fois qu'il en eut terminé, Marsilia l'examina longuement en tapotant le bras de son fauteuil du bout des ongles, le reste du corps parfaitement immobile.

— Cela est donc ton souvenir de ce qui s'est passé. Pourtant, Wulfe pense que toi-même, tu n'es pas convaincu de sa réalité. Devons-nous supposer que selon toi, ce… *démonologue* aurait trafiqué tes souvenirs de la même manière qu'avec Daniel ? *Toi*, qui n'as jamais obéi à ton Sire, tu penses qu'un vampire fraîchement transformé – ou plutôt, excuse-moi, un *démonologue* – a été capable de *t'ensorceler ?*

Bernard renchérit :

— Et pourquoi ne t'a-t-il pas fait croire que tu avais tué tous les habitants de l'hôtel ? Au point où il en était, s'il voulait te mettre dans une situation difficile, il aurait parfaitement pu te faire t'attribuer tous ces meurtres.

Stefan pencha la tête d'un air pensif.

— Je ne sais pas pour quelle raison il n'a pas

implanté ces souvenirs. Peut-être ma présence lors des autres meurtres aurait-elle été nécessaire. Mais j'ai tout de même la preuve de sa capacité à modifier la mémoire d'un vampire. J'aimerais que Daniel soit autorisé à témoigner.

Les yeux de Marsilia se plissèrent de nouveau, mais elle fit un signe d'acquiescement.

Stefan ôta précautionneusement ses mains des bras du fauteuil. Les pointes de cuivre étaient noires de son sang.

André s'avança et déposa précautionneusement le corps excessivement mince de Daniel à la place de Stefan. Il se mit en position fœtale, gardant les mains aussi éloignées des bras du fauteuil que possible. Quand Stefan lui toucha l'épaule, il se recroquevilla encore plus.

— André ? demanda Stefan.

André lui décocha un regard de reproche, mais se tourna vers Daniel.

— Daniel, tu vas te redresser et prendre position sur le Siège d'Interrogatoire.

Le jeune vampire se mit à pleurer. Il se redressa avec la vivacité d'un grabataire et tenta par deux fois de résister avant qu'André saisisse ses mains et les empale sur les pointes de cuivre. Il fut alors saisi de tremblements incontrôlables.

— Il est trop faible pour cela, dit André sur un ton de reproche.

— Tu es son Sire, remarqua Marsilia d'une voix glacée. Débrouille-toi.

André pinça les lèvres, mais plaça néanmoins son poignet devant la bouche de Daniel :

— Mange, lui ordonna-t-il.

Daniel détourna le visage.

— Daniel, mange.

Je n'avais jamais vu un vampire frapper. La brusquerie du mouvement de tête de Daniel me fit inconsciemment toucher le pansement qui recouvrait la morsure de Littleton dans mon cou. André eut une grimace de douleur quand l'autre vampire mordit le poignet, mais ne se dégagea pas de l'étreinte.

Il fallut un long moment pour nourrir Daniel. Pendant tout ce temps-là, aucun vampire ne bougea d'un iota, si l'on négligeait le cliquetis impatient des ongles de Marsilia sur les bras rembourrés de son fauteuil. Personne ne ressentit le besoin de se remettre en place ou de remuer les orteils. Je reculai d'un pas pour me rapprocher de Warren, et celui-ci me mit sa main sur l'épaule. Je jetai un regard vers Stefan, qui était en général aussi agité qu'un chiot, mais il semblait être aussi

ensorcelé que le reste de l'assemblée.

— Arrête.

André tenta de retirer son bras, mais les crocs de Daniel étaient encore enfoncés dans son poignet. Le jeune vampire ôta vivement les mains des bras du fauteuil, écorchant cruellement ses paumes, et saisit l'avant-bras d'André avec avidité.

— Arrête, Daniel.

Ce dernier poussa un gémissement, mais il décolla la bouche du poignet, qu'il tenait toujours à deux mains. Toujours tremblant, il contempla d'un œil étincelant comme le diamant le sang qui coulait des marques de crocs. André dégagea son bras et reposa brutalement les mains de Daniel sur les bras du fauteuil, les empalant de nouveau.

— Ne bouge plus, siffla André.

Daniel semblait à bout de souffle, sa poitrine se soulevant irrégulièrement.

— Pose tes questions, Stefan, intervint Marsilia. Ce petit spectacle commence à me lasser.

— Daniel, dit Stefan. Je voudrais que tu te rappelles cette nuit où tu crois avoir tué ces gens.

Il parlait d'une voix douce, mais les yeux de Daniel s'emplirent tout de même de larmes. J'étais pourtant persuadée que les vampires ne pleuraient

pas.

— Je ne veux pas, sanglota-t-il.

— Vérité, dit Wulfe.

— Je peux comprendre, répondit Stefan. Néanmoins, dis-nous la dernière chose dont tu te souviens avant de tomber sous la fièvre du sang.

— Non, s'obstina le jeune homme.

— Préfères-tu que ce soit André qui t'interroge ?

— J'étais en train de me garer sur le parking du motel.

Sa voix était rauque, comme si cela faisait longtemps qu'il ne s'en était pas servi.

— Celui de Pasco, où le vampire que tu étais censé interroger, Cory Littleton, résidait ?

— Oui.

— La fièvre du sang n'arrive pas sans raison. T'étais-tu nourri, cette nuit-là ?

— Oui, acquiesça Daniel. André m'avait donné l'un de ses moutons à mon réveil.

Je subodorais qu'il ne parlait pas de moutons à quatre pattes.

— Alors, qu'est-ce qui a causé ta faim soudaine ? T'en souviens-tu ?

Daniel ferma les yeux.

— Il y avait tellement de sang… (Il eut un sanglot.) Je savais que c'était mal, Stefan, c'était un bébé. Un bébé qui pleurait… et qui sentait merveilleusement bon.

Je vis du coin de l'œil le vampire âgé se passer la langue sur les lèvres et détournai le regard vers Daniel. Je n'avais pas la moindre envie de compter le nombre de vampires à qui le récit de Daniel donnait faim.

— Le bébé que tu as tué dans le verger ? demanda Stefan.

Daniel hocha la tête et murmura :

— Oui.

— Daniel, ce verger se trouve aux limites de Benton City, à une demi-heure de route de Pasco. Comment es-tu arrivé là-bas ?

Le tapotement des ongles de Marsilia cessa soudain. Je me souvins de ce que Stefan avait dit, qu'un vampire en proie à la soif du sang ne serait absolument pas en mesure de conduire. Visiblement, Marsilia partageait cette opinion.

— Je dois y être allé en voiture. Elle était là quand je… quand je suis redevenu moi-même.

— Qu'es-tu allé faire à Benton City ?

Daniel resta muet pendant un long moment.

Finalement, il dit :

— Je ne sais pas. Tout ce dont je me souviens, c'est du sang.

— Combien d'essence y avait-il dans le réservoir lorsque tu es arrivé à l'hôtel à Pasco ?

— Il était presque vide, balbutia Daniel. Je m'en souviens parce que je m'étais dit qu'il allait falloir que je fasse le plein… à mon retour.

Stefan se tourna vers son public silencieux.

— Bernard, combien d'essence y avait-il dans la voiture conduite par Daniel quand tu as retrouvé ce dernier ?

Il répondit à contrecœur :

— Le réservoir était à moitié plein.

Stefan regarda Marsilia et attendit. Celle-ci eut un soudain sourire qui la faisait ressembler à une jeune fille innocente.

— D'accord. Je veux bien croire que Daniel n'était pas seul cette nuit-là. Toi, tu serais probablement capable de conduire pendant trente kilomètres et de faire le plein même en proie à la fièvre du sang, mais un vampire aussi inexpérimenté que Daniel, c'est hors de question.

Daniel tourna vivement la tête vers Stefan :

— Cela ne signifie pas que je n'ai pas tué ces

personnes. Je m'en *souviens*, Stefan.

— Je le sais bien, acquiesça Stefan. Tu peux te lever – si Wulfe est satisfait par ta vérité ?

Il l'interrogea du regard. L'adolescent à côté de Marsilia, qui se nettoyait le dessous des ongles avec les dents, fit un signe d'approbation.

— Maître ? murmura Daniel.

André contemplait le sol, mais répondit à la question informulée de Daniel :

— Tu peux te lever du siège, Daniel.

— Tout cela ne prouve rien à part que Daniel n'était pas seul ce soir-là. Quelqu'un était avec lui, qui a conduit et fait le plein, observa Bernard.

— C'est exact, dit aimablement Stefan.

Les jambes de Daniel se dérobèrent sous lui quand il tenta de se relever. Ses mains semblaient accrochées. Stefan l'aida à les libérer puis le prit dans ses bras quand il devint évident que, malgré son repas, il était toujours trop faible pour tenir debout.

Chargé de son fardeau, il avança d'abord vers André, puis, après un instant de réflexion, le ramena près d'où les loups et moi nous tenions. Il le posa sur le sol non loin de Warren.

— Reste ici, Daniel, lui souffla-t-il. Tu t'en sens

capable ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Oui.

Mais il restait agrippé à Stefan, et celui-ci dut desserrer ses doigts un à un afin de pouvoir se rasseoir sur le fauteuil. Il sortit un mouchoir de sa poche et essuya le cuivre des bras du fauteuil jusqu'à ce qu'il étincelle. Personne n'eut l'idée de se plaindre du temps qu'il mit à le faire.

— Mercy, reprit Stefan en fourrant le mouchoir dans sa poche, acceptes-tu de venir dire la vérité devant ma maîtresse ?

Il voulait que j'empale mes mains sur ces pointes cruelles. Non seulement cela me semblait vaguement sacrilège, ces histoires d'épines et de stigmates aux mains, mais ça allait sûrement être douloureux. Je n'étais pourtant pas étonnée, ayant vu Stefan et Daniel y passer avant moi.

— Viens ici, reprit-il. Je les ai parfaitement nettoyées, tu ne risques pas d'être contaminée.

Le bois du fauteuil était frais au toucher, et il semblait un peu trop grand, comme l'était celui que mon père adoptif adorait. Après sa mort, j'y avais passé des heures assise, à sentir son odeur qui s'était incrustée dans le bois poli par les années. Penser à lui me permit de me ressaisir, et

j'en avais bien besoin.

Les pointes semblaient plus longues et plus agressives que lorsque je n'avais pas encore à les enfoncer dans ma chair. Autant faire ça rapidement. Je refermai les mains autour de l'extrémité des bras du fauteuil et appuyai fort.

Cela ne me fit d'abord pas mal. Puis je sentis des tentacules brûlants de magie s'insinuer à travers la plaie, remonter le long des veines de mes bras et enserrer mon cœur dans une poigne d'acier.

— Ça va, Mercy ? demanda Warren d'une voix où l'on sentait une note de défi.

— Les loups doivent rester silencieux dans notre cour, cracha Bernard. Si vous ne pouvez garder le silence, vous devrez partir.

L'intervention de Bernard me soulagea paradoxalement : cela m'avait permis de me rendre compte que la magie ne me faisait pas mal. Ce n'était pas agréable, mais pas douloureux non plus. En tout cas, pas de quoi justifier le scandale que Warren était prêt à faire. Adam l'avait envoyé pour me protéger, pas pour déclencher une guerre à propos d'un inconfort minime.

— Ça va, répondis-je.

L'adolescent intervint :

— Mensonge.

Il voulait la vérité ? Très bien.

— J'ai mal au visage, à l'épaule et au cou, là où ce fichu vampire possédé par le démon m'a mordue. La magie de ce fauteuil est à peu près aussi subtile que l'éclair, mais aucun des problèmes que j'ai n'aura de séquelles irréversibles.

Wulfe reprit son oscillation absente et dit :

— Oui. Vérité.

— Que s'est-il passé cette nuit ? demanda Stefan. Commence au moment où je t'ai téléphoné, s'il te plaît.

Je me retrouvai à raconter ce qui s'était passé avec bien plus de détails que prévu. Ils n'avaient probablement aucun besoin de savoir que la conduite de Stefan m'avait terrifiée ou d'avoir en détail une description des différentes odeurs que la femme avait émises en mourant. Mais j'étais incapable de les laisser de côté, les souvenirs sortaient de ma bouche au moment même où ils apparaissaient dans mon esprit. Il semblait que cette magie vampirique en particulier soit efficace sur moi et mon sang de changeuse.

Mais Bernard semblait justement ne pas accepter ce fait :

— Il y a quelque chose qui cloche, là, dit-il quand j'en eus fini de mon récit. On ne peut pas croire que le fauteuil est efficace sur elle et, en même temps, qu'elle a pu résister à un vampire capable d'inoculer des faux souvenirs dans l'esprit de Stefan. Stefan, qui, je vous le rappelle, est le seul d'entre nous à pouvoir désobéir aux ordres de la Maîtresse alors même que c'est *elle* qui l'a transformé.

— Le fauteuil n'utilise pas notre magie, le contredit Stefan. Certes, c'est grâce au sang qu'il fonctionne, mais c'est une sorcière qui l'a rendu magique. De plus, je ne sais pas si le démonologue aurait été capable de faire à Mercedes ce qu'il m'a fait subir. Il ne savait pas qu'elle était autre chose qu'un coyote, cela ne lui est même pas venu à l'esprit.

Bernard ouvrit la bouche, mais Marsilia l'interrompit d'une main levée :

— Il suffit.

Puis, se tournant vers Stefan, elle dit :

— Les démonologues étaient déjà denrée rare il y a cinq cents ans. Depuis que nous nous sommes installés dans ce désert, je n'en ai rencontré aucun. Le fauteuil nous a prouvé que tu crois sincèrement que l'un d'entre eux, qui aurait été vampirisé,

existe. Mais pardonne-moi de ne pas te rejoindre dans cette conviction.

Bernard eut un demi-sourire. J'aurais tant aimé connaître les subtilités de la justice de l'essaim. Je n'avais pas la moindre idée de ce que je pouvais dire pour protéger Stefan.

— Le témoignage de la changeuse est particulièrement intéressant, mais, comme Bernard, je ne peux m'empêcher de m'interroger sur l'efficacité du fauteuil sur elle. J'ai vu ses semblables résister à une magie bien plus puissante.

— Moi, je sens quand elle dit vrai, murmura le garçon qui se berçait toujours. C'est très clair, comme une odeur astringente. Si vous exécutez Stefan ce soir, il vaut mieux que vous la tuiez aussi. Les coyotes chassent le jour comme la nuit. Voilà la vérité qui est en elle.

Marsilia se leva et vint vers moi, toujours captive de la chaise :

— Est-ce vrai ? Tu viendrais nous chasser pendant la journée ?

J'ouvris la bouche pour protester, comme n'importe quelle personne saine d'esprit en aurait le réflexe face à un vampire enragé, puis la refermai. Le fauteuil me contraignait à dire la

vérité.

— Ce serait vraiment stupide de ma part, finis-je par répondre, en le pensant sincèrement. Quand je chasse, j'essaie d'éviter les ennuis.

— Wulfe ? interrogea Marsilia.

Mais le garçon se contenta d'osciller en silence.

— Cela n'a pas la moindre importance, finit-elle par conclure en me congédiant d'un mouvement de main et en se retournant vers l'assemblée. Wulfe croit que ce qu'elle dit est la vérité. Et de toute façon, nous ne pouvons nous permettre d'avoir un vampire, quel qu'il soit (elle décocha un regard à Stefan pour bien se faire comprendre), en pleine rage homicide. C'est un risque que nous ne pouvons pas courir.

Elle considéra les vampires assis en demi-cercle, puis se tourna de nouveau vers Stefan :

— Très bien. Je crois que ces meurtres sont effectivement l'œuvre de ce vampire, pas la tienne. Tu as quatre septimes pour le retrouver et nous l'amener – lui ou son cadavre. Si tu en es incapable, nous en conclurons qu'il était le fruit de ton imagination, et tu porteras la responsabilité d'avoir mis l'essaim en danger.

— D'accord, répondit Stefan en s'inclinant.

De mon côté, je tentai de deviner ce que

signifiait « septime ». Probablement sept nuits, il avait donc quatre semaines devant lui.

— Nous t'autorisons à choisir l'un de nous pour t'aider.

Stefan promena son regard sur l'assemblée sans s'arrêter sur personne en particulier.

— Daniel, dit-il enfin.

André eut une exclamation de surprise :

— Il n'est même pas capable de marcher !

— Qu'il en soit ainsi, conclut Marsilia.

Elle se frotta les mains, comme pour signifier que l'affaire était close, se leva et quitta la pièce.

Je tentai de me lever à mon tour du fauteuil, mais n'arrivai pas à enlever mes mains des pointes : elles étaient comme coincées, et le moindre mouvement me faisait *horriblement* mal. Je n'arrivais pas à tirer assez fort pour me libérer. Stefan remarqua la situation délicate dans laquelle je me trouvais et saisit gentiment mes mains pour les dégager du piège, comme il l'avait fait pour Daniel. La chaleur qui m'envahit au moment où le sort fut levé me coupa le souffle.

En me levant, je remarquai Wulfe, qui était le dernier vampire encore assis dans la pièce. Il me regardait d'un air avide. Je me fis la réflexion que

saigner dans une pièce pleine de vampires n'était pas des plus malin.

— Merci d'être venue, dit Stefan en me prenant le bras et en me détournant du regard de Wulfe.

— Je n'ai pas l'impression d'avoir été très utile, regrettai-je.

Je ne savais si c'était dû au fauteuil ou aux yeux de Wulfe, mais la tête me tournait, alors je m'appuyai plus fortement contre Stefan que j'en avais l'intention.

— Tu dois toujours traquer ce démonologue.

Stefan me sourit :

— Je l'aurais dû, de toute façon. Au moins ai-je pu obtenir de l'aide.

André, qui ne se trouvait pas très loin, s'approcha de moi :

— Pas la plus grande des aides. Même en bonne santé, Daniel est à peine plus puissant qu'un humain – et affamé comme il l'est, il est aussi faible qu'un chaton.

— Tu aurais pu l'en empêcher.

Il n'y avait pas de reproche dans le ton de Stefan, mais je sentis bien qu'il jugeait André responsable de l'état de Daniel.

André haussa les épaules :

— Il avait de quoi se nourrir à disposition. Je ne pouvais le forcer à le faire contre son gré. Il aurait bien fini par céder à la tentation.

Stefan me laissa aux bons soins de Warren et aida Daniel à se relever.

— C'est toi qui l'as fait passer de l'autre côté, il est donc de ta responsabilité de le protéger, y compris contre lui-même.

— Tu fréquentes un peu trop les loups-garous, *amico mio*, remarqua André. Les vampires ne sont pas si fragiles que ça. Si tu voulais te charger de son passage, tu avais tout le temps de le faire.

Stefan tournait le dos à André pendant qu'il s'assurait de la stabilité de Daniel, mais je vis une lueur écarlate tout au fond de ses iris chocolat.

— Il était à moi.

André haussa de nouveau les épaules :

— Oh ! non, pas encore cette histoire. Tu as tout à fait raison. C'était un accident. Je n'avais aucune intention de le transformer, mais je n'ai pas eu d'autre choix que de le laisser mourir. Je pensais m'en être suffisamment excusé.

Stefan acquiesça :

— Je suis désolé d'avoir ramené cela sur le tapis. (Il n'en avait pas l'air.) Je te ramènerai

Daniel une fois que j'aurai accompli la volonté de la Maîtresse.

André ne sortit pas avec nous de la pièce. Je ne réussissais pas à savoir s'il était ou non en colère. Sans odeurs corporelles, il m'était extrêmement difficile de deviner ce qu'il pensait.

Warren attendit que nous soyons retournés au camion pour prendre la parole.

— Stefan, je désirerais t'apporter mon aide. Je pense qu'Adam sera d'accord pour dire qu'il ne faut pas prendre ce vampire possédé à la légère.

— Moi aussi, renchérit Ben de manière totalement inattendue. (Voyant mon regard surpris, il éclata de rire.) C'est devenu d'un ennui mortel, dans le coin, ces derniers temps. Adam est sous le feu des projecteurs, en ce moment. Cela fait depuis le début de l'année qu'il ne nous a pas autorisés à chasser plus souvent qu'une fois par mois, à la pleine lune.

— Merci, dit Stefan avec sincérité.

J'eus à peine le temps d'ouvrir ma bouche que Stefan m'avait barré les lèvres de son index.

— Non, dit-il, Samuel a parfaitement raison. Je t'ai déjà fait courir un risque mortel, la nuit dernière. Si Littleton avait eu la moindre idée de ce que tu es, il ne t'aurait pas épargnée. Tu es trop

fragile, et je ne veux pas déclarer la guerre à Adam – ou pire, au Marrok.

Je levai les yeux au ciel : comme si j'étais assez importante pour le Marrok pour qu'il s'en prenne à l'essaim au moment même où il faisait son possible pour donner une bonne image des loups-garous. Bran était bien trop pragmatique pour cela. Mais Stefan avait raison, et de toute façon je ne voyais pas ce que je pouvais apporter de plus qu'une bande de vampires et de loups-garous.

— Attrape-le pour elle, lui dis-je. Pour cette pauvre femme de chambre et pour tous ceux qui devraient être bien au chaud, en compagnie des gens qu'ils aiment, au lieu de reposer six pieds sous une terre glacée.

Stefan s'inclina pour me faire un baisemain. L'élégance de son geste me fit prendre conscience de la rugosité de ma peau : la mécanique n'est pas un métier particulièrement doux pour les mains.

— Selon le désir de ma dame, dit-il d'un ton mortellement sérieux.

Chapitre 5

— Allô ? dit Adam d'un ton brusque.

— Cela fait bientôt une semaine, répondis-je. Littleton ne cherche pas à m'atteindre. Il est trop occupé à jouer à cache-cache avec Warren et Stefan. (Warren m'avait plus ou moins informée de l'évolution de la situation en ce qui concernait la chasse au vampire-démonologue. En l'état, il semblait qu'il avait toujours de l'avance sur eux.) Rappelle tes gardes du corps.

Il y eut un court silence à l'autre bout de la ligne, puis Adam reprit :

— Non, nous ne pouvons pas discuter de cela au téléphone. Si tu veux me parler, viens me voir. Et enfile une tenue de combat, je serai en train de m'entraîner dans le garage.

Et il raccrocha.

— Pourquoi pas d'autres gardes du corps ? dis-je d'un ton plaintif au combiné. Cela ne devrait pas être trop difficile de trouver quelqu'un avec qui je

m'entends à peu près bien.

Raccrochant le téléphone, je le fusillai du regard.

— Très bien. Je ferai donc avec elle.

En revenant du garage le lendemain, j'enfilai à contrecœur mon keikigi et pris mon téléphone :

— OK, tu as gagné.

— On se retrouve dans mon garage.

Reconnaissons-lui une chose : il réussit à ne pas prendre un ton supérieur, preuve qu'Adam avait un self-control d'acier.

Traversant le jardin à l'arrière de chez moi, je me fis la réflexion que j'étais une sacrée idiote de m'inquiéter autant d'avoir à parler avec lui. Ce n'était pas le genre à me sauter dessus sans permission. Tout ce qu'il fallait, c'était que je garde la discussion sur un terrain exclusivement professionnel.

Je trouvai Adam en plein entraînement aux coups de pied circulaires sur un sac d'entraînement. Il avait aménagé la moitié de son garage en un véritable dojo, avec murs recouverts de miroirs, sol rembourré et air conditionné. Ses coups de pied étaient absolument parfaits – comme les miens pourraient l'être après quarante ou cinquante ans de pratique. Enfin, peut-être.

Il acheva sa série, puis s'approcha de moi et toucha délicatement ma joue. Son odeur, encore renforcée par l'exercice, m'enveloppa et je dus résister à presser mon visage contre sa main.

— Comment ça va, ta tête ?

Les bleus s'étaient assez estompés pour que les clients ne prennent plus l'air embarrassé en me voyant.

— Ça va mieux.

Je m'étais réveillée pour la première fois ce matin sans migraine fulgurante.

— Parfait. (S'éloignant vers le milieu du tapis, il dit :)

— Viens t'entraîner un peu avec moi.

Cela faisait plusieurs années que je pratiquais le karaté au dojo juste à côté du garage, mais malgré tout je doutais que cela soit une bonne idée : un loup-garou est infiniment plus fort que moi. Mais il s'avéra qu'il était un parfait partenaire d'entraînement.

Mon professeur, Sensei Johanson, n'enseigne pas le très « courtois » karaté que la plupart des Américains pratiquent en compétition officielle. Le Shisei Kai Kan est une version excentrique de karaté que le Sensei aime appeler « attaque et brise l'adversaire ». Il avait été conçu pour les

militaires susceptibles d'affronter plusieurs ennemis à la fois : l'idée principale était donc de se débarrasser du plus grand nombre d'adversaires possible en un court laps de temps, en s'assurant qu'ils ne se relèveraient pas de sitôt. J'étais la seule femme du groupe.

Au dojo, mon problème majeur était de retenir la vitesse de mes coups assez pour ne pas piquer la curiosité de mes partenaires, mais pas trop, de manière à ne pas me faire mal. Ce n'était pas un problème avec Adam. Pour la première fois de ma vie, je pus combattre à la vitesse qui me convenait, et j'adorai cela.

— C'est l'aïkido que tu pratiques ? demandai-je en m'extirpant d'un combat assez brutal.

L'aïkido est un art martial plus doux et dans la retenue. Il est tout à fait possible de sérieusement blesser quelqu'un en le pratiquant, mais la plupart des attaques avaient une version adoucie : il était par exemple possible de simplement bloquer le bras de son adversaire derrière son dos, ou d'y mettre un peu plus de puissance et de briser l'articulation.

— Travaillant dans le domaine de la sécurité avec nombre d'anciens soldats, j'ai rapidement vu la nécessité d'organiser des entraînements

réguliers : ça rend l'ambiance plus légère, expliqua-t-il. L'aïkido me permet de les plaquer au sol sans leur causer de blessures et – jusqu'à cette année – de rester discret à propos du fait que je ne suis pas tout à fait humain.

Il lança une nouvelle offensive, souriant lorsqu'il réussit à me faire passer par-dessus son épaule en exploitant mon attaque. Arrivée à terre, je balayai ses jambes, le contraignant à rouler hors de ma portée pour éviter de me porter un nouveau coup plus vicieux. Quand il se releva, je remarquai qu'il haletait, et pris cela pour un compliment.

Bien que notre combat fût rapide, nous faisions attention à ne pas utiliser notre force au maximum. Certes, les loups-garous guérissent rapidement, mais leurs os se brisent quand même, et les coups de poing leur sont aussi douloureux. Néanmoins, si Adam me frappait de toutes ses forces, je doutais de pouvoir m'en remettre rapidement, si je m'en relevais tout court, d'ailleurs.

— Tu veux donc que je rappelle les gardes du corps que je t'ai affectés ? demanda Adam au milieu d'un échange rapide de coups amortis.

— Oui.

— Non.

— Ce démonologue pense que je suis un coyote, expliquai-je d'un ton impatient. Il ne viendra sûrement pas à ma recherche.

— Non.

Je lui envoyai un coup de poing qui lui fit presque perdre l'équilibre, mais ne commis pas l'erreur de me rapprocher plus. Le combat rapproché avec un loup-garou était d'une stupidité sans nom – en particulier avec un expert en aïkido.

— Franchement, je n'avais aucun problème avec Warren ou Mary Jo. Celle-ci est même capable de se servir correctement d'une clé en croix, et a pu me donner quelques coups de main. Mais sérieusement, Honey… Son compagnon n'a-t-il pas un besoin crucial d'elle pour attirer les clients par sa simple beauté ?

Le mari et compagnon de Honey, Peter Jorgensen, était plombier indépendant. C'était un homme calme, pas très beau et sec comme un coup de trique, qui en faisait plus en une heure que certains durant toute une vie de travail. Bien qu'étant le prototype de la bimbo exclusivement intéressée par son image dans le miroir, Honey aimait son mari. Néanmoins, quand elle le disait, c'était *toujours* après avoir précisé combien le fait

que, contrairement à elle, il ne soit pas dominant n'avait pas la moindre importance. Enfin, tout cela n'était que ouï-dire, puisqu'elle ne me parlait jamais. Elle m'appréciait autant que je l'appréciais.

— Peter obéit à mes ordres, rappela Adam.

Bien entendu, Adam étant l'Alpha, Peter ne pouvait qu'obéir. Honey étant la femme de Peter, c'était lui qui lui donnait des ordres – auxquels elle obéissait. Les loups-garous mâles avaient tendance à considérer leurs compagnes comme des esclaves adorées. Cette simple pensée me révoltait.

Ce n'était ni la faute d'Adam ni celle de Peter si les loups-garous avaient du mal à sortir de l'âge de la pierre. Vraiment. C'était juste une bonne chose que je ne sois pas un loup-garou ou sinon cela finirait probablement par une insurrection des esclaves.

Je visai le genou d'Adam avec mon pied, mais il réussit à l'attraper et à me faire perdre l'équilibre. Puis il fit un mouvement que je ne réussis pas à comprendre et je me retrouvai aussi pliée qu'un bretzel, face contre terre, à peine maintenue par son genou et une seule main.

L'odeur qu'il dégageait était celle d'une forêt

nocturne.

Je tapai précipitamment sur le tapis et il relâcha la prise.

— Adam. Ferme les yeux et essaie juste d'imaginer Honey dans mon garage. Aujourd'hui, elle portait des talons de dix centimètres !

Rien que de penser à elle me faisait l'effet d'une giclée d'eau froide sur mon visage – ce dont j'avais un besoin urgent. Adam éclata de rire :

— Pas très couleur locale, en effet.

— Elle a passé sa journée debout, car elle ne voulait pas risquer de tacher sa jupe sur mes chaises. Et évidemment, Gabriel la regarde avec les yeux de Chimène. (Je lui lançai un regard courroucé quand il rit de nouveau.) Gabriel a seize ans et demi. Si sa mère découvre qu'il flirte avec un loup-garou, elle ne voudra sûrement plus qu'il travaille au garage.

— Pourquoi le découvrirait-elle ? Honey n'a pas fait son *coming out* et, de plus, elle a l'habitude de plaire aux hommes. Cela n'ira pas plus loin avec Gabriel, dit Adam d'un ton rassurant, comme si c'était vraiment le problème.

— Je le sais, et Gabriel aussi. Sa mère, elle, ne voudra pas en entendre parler. Et intelligente comme elle est, elle découvrira le pot aux roses. Je

n'ai juste pas de chance. Si je perds Gabriel, il faudra que je me remette à la paperasse.

Je n'avais pas eu l'intention de me plaindre, mais je détestais la paperasse, et c'était réciproque.

Sylvia, la mère de Gabriel, venait juste de découvrir que Zee était un fae. Cela ne l'avait pas plus ennuyée que ça, car elle le connaissait et l'appréciait déjà avant. Mais je doutais qu'elle soit aussi compréhensive en ce qui concernait les loups-garous, et en particulier les loups-garous femelles canon qui semblaient s'intéresser à son fils.

— Je refuse de perdre Gabriel à cause de ta paranoïa. Je ne veux plus de gardes du corps, Adam. De toute façon, Honey ne me semble pas être la meilleure des protectrices.

Il eut un soupir déchirant :

— Stefan traque ce démonologue à plein temps. Avec l'aide de Warren, Ben et quelques autres loups, cela ne devrait pas être long avant qu'ils le capturent et que tu recouvres ta liberté. Et en ce qui concerne les qualités de Honey en tant que garde du corps… disons que c'est une combattante vicieuse. Il lui est arrivé de battre Darryl plusieurs fois lors de nos entraînements.

La plupart des meutes n'ont pas ce genre d'entraînements. En cela, il était évident qu'Adam était un ancien soldat.

— Si Honey n'était pas une femme, reprit-il, elle serait vraisemblablement première ou seconde lieutenante dans une meute.

Je n'étais pas vraiment surprise qu'elle soit une combattante vicieuse. Mais le fait qu'elle ait réussi à vaincre Darryl, même une ou deux fois, m'impressionnait. En tant que premier lieutenant, Darryl avait amplement eu l'occasion de démontrer ses qualités au combat dans des situations bien plus dangereuses qu'un simple entraînement.

J'avais néanmoins ma petite idée de la raison pour laquelle Adam n'envoyait que des femmes pour me protéger. C'était le même calcul qui l'avait fait envoyer Warren et Ben pour m'escorter dans l'essaim : Warren, de par ses préférences, ne me ferait aucune avance ; quant à Ben, il savait à quel point je ne l'aimais pas.

C'est très territorial, un loup-garou. Et comme, soi-disant pour ma protection, il m'avait prise officiellement pour compagne devant la meute, je faisais partie de son territoire. En ce qui concernait la meute, la parole d'Adam faisait loi.

Et le fait que j'ai protesté n'avait pas la moindre importance quant à ce que les loups considéraient comme la vérité. Adam avait réussi à parvenir à un accord avec Samuel à ce propos. Je ne voulais pas réellement savoir en quoi cet accord consistait, vu que j'étais sûre que cela m'agacerait prodigieusement.

Je m'étais donc retrouvée encombrée de Honey parce que Mary Jo avait des permanences de vingt-quatre heures à la caserne de pompiers et que la compagne de Darryl, Auriele, la seule autre femelle de la meute, se trouvait actuellement à Ellensburg en formation continue – elle était professeur. Tous les reproches que je pourrais faire à Honey étaient inutiles : Adam ne pouvait m'envoyer aucun autre garde du corps.

— Littleton est un *vampire*, dis-je, essayant de faire appel à la logique. Il ne va pas attaquer durant la journée. Je peux parfaitement faire en sorte d'être rentrée chez moi avant la fin de la nuit jusqu'à sa capture. Il ne peut entrer chez moi sans mon invitation. Et même, ça ne lui viendrait pas à l'idée puisqu'il n'a aucune raison de penser que j'étais autre chose qu'un accessoire dans le déguisement de Stefan.

— J'ai abordé le sujet des démonologues avec le

Marrok, et c'est lui qui a insisté pour que tu sois protégée jour et nuit, me contredit gentiment Adam. Personne n'a la moindre idée de ce qu'un vampire-démonologue est capable de faire, a-t-il dit.

— Mais je le sais, ça ! m'écriai-je.

Si Bran avait ordonné que ma surveillance soit continue, je n'avais aucune chance. Adam le savait aussi.

— Elizaveta m'a dit que tu l'avais appelée pour te renseigner à propos des démonologues.

— Oui, ben écoute, tu devrais être content. Tout ce qu'elle m'a dit, c'est que tu lui avais ordonné de ne rien me dire.

Ce qui n'était pas tout à fait exact. Ce que m'avait dit la sorcière, c'était : « Adamya m'a dit que tu ne devais pas t'en mêler. Et il est intelligent, ce garçon. Laisse les loups s'occuper de ce démonologue, Mercedes Thompson. Un coyote n'est pas de taille face à un démon. »

— Warren et Stefan vont s'occuper de Littleton, renchérit Adam avec de la compassion dans la voix.

Il pouvait se permettre de compatir, étant donné qu'il savait pertinemment qu'il m'avait dépourvue du moindre argument pour plaider ma

cause.

— Stefan et Warren sont tous deux partis à la chasse au tigre armés de lance-pierres, lui répondis-je. Avec de la chance, ils frapperont juste, sinon, le tigre se retournera contre eux et les massacrera – et tout cela pendant qu'Honey promènera son pantalon blanc dans mon garage en me regardant réparer des voitures.

Je m'approchai d'un sac d'entraînement et commençai à m'entraîner aux directs. Je n'avais pas voulu dire cela, et l'inquiétude qui perçait dans mes propos me surprenait moi-même. Adam avait toutes les raisons d'avoir confiance, mais il n'avait jamais été enfermé dans la même chambre que cette *chose*.

— Mercy, dit Adam au bout d'un moment.

Je passai aux crochets.

— Un tournevis est un outil très utile, mais il ne sert à rien quand on a besoin d'une lampe à souder, dit-il. Je comprends ta frustration. Tu voudrais participer à la traque après ce que tu as vu Littleton commettre comme actes atroces. Mais si tu les accompagnais, l'un d'eux finirait par se faire tuer en essayant de te protéger.

— Mais tu crois que je ne le sais pas, ça ? répliquai-je agressivement.

Il était effrayant qu'il ait deviné que ce qui me dérangeait le plus, c'était de devoir attendre pendant que les autres pourchassaient Littleton. Je cessai mes coups et contemplai l'oscillation du sac, essayant de résister à la tentation de frapper Adam à la place.

Je savais me transformer en coyote. J'étais bien plus rapide qu'un humain. J'étais partiellement immunisée contre la magie vampirique, mais je ne savais même pas à quel point. C'était à quoi se réduisaient mes capacités surnaturelles. Et c'était insuffisant pour traquer Littleton.

Si j'avais réussi à me libérer de mon harnais, cette nuit-là, le démonologue m'aurait tuée. J'avais beau le savoir, cela ne m'empêchait pas de culpabiliser parce que je n'avais pas pu aider cette pauvre femme de chambre. Et c'est la raison pour laquelle *moi*, je voulais partir à la poursuite de ce démonologue.

Je rêvais de sentir mes crocs se refermer autour de sa gorge et de savourer son sang. Je pris une inspiration haletante. Ce que je voulais, ce que je désirais plus que tout, c'était de tuer ce fils de pute cadavérique et souriant.

— Elizaveta non plus ne va pas partir à sa recherche, reprit Adam. Les démons semblent

avoir un effet bizarre sur les sorcières. Tu n'es pas la seule à devoir rester sur le banc de touche.

— Tu sais ce que j'ai vu à la télé aujourd'hui ? répliquai-je en bourrant le sac de coups. La sœur de l'homme à qui les vampires ont attribué les meurtres. Elle était en larmes, expliquant que oui, effectivement, il avait des problèmes conjugaux, mais qu'elle n'aurait jamais imaginé qu'il en arriverait à de telles extrémités. (Le coup que je donnai me fit grogner d'effort.) Et tu sais pourquoi elle n'aurait jamais imaginé ça ? Parce que ce pauvre gars n'a rien fait, à part d'être au mauvais endroit au mauvais foutu moment.

Personne ne peut se permettre de voir l'existence des vampires révélée au grand jour.

Mais je voyais bien que tous ces mensonges le dérangeaient aussi. C'était un homme franc – mais avec une conscience aiguë de ce qui était nécessaire. Moi aussi. Mais je n'allais pas prétendre que cela me plaisait.

— Je *sais bien* que les vampires doivent cacher leur existence, répliquai-je au sac d'entraînement. Les gens ne sont pas prêts à découvrir toutes ces créatures des ténèbres. Je comprends bien que le fait de rester cachés nous protège tous d'une hystérie collective qui causerait sûrement

beaucoup plus de morts. Mais voilà, ce routier, celui sur le dos duquel les meurtres ont été mis, il avait des enfants. Et ces gamins devront grandir dans l'idée que leur père a assassiné leur mère.

J'avais noté leurs noms. Plus tard, quand cela serait possible, je m'assurerais qu'ils connaissent la vérité.

Leur douleur, les meurtres, toutes les fois où je me réveillais la nuit, les narines emplies de la mort de cette femme et les oreilles résonnant du petit rire provocant de Littleton, tout cela était à mettre au débit du démonologue. Et je tenais à faire partie de ceux qui le feraient payer.

— Il a joué avec elle, dis-je en envoyant valdinguer le sac. (J'espérais qu'en racontant mes pires souvenirs de cette nuit ils quitteraient le royaume de mes cauchemars.) Je suis certaine qu'elle était parfaitement consciente qu'il avait déjà tué tous ces autres gens. Je parie qu'elle savait qu'il allait la tuer. Il l'a torturée, pratiquant petite coupure après petite coupure pour que son agonie soit plus longue.

— Mercy, ronronna Adam, visiblement désireux de me réconforter, mais je ne voulais pas me laisser tenter.

La moindre chose était à la fois négligeable et

importante pour les loups-garous. Si je permettais à Adam de me réconforter, il serait en droit et ne se priverait sûrement pas de considérer cela comme une acceptation de son pouvoir sur moi en tant que maître – et peut-être même en tant que compagnon. Ce n'était pas conscient chez lui, l'instinct du loup-garou est réellement très puissant. Avec Samuel, c'était plus simple, bien qu'il soit encore plus dominant, car il n'était pas l'Alpha d'une meute.

Être Alpha signifiait bien plus qu'être dominant. Les liens qui existent entre les membres d'une meute ont un aspect magique qui donne encore plus de puissance à leur chef : il peut emprunter de leur force ou leur en transmettre. J'avais déjà vu la meute d'Adam le soigner et lui donner la force d'affirmer sa domination sur un autre groupe de loups-garous.

Le fait d'être Alpha impliquait aussi le besoin de protéger – et de contrôler – tous ceux qu'il croyait soumis à ses ordres. Je n'étais pas censée en faire partie, mais Adam m'ayant déclarée sa compagne, il croyait dur comme fer que c'était le cas. Je ne pouvais donc me permettre de céder d'un pouce.

Prenant mon élan sur toute la longueur du

garage, je me précipitai vers le sac d'entraînement. Selon mon Sensei, les coups de pied sautés et retournés n'avaient qu'une utilité : intimider l'adversaire. S'il atteignait son but, ce genre de coup avait un effet dévastateur, mais un adversaire compétent ne se laisserait pas frapper, car le mouvement est habituellement beaucoup trop lent.

Je mis toute ma force dans mon saut, pivotant si vite que j'en eus le tournis. Mon talon frappa le sac presque tout en haut, comme c'était censé se produire. Si le sac avait été une personne, je lui aurais brisé la nuque et serais même probablement retombée sur mes pieds.

Mais là, la chaîne qui retenait le sac l'empêcha de tomber en arrière, de la manière dont un adversaire aurait dû le faire, et le rebond me surprit par sa force : j'atterris donc lourdement sur mon postérieur.

Je m'allongeai aussitôt, mais Adam rattrapa le sac avant qu'il puisse me frapper dans son oscillation. Il eut un petit sifflement admiratif en voyant le sable qui s'échappait d'une petite déchirure de la couture.

— Sacré coup !

— Adam, dis-je en contemplant le plafond. Il

l'avait gardée pour le dessert.

— Hein ? Gardé quoi ?

— La femme de chambre. Il l'avait conservée comme un gamin dissimulant son dernier œuf de Pâques en chocolat. Il l'avait enfermée dans la salle de bains parce qu'il ne voulait pas la tuer tout de suite. Il attendait Stefan.

Il y avait bien d'autres raisons qui auraient pu expliquer le fait qu'il l'entrepose dans une autre pièce. Peut-être était-il rassasié après avoir tué tous les autres, mais quelque chose dans son expression, quand il l'avait sortie de la salle de bains, avait laissé entendre qu'il n'attendait plus que cela.

— Est-ce qu'il attendait Stefan en particulier, ou quiconque Marsilia lui enverrait ? demanda Adam, voyant immédiatement, et même avant moi, en quoi ma réflexion était importante.

Je me remémorai combien Littleton semblait connaître tout de Stefan, jusqu'aux choses les plus intimes, alors que ce dernier ne l'avait jamais rencontré. Mais plus que ce qu'il avait dit, c'était la manière dont il l'avait dit, comme s'il était satisfait que tout se passe comme prévu.

— Il attendait Stefan. (Puis je posai la question qui découlait logiquement de cette conviction :) Je

me demande bien qui l'a prévenu de la venue de Stefan.

— Je vais prévenir Warren que tu penses que Littleton a été averti du fait que Stefan allait arriver, dit Adam. Stefan devrait être en mesure de déterminer comment Littleton a su et s'il doit chercher un traître dans les rangs des vampires.

Je restai allongée sur le tapis pendant qu'Adam décrochait le téléphone mural et composait le numéro de Warren.

Des années durant, nous n'avions été que deux adversaires, des prédateurs qui devaient partager leur territoire et luttaient contre une certaine attirance malvenue. Et d'une certaine manière, pendant tout ce temps passé à faire semblant d'obéir à ses exigences tout en n'en faisant qu'à ma tête, j'avais gagné son respect. Des loups-garous m'avaient déjà aimée ou détestée, mais aucun ne m'avait respectée, pas même Samuel.

Adam, lui, me respectait assez pour prendre en compte mes soupçons. Cela signifiait beaucoup pour moi.

Je fermai les yeux et me laissai bercer par sa voix, la frustration quittant peu à peu mes veines. Adam avait raison : je n'avais pas les moyens de partir à la chasse au vampire, quel qu'il soit, et *a*

fortiori un possédé par un démon. Il me faudrait me contenter de laisser Warren ou Stefan s'en charger. Mais si c'était Ben qui le tuait… Je ne savais si cela m'apporterait la même satisfaction. Cela ne me réjouissait pas de lui être encore plus redevable.

Adam raccrocha. J'entendis ses pas assourdis par le sol rembourré et le sifflement que fit l'air en s'échappant du tapis quand il s'assit à mes côtés. Au bout d'un moment, il dénoua ma ceinture et ôta la veste de mon keikogi, me laissant juste vêtue de mon pantalon et d'un tee-shirt. Je ne fis rien pour l'en empêcher.

— Depuis quand es-tu si passive ? demanda-t-il.

Je lui grondai dessus, les yeux toujours clos :

— Tais-toi. Je suis en pleine délectation morose, là. Un peu de respect.

Il éclata de rire et me retourna face contre le tapis qui sentait la sueur. Il se mit à malaxer les muscles de mes reins de ses mains chaudes et puissantes. Quand il s'attaqua à mes épaules, j'avais l'impression de ne plus avoir d'os.

Tout d'abord, son massage fut totalement professionnel, dénouant les muscles tendus par les insomnies de mes nuits et l'effort physique exigé

par mes journées. Puis ses mouvements brusques s'adoucirent, et se transformèrent en caresses.

— Tu sens l'huile de vidange et le lubrifiant, remarqua-t-il, un sourire dans la voix.

— Bouche-toi le nez, alors, répliquai-je.

A mon grand dam, cela sonnait plus tendre qu'acerbe.

C'était vraiment trop facile. Un petit massage et j'étais toute à lui. C'est justement parce que j'étais si attirée par lui que je l'avais obstinément ignoré. Et là, avec ses mains qui malaxaient mon dos, je me demandais si c'était vraiment une si bonne raison que cela.

Lui ne sentait pas l'huile de vidange, mais la forêt, le loup, et cette étrange odeur qui n'appartenait qu'à lui. Il glissa les mains sous mon tee-shirt et les remonta jusqu'à mon soutien-gorge. Les modèles sportifs s'ouvraient par le devant, mais je n'avais pas l'intention de le lui dire : cela aurait signifié que je prenais une part active dans ce qui se passait. Je voulais que cela vienne de lui, qu'il soit l'agresseur – une petite partie de moi, celle qui réussissait à ne pas devenir complètement liquide à son contact, se demandait pour quelle raison.

Non, décidément, je ne voulais pas abandonner

mes propres responsabilités, décidai-je entre deux ronronnements. J'étais tout à fait prête à assumer mes envies – et le fait de permettre à ses mains tièdes et calleuses de parcourir ma chevelure était très clairement une invitation de ma part. J'adorais qu'on me caresse les cheveux. Non, me corrigeai-je intérieurement, j'aimais qu'Adam me caresse les cheveux.

Il me mordit la nuque et je gémis.

La porte qui séparait le garage du reste de la maison s'ouvrit soudain.

— Salut papa, salut Mercy !

Un seau d'eau glacée n'aurait pas eu plus d'effet.

Je sentis les mains d'Adam s'immobiliser sur mes fesses en entendant les pas légers de sa fille s'arrêter non loin de nous. J'ouvris les yeux et croisai son regard. Elle avait encore changé de coiffure depuis la dernière fois que nous nous étions vues, passant de délirante à super délirante. Il n'y avait pas plus d'un centimètre de cheveux, teints en jaune – pas en blond, un jaune bouton-d'or. C'était très mignon, mais un peu bizarre. En tout cas, ce n'est pas ainsi que j'imaginais mon sauveur.

Son expression changea du tout au tout quand

elle se rendit compte de ce qu'elle avait interrompu :

— Euh… je crois que je vais aller regarder la télé en haut, dit-elle d'une voix qui ne lui ressemblait absolument pas.

Je me dégageai de sous Adam et dit d'un ton léger :

— Et une fois encore, Jesse nous sauve la vie. Merci, cela commençait à partir en n'importe quoi.

Elle eut un temps d'arrêt, visiblement surprise.

Je me demandai méchamment combien de fois elle avait surpris un tel spectacle avec sa mère, et comment cette dernière avait réagi. Je n'avais jamais aimé la mère de Jesse et étais prête à croire le pire sur elle. Je laissai la colère que je ressentais envers elle et ses petites manigances m'envahir.

Quand on vit en compagnie des loups-garous, on apprend rapidement les astuces qui permettent de dissimuler ses vrais sentiments – et, par exemple, que la colère est un excellent camouflage pour la panique. Or à cet instant, maintenant que les mains d'Adam n'exerçaient plus leur influence pacificatrice, je paniquais sérieusement.

Adam renifla d'un air dédaigneux :

— C'est une manière de voir les choses.

À mon grand soulagement, il était resté là où il était, à plat ventre sur le matelas.

— Malgré toute ma volonté, son charme était irrésistible, dis-je d'un ton mélodramatique en portant la main à mon front comme une vraie comédienne.

Si je le prenais sur le ton de la plaisanterie, il ne verrait pas à quel point j'étais sérieuse.

Le visage de Jesse s'illumina d'un large sourire et elle sembla moins pressée de quitter les lieux :

— C'est vrai, papa est un sacré bourreau des cœurs.

— Jesse ! dit Adam d'un ton sévère, bien que légèrement étouffé par le matelas.

Celle-ci pouffa de rire.

— Je suis bien obligée de le reconnaître, renchéris-je. Il mérite bien un sept ou même un huit sur dix.

— Mercedes ! gronda Adam en se relevant d'un mouvement brusque.

Je fis un clin d'œil à Jesse, récupérai la veste de ma tenue et la balançai par-dessus mon épaule puis me dirigeai d'un pas tranquille vers la porte du garage. Je n'en avais pas l'intention, mais en me retournant pour fermer la porte derrière moi,

je surpris le regard d'Adam sur moi. Son expression me fit frissonner.

Ce n'est pas qu'il ait eu l'air en colère ou blessé. Il semblait pensif, comme quelqu'un qui a enfin obtenu la réponse à une question qui le torturait. Il *savait*.

Je frissonnais toujours en enjambant précautionneusement les fils barbelés de la clôture qui séparait le terrain d'Adam du mien.

Toute ma vie, je m'étais fondue dans mon environnement. C'est l'avantage d'être coyote et ce qui nous permet de survivre.

J'avais très tôt appris à imiter les loups. Tant qu'ils les respectaient eux-mêmes, je me pliais à leurs lois. Mais dans le cas contraire, s'ils me jugeaient inférieure parce que j'étais un coyote et non un loup, ou s'ils m'en voulaient parce que contrairement à eux je n'étais pas dominée par la lune, alors c'était différent. Je savais quelles étaient leurs faiblesses. Je mentais comme une arracheuse de dents, leur léchais les bottes et en même temps je m'ingéniais à les tourmenter du mieux que je pouvais.

L'étiquette des loups était devenue un vrai jeu pour moi, jeu dont je saisissais parfaitement les règles. Je me croyais insensible à ces histoires de

domination et de soumission, immunisée contre le pouvoir de l'Alpha. Or je venais de me rendre compte d'une fort désagréable manière que ce n'était pas le cas. Cela ne me plaisait pas. Pas du tout.

Si Jesse n'était pas arrivée, j'aurais cédé à la volonté d'Adam comme l'héroïne d'un roman à l'eau de rose des années soixante-dix du genre que ma mère adoptive dévorait. Berk !

Je marchai vers la vieille Golf qui me servait de réservoir à pièces détachées ainsi que d'instrument de vengeance quand Adam devenait trop dictatorial. Il ne voyait qu'elle lorsqu'il regardait par la fenêtre de sa chambre.

Je l'avais sortie du garage il y a plusieurs années, quand Adam ne cessait de se plaindre de la présence de mon mobil-home qui gâchait sa vue. Depuis, chaque fois qu'il m'agaçait, je la rendais encore plus immonde : ce jour-là étaient absents trois de ses roues et le pare-chocs arrière, que j'avais rangés au garage. Sur le capot, en lettres rouges, on pouvait lire « ENVIE D'UNE NUIT DE PLAISIR ? APPELEZ LE… » suivi du numéro d'Adam. C'était Jesse qui en avait eu l'idée.

Je me laissai choir à côté de l'épave et appuyai ma tête contre l'aile avant, réfléchissant aux

raisons qui m'avaient poussée à me laisser envahir par le désir de me soumettre à Adam. Pourquoi cela ne m'était-il pas arrivé jusqu'à présent ? Ou alors était-ce justement la peur que cela arrive qui m'avait fait le fuir ? J'essayai de repenser aux raisons de ma prise de distance, mais tout ce qui me venait à l'esprit, c'était combien je ne voulais plus m'investir avec un loup-garou, quel qu'il soit.

Avait-il fait quelque chose de particulier pour me contraindre à la soumission ? Et si c'était le cas, était-ce simplement physique ou surnaturel, cela relevait-il de la science ou de la magie ? Si j'avais su ce qui allait se passer, aurais-je été en mesure de résister ?

Et à qui pouvais-je poser ce genre de questions ?

Je remarquai la voiture garée dans l'allée. Samuel était revenu de sa permanence aux urgences.

Lui, il saurait. Le tout était de trouver la manière de le lui demander. C'est dire à quel point cette histoire m'avait secouée : je m'apprêtais à demander à un loup-garou qui n'attendait que la première occasion pour me demander de sortir avec lui de quelle façon un autre loup-garou avait fait en sorte que je le désire. En général, je ne suis

pas si idiote que ça.

Je me demandais d'ailleurs si mon plan était vraiment raisonnable en arrivant sous le porche. J'ouvris la porte et fus frappée par un vent glacial.

Mon vieux climatiseur mural réussissait à maintenir la température de ma chambre cinq degrés en dessous de la température extérieure, ce qui me convenait parfaitement.

J'aime avoir chaud, contrairement à la plupart des loups. C'était pour cette raison que Samuel avait acheté et installé lui-même une nouvelle pompe à chaleur. Mais comme c'était un colocataire agréable, il laissait en général la température au niveau où je l'avais laissée.

Je regardai le thermostat et m'aperçus que Samuel l'avait baissé au maximum. Il faisait dans les cinq degrés à l'intérieur, un sacré exploit quand on savait qu'il faisait plus de trente-cinq dehors et que mon mobil-home construit en 1978 n'était pas des mieux isolés. Je tournai le bouton pour rétablir une température plus raisonnable.

— Samuel ? Pourquoi as-tu baissé autant le thermostat ? demandai-je en laissant tomber ma veste de keikogi sur le canapé.

Pas de réponse. Pourtant, il devait m'avoir entendue. Je traversai la cuisine pour me rendre

dans le couloir. La porte de Samuel était poussée, mais pas complètement fermée.

— Samuel ? fis-je en poussant la porte juste assez pour voir qu'il était allongé sur son lit, toujours vêtu de sa blouse et dégageant une odeur de désinfectant et de sang.

Il avait couvert ses yeux de son bras.

— Samuel ? répétai-je en m'immobilisant dans l'encadrement de la porte, le temps de donner une chance à mon nez de détecter ce qui n'allait pas.

Mais je ne reniflai rien d'habituel : ni peur ni colère. On aurait dit qu'il sentait quelque chose d'autre… la douleur ?

— Samuel, ça va ?

— Tu sens l'odeur d'Adam.

Il ôta son bras de devant ses yeux, et je vis qu'ils étaient en forme de loup, aussi blancs que la neige et ceints d'un cercle d'ébène.

Samuel n'est actuellement pas parmi nous, me dis-je en essayant de ne pas paniquer ou faire quoi que ce soit d'inconsidéré. Comme tous les enfants d'Aspen, j'avais souvent joué avec le loup de Samuel. Je ne compris que bien plus tard combien cela aurait été dangereux avec n'importe quel autre loup. Néanmoins, je me serais sentie bien plus à mon aise si ces yeux de loup avaient

appartenu à un corps de loup. Le fait qu'il les ait sous forme humaine ne signifiait qu'une seule chose : c'était le loup qui contrôlait Samuel.

J'avais souvent vu des jeunes loups perdre la maîtrise d'eux-mêmes. Si cela arrivait trop souvent, ils devaient être éliminés, aussi bien dans l'intérêt de la meute que dans celui de leur entourage. Je n'avais vu Samuel se laisser aller qu'une seule fois – et c'était à la suite d'une attaque vampirique.

Je me laissai tomber par terre, m'assurant que ma tête était plus basse que la sienne. C'était toujours un sentiment curieux que de s'offrir à quelqu'un susceptible de vous sauter à la gorge. Et maintenant que j'y pensais, c'était déjà avec Samuel que j'avais dû m'y résoudre. Mais au moins, ici, je ne me soumettais que dans mon propre intérêt et non parce que je ne pouvais résister au besoin de me soumettre à un dominant. Je faisais juste semblant, je ne répondais pas à un instinct profondément enfoui.

En y pensant, je pris conscience d'à quel point c'était vrai : je n'avais jamais ressenti le besoin de me recroqueviller devant Samuel. En d'autres circonstances moins inquiétantes, cela m'aurait remplie de joie.

— Désolé, chuchota Samuel en recouvrant ses yeux de son bras. J'ai eu une dure journée. Un accident sur la 240, au niveau de l'ancienne bretelle d'accès. Deux mômes de dix-huit et dix-neuf ans dans la première voiture, une mère et son bébé dans la deuxième. Ils sont tous dans un état critique. L'espoir qu'ils s'en sortent est mince.

Cela faisait très longtemps qu'il était médecin. Je ne voyais pas ce que cet accident avait eu de si particulier pour le mettre dans cet état. Je l'encourageai à continuer.

— Il y avait énormément de sang, finit-il par dire. Le bébé était couvert de coupures à cause du verre, il a fallu trente points de suture pour que l'hémorragie cesse. L'une des infirmières vient d'arriver dans le service. Elle a dû sortir au milieu de l'opération – ensuite, elle m'a demandé comment je faisais pour garder mon calme quand les victimes étaient des bébés. (Son ton devint amer, d'une manière que je ne lui connaissais pas.) J'ai failli lui dire que j'avais souvent vu pire – et qu'il m'était arrivé d'en manger. Ce bébé n'aurait été qu'un amuse-bouche, pour moi.

J'aurais pu le laisser seul à cet instant. Il avait assez repris le contrôle pour que je n'aie pas à m'inquiéter d'une éventuelle attaque. Mais je ne

pouvais décemment le laisser dans cet état. Je rampai vers lui, surveillant tout indice laissant penser qu'il allait me fondre dessus, et posai doucement ma main sur la sienne. Il ne sembla pas s'en rendre compte.

S'il avait été un jeune loup, j'aurais su quels mots utiliser. Mais c'était justement le rôle de Samuel au sein de la meute que d'aider les jeunes loups à maîtriser leurs instincts. Rien de ce que je pouvais dire ne pouvait l'aider : il connaissait lui-même les bons mots.

— Les loups sont des animaux raisonnables, finis-je par dire, pensant que c'était la tentation de dévorer le bébé qui le dérangeait tant. Tu n'es pas du genre à manger n'importe quoi. Je ne t'imagine pas sautant sur la table d'opération et dévorant qui que ce soit si tu n'as pas faim.

C'était presque mot pour mot le discours qu'il tenait aux jeunes loups.

— Je suis tellement fatigué, dit-il d'une voix qui me fit passer un frisson dans le dos. Trop fatigué. Je crois qu'il est temps que je me repose.

Il ne parlait pas d'une bonne nuit de sommeil ou de fatigue physique.

Les loups-garous ne sont pas immortels, l'âge n'a simplement aucune prise sur eux. Mais le

temps est aussi leur ennemi. Après avoir vécu parfois pendant des siècles, m'avait dit l'un d'entre eux, plus rien n'a d'importance et la mort semble plus séduisante que la perspective d'un autre jour en vie. Or Samuel était très vieux.

Le Marrok, qui était aussi le père de Samuel, avait pris l'habitude de m'appeler tous les mois pour « prendre des nouvelles ». Pour la première fois, il m'apparut que ce n'était pas moi qu'il surveillait, mais son fils.

— Cela fait combien de temps que tu es dans cet état ? dis-je en grimpant centimètre par centimètre sur son lit, de manière à ne pas le surprendre. Est-ce parce que tu craignais de ne pouvoir le cacher à Bran que tu as quitté le Montana ?

— Non. C'était parce que je voulais être avec toi.

Il ôta de nouveau son avant-bras de devant ses yeux. Ceux-ci avaient repris couleur humaine, ils étaient à présent bleu-gris.

— Vraiment ? lui demandai-je, sachant que ce n'était pas entièrement vrai. Ton loup, oui, il doit encore me vouloir comme compagne, mais toi, je ne pense pas. Pourquoi as-tu quitté le Marrok pour venir ici ?

Il me tourna le dos. Je ne bougeai pas, ne

voulant pas qu'il se sente étouffer. J'attendis juste qu'il réponde. Ce qu'il finit par faire :

— J'allais vraiment mal, à mon retour du Texas. Mais quand tu es revenue, c'est soudain allé mieux. Jusqu'à ce bébé.

— Tu as parlé de ça à Bran ?

Encore aurait-il fallu que je sache ce que *ça* était. Je posai mon front contre son dos, le réchauffant de mon souffle. Samuel considérerait le suicide comme un acte lâche, me rassurai-je, or il détestait les lâches. Certes, je ne voulais plus être amoureuse de lui – pas après ce que nous nous étions mutuellement fait subir –, mais je ne voulais pas le perdre non plus.

— Le Marrok est au courant, murmura-t-il. Il est au courant de tout. Les autres étaient persuadés que j'étais le même, en revanche. Mon père savait que quelque chose clochait chez moi. J'allais partir, mais tu es arrivée.

Si même Bran n'y pouvait rien, qu'est-ce que j'étais censée faire ?

— Tu as quitté la meute pendant très longtemps, dis-je avec précaution. (Il s'était enfui peu de temps après moi, et avait passé le plus clair de ces quinze années seul.) Bran m'a raconté que tu avais passé ton temps au Texas en loup

solitaire.

Les loups ont un besoin vital de leur meute. Ceux d'entre eux qui choisissaient la solitude étaient souvent des êtres étranges, parfois aussi dangereux pour eux que pour les autres.

— C'est vrai, admit-il.

Tout son corps se tendit soudain comme s'il s'attendait à prendre un coup. J'en conclus que j'étais sur la bonne voie.

— Ce n'est pas facile de rester seul des années durant.

Je me déplaçai de manière à pouvoir l'enlacer, mes jambes se calant derrière les siennes, et glissai mon bras libre autour de sa taille, le rassurant d'une pression de la main sur le ventre, pour qu'il sente bien qu'il n'était pas seul, au moins ici, dans cette maison.

Il se mit à trembler, assez fort pour secouer tout le lit. Je resserrai mon étreinte, mais restai silencieuse. J'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir. Certaines blessures ont besoin d'être nettoyées pour guérir, quand d'autres cicatrisent mieux sans la moindre intervention.

Il joignit ses mains sur la mienne et avoua :

— Je me cachais des loups. Je restais dissimulé parmi les humains. Et j'essayais aussi de me

cacher de moi-même. Ce que je t'ai fait subir était ignoble, Mercedes. Je me disais qu'il ne fallait pas attendre. Que je ne pouvais permettre à quiconque de t'enlever à moi. Il fallait que tu sois mienne afin que mes enfants aient une chance de survie, mais j'avais parfaitement confiance d'abuser de toi. Tu étais trop jeune pour pouvoir te défendre contre moi.

Je frottai mon nez contre son dos en signe de compréhension, mais ne dis pas un mot. Il avait raison, et je le respectais trop pour lui mentir.

— J'ai trahi ta confiance, ainsi que celle de mon père. Et cela, je ne pouvais vivre avec. Il fallait que je m'en aille. Je suis donc parti à l'autre bout du pays et j'ai voulu recommencer une nouvelle vie. J'étais l'étudiant de première année Samuel Cornick, tout droit arrivé de sa ferme avec un magnifique diplôme de fin d'études forgé de toutes pièces. Je ne me permettais d'être moi-même qu'au moment de la pleine lune.

Je sentis son ventre se contracter à deux reprises.

— A l'école de médecine, j'ai rencontré une fille. Elle te ressemblait un peu, calme, avec un sens de l'humour subtil. Et même physiquement, il y avait des points communs. J'ai cru que c'était une

deuxième chance pour moi, une chance de me racheter. Ou bien j'avais déjà oublié ce qui s'était passé. Nous fûmes d'abord amis, nous étudions ensemble, puis cela a évolué et nous nous sommes installés ensemble.

Je me doutais de ce qu'il allait me raconter, car c'était la pire chose qui aurait pu arriver à Samuel. Je sentais des larmes juste sous la surface de sa voix qu'il gardait néanmoins la plus neutre possible.

— Nous avions pris nos précautions, mais visiblement, pas assez. Elle est tombée enceinte, dit-il d'un ton lugubre. Nous étions en plein internat, tellement occupés que nous avions à peine le temps de nous dire bonjour le matin. Elle ne s'en rendit compte qu'après trois mois, elle avait mis les symptômes sur le compte du stress. J'étais tellement heureux.

Samuel adorait les enfants. J'avais quelque part dans mes cartons une photo de lui, portant une casquette de base-ball, avec une petite fille de cinq ans, Elise Smithers, sur le dos, qui le montait comme un poney. Il avait abandonné tout ce en quoi il croyait parce qu'il pensait que, contrairement à une louve ou à une humaine, je pourrais lui donner des enfants viables.

J'essayai de ne pas lui montrer que je pleurais, moi aussi.

— Nous étions donc tous les deux internes, dit-il d'un ton étrangement calme. C'est épuisant et terriblement stressant, avec des horaires de fou. Je travaillais pour un chirurgien orthopédique à presque deux heures de voiture de chez nous. Un soir, en rentrant, j'ai trouvé un message.

Je le serrai encore plus fort dans mes bras, comme pour empêcher ce qui s'était déjà passé.

— Un enfant aurait posé trop de problèmes pour ses études. Elle était prête à recommencer plus tard, une fois installée, une fois que nous aurions de l'argent. Plus tard…

Il continua son récit, mais il parlait à présent une autre langue, dont les syllabes fluides semblaient mieux convenir pour exprimer sa douleur.

La vraie malédiction d'une longue vie, c'est que tout le monde meurt autour de soi. Il faut une force certaine pour arriver à survivre, et encore plus pour en avoir l'envie. Bran m'avait dit, une fois, que Samuel avait vu beaucoup trop de ses enfants mourir.

— Ce bébé, ce soir…

— Il va s'en sortir, lui répondis-je. Grâce à toi. Il

deviendra un homme grand et fort.

— Je vivais comme n'importe quel étudiant, Mercy, continua-t-il. Je faisais semblant de ne pas avoir un sou. Je me demande, tu sais… si elle avait su que j'étais riche, aurait-elle tué notre enfant ? J'aurais arrêté mes études pour m'en occuper. Est-ce que je n'ai pas ma responsabilité là-dedans ?

Il se recroquevilla autour de ma main, comme s'il avait reçu un coup de poing dans l'estomac. Je me contentai de le tenir dans mes bras.

Il n'y avait rien que je puisse dire pour améliorer la situation. Il savait aussi bien que moi les probabilités pour que cet enfant particulier arrive à terme. Cela n'avait aucune importance, il n'avait pas eu la moindre chance.

Je tenais toujours Samuel entre mes bras à l'heure où le soleil se coucha, tentant de le réconforter du mieux que je pouvais.

Chapitre 6

Je laissai Samuel dormir et préparai des sandwichs au thon pour le dîner, le genre que je pouvais garder au frigo au cas où il se réveillerait affamé. Mais il était toujours dans sa chambre quand j'allai me coucher.

Je réglai mon radio-réveil deux heures après l'heure habituelle. C'était samedi, le lendemain, soit mon jour de fermeture officielle. J'avais un peu de travail, mais rien d'urgent, et Gabriel n'était pas censé arriver avant 10 heures.

M'agenouillant près du lit pour ma prière du soir, je suppliai Dieu d'aider Warren et Stefan à capturer le démon, comme c'était devenu habituel ces derniers jours. Ce soir-là, je rajoutai aussi une prière pour Samuel. Puis, après un moment d'hésitation, je priai pour Adam. Je ne pensai pas *vraiment* que c'était sa faute s'il m'avait transformée en lavette soumise.

Bien qu'ayant tout fait pour me lever tard, je me réveillai en fait juste avant que le soleil se lève,

tout simplement parce que l'on toquait à ma fenêtre. Je fourrai la tête sous mon oreiller.

— Mercy, dit l'agresseur de ma fenêtre tout bas, mais je reconnus néanmoins sa voix : Stefan.

Je me frottai les yeux :

— Est-ce que tu fais preuve de reconnaissance ? T'as intérêt, parce que je ne me sens pas particulièrement d'humeur à affronter l'ingratitude.

Je suis la seule autorisée à me moquer de mon propre prénom, à part si je suis de super bonne humeur. Ou que c'est moi qui commence.

— Oh ! oui, merci, merci, Mercy ! l'entendis-je rire. J'espère que ma gratitude est assez grande pour éviter le châtiment et obtenir quelque pièce.

— Des pièces ? demandai-je d'un air faussement surpris. Tu as besoin d'argent ? Je peux te faire un chèque, si tu veux, je n'ai que quelques dollars en liquide.

— Juste une pièce pour dormir, chérie. Tu veux bien m'offrir le gîte ?

— Bien entendu, dis-je en rejetant les couvertures et en allant ouvrir à Stefan.

Ce n'était donc pas pour cette fois-ci que je ferais la grasse matinée.

Le ciel était déjà zébré des premières griffures du soleil levant quand j'ouvris la porte.

— Dis-moi, tu rentres bien tard, Stefan, dis-je en articulant particulièrement son nom, de manière que Samuel, qui m'avait probablement entendue ouvrir la porte, ne s'inquiète pas.

Stefan ne semblait pas pressé, mais il ne perdit néanmoins pas de temps sur le pas de ma porte.

Je ne l'avais plus vu depuis la nuit de son procès. Il avait l'air fatigué. Ses épaules semblaient porter tout le poids du monde et ses mouvements étaient dépourvus de leur énergie habituelle.

— J'ai renvoyé Daniel à l'essaim, mais il y avait une information que je devais vérifier. Je pensais que j'avais le temps, mais mes pouvoirs ont tendance à diminuer avec l'approche du jour, et je me suis donc retrouvé sur ton seuil (son visage se plissa en un sourire) prêt à te témoigner ma gratitude par autant de « merci » qu'il était nécessaire.

Je l'accompagnai à ma chambre :

— Je croyais que tu travaillais en équipe avec Warren et Ben. Ne pouvaient-ils pas se charger de ça ?

— Je les avais déjà renvoyés chez eux. Ils avaient du travail aujourd'hui et même les loups-

garous ont besoin de sommeil.

— Ils travaillent le samedi ?

— Warren devait faire quelque chose pour son ami avocat et Ben avait une tâche qu'il ne pouvait accomplir pendant les heures de travail du reste du monde.

Ben était un *geek*, un génie de l'informatique qui travaillait au Laboratoire national du Nord-Ouest Pacifique. C'était Darryl, le premier lieutenant d'Adam, qui lui avait permis d'obtenir ce travail, et d'après ce qu'il en ressortait Ben était un *nerd*[1] très correct. Je crois que cela avait surpris Darryl, et Dieu sait qu'il n'y était pas habitué.

J'ouvris la porte du placard : la couverture et l'oreiller qu'il avait utilisés l'autre fois s'y trouvaient encore et je lui demandai :

— Tu es sûr que le démonologue est toujours dans le coin ? Il a très bien pu quitter la région.

Le visage de Stefan prit une teinte lugubre :

— Regarde les infos, me dit-il seulement avant d'entrer dans le placard et de tirer la porte sur lui.

Le terrible accident de la route qui avait tant

1 terme anglais désignant une personne solitaire et intelligente, à la fois socialement handicapée et passionnée par des sujets liés à la science et aux techniques. (*NScan*)

marqué Samuel fit la une des informations. Suivi de la mort violente de trois jeunes hommes qui s'étaient entre-tués et d'un sujet sur la vague de chaleur qui frappait la région depuis quinze jours et ne montrait aucun signe de faiblesse dans les jours à venir. Puis il y eut un reportage sur un festival qui se tenait dans le parc Howard-Amon ce week-end.

Devinant que Littleton n'avait rien à voir avec un festival artistique ou avec la canicule (tout du moins espérais-je qu'il n'avait pas la puissance pour influer sur le temps), je m'intéressai plus particulièrement au reportage à propos des trois morts.

C'est probablement la drogue qui explique cette tragédie, expliqua le journaliste alors que derrière lui trois corps enveloppés dans des sacs étaient évacués sur des civières. Et plus particulièrement le *crystal meth*. Ces six derniers mois, la police a fait fermer trois laboratoires dans les Tri-Cities. D'après certains témoignages, les événements d'hier soir ont eu lieu dans l'un de ces laboratoires, lorsqu'une des victimes a fait une réflexion désagréable à propos de la petite amie d'une autre victime. Comme ils étaient tous drogués, leur dispute s'est transformée en une bagarre d'une violence extrême qui a fait trois morts. Deux

personnes sont en garde à vue concernant ces événements.

La bonne nouvelle était que tous les patients de Samuel semblaient avoir survécu à l'accident, même si le bébé était toujours dans un état critique.

J'éteignis la télévision, me versai des céréales dans un bol et allai m'asseoir à mon bureau, dans la chambre d'amis, pour surfer sur Internet en prenant mon petit déjeuner.

Je trouvai encore moins d'informations sur le triple meurtre sur le Web que dans le reportage télévisé. Sur une impulsion, je lançai une recherche sur Littleton et tombai sur son site de voyance par tarot pour 19,95 $, cartes de crédit acceptées, pas de chèques. Il n'avait pas grande confiance en l'humain, notre démonologue.

Puis je commençai à fouiner à la recherche d'informations sur les démons et les démonologues sur Google, vu qu'Elizaveta refusait de m'en dire plus, et me retrouvai ensevelie sous un tombereau d'informations aussi inutiles que contradictoires.

— Décidément, n'importe quel imbécile peut faire un site Internet ! grommelai-je en éteignant mon ordinateur.

Médée, qui léchait le fond de lait dans mon bol, eut un miaulement de sympathie puis commença à faire sa toilette. Le bol vide à la main, je coulai un œil dans la chambre de Samuel, mais il ne s'y trouvait pas. Il n'était pourtant pas censé travailler aujourd'hui.

Cela m'inquiéta, mais je n'étais pas sa mère. Il n'avait pas plus à me tenir au courant de ses moindres mouvements que moi je n'avais à le tenir informé des miens. Je ne pouvais donc pas mettre mon nez dans ses affaires, quelle que soit l'inquiétude que je ressentais. J'avais cela bien présent à l'esprit quand je rédigeai ce mot :

« S. dort dans mon placard.

Je pars travailler jusqu'à pas d'heure.

Passe si tu as besoin de quoi que ce soit.

Moi. »

Je laissai le message sur son lit, passai mon bol sous l'eau avant de le mettre dans le lave-vaisselle. J'allais sortir quand la vue du téléphone juste à côté de la porte me fit m'interrompre.

Samuel était mal hier soir ; je savais que son père voudrait être au courant. Je considérai le téléphone en hésitant. Je n'étais pas une taupe. Si Samuel avait voulu que le Marrok soit au courant, il serait resté à Aspen Creek. Il avait son propre

téléphone portable : il pouvait donc appeler Bran s'il en ressentait le besoin. Ce qui n'interviendrait que lorsque les poules auraient des dents. Samuel m'avait beaucoup appris en matière d'indépendance, ce qui n'était pourtant pas un trait typique chez les loups-garous.

Bran pouvait peut-être nous aider. Mais ce ne serait pas correct de l'appeler dans le dos de Samuel. J'eus un instant d'hésitation, puis me souvins que Samuel ne s'était pas privé d'appeler Zee pour vérifier comment je me portais.

Je décrochai et composai un numéro avec l'indicatif du Montana.

— Oui ?

Sauf s'il le décidait, la voix de Bran n'avait rien à voir avec celle qui aurait dû être celle du loup-garou le plus puissant d'Amérique du Nord. On aurait plutôt dit celle d'un charmant jeune homme. C'était la couverture de Bran, ce côté cordial et gentil. Les loups avaient tendance à le sous-estimer, ce qui était stupide. Moi je savais ce que ce masque cachait.

— C'est moi, répondis-je. J'appelle à cause de Samuel.

Il attendit en silence.

Je commençai à parler puis m'interrompis.

J'avais cruellement conscience que ce que m'avait dit Samuel la veille était théoriquement sous le sceau du secret.

— Mercedes ! gronda Bran, cette fois pas du tout d'une voix de gentil garçon.

— Il n'allait pas bien hier soir, lui répondis-je enfin. Tu sais ce qui s'est passé au Texas ?

— Il refuse d'en parler.

Je commençai à marteler de mes ongles le plan de travail de ma cuisine avant de me rendre compte que cela me rappelait trop la Maîtresse des vampires.

— Il faut que tu lui demandes ce qui s'est passé, lui dis-je.

Bran a pour règle de ne pas interroger les gens sur leur passé. Cela avait à voir avec le fait qu'il était très vieux, mais surtout qu'il était un loup. Les loups sont très concentrés sur l'ici et le maintenant.

— Il va bien ?

— Je ne sais pas.

— Y a-t-il eu des morts ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Non. Rien de ce genre. Je n'aurais pas dû appeler.

— C'est mon fils, me rassura-t-il d'un ton radouci. Tu as bien fait de m'appeler. Mercy, vivre dans la même ville qu'un démonologue ne va pas faire de lui le colocataire le moins dangereux, surtout s'il ne va pas bien en général. Il faudrait peut-être que tu songes à rester chez Adam jusqu'à ce qu'ils capturent ce chevaucheur de démon.

— Chevaucheur de démon ? répétai-je, bien que plus concentrée sur le reste de ce qu'il avait dit.

— Démonologue, en opposition aux possédés, qui, eux, sont chevauchés par le démon. Aucun n'est vraiment préférable à l'autre, même si le chevauché est plus facilement repérable que le chevaucheur. Il a tendance à se trouver au centre du carnage plutôt qu'à sa marge.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Que les démonologues attirent la violence ? m'écriai-je.

J'aurais dû demander des informations à Bran depuis bien longtemps.

— Autant qu'un verre d'eau sucrée les frelons. Ils attirent la violence, le sang et toutes sortes de forces maléfiques. Tu crois que j'ai demandé à Adam de mettre ses loups à disposition des vampires parce que j'apprécie ces derniers ?

À vrai dire, je croyais que Warren et Ben s'étaient portés volontaires.

— S'il y a un démonologue dans le coin, tous les loups vont devoir prêter la plus grande attention à la maîtrise de leurs instincts. Alors, évite de les titiller, Mercy. Surtout les jeunes. Tu risquerais d'en sortir gravement blessée… ou morte.

Cela faisait des années qu'il m'avertissait sur la nécessité de « ne pas titiller » les loups. Je ne comprenais pas pourquoi. Je n'étais pas idiote. Je prenais toujours toutes les précautions du monde quand je tourmentais un loup-garou. Puis je me souvins des yeux de Samuel, la veille au soir, et promis sincèrement :

— J'éviterai de titiller qui que ce soit.

Il se contenta de répondre :

— Tu es une brave fille.

Puis il raccrocha. Comme s'il ne lui avait même pas traversé l'esprit que je pouvais faire exactement le contraire de ce que j'avais promis. Bran n'avait pas souvent besoin de s'inquiéter que les gens n'obéissent pas à ses ordres. J'étais l'exception. Il semblait l'avoir oublié.

C'était une bonne chose qu'il n'y ait pas de loups-garous à taquiner dans le coin. J'étais assez adulte pour ne pas me chamailler avec un loup-garou juste parce que Bran m'avait ordonné le contraire, mais quand même… Je n'aurais pas

chatouillé Samuel dans son état, mais disons qu'il valait mieux que Ben ne soit pas là.

Bien qu'il ne soit même pas 8 heures du matin, une voiture m'attendait déjà dans le parking, un cabriolet Mazda MX5 bleu ciel. Même après notre discussion de la veille, Adam avait envoyé Honey pour me surveiller.

Parfois on se demande ce qui passe par la tête des parents quand ils nomment leurs enfants. Je connaissais une Helga qui faisait un mètre cinquante pour quarante kilos toute mouillée. Mais parfois, ils tombaient juste.

Les cheveux de Honey se déroulaient jusqu'aux reins en longues lianes d'un brun doré. Son visage était tout entier fait de courbes subtiles et de moues sexy, le genre de visage qu'on verrait bien au-dessus d'une tenue de pom-pom girl professionnelle, bien que je n'aie jamais vu Honey vêtue autrement qu'avec classe.

— Cela fait une heure et demie que j'attends, dit-elle d'un ton courroucé en sortant de sa voiture.

Ce matin, elle était vêtue d'un short en lin crème, qui devait se tacher au moindre contact. Si elle m'agaçait trop, je pourrais toujours l'attaquer à la burette.

— C'est samedi, lui dis-je aimablement, rassérénée par mes pensées d'agression huileuse. Le samedi, je n'ai pas d'horaires. Néanmoins, je suis assoiffée de justice. Tu as dû attendre pour rien, je te propose en échange de rentrer chez toi pour le reste de la journée. Qu'en penses-tu ?

Elle leva un sourcil impeccablement épilé et ronronna :

— J'en pense qu'Adam m'a demandé de venir m'assurer que le croque-mitaine ne venait pas te manger. Et même si j'adorerais que cela arrive, je ne désobéis pas à l'Alpha.

Il y avait vraiment plein de raisons pour lesquelles je ne l'aimais pas, cette Honey.

La voiture sur laquelle je travaillais avait besoin d'un nouveau démarreur. C'est ainsi que cela commença, et trois heures plus tard j'étais toujours en train de fouiller dans les cartons poussiéreux de pièces, évidemment pas étiquetés, qui encombraient un cagibi extérieur, seul îlot de désordre dans l'ordre que faisait régner Gabriel sur mes réserves.

Quelque part par là devraient se trouver trois démarreurs compatibles avec une Fox de 1987, informai-je Gabriel en m'épongeant le front avec ma manche.

J'avais beau apprécier la chaleur, le mercure avait tout de même dépassé les quarante degrés.

— Si tu me disais que là-dedans se trouvent Excalibur et même le Saint-Graal, je te croirais, plaisanta Gabriel.

Il n'était venu m'aider qu'après avoir terminé la commande de pièces et avait encore assez d'énergie pour être d'humeur plaisante.

— Tu ne veux vraiment pas que j'aille au magasin de pièces détachées et que je t'en prenne un ?

— Bon, d'accord, dis-je en laissant tomber sur le sol du cagibi une boîte pleine d'un assortiment d'écrous divers.

Je refermai la porte du local à clé, même s'il aurait peut-être été judicieux de le laisser ouvert, des fois que des cambrioleurs viennent gentiment me le vider.

— Profites-en pour nous acheter à manger sur le chemin. Il y a un camion à tacos sympa près du lavage de voitures sur la Première.

— Je prends quelque chose pour Honey aussi ?

Je glissai un coup d'œil en sa direction : elle était assise dans sa voiture, profitant de l'air conditionné, comme cela avait été le cas depuis que je fouillais dans le cagibi. J'espérais que sa

vidange avait été faite récemment : laisser le moteur tourner aussi longtemps pouvait l'user prématurément.

Elle surprit mon regard et me sourit sans chaleur, la coiffure absolument impeccable. De mon côté, j'étais inondée de transpiration, recouverte de graisse et de poussière, et mon visage avait pris une magnifique nuance de jaune.

— Oui, dis-je à contrecœur. Prends du liquide dans la caisse pour le repas et paie le démarreur avec la carte de crédit du garage.

Gabriel avait déjà pris son envol quand je revins dans le bureau. La climatisation me sembla divine et j'avalai deux verres d'eau avant de me remettre au travail dans l'atelier. Il n'y faisait pas aussi frais que dans le bureau, mais c'était infiniment mieux que dehors.

Honey me suivit à travers le bureau et vint me rejoindre dans le garage, le tout en réussissant à m'ignorer. Je remarquai néanmoins avec une certaine satisfaction qu'elle s'était mise à transpirer à peine sortie du bureau.

J'avais à peine eu le temps de me mettre sérieusement au remplacement de plaquettes de frein quand elle se décida à dire :

— Il y a quelqu'un dans le bureau.

Je n'avais rien entendu, mais je n'étais pas particulièrement attentive. Je m'essuyai vite les mains et me hâtai en direction du bureau. Je n'étais pas officiellement ouverte, mais nombre de mes clients habituels savaient que j'étais là le samedi, la plupart du temps.

Et c'était en effet un visage connu qui m'attendait.

— Monsieur Black, dis-je. Des ennuis avec votre voiture ?

Il commença par me regarder, mais ses yeux firent l'erreur de glisser sur Honey et refusèrent d'en bouger. Cela arrivait assez souvent. Encore une des raisons qui faisaient que je détestais Honey – comme si j'en avais réellement eu besoin.

— Honey, je te présente Tom Black, un journaliste qui veut savoir ce que cela fait de sortir avec Adam Hauptman, prince des loups-garous.

J'espérais l'énerver, mais fut amèrement déçue. Elle se contenta de lui tendre une main délicate en le saluant :

— Monsieur Black.

Il lui serra la main, la regardant toujours fixement, puis sembla retrouver ses esprits. Il s'éclaircit la voix et dit :

— Prince des loups-garous ? Est-ce ce qu'il est ?

— Elle n'est pas autorisée à vous parler, intervint Honey en me faisant comprendre d'un regard que ses paroles s'adressaient avant tout à moi.

Si elle n'y prenait pas garde, sa nature de loup-garou ne resterait pas longtemps un secret. Elle était trop idiote pour se rendre compte que je n'acceptais pas d'ordres. Ni de Bran, ni de Samuel ou Adam, et sûrement pas de Honey.

— Personne ne m'a interdit de parler à la presse, fis-je remarquer à raison.

En fait, tout le monde s'attendait que je sois assez maligne pour ne pas le faire. Mais je m'amusais tellement à torturer Honey que je négligeai l'effet que ma promesse muette aurait sur le journaliste.

— Vous n'aurez pas à le regretter, approuva Black d'un ton similaire à celui d'un vendeur de voitures d'occasion.

Il plongea la main dans son veston et en ressortit une épaisse liasse de billets enserrée dans une pince en or, qu'il posa sur le comptoir. Si Honey ne m'avait pas autant agacée (ainsi qu'Adam, pour me l'avoir imposée), je lui aurais ri au nez. Mais Honey était là, alors je pris une mine avide, me léchant les lèvres.

— Eh bien…, commençai-je à dire.

Honey se tourna vers moi, la voix vibrant rageusement :

— J'espère qu'Adam me laissera te briser le cou.

Ouaip. Honey n'allait pas tarder à voir sa nature de loup révélée au grand jour. C'était même trop facile. J'aurais dû me sentir coupable de l'avoir ainsi provoquée.

Mais je me contentai de rouler de gros yeux et de dire d'un air excédé :

— S'il te plaît !

Black ne prêta aucune attention à Honey et reprit le fil de ses pensées :

— Je voudrais savoir ce que vous pensez de lui en tant que personne. Comment c'est, de sortir avec un loup-garou ? (Il me décocha un sourire charmant, mais ses yeux étaient toujours scrutateurs.) Le public veut savoir.

Cette dernière phrase me fit irrésistiblement penser à un reporter de bande dessinée et détourna mon attention de Honey. Je considérai Black pensivement pendant quelques instants. Il dégageait une odeur d'anxiété – et de colère, pas le genre d'odeur qu'un journaliste sur le point d'obtenir un scoop devrait avoir.

Je repoussai la liasse de billets vers lui :

— Rangez cela. J'en veux un peu à Adam ces temps-ci, alors je ne demanderais pas mieux que de vous dire du mal de lui. (Surtout avec Honey pour assister à ça.) Je vous interdis de me citer, mais la vérité est que, pour un dominant avec une névrose de contrôle, c'est un gars sacrément sympa. Il est honnête, généreux et travaille dur. C'est un père formidable. Il est loyal envers les siens et ces derniers peuvent compter sur lui. Je sais que ça ne fait pas un article passionnant, mais c'est votre problème, pas le mien. Si vous cherchez à déterrer des saletés sur Adam Hauptman, autant que je vous évite de perdre votre temps : il n'y a rien à déterrer.

— Je ne sais quelle réaction j'espérais, mais en tout cas pas celle-là : il ignora la liasse de billets et se pencha par-dessus le comptoir d'un air menaçant :

— Alors comme ça, c'est un bon père ? dit-il d'un ton lourd de sous-entendus.

Son sourire factice s'était évaporé. Je sentais l'angoisse l'emporter sur la colère en lui. Je ne répondis pas. Je n'allais pas diriger l'attention de la presse sur Jesse alors même qu'Adam s'était décarcassé pour la détourner. De plus, l'attitude

étrange du journaliste me laissait penser qu'il y avait autre chose en jeu.

Black ferma brièvement les paupières :

— Je vous en prie, supplia-t-il. C'est important.

Je pris une grande inspiration et sentis la sincérité de ses paroles. C'était même la première fois qu'il était sincère en ma présence. Cela devait effectivement être d'une importance cruciale.

Je passai toutes les possibilités en revue et finis par demander :

— Vous connaissez quelqu'un qui est un loup-garou ?

— Êtes-vous un loup-garou ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je.

Même si j'avais menti, il n'aurait pu le deviner : il était totalement humain. Il dut s'en rendre compte lui-même puisqu'il continua en secouant la tête :

— De toute façon, ça n'a aucune importance. Si vous me dites en quoi vous pensez que c'est un bon père, je vous parlerai des loups-garous que je connais.

C'était la peur que je sentais, à présent. Pas la terreur que l'on ressent quand on affronte un monstre dans l'obscurité, plutôt l'appréhension

qui ronge, le genre de peur que l'on ressent à la perspective d'un événement horrible. Une peur mélangée à la douleur d'une vieille blessure, le même genre de sentiments que dégageait Samuel la veille au soir. Et j'avais été incapable de l'aider vraiment.

Je regardai ce M. Black qui pouvait tout aussi bien ne pas être journaliste du tout.

— Vous promettez de ne pas utiliser ce que je vais vous dire pour un article ? lui demandai-je en faisant abstraction des sourcils désapprobateurs de Honey.

— Vous avez ma parole.

— Êtes-vous journaliste ? dis-je.

Il acquiesça rapidement, d'un air de dire que cela n'était pas important. J'hésitai un instant :

— Je vais vous donner un exemple. A l'heure qu'il est, Adam devrait être en pleins pourparlers avec des représentants fédéraux à propos des lois concernant les loups-garous. Il est dans les négociations délicates jusqu'au cou. Mais quand sa fille a eu besoin de lui, il a tout laissé tomber et est revenu à la maison pour s'occuper d'elle – alors même qu'il ne manque pas de gens de confiance pour se charger de ce genre de missions.

— Elle est pourtant humaine, n'est-ce pas ?

m'interrogea le journaliste. J'ai cru lire qu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfants loups-garous.

Je fronçai les sourcils, ne voyant pas où il voulait en venir :

— Pourquoi cette question ?

Il frotta son visage dans ses mains :

— Je ne sais pas. Cela a-t-il de l'importance ? La traiterait-il différemment si c'était un garou ?

— Non, intervint Honey.

L'attitude de Black était si intéressante que je l'avais totalement oubliée.

— Non, reprit-elle. Adam prend soin des siens, qu'ils soient loups, humains ou autres. (Elle me regarda plus particulièrement.) Même quand on ne lui demande rien.

Cela me fit un effet bizarre d'échanger un sourire non contraint avec elle et je me repris immédiatement. Je crois qu'elle pensait de la même manière, puisqu'elle tourna la tête brusquement de l'autre côté.

— Ou qu'on ne lui appartient pas, conclus-je à son adresse. (Puis je me retournai vers Black.) Dites-m'en plus sur vos loups-garous.

— Il y a trois ans, ma fille a survécu à une attaque par un loup-garou errant, dit-il

précipitamment, comme si cela rendait la chose plus facile. Elle avait dix ans.

— Dix ans ? murmura Honey. Et elle a survécu ?

Comme elle, je n'avais jamais entendu parler de quelqu'un d'aussi jeune ayant survécu à une attaque lycanthrope. Et encore moins une petite fille. Les femmes supportent moins bien le Changement que les hommes. C'était la raison pour laquelle la meute ne comprenait que trois femmes pour approximativement dix fois plus de mâles.

Perdu dans sa tragédie, Black ne sembla pas entendre le commentaire de Honey.

— Il y avait un autre loup-garou aux alentours. Il a tué l'agresseur de ma fille avant qu'il puisse l'achever. Il nous l'a ramenée et nous a donné quelques conseils quant à l'attitude à tenir. Il m'a conseillé de la cacher. Il m'a dit que cela pouvait être dur, une si jeune fille au sein d'une meute.

— Oh ! là oui, acquiesça Honey avec ferveur. (Voyant l'interrogation dans mon regard, elle s'expliqua :) Les femelles non appariées appartiennent à l'Alpha. Avec les instincts de loup, ce n'est pas si grave (mais ses yeux disaient le contraire), même si l'on n'apprécie pas plus

l'Alpha que ça. Mais une fille si jeune… je ne suis pas certaine qu'un Alpha l'épargnerait.

Elle eut un long soupir tremblant et conclut, comme pour elle-même :

— Je sais que cela apporterait même un plus à certains d'entre eux.

Black approuva d'un mouvement de la tête, comme s'il savait déjà tout cela. Pour moi, en revanche, c'était une nouvelle. Moi qui pensais que je connaissais tout sur les loups-garous…

— Que s'est-il passé lors de sa première métamorphose ? demandai-je.

Les humains ne sont pas souvent équipés pour maîtriser un loup fraîchement transformé.

— J'ai construit une cage dans la cave, répondit-il. Et à chaque pleine lune, je l'y enferme, attachée par une chaîne.

À chaque pleine lune, même après trois ans ? m'étonnai-je. Elle aurait dû apprendre à maîtriser son loup depuis tout ce temps-là.

— Il y a deux mois, elle a brisé sa chaîne, dit-il avec l'air d'un homme malade. Alors, j'en ai acheté une plus grosse… mais là, ma femme m'a dit qu'elle avait commencé à creuser un trou dans le ciment. J'étais à Portland, pour une conférence, alors j'ai appelé le loup-garou qui l'avait sauvée. Il

m'a dit qu'elle devenait de plus en plus puissante, et qu'il fallait que je lui trouve une meute, mais pas celle de notre ville, qui serait une mauvaise idée. Quand je lui ai dit où je me trouvais, il m'a donné le nom d'Adam Hauptman – et le vôtre.

J'étais vraiment désolée pour sa fille – et pour lui. D'autant plus que trouver un Alpha qui n'abuserait pas d'elle serait une partie de plaisir comparé à ce qui l'attendait si elle n'avait toujours pas réussi à dompter son loup. Le sort de ceux qui ne savaient pas se contrôler était simple : ils étaient exécutés par leur Alpha de manière qu'ils ne fassent courir aucun danger à qui que ce soit.

Je n'avais pas envie de refiler à Adam la responsabilité de devoir tuer une jeune fille.

— Il se peut qu'il y ait quelqu'un plus près de chez vous, lui répondis-je. Laissez-moi passer un coup de fil.

— Non ! s'écria Black en reculant de deux pas.

Ce n'était peut-être pas un loup-garou, mais il était rapide. Je ne remarquai le pistolet qu'une fois dans sa main.

— Il est chargé de balles en argent, prévint-il.

La pointe de terreur qui transparaissait dans sa voix me donnait envie de lui tapoter le dos pour l'assurer que tout irait bien – enfin, s'il ne me

tirait pas dessus et si Honey ne le massacrait pas.

Je ne pensais pas qu'il soit habitué aux situations de combat, puisqu'il ignora Honey et maintint le canon de l'arme sur moi.

— Il ne va pas tirer, dis-je en la voyant bouger. Tout va bien, monsieur Black. Je n'ai aucune intention de mentionner votre nom. Votre contact vous a-t-il parlé du Marrok, par hasard ?

Il secoua la tête en signe de dénégation. Honey resta immobile, le regard rivé sur l'arme.

— D'accord. Le Marrok, c'est, en gros, l'Alpha de tous les Alphas.

Qu'il y ait un dirigeant des loups-garous était à peine plus qu'un secret de Polichinelle. Tout le monde avait bien conscience que quelqu'un devait tirer les ficelles des loups-garous, et les spéculations allaient bon train quant à l'identité de cette personne. Je n'avais donc pas violé un tabou innommable.

Néanmoins, Bran n'avait pas rendu son existence publique : dans l'éventualité où les choses tourneraient mal, il voulait que le sanctuaire qu'il avait établi là-haut dans les montagnes du Montana reste intact. Et même s'il avait fait son *coming out*, personne n'aurait deviné que c'était lui, le Marrok. Le fait de ne pas être

remarquable était l'un des plus grands talents de Bran, et celui qu'il préférait.

— Il saura mieux que n'importe quel loup solitaire quels Alphas sont susceptibles de s'occuper correctement de votre fille et lesquels il vaut mieux éviter. C'est justement son rôle de faire en sorte que chaque loup-garou soit en sécurité, en particulier les plus fragiles, comme votre petite fille.

Et de faire aussi en sorte que ceux qui sont incapables de se maîtriser soient éliminés rapidement et sans douleur, avant qu'ils se mettent à tuer des gens, genre leurs parents ou leurs amis.

— D'accord, finit-il par dire. Appelez-le. Mais si vous dites quoi que ce soit qui ne me plaît pas, je vous tue.

Je le pris au sérieux : il avait l'air d'un homme dos au mur. Honey se rapprocha insensiblement, presque assez pour pouvoir lui sauter dessus avant même qu'il ait le temps d'appuyer sur la détente. Presque. Si elle voulait bien faire un effort.

Je sortis mon téléphone portable et composai le numéro.

— Allô ? répondit une voix féminine.

Mince ! c'était la femme de Bran et elle ne

m'appréciait pas beaucoup. Pas du genre Honey, plutôt du genre « si tu me tombes entre les pattes, je te zigouille ». Elle avait d'ailleurs essayé de la faire à plusieurs reprises. C'était à cause d'elle que je préférais appeler Bran sur son portable plutôt qu'à la maison.

— C'est Mercedes, dis-je d'un ton ferme. J'appelle pour raisons officielles, je dois parler à ton mari.

J'entendis la voix de Bran derrière, pas assez pour savoir ce qu'il disait, mais l'autorité de son ton ne trompait pas. Il y eut quelques « clics », des bruits impossibles à identifier, puis la voix de Bran retentit à l'autre bout de la ligne.

— Que puis-je faire pour toi ? dit-il d'un ton égal alors même que j'entendais sa compagne japper d'un ton agressif derrière lui.

J'expliquai brièvement la situation. Je ne lui précisai pas que le fait que la jeune louve ne semblait pas se contrôler au bout de trois ans m'inquiétait quelque peu, mais il le sentit à mon ton, et m'interrompit :

— Ne t'en fais pas, Mercy. On ne peut s'attendre qu'un enfant enfermé dans une cage ait appris à se maîtriser : personne n'a pu se charger de le lui apprendre. Avec un peu d'aide, elle devrait

pouvoir s'en sortir. De toute manière, un enfant capable de survivre à une attaque lycanthrope ne manque pas de volonté. Où habite-t-il ?

Je retournai la question à Black, qui refusa de répondre d'un mouvement de tête. Il tenait toujours l'arme braquée sur moi. J'eus un soupir exagéré :

— Personne ici ne veut de mal à votre fille.

— D'accord, dit Bran dans l'écouteur. Il y a à peu près trois ans, c'est ça ? Un loup errant tué par un autre loup solitaire… deux incidents pourraient correspondre, mais seul un de ces loups se porterait au secours d'une jeune fille. Dis à ton ami qu'il vient des environs de Washington D.C., peut-être de Virginie, et que le nom de son ami loup-garou est Josef Riddlesback.

— Ce n'est pas une bonne idée, répondis-je à Bran en regardant les yeux de Black.

On ne pouvait pas lui en vouloir pour l'arme quand on savait à quel point il était terrifié.

— Il a peur pour sa fille. Elle a treize ans et il veut la protéger.

Je devais réussir à transmettre combien Black était terrorisé rien qu'au son de ma voix. Et terrorisé, il l'était au point de ne pas s'émerveiller des talents de déduction de Bran, bien au

contraire.

— Ah ! je vois. Un peu paranoïaque, c'est ça ? devina Bran.

— Exactement.

Bran hésita puis me demanda :

— As-tu un bout de papier à portée de main ?

— Oui, répondis-je.

— Bien. Josef a raison, il n'y a dans cette région aucun Alpha à qui je ferais confiance en l'espèce. Je vais te donner les noms de quelques chefs de meute qui seront à la fois à même de s'occuper d'une enfant et qui ne verront aucun inconvénient qu'un journaliste soit au courant de leur identité. Ce n'est pas une longue liste, et aucun d'entre eux ne se trouve en Virginie. Il y en a d'autres. Son histoire te semble-t-elle crédible ?

— Oui, le rassurai-je.

— Alors, je vais aussi te donner les villes des Alphas qui n'ont pas fait leur *coming out* et qui n'ont aucune intention de le faire, mais qui seraient susceptibles de pouvoir s'occuper d'une jeune fille. Si jamais cela ne marche pas avec les premiers, il pourra toujours essayer de voir s'ils acceptent de le rencontrer.

Je notai les noms et numéros qu'il me donnait,

quatre, y compris celui d'Adam, puis une liste de quinze villes. Cela faisait donc seulement dix-neuf Alphas, sur un total de cent cinquante, que Bran pensait capables d'élever une jeune fille sans en abuser.

Cela me fit me comprendre rétrospectivement la chance que j'avais eue lorsque ma mère s'était rendu compte que je pouvais me transformer en coyote : heureusement que l'oncle qu'elle était allée voir appartenait au Marrok et non à une autre meute.

— Tu peux aussi me les envoyer, bien entendu, dit-il quand il eut fini.

Mais…

Je m'interrompis. Je n'allais pas révéler à un journaliste que le Marrok n'était pas l'un des loups déjà publics.

— J'ai toute confiance en ton jugement, Mercy, dit-il. Et j'ai déjà élevé ma part de loups errants… entre autres.

Comme moi, par exemple.

— Je le sais bien.

Il dut entendre la gratitude dans ma voix, car il sourit de manière audible :

— Un ou deux d'entre eux ne s'en sont pas mal

sortis, en tout cas. Mercy, dis à ce monsieur qu'il doit aller chercher de l'aide aussi rapidement que possible. A moins qu'il utilise de l'argent, ce qui lui fera plus de mal que de bien, il ne va pas pouvoir la garder dans cette cage *ad vitam aeternam*. Sans compter le fait qu'elle n'a pas nécessairement besoin de la lune pour changer. Un de ces jours, sous l'effet de la surprise ou de la douleur, elle risque de se métamorphoser et de tuer quelqu'un.

Il raccrocha sur cet avertissement. Je donnai la liste à Tom Black, lui expliquant ce qu'elle signifiait. Puis je lui transmis le message de Bran. En entendant mes paroles, il laissa retomber le canon de son arme, pas tant qu'il se sente réellement moins menacé, mais plutôt parce que la perspective que je lui avais décrite lui semblait insurmontable.

— Écoutez, lui dis-je. Vous ne pouvez rien faire quand à ce qu'elle est…

— Elle a essayé de se suicider, m'interrompit-il, les larmes aux yeux. Le lendemain de la dernière pleine lune. Elle s'est tailladé les poignets avec un couteau, mais les plaies se refermaient trop vite. Je l'emmènerais bien chez le psy, mais je ne veux pas que quiconque soit au courant. Elle a déjà l'impression d'être un monstre, elle n'a nul besoin

qu'on le lui dise.

Je vis les yeux de Honey s'arrondir en entendant le mot « monstre ». À en croire son expression, elle avait l'air de penser en être un elle-même. Je fronçai les sourcils : je n'avais pas envie de compatir avec Honey. C'était bien plus facile de la détester. Elle me renvoya ma grimace.

— Baissez cette arme, dis-je du ton ferme qui fonctionnait souvent avec les loups-garous.

Il semblait qu'il fonctionnât aussi avec les pères désespérés, puisqu'il remit l'arme dans son holster.

— Elle n'a nul besoin d'un psy, le rassurai-je. Toute adolescente de treize ans a envie de mourir à un moment ou à un autre.

Je me souvenais de mes treize ans. Quand j'en avais eu quatorze, mon père adoptif s'était suicidé. Cela m'en avait ôté l'envie de manière permanente. Jamais je ne ferais cela aux gens qui m'aimaient.

— J'imagine que le fait d'être enfermée à la cave une fois par mois ne doit pas aider, continuai-je. Le Marrok m'a assuré qu'elle devrait être en mesure de contrôler son loup une fois sous l'autorité et avec l'aide d'un Alpha.

Il se tourna et enfouit son visage dans ses

mains. Quand il me fit de nouveau face, les larmes avaient disparu, mais ses yeux étaient toujours brillants. Il prit le morceau de papier sur lequel j'avais écrit les noms, puis la liasse de billets, quand je la repoussai vers lui.

— Merci pour votre aide.

— Attendez, dis-je en regardant Honey. Ce loup-garou, votre contact… vous a-t-il déjà montré son loup ?

— Non.

— L'a-t-il déjà montré à votre fille ?

— Nous ne l'avons jamais vu qu'une fois, la nuit où il est venu au secours de ma fille. La nuit de l'attaque. Il nous a donné un numéro où le contacter.

— Alors le seul loup que vous avez jamais vu, c'est votre fille enchaînée et folle de rage dans sa cage, et le seul qu'elle a vu, elle, c'est celui qui l'a attaquée ?

— En effet.

Honey était encore plus belle sous forme de loup qu'en tant qu'humaine, si c'était possible. Je la regardai. Les loups communiquent très aisément sans paroles, et elle comprit immédiatement ce que je lui demandais. En revanche, elle ne semblait pas comprendre

pourquoi, même si elle n'avait rien contre. Black avait ses propres secrets : il n'irait pas crier partout que Honey était un loup-garou.

Après quelques instants de négociation silencieuse pendant lesquels Black devint de plus en plus perplexe, je finis par dire :

— Honey, même si ça me coûte de l'admettre, ton loup est splendide. Personne n'aurait l'idée de te qualifier de monstre, pas plus qu'on ne qualifierait ainsi un tigre de Sibérie ou un aigle royal.

Elle ouvrit la bouche, puis la referma aussitôt. Elle jeta un regard à Black puis :

— D'accord, dit-elle d'une voix étonnamment timide. Puis-je t'emprunter ta salle de bains ?

— Cela va prendre un peu de temps, rassurai-je Black une fois qu'elle fut partie. Un petit quart d'heure, peut-être un peu plus pour se calmer. Le Changement est douloureux et les loups ont tendance à être un peu nerveux dans les minutes qui suivent.

— Vous vous y connaissez sacrément en loups-garous, observa-t-il.

— J'ai été élevée parmi eux, lui expliquai-je.

J'attendis un instant, mais il ne me demanda pas pourquoi. J'imagine qu'il avait d'autres sujets

plus présents à l'esprit.

— Si j'étais vous, repris-je, j'amènerais ma fille ici, à Adam.

Bran pensait que la gamine pouvait s'en sortir – que ce n'était pas un cas désespéré. Adam était très fort, et il y avait aussi Samuel, qui était très doué avec les jeunes loups. Ses chances au sein de la meute d'Adam étaient meilleures que dans n'importe quelle autre meute.

— Adam a une grande maison parce que les loups de la meute et des visiteurs inattendus débarquent régulièrement, continuai-je. Assez grande pour que vous et votre femme puissiez y résider un moment.

Adam serait dans l'obligation d'honorer mon invitation. Et le connaissant, il en serait heureux.

— Avec Adam à ses côtés, il ne serait pas nécessaire d'enchaîner votre fille, conclus-je. Et je pense que votre fille et vous auriez tout intérêt à vivre au sein d'une meute de loups-garous quelque temps. Ils sont dangereux et effrayants, mais ils peuvent aussi être beaux.

Et Adam ferait en sorte que ses loups ne terrifient pas ses invités humains.

— Josef, le loup-garou que je connais, m'a dit qu'il y avait des avantages à être loup-garou. Il

dit… (Il s'interrompit, visiblement déstabilisé par ce qu'il allait dire.) Il dit que la chasse est la meilleure chose qu'il ait jamais vécue. La mort. Le sang.

Abruti de loup-garou ! pensai-je. Quelle idée idiote de dire ce genre de chose aux parents d'une gamine de treize ans, aussi vrai que ce soit !

— Les loups-garous cicatrisent incroyablement vite, lui dis-je. Ils sont forts, gracieux. Elle ne vieillira jamais. Et la meute… Je ne sais pas comment vous l'expliquer. À vrai dire, je ne suis pas sûre de le comprendre moi-même, mais le loup qui appartient à une bonne meute n'est jamais seul.

Je le regardai droit dans les yeux :

— Votre fille peut être heureuse, monsieur Black. Heureuse, en sécurité, ne représentant un danger pour personne, pas même pour elle. C'est atroce qu'elle se soit fait attaquer, et c'est un miracle qu'elle y ait survécu – c'est la première fois que j'entends parler d'une telle chose pour une enfant si jeune. Être un loup-garou est différent, mais ce n'est pas horrible.

Je sentis une odeur de fourrure et me retournai vers l'encadrement de la porte juste avant que Honey fasse son apparition. Elle était assez petite,

à peu près la taille d'un berger allemand avec un peu plus de carrure et des pattes plus épaisses. Sa fourrure était d'un brun clair doré sur un sous-poil plus sombre, et son échine était soulignée d'une zébrure argentée quasi assortie à la couleur de ses yeux d'un gris cristallin.

Les épaules des loups-garous ressemblaient plus à celles d'un ours ou d'un tigre qu'à celles d'un loup, leur permettant les mouvements latéraux et un usage plus précis de leurs impressionnantes griffes. Chez les mâles les plus costauds, l'effet était presque grotesque, mais chez Honey, il était parfait. En mouvement, elle semblait à la fois gracile et puissante, pas vraiment canine.

Je lui souris. Elle remua la queue et inclina la tête. Je mis un instant à comprendre pour quelle raison elle faisait cela, mais c'était évident : puisque Adam m'avait déclarée sa compagne, j'étais plus haut sur l'échelle qu'elle.

Je ne me souvenais pourtant d'aucun autre membre de la meute d'Adam agissant de manière soumise avec moi. D'un autre côté, je les fréquentais peu sous leur forme de loup. Et en tant qu'humains… bon, en théorie, ils auraient dû réagir de la même manière, mais certaines choses

ont moins d'influence sur un esprit humain que sur celui d'un loup. J'imagine qu'ils avaient grand mal à devoir se soumettre à un coyote, d'autant plus qu'ils avaient parfaitement conscience que la déclaration d'Adam était purement formelle.

Je sentis néanmoins mon sourire s'élargir en pensant au désordre que je pouvais causer en exigeant d'être traitée selon mon rang dans la meute. Cela n'avait aucune chance d'aboutir, cela étant. J'étais déjà surprise que la déclaration d'Adam ait suffi à en empêcher certains de m'importuner. Mais cela pouvait être amusant, juste pour voir la tête d'Adam.

La fourrure d'été de Honey n'était pas aussi impressionnante que son manteau d'hiver, mais elle révélait le dessin de ses muscles mieux que ce dernier. Elle en avait bien conscience elle-même et prit le temps de s'étirer dans un carré de lumière très flatteur.

Black recula d'abord en la voyant, puis réussit à ne plus montrer sa peur. Honey lui laissa un peu de temps pour s'habituer, avant de s'installer à portée de caresse.

— Elle est magnifique, souffla Black, la voix à peine tendue.

Si je n'avais pu entendre à quelle vitesse battait

son cœur, j'aurais pu croire qu'il n'avait pas peur ; mais s'il réagissait ainsi en présence de sa fille, c'était logique qu'il y ait des problèmes.

Néanmoins, Honey était louve depuis bien plus longtemps, et sa maîtrise d'elle-même était excellente. Elle ne montra pas le moindre signe – détectable par lui, en tout cas – d'à quel point sa peur l'excitait, et au bout de quelques minutes celle-ci finit par enfin diminuer.

— Ma fille pourrait ressembler à cela ? demanda-t-il d'un ton si vulnérable que j'en fus presque gênée pour lui, comme s'il avait été nu au milieu d'une foule d'étrangers.

J'acquiesçai.

— Quand ?

— Par elle-même ? Cela dépend d'elle. Mais en présence de son Alpha, cela sera immédiat.

— Plus besoin de cages, murmura-t-il.

Je ne pouvais lui laisser penser cela.

— Pas en métal, en tout cas, lui expliquai-je. Mais une fois intégrée à la meute, elle sortira de votre influence pour tomber sous le contrôle de son Alpha. D'une certaine manière, c'est un autre type de cage, bien que plus confortable.

Il prit une grande inspiration tremblante et

demanda :

— Peut-elle me comprendre ? en désignant Honey de la tête.

— Oui, mais elle ne peut vous répondre.

— D'accord, dit-il en la regardant droit dans les yeux, sans se rendre compte qu'il s'agissait d'un geste de défi.

Je faillis le lui faire remarquer, mais Honey ne semblait pas en être dérangée. Je laissai donc couler.

— Si vous aviez une fille, lui demanda-t-il, l'amèneriez-vous ici ? Feriez-vous confiance à ce Hauptman ?

Elle lui sourit, juste assez pour ne pas montrer l'intégralité de ses crocs pointus, et remua la queue.

Il me regarda de nouveau :

— Si je l'amène ici, est-ce qu'il nous l'enlèvera ?

Je ne connaissais pas vraiment la réponse à sa question. Adam ne le verrait en tout cas pas ainsi – pour lui, tous ses loups faisaient partie de sa famille –, mais c'était difficile à faire comprendre à quelqu'un qui n'avait jamais fréquenté de meute. Je n'étais d'ailleurs pas sûre que cette manière de voir rassure quelque père que ce soit. Comment

abandonner son enfant, même pour son bien ? Voilà une question que je n'avais jamais posée à ma mère.

— Il va la prendre sous son aile, finis-je par répondre. Il sera responsable de son bien-être, et ce n'est pas le genre de responsabilité qu'il prend à la légère. Il ne vous refusera jamais le droit de la voir. Et si elle ne se sent pas à son aise au sein de la meute, il y a d'autres options qu'elle pourra envisager une fois qu'elle aura pleinement le contrôle d'elle-même.

— Elle peut devenir un loup solitaire, dit-il d'un ton rassuré.

J'eus un signe de dénégation. Je ne voulais pas lui mentir.

— Non. Ils ne laisseront jamais une femelle partir seule. Elles sont trop peu nombreuses, déjà, et les mâles… enfin, disons que leur instinct protecteur est trop fort pour qu'ils tolèrent qu'une femme puisse se défendre toute seule. Mais elle sera libre de changer de meute.

Les rides de son visage se creusèrent et il jura. Trois fois. Honey gémit. Je n'aurais su dire si elle protestait contre sa grossièreté ou si elle montrait sa sympathie. Je n'osais plus m'aventurer à deviner ce qu'elle pensait.

— Quels sont vos autres choix ? lui demandai-je. Si elle tue quelqu'un, les autres loups-garous devront la traquer et l'exécuter. Et comment pensez-vous qu'elle se sentira si c'est vous ou votre femme qu'elle blesse ?

Il sortit son téléphone portable et le considéra d'un air hésitant.

— Voulez-vous que je l'appelle de votre part ? offris-je.

— Non, refusa-t-il en ressortant le papier avec le numéro d'Adam dessus. (Il le regarda fixement, puis murmura :) Je l'appellerai ce soir.

Chapitre 7

— Hé ! Mercy, tu travailles sur quoi, là ? On dirait une Corvette miniature.

Je levai le regard de mon travail et vis Tony, policier et vieil ami, dans cet ordre, appuyé contre l'un de mes établis. Il était vêtu d'une tenue décontractée, fine chemise et bermuda kaki, adaptée à la température très estivale. Il avait l'air un peu fatigué. Cela faisait quinze jours que le démonologue traînait dans les environs et le taux de criminalité était monté en flèche, si l'on devait en croire les informations locales.

— Tu as l'œil, lui dis-je. Il s'agit en fait d'une Opel GT de 1971, dessinée par le même gars que celui qui a créé la Corvette. L'un de mes amis l'a achetée à un gars qui avait remplacé sa mauviette de moteur d'origine par un Honda.

— Et il a fait n'importe quoi ?

— Il a fait un boulot impeccable. A vrai dire, je n'aurais pas fait mieux. Le seul problème, c'est que

ce moteur Honda était conçu pour une conduite à droite, et que l'Opel a une conduite à gauche.

— Et qu'est-ce que ça fait ?

Je tapotai l'élégante aile avant et souris :

— Qu'en marche avant, elle a une vitesse maximale de trente kilomètres à l'heure, mais qu'elle peut foncer jusqu'à cent cinquante en arrière à fond de quatrième.

Il éclata de rire :

— Adorable, cette voiture.

Il continua à la considérer et son sourire s'évanouit.

— Dis-moi… tu veux bien déjeuner avec moi ? Pour affaires, c'est moi qui invite.

— La police de Kennewick a besoin d'un mécano ?

— Non, mais je pense que tu peux nous être utile.

Je fis un brin de toilette et ôtai mon bleu de travail avant de le retrouver dans le bureau. Honey leva les yeux en m'entendant arriver. Lors de la semaine précédente, la deuxième où elle était de corvée de surveillance, elle avait débarqué vêtue d'un jean (repassé) et équipée d'une chaise pliante, d'un petit bureau, d'un téléphone et d'un

ordinateur portables. Selon elle, travailler ici était presque aussi bien que dans son propre bureau. Depuis la visite de Black, nous nous traitions mutuellement de manière prudemment amicale.

— Je vais déjeuner avec Tony, l'informai-je. Je devrais être de retour d'ici une heure. Gabriel, peux-tu appeler Charlie à propos de son Opel et lui dire quel prix nous pouvons avoir sur le moteur de Mazda RX7 ? Cela ne le satisfera probablement pas, mais c'est le seul moteur qui peut coller.

Honey me regarda mais, contrairement à ce que je redoutais, ne protesta pas.

— Cela ne te dérange pas de marcher, j'espère, dit Tony alors que nous nous éloignions dans la chaleur étouffante. Je réfléchis toujours mieux quand je suis en mouvement.

— Ça me va, répondis-je.

Nous prîmes un raccourci qui menait au centre-ville de Kennewick en passant au-dessus des voies ferrées et à travers plusieurs terrains vagues. Honey nous suivait à distance, mais je pense qu'elle était assez discrète pour que même Tony ne la remarque pas.

Le centre-ville est l'une des parties les plus anciennes de Kennewick, remplie de petites boutiques au pied de vieux immeubles encadrés

par des demeures victoriennes et Art déco datant pour la plupart des années vingt et trente.

Des efforts avaient été faits pour rendre les boutiques plus pimpantes, mais elles étaient trop nombreuses à être vides pour pouvoir dégager une véritable impression de prospérité.

Je m'attendais qu'il parle durant notre trajet, mais il resta silencieux. Je fis de même et le laissai réfléchir.

— Il fait un peu chaud pour marcher, s'excusa-t-il finalement.

— J'aime la chaleur, le rassurai-je. Et le froid, d'ailleurs. J'aime les endroits qui ont quatre vraies saisons. Le Montana en a deux : neuf mois d'hiver, trois mois où cela essaie de se réchauffer et y arrive presque, et retour de l'hiver. Parfois, les feuilles ont même le temps de prendre quelques couleurs avant la première neige. Mais je me souviens d'un Quatre Juillet tout blanc.

Il ne répondit rien. J'en conclus donc qu'il n'avait pas essayé de parler pour meubler le silence – mais je ne voyais pas quelle autre signification aurait pu avoir son commentaire.

Il m'emmena dans un petit café, où nous commandâmes au comptoir avant de nous faire accompagner dans une salle sombre et fraîche

remplie de petites tables. L'atmosphère que les propriétaires avaient voulu donner au lieu était probablement celle d'un pub anglais. N'ayant jamais mis les pieds en Angleterre, je ne pouvais savoir si l'effet était réussi, mais en tout cas l'ambiance me plaisait.

— Pourquoi suis-je ici ? finis-je par demander une fois que la serveuse eut posé devant moi un bol de soupe et un gros sandwich et qu'elle se fut éloignée de notre table. Il était un peu tard pour déjeuner et trop tôt pour dîner, nous avions donc toute la salle pour nous.

— Dis-moi, dit-il après un instant d'hésitation. Le vieil aigri à qui appartenait le garage et qui y vient encore travailler de temps en temps… c'est un fae, n'est-ce pas ?

Zee avait fait son *coming out* des années auparavant, alors je ne vis aucun problème à acquiescer et pris une bouchée de mon sandwich.

Il avala une gorgée d'eau et continua :

— Et j'ai vu Hauptman, le loup-garou, à ton garage au moins à deux reprises.

— C'est mon voisin, dis-je.

Le sandwich était sacrément bon. Je pouvais parier qu'ils fabriquaient leur pain sur place. La soupe aurait pu être meilleure, en revanche. Ils

avaient eu la main lourde sur le sel.

Tony fronça les sourcils et me dit d'un air plein de reproche :

— Tu es la seule à toujours me démasquer, quel que soit mon déguisement.

Tony travaillait sous couverture et était pour le moins talentueux quand il s'agissait de maquillage et de camouflage. Nous avions fait connaissance quand j'avais failli faire sauter sa couverture en le reconnaissant.

— Mmmh ? dis-je, la bouche pleine à dessein, car je ne voulais rien dire tant qu'il n'en aurait pas terminé.

— Les faes sont censés être capables de modifier leur apparence à volonté. Est-ce pour cela que tu me reconnais toujours ? finit-il par demander.

— Je ne suis pas fae, Tony, lui répondis-je une fois que j'eus avalé ma bouchée. Zee, oui. Les faes changent d'apparence grâce à la magie – ils appellent ça le glamour. Mais je ne suis pas sûre qu'ils puissent voir à travers le glamour des autres faes. En tout cas, moi, je n'y arrive pas.

Il y eut un court silence, pendant lequel Tony réfléchit comment reformuler ce qu'il avait été sur le point de dire.

— Mais tu t'y connais en matière de faes. Et aussi en matière de loups-garous.

— Parce que je suis la voisine d'Hauptman ?

— Parce que tu es sortie avec. Un ami à moi vous a vus ensemble au restaurant.

Je lui jetai un regard lourd de sous-entendus, puis regardai ailleurs. Il comprit immédiatement.

— Il m'a dit que ça avait l'air plutôt chaud, tous les deux.

Je dus admettre ma défaite.

— Je suis effectivement sortie avec lui une ou deux fois.

— Tu n'es plus avec lui ?

— Non.

Mon ton me sembla exagérément courroucé. J'avais fait tout mon possible pour éviter Adam depuis que nous avions failli nous embrasser dans le dojo du garage. Me souvenir de cet épisode me rappelait ma lâcheté. Et si j'avais le choix, j'aimais autant ne pas avoir à parler de lui. La vérité était surtout que je ne savais pas quoi faire à son propos.

— Mais en tout cas, je ne suis pas une fae, dis-je en décidant de ne pas finir ma soupe, mais de grignoter les biscuits salés qui l'accompagnaient,

ni un loup-garou.

Il eut l'air de ne pas me croire, mais renonça à me cuisiner plus avant :

— Mais tu en connais certains, n'est-ce pas ? Des faes et des loups-garous, je veux dire.

— Oui.

Tony reposa sa cuiller et agrippa le bord de la table à deux mains d'un air absent.

— Écoute, Mercy. Le taux de criminalité avec violence augmente toujours en été. La chaleur a tendance à taper sur le système des gens. Mais c'est la première fois que je vois ça. Ça a commencé avec cette histoire de meurtres suivis de suicide au motel de Pasco il y a quelques semaines, mais ça n'était qu'un début. On fait autant d'heures supplémentaires que d'heures normales juste pour traiter le tout-venant. Hier soir, j'ai dû arrêter un gars que je connais depuis des années. Il a trois mômes et une femme qu'il adore. Hier, il est rentré du boulot et s'est mis à la battre comme plâtre. Tout ça n'est pas normal, même en pleine canicule.

Je haussai les épaules, me sentant aussi impuissante que j'en avais l'air. Je savais que la situation était inquiétante, mais je n'avais pas compris à quel point.

— J'en parlerai à Zee, mais je ne pense pas que les faes aient quoi que ce soit à voir là-dedans.

Il fallait absolument que je lui sorte cette idée de la tête : cela risquait d'être dangereux pour lui si Tony se mettait à fouiller chez les faes. Ils détestent que la police se mêle de leurs affaires.

— C'est bien la dernière chose qui leur viendrait à l'idée, d'ailleurs. Ils n'ont aucun intérêt à effrayer la population et, si l'un d'entre eux s'amusait à quelque chose du genre, le reste de la communauté s'empresserait de le neutraliser.

Cela faisait quelques jours que je n'avais pas eu de nouvelles de Zee. Peut-être allais-je devoir lui laisser entendre que la police aurait aimé interroger les faes concernant cette augmentation de la violence – le tout en laissant Tony en dehors de tout ça. Je ne savais si les faes étaient en mesure de faire quoi que ce soit contre un vampire-démonologue. Ils n'étaient pas très organisés et avaient tendance à ignorer les problèmes du reste du monde. Ils étaient au courant pour Littleton (puisque Zee savait) mais semblaient satisfaits que seuls les loups et les vampires se soient ligués pour sa capture. Néanmoins, si la situation devait faire peser une certaine menace sur eux, il se pouvait qu'ils

décident de donner un coup de main. Or, Warren et Stefan n'avaient pas fait beaucoup de progrès. Le seul truc, c'est qu'il fallait s'arranger pour que les faes s'attaquent aux méchants et non à la police.

— Quoi ? demanda Tony, sur ses gardes. Tu penses à quelque chose ?

Oups !

— Je me disais que ce serait peut-être une bonne idée de parler de tout cela à Zee. Des fois que les faes pourraient y faire quoi que ce soit.

Je suis parfaitement en mesure de mentir, mais vivre au milieu des loups qui reniflent le mensonge m'avait appris à utiliser la vérité à mon avantage.

— Et les loups-garous ?

Je secouai la tête :

— Les loups-garous sont des créatures assez primaires. C'est pour cette raison qu'ils font de bons soldats. S'il y avait un loup errant, on aurait probablement quelques (je ravalai le « cadavres » qui m'était venu à l'esprit et le remplaçai hâtivement) animaux morts dans les rues, mais pas des gens tout à fait normaux qui pètent les plombs sans raison apparente. Les loups-garous ne sont pas magiques de la même façon que les faes.

Puis je plaquai mes mains sur mes cuisses et me penchai vers Tony :

— Écoute, je suis heureuse de pouvoir t'en dire plus sur les loups-garous et les faes, et je vais en parler à Zee, mais, comme tu l'as dit, on est en pleine canicule. Cela fait des semaines qu'on frise les quarante degrés et le rafraîchissement ne semble pas à l'ordre du jour. Il y a de quoi devenir fou.

Il secoua la tête :

— Pas Mike. Il n'a pas bronché lorsque sa femme a détruit sa T-Bird de 1957 dans un accident. Je te dis, je le connais. On jouait dans la même équipe de basket-ball au lycée. Il n'a pas un tempérament colérique. Il ne craquerait pas au point de frapper sa femme juste parce que le climatiseur est en panne.

Je détestais me sentir coupable. Surtout quand je n'y étais pour rien. Et je n'avais *rien* à voir avec Littleton.

Néanmoins, cela devait être tellement difficile de frapper quelqu'un qu'on aimait. Je voyais bien que la situation dans laquelle se trouvait son ami rongeait Tony et je compatissais – et culpabilisais. Il n'y avait rien que je puisse faire.

— Trouve un bon avocat à ton ami et envoie-le,

ainsi que sa famille, voir un bon psy. J'ai un ami qui est avocat, spécialisé dans le divorce, il saura qui peut convenir.

Tony eut un mouvement bizarre de la tête que je pris pour un acquiescement, et nous finîmes notre repas en silence. Je pris quelques dollars dans mon portefeuille et les laissai sous mon assiette en guise de pourboire. Les billets étaient trempés de sueur, mais j'imaginais que les serveuses en avaient l'habitude en cette saison.

A peine sortie du restaurant, je sentis l'odeur d'un loup-garou et ce n'était pas Honey. Jetant un coup d'œil autour de moi, je reconnus l'un des loups d'Adam en train d'examiner la vitrine d'une boutique de seconde main. Comme il ne semblait pas du type follement passionné par les vieux landaus d'enfant, j'en conclus qu'il était chargé de me surveiller. Je me demandai ce qu'il était advenu de Honey.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Tony alors que nous passions derrière mon nouveau baby-sitter.

— Rien de précis, lui répondis-je. J'imagine que la chaleur me rend un peu grincheuse, moi aussi.

— Dis-moi, Mercy, reprit-il. J'apprécie vraiment que tu aies accepté de me parler et je

désirerais accepter ton offre de nous aider. La police de Spokane et celle de Seattle ont des spécialistes en affaires faes qui se chargent de cela pour eux – certains sont eux-mêmes des faes. Nous n'avons pas ça, ni de loups-garous d'ailleurs (en fait, ils en avaient, tout au moins à la police de Richmond, mais s'il ne le savait pas, je n'allais pas le lui apprendre), et ce serait vraiment bien de ne pas avoir à tâtonner dans le noir, pour une fois.

Je n'avais pas eu l'intention d'offrir mon aide à la police : ce serait trop dangereux. J'ouvris la bouche pour le dire, mais m'interrompis.

Le plus important quand il s'agit d'éviter les ennuis, disait souvent Bran, c'est de ne pas fourrer son nez dans les affaires des autres. Si ma collaboration avec la police devenait de notoriété publique, je risquais gros.

Adam n'était pas un problème, mais les faes et les vampires, si. J'en savais trop et je savais pertinemment qu'ils ne feraient aucune confiance à mon jugement concernant ce que je *pouvais* dire.

Néanmoins, il me semblait profondément injuste que la police doive tout faire pour maintenir la paix alors que les faes et les loups-garous tiraient les ficelles quant à ce qui pouvait

être rendu public. Il y avait tellement de catastrophes qui pouvaient se produire. Si jamais Tony ou l'un de ses collègues se faisait tuer alors que j'aurais pu empêcher cela, je ne pourrais plus jamais dormir sereinement. Enfin, mon sommeil n'était déjà pas brillant, ces temps-ci.

— D'accord, décidai-je. Voici déjà un premier conseil : assure-toi qu'aucun de tes collègues n'aille harceler les faes à propos de tout cela.

— Et pourquoi pas ?

Je me décidai à faire le grand pas en avant et à lui dire quelque chose qui pouvait me mettre dans une situation délicate. Je regardai autour de moi, mais si le loup-garou me suivait toujours, il savait rester discret. Comme les loups d'Adam n'étaient pas réputés pour leur incompétence, je choisis néanmoins de chuchoter :

— Parce que les faes ne sont pas aussi faibles et gentils qu'ils essaient de le paraître. Cela ne serait pas une bonne chose s'ils pensaient qu'on les tient responsables de cette flambée de violence.

Tony faillit trébucher sur un rail et demanda :

— Comment cela ?

— Je veux dire que ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est te retrouver dans une position où, s'il t'arrivait quelque chose, ce serait tout au bénéfice

de la communauté fae locale. (Je le rassurai d'un sourire.) Cela n'est pas dans leur intérêt de faire du mal à qui que ce soit – et généralement, ils assurent eux-mêmes leur police, ce qui permet d'éviter que cela se produise. Si l'un d'entre eux viole la loi, les faes s'en chargent eux-mêmes. Arrange-toi juste pour ne pas représenter une menace à leurs yeux.

Il réfléchit à ce que je venais dire pendant quelques centaines de mètres, puis reprit la parole :

— Et que peux-tu me dire en ce qui concerne les loups-garous ?

— Ici ? dis-je en désignant vaguement les alentours de la main. Adresse-toi à Adam Hauptman avant d'interroger qui que ce soit que tu penses être un loup-garou. Ailleurs, renseigne-toi sur l'identité de l'Alpha et va lui parler.

— Je dois obtenir la permission de l'Alpha pour parler à quelqu'un ? s'exclama-t-il d'un ton incrédule. Tu veux dire de la même manière que l'on doit passer par les parents pour interroger un mineur ?

Bran avait permis que le concept d'Alpha soit révélé au public, mais il était resté plus discret en ce qui concernait la rigidité des structures de la

meute.

— Mmmh, hésitai-je en regardant le ciel pour trouver l'inspiration. (N'y arrivant pas, je décidai de me lancer sans filet :) Un mineur ne risque pas de t'arracher le bras, Tony. Adam peut s'assurer que l'on réponde à tes questions sans dommage. Les loups-garous ont un tempérament… volatil, disons. Adam peut réguler cela.

— Tu veux probablement dire qu'il s'assurera qu'ils ne nous disent que ce qu'il croit utile ?

Je pris une grande inspiration :

— Tu dois comprendre quelque chose : Adam est du côté des gentils. Vraiment. Ce n'est pas le cas pour tous les Alphas, mais Adam est quelqu'un de bien. Il peut t'apporter une aide précieuse, et tant que tu ne l'offenses pas, il s'en fera un plaisir. Cela fait des années qu'il dirige la meute du coin, et c'est parce qu'il sait s'y prendre. Fais-lui donc confiance.

Je ne sais si Tony me prit au mot, mais en tout cas il y réfléchit jusqu'à ce que nous soyons revenus près de sa voiture dans mon parking.

— Merci encore, Mercy.

— Je n'ai rien fait, lui rappelai-je. Mais je vais appeler Zee. Bon sang, si ça se trouve, il connaît un truc pour faire baisser la chaleur, pour ce que

j'en sais !

C'était fort improbable, pourtant. La météo était quelque chose que seule la Grande Magie pouvait influencer et c'était hors de portée pour la plupart des faes.

— Si tu étais vraiment indienne, tu pourrais faire une danse de la pluie.

Il pouvait se permettre de me taquiner à ce sujet : avec ses racines vénézuéliennes, il était probablement aussi indien que moi. Je secouai la tête d'une manière exagérément solennelle et répondis :

— Dans le Montana, les Indiens n'ont pas de danse de la pluie. La leur s'appelle « Arrêtez-cette-foutue-neige-et-cet-horrible-vent ». Si tu as déjà mis les pieds à Browning, Montana, en plein hiver, tu vois ce que je veux dire.

Tony éclata de rire et démarra sa voiture, laissant la portière ouverte pour que l'air chaud puisse s'évacuer, la main tendue devant l'aération pour détecter le premier souffle d'air frais.

— Je devrais réussir à obtenir un peu de fraîcheur en arrivant au poste, constata-t-il d'un air désabusé.

— Mauviette ! lui répondis-je.

Il m'adressa un grand sourire, referma la

portière et s'en alla. Ce ne fut qu'à ce moment-là que je me rendis compte que la voiture de Honey n'était plus dans le parking.

Gabriel leva les yeux en me voyant arriver et dit :

— M. Hauptman a appelé. Il a dit que vous devriez vérifier vos messages sur le répondeur de votre portable.

Je trouvai ce dernier là où je l'avais oublié, au sommet d'une boîte à outils dans l'atelier.

— Je viens de récupérer Warren, entendis-je Adam dire du ton exagérément calme qu'il avait quand la situation était affolante. Nous le ramenons chez moi. Viens nous y rejoindre.

J'appelai chez Adam, mais tombai sur le répondeur. J'essayai donc le portable de Samuel.

— Samuel ?

— Je suis en route vers la maison d'Adam, me répondit-il. Je ne saurai rien d'ici là.

Je ne demandai pas si Warren était blessé. Le ton d'Adam m'en avait déjà dit plus à ce sujet que je souhaitais le savoir.

— Je serai là dans dix minutes.

Non que cela ait la moindre importance, me dis-je en coupant la communication. Il n'y avait

aucune aide que je puisse apporter.

Je demandai à Gabriel de monter la garde et de fermer à 5 heures.

— Des problèmes de loups-garous ? demanda-t-il.

J'acquiesçai :

— Warren est blessé.

— Tu te sens à même de conduire ? s'inquiéta-t-il.

J'acquiesçai de nouveau et sortis du garage comme une flèche. J'étais arrivée à mi-chemin d'où se trouvait garée ma voiture quand il m'apparut soudain que personne ne devait avoir pensé à prévenir Kyle. J'eus un moment d'hésitation. Warren et Kyle n'étaient plus en couple, mais j'étais certaine qu'ils s'aimaient toujours. Je cherchai donc le numéro de Kyle dans mon répertoire et me retrouvai face au mur que constituait son hyper efficace assistante.

— Je suis désolée, me dit-elle, il ne peut répondre pour le moment. Puis-je prendre vos coordonnées afin qu'il vous rappelle ?

— Je suis Mercedes Thompson. (Ce n'était pas facile de boucler sa ceinture d'une main, mais j'y arrivai.) Mon numéro est le…

— Mademoiselle Thompson ? Veuillez patienter, je vous passe votre correspondant.

Oh ! Kyle devait m'avoir mise sur une liste de gens importants. Je pris Chemical Drive et appuyai sur le champignon alors que de la musique classique se chargeait de me faire patienter à l'autre bout du fil. J'étais à peu près certaine que la Ford Taurus verte qui me suivait était conduite par le loup-garou qui me suivait plus tôt.

— Comment vas-tu, Mercy ? dit la voix chaleureuse de Kyle, interrompant Chopin avant même que j'aie dépassé le panneau « Bienvenue à Finley ».

— Warren est blessé. Je ne sais pas à quel point, mais Adam a battu le rappel des troupes.

— Je suis dans ma voiture entre la Vingt-Septième et la route 395, dit-il. Où est Warren ?

Je vis des gyrophares derrière moi : la voiture de police qui était comme d'habitude cachée derrière les piles du pont de la voie ferrée était en train d'arrêter la Taurus de mon suiveur. J'en profitai pour encore accélérer.

— Il est chez Adam.

— J'arrive, dit-il avant de couper la communication au son du gros moteur V12 de sa

Jaguar en pleine accélération.

Il n'arriva pas avant moi, mais j'étais encore en train de tenter de convaincre l'idiot qui montait la garde de la nécessité de me laisser entrer quand j'entendis sa voiture s'arrêter brusquement devant la maison en faisant voler le gravier.

Je sortis mon téléphone de ma poche et fis écouter au gorille bas du front le message d'Adam.

— Il m'attend, insistai-je.

L'imbécile eut un geste de dénégation :

— J'ai des consignes. Seulement la meute.

— Elle *fait* partie de la meute, Elliot, espèce de grand crétin ! dit Honey en arrivant derrière lui. Adam a déclaré que c'était sa compagne – ce que tu sais pertinemment. Laisse-la entrer.

Elle posa sa main sur le coude d'Elliot et le poussa hors de l'encadrement de la porte.

J'attrapai le bras de Kyle et l'entraînai au nez et à la barbe de cet insupportable garde-chiourme. La maison était remplie de loups-garous. Il me semblait que la meute d'Adam en comprenait une trentaine, mais j'aurais juré qu'il y en avait au moins le double dans le salon.

— Voici Kyle, dis-je à Honey en entraînant celui-ci vers les escaliers.

— Bonjour, Kyle, répondit Honey d'une voix douce. Warren m'a parlé de toi.

Je ne m'étais jamais rendu compte qu'elle et Warren étaient amis, mais je pouvais voir à son mascara dégoulinant qu'elle avait pleuré.

Elle ne nous suivit pas en haut de l'escalier – elle avait probablement à gérer la réaction d'Elliot avant toute autre chose. Aussi stupide qu'il soit, Elliot était un dominant, et bien plus haut dans la hiérarchie de la meute qu'elle, qui tenait son rang de son mari soumis. Je crois déjà avoir mentionné l'archaïsme désespérant de l'étiquette lycanthrope. En faisant ce qu'elle avait fait pour nous, Honey s'était vraiment mise dans une situation délicate.

La maison d'Adam comprenait cinq chambres, mais je n'eus pas à deviner où se trouvait Warren. L'odeur du sang m'avait agressée en arrivant sur le palier et Darryl, le premier lieutenant d'Adam, montait la garde comme un Nubien devant la chambre du pharaon.

Il fronça les sourcils en me voyant. J'imagine que c'était parce que je voulais mêler un humain aux affaires de la meute. Mais je n'avais pas la patience d'en discuter.

— Va sortir Honey des griffes de cet abruti qui voulait m'empêcher d'entrer.

Il hésita.

— Vas-y.

Je n'entendis que la voix d'Adam, mais son ordre suffit à convaincre Darryl de descendre.

Kyle fut le premier à passer la porte et s'arrêta brutalement, m'empêchant de voir ce qui s'y trouvait. Je dus me courber et lui passer sous le bras pour avoir une vision globale de la situation.

Elle était franchement mauvaise.

Ils avaient ôté les couvertures du lit, ne laissant que le drap-housse, et Samuel faisait tout son possible pour soigner la pauvre chose sanglante qu'était Warren. Je ne pus en vouloir à Kyle d'hésiter un instant : si je n'avais pu sentir son odeur, j'aurais été incapable de reconnaître l'homme sur le lit, tellement ses blessures l'avaient rendu méconnaissable.

Adam était adossé au mur, de manière à ne pas déranger Samuel. Quand le membre d'une meute est blessé, il arrive que la chair et le sang de son Alpha puissent l'aider à guérir. Et en effet, Adam avait un pansement au bras gauche. Il nous jeta un regard à Kyle et à moi, puis eut un simple hochement de tête en ma direction, pour approuver ma décision.

Samuel vit Kyle à son tour et lui demanda de

s'asseoir à la tête du lit d'un mouvement de menton :

— Parle-lui, lui dit-il. Il peut s'en sortir s'il en a assez envie. Il faut juste lui donner une bonne raison de le faire.

Puis à moi, il se contenta de dire :

— Ne te fourre pas dans mes pattes tant que je ne te demande rien.

Bien que vêtu d'un pantalon qui devait coûter un mois de mon salaire, Kyle s'assit sur le sol détrempé de sang au chevet de Warren et commença à lui parler calmement de base-ball, allez savoir pourquoi. J'ignorai sa voix et me concentrai sur Warren, comme si je pouvais le maintenir en vie par la simple force de ma volonté. Sa respiration était irrégulière et beaucoup trop rapide.

— Samuel pense que cela date de la nuit dernière, murmura Adam à mon adresse. J'ai envoyé une équipe à la recherche de Ben, qui se trouvait avec Warren, mais ils n'ont trouvé aucune trace de lui.

— Et Stefan ? lui demandai-je.

Les yeux d'Adam s'étrécirent, mais j'affrontai son regard, trop contrariée pour me livrer à ces petits jeux de dominance et autres subtilités.

— Pas le moindre signe de vampire, finit-il par dire. La personne qui a agressé Warren l'a déposé devant chez Oncle Mike. (Oncle Mike était le bar préféré des faes à Pasco.) L'employé qui a ouvert ce matin l'a découvert inanimé dans la benne à ordures au moment où il allait sortir les poubelles. Il a appelé Oncle Mike, qui m'a prévenu.

— Si ça s'est passé la nuit dernière, pourquoi ne se remet-il pas plus vite ? demandai-je en m'enveloppant de mes propres bras.

Ce qui avait fait subir cela à Warren avait probablement fait la même chose ou pire à Stefan. Et si Warren n'y survivait pas ? Et si Stefan était déjà mort – *définitivement* mort au fond d'une autre benne à ordures ? Je me remémorai la façon presque joyeuse dont Littleton avait massacré la femme de chambre. Comment avais-je pu croire que des vampires et des loups-garous étaient des adversaires à sa mesure ?

— La plus grande partie des blessures a probablement été infligée à l'aide d'une lame en argent, expliqua Samuel d'un ton absent. (Il restait concentré sur sa tâche.) Quant aux autres blessures et aux fractures, si elles guérissent plus lentement, c'est simplement que son système a des difficultés à tout soigner en même temps.

— Sais-tu où ils étaient la nuit dernière ? demandai-je à Adam.

Samuel maniait l'aiguille avec une dextérité impressionnante. Je ne savais même pas comment il pouvait déterminer quelle zone avait besoin de points de suture tellement Warren ressemblait à du steak haché à mes yeux.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Adam. Warren me faisait des rapports sur ce qu'ils avaient fait, pas sur ce qu'ils avaient l'intention de faire.

— As-tu appelé chez Stefan ?

Même s'il s'y trouvait, il ne serait pas encore réveillé.

Je sortis mon téléphone portable et composai le numéro de Stefan. Quand son répondeur eut déroulé son message d'accueil, je dis :

— Ici Mercedes Thompson.

Je parlais en articulant exagérément, espérant que quelqu'un était à l'écoute. Bien que je sache qu'il ne vivait pas dans l'essaim, je doutais qu'il habite seul. Les vampires ont besoin de donneurs de sang, et c'est plus simple de trouver des volontaires que de devoir chasser dans les rues.

— La nuit dernière, Stefan est parti à la chasse, continuai-je. L'une des personnes avec qui il se

trouvait a été retrouvée dans un état grave et nous ignorons où se trouve la deuxième. J'ai besoin de savoir si Stefan est rentré ce matin.

Il y eut un déclic et une voix féminine me répondit en chuchotant :

— Non.

Avant de raccrocher sans autre forme de procès. Adam fit claquer ses articulations, comme si elles étaient rouillées d'avoir gardé les poings trop serrés.

— Littleton a donc enlevé deux loups-garous et un vieux vampire…

— Deux vampires, l'interrompis-je. Tout au moins Stefan avait-il normalement un vampire pour l'assister.

— Warren m'a dit qu'il n'était pas d'une grande utilité.

Je haussai les épaules.

— Il a donc enlevé deux loups et deux vampires, reprit Adam, comme s'il tentait de trouver du sens à tout cela. Stefan ayant déjà été victime de Littleton, Warren était donc l'adversaire le plus redoutable. Ce n'est pas un hasard si c'est celui qui nous a été rendu. Littleton nous dit : « Vous voyez ? Vous envoyez la crème de la crème après moi, et voilà ce que je vous renvoie. » Il ne l'a pas

achevé parce qu'il voulait que nous sachions qu'il ne nous considère pas comme une menace. Le fait que Warren puisse survivre et se relancer à sa poursuite le laissait totalement indifférent. Ce… (Sa voix se métamorphosa en un grognement sourd.) Cette *chose* est allée trop loin et me lance un défi.

Adam était expert en guerre psychologique. Je pense que c'était un préalable pour faire un bon Alpha. Ou bien était-ce dû à son passé dans l'armée qui, selon ses dires, ne fonctionnait pas de manière fondamentalement différente de celle de la meute ?

— Et les autres ? demandai-je.

Il ne répondit pas, se contentant de secouer la tête. Je serrai un peu plus fort mes bras autour de moi pour lutter contre le froid qui m'envahissait.

— Que vas-tu faire, alors ? dis-je.

Il eut un sourire dépourvu de toute gaieté :

— Eh bien ! Je vais jouer au petit jeu de Littleton. Je n'ai pas le choix. Je ne peux pas le laisser en liberté sur mon territoire.

À cet instant précis, mon ouïe qui était toujours concentrée sur lui m'informa que Warren avait cessé de respirer. Adam l'entendit aussi et se ramassa comme s'il était sur le point d'affronter

un ennemi. Il n'avait pas tort : la Mort est le pire des ennemis.

Samuel jura, mais ce fut Kyle qui se leva d'un seul geste, releva le menton de Warren et commença à pratiquer le bouche-à-bouche dans un silence désespéré.

Mon ouïe n'était pas assez fine pour entendre le cœur, mais je devinai qu'il devait s'être arrêté aussi en voyant Samuel lui faire un massage cardiaque.

Me sentant une fois de plus inutile, je me contentai de les regarder se battre pour garder Warren en vie. Cela commençait sérieusement à me lasser de ne pouvoir rien faire pour empêcher les gens de mourir.

Après ce qui sembla un long moment, Samuel repoussa Kyle en disant :

— C'est bon, il respire. Tu peux arrêter.

Il dut le répéter plusieurs fois avant que Kyle intègre ce qu'il disait.

— Il va s'en sortir ? supplia-t-il d'un ton grave qui n'avait plus rien à voir avec sa voix habituelle.

— Il respire par lui-même et son cœur bat de nouveau, se contenta de répondre Samuel.

Ce n'était pas exactement une réponse positive,

mais Kyle ne sembla pas le remarquer. Il se rassit par terre et reprit son histoire comme s'il n'avait jamais été interrompu. Sa voix avait repris une tonalité insouciante qui contrastait avec son visage marqué.

— Dis-moi tout ce qu'il faut savoir à propos des démons, demandai-je à Adam tout en ne quittant pas Warren des yeux. J'avais l'impression étrange que si je regardais ailleurs, il mourrait.

Il y eut un long silence. Il savait exactement pourquoi je lui demandais cela. S'il refusait de me dire dès maintenant ce que j'avais besoin de savoir… S'il me refusait son aide… Eh bien, c'est que ce n'était pas l'homme qu'il me fallait !

— Les démons sont méchants, vicieux et impuissants, à moins qu'ils réussissent à parasiter un pauvre imbécile. Soit on les y invite – c'est ce que font les démonologues –, soit ils s'invitent tout seuls, ce qui peut intervenir quand un être doté de peu de volonté fait quelque chose de mal. Une simple possession démoniaque ne peut pas durer très longtemps : les possédés n'ont pas tendance à passer inaperçus. C'est dû au fait que le démon qui les possède n'a qu'une ambition : la destruction. Tandis qu'un démonologue, qui exerce le contrôle sur un démon par le biais d'un contrat, est bien

plus dangereux. Il peut très bien échapper à l'attention du reste du monde des années durant. Mais au bout du compte, le démonologue perd toujours le contrôle au profit du démon.

Je savais déjà tout cela.

— Comment peut-on tuer un démon ? insistai-je.

Les mains de Samuel avaient repris leur ballet de reprisage des chairs ensanglantées de Warren.

— C'est impossible, répondit Adam. Le mieux que l'on peut faire, c'est de le rendre impuissant en tuant son hôte. Dans ce cas précis, nous parlons donc de Littleton, un vampire rendu encore plus puissant par la magie démoniaque. (Il prit une grande inspiration.) Ce n'est vraiment pas une tâche pour un coyote. Laisse-nous nous en charger, Mercy. Nous nous assurerons qu'il soit exécuté.

Il avait raison, je le savais. Je ne servais vraiment à rien.

Je remarquai que Kyle nous considérait avec de grands yeux, bien que n'ayant même pas interrompu son récit, une histoire datant de quand il jouait en ligue junior.

— Tu pensais que les loups-garous étaient les pires créatures existant en ce monde ? lui

demandai-je d'un air inutilement agressif. (Je me rendis compte à quel point j'étais en colère en m'entendant parier. C'était injuste de m'en prendre à Kyle, mais je n'arrivais pas à m'arrêter. Il avait rejeté Warren parce que c'était un monstre : il avait tout à gagner à en savoir un peu plus sur le sujet.) Il y a bien pire, je t'assure. Des vampires, des démons et toutes sortes d'horreurs, et la seule chose qui nous en protège, ce sont les gens comme Warren.

Mais alors même que les paroles sortaient de ma bouche, je me rendais compte à quel point elles étaient injustes. Les mensonges de Warren avaient sûrement au moins autant dérangé Kyle que le fait qu'il soit un loup-garou.

— Mercy, dit Adam, chut !

J'eus l'impression qu'un vent frais m'enveloppait, m'apportant la paix et entraînant après lui toute la colère, la frustration et la tristesse que je ressentais. L'Alpha en pleine démonstration de maîtrise d'un de ses loups. Sauf que je *n'étais pas* l'un d'eux. Voilà que ça recommençait.

Je me retournai en sursaut pour l'affronter du regard, mais il avait les yeux rivés sur Warren. S'il avait fait exprès de me faire cela, cela n'avait pas

l'air de le surprendre outre mesure. Mais j'étais presque persuadée que cela n'avait été qu'un réflexe, et qu'il n'avait pas conscience de son effet, car cela n'était pas censé marcher sur moi.

Nom de Dieu !

Warren poussa un gémissement, le premier son qu'il émettait depuis que j'étais arrivée dans cette chambre. Cela m'aurait plus rassurée s'il n'avait pas eu l'air terrorisé.

— Tout va bien, Warren, le calma Adam. Tu es en sécurité.

— Tu ne le seras pas si tu t'avises de mourir, grogna Kyle d'une manière qui aurait fait honneur à n'importe lequel des loups présents dans la pièce.

Et aussi fendues, sanguinolentes et enflées qu'elles soient, je vis les lèvres de Warren s'étirer en un sourire. Un tout petit sourire, mais un sourire.

Samuel, sa tâche visiblement accomplie, alla chercher le grand rocking-chair en bois dans le couloir et l'installa au pied du lit, laissant le chevet à Kyle. Il s'assit dedans, penché en avant, les bras reposant sur ceux du fauteuil, le menton posé sur ses mains. Il semblait avoir l'attention fixée sur le bout de ses chaussures, mais je le connaissais trop

bien pour me laisser piéger. Il surveillait son patient, prêtant l'oreille à la moindre variation de la respiration ou du rythme cardiaque annonciatrice de complication. Il était capable de rester ainsi, parfaitement immobile, des heures durant. Samuel avait la réputation d'un chasseur très patient.

Le reste de l'assemblée l'imita, plongeant dans un silence presque complet, sauf Kyle, qui avait repris la relation de ses aventures de troisième base au base-ball lorsqu'il avait dix ans.

Pendant que Warren se débattait dans son demi-sommeil, un flot continu et silencieux de personnes vint lui rendre visite. Certains étaient des amis, d'autres venaient juste constater les dégâts de leurs propres yeux. Si Adam – ou Samuel – n'avait pas été présent, cela aurait pu être très dangereux pour Warren. Quand ils n'appartiennent pas à une meute civilisée, les loups-garous ont tendance à achever les blessés et les invalides.

Adam était toujours appuyé contre le mur, examinant chacun des visiteurs avec la plus grande attention. Je devinais l'effet de son regard intense sur ses loups (et même sous forme humaine, ils étaient ses loups) lorsque les pas de

ces derniers se faisaient encore plus légers. La tête courbée, les bras croisés, ils se contentaient d'un bref regard sur les blessures de Warren avant de s'excuser.

Quand Honey entra dans la chambre, le côté gauche de son visage était orné d'un hématome qui commençait déjà à s'estomper. Dans une demi-heure, il n'y paraîtrait plus. Elle jeta un regard à Adam, de l'autre côté de la pièce. Celui-ci eut un rapide mouvement de tête. C'était la première fois que je le voyais réagir face à un visiteur.

Honey se glissa derrière le rocking-chair de Samuel et alla s'asseoir par terre à côté de Kyle. Elle regarda de nouveau Adam, mais celui-ci ne dit rien, alors elle se présenta à Kyle, lui mit la main sur l'épaule en signe de réconfort, puis appuya son dos contre le mur et ferma les yeux en laissant reposer sa tête en arrière.

Un peu plus tard, un homme blond au menton recouvert d'une barbe dans les tons de roux entra dans la pièce. Je ne le connaissais pas de vue, mais l'identifiai néanmoins à l'odeur comme l'un des loups d'Adam. J'avais cessé de prêter attention au flot incessant de visiteurs, mais celui-ci attira mon attention pour deux raisons.

Tout d'abord, il ne changea pas d'attitude en entrant dans la pièce. Et, au contraire, celle d'Adam changea de manière perceptible : il se redressa le long du mur, avant d'aller s'interposer entre Warren et le visiteur en deux foulées rapides.

L'homme à la barbe rousse faisait une bonne tête de plus qu'Adam et, pendant quelques secondes, il tenta d'en tirer avantage – mais il n'était pas de taille à affronter un Alpha. Sans un mot, ni même prendre l'air menaçant, Adam réussit à le faire reculer.

Samuel semblait insensible à ce qui se déroulait dans son dos. J'étais probablement la seule à détecter sa tension dans la subtile contraction des muscles de ses épaules.

— Quand il se sera remis, dit Adam, si tu le provoques en combat singulier, je ne m'y opposerai pas, Paul.

Sous le règne du Marrok, les combats de dominance étaient devenus denrée rare. Les vrais combats, en tout cas, pas les simples frictions résultant en quelques jappements et deux ou trois morsures. C'était pour cette raison entre autres que les loups-garous étaient plus nombreux en Amérique qu'en Europe d'où ils étaient pourtant originaires, à l'instar des faes.

Habituellement, je suis capable de déterminer le grade relatif de chacun dans la meute rien qu'en voyant son attitude corporelle face aux autres. Les loups savent encore mieux déchiffrer ce langage sans mots. Quant aux humains, ils en sont parfaitement capables aussi, avec un peu d'attention, mais c'est nettement moins important pour eux que pour les loups. Pour un humain, le fait de se positionner relativement aux autres permet au mieux d'obtenir une promotion ou d'humilier quelqu'un dans un débat contradictoire. Pour un loup-garou, c'était une question de survie que de parfaitement maîtriser la hiérarchie complexe de sa meute, afin de savoir exactement où se trouvait sa place.

Chez les loups, la dominance était un cocktail subtil de différents ingrédients : une personnalité affirmée, une volonté d'acier, de la force physique, et quelque chose d'*autre* qu'il m'était impossible de décrire à quiconque n'avait pas les yeux, les oreilles et le nez assez sensibles pour le sentir – et que je n'avais nul besoin d'expliquer à ceux dont les sens étaient suffisamment aigus. La préparation perpétuelle au combat était ce qui s'en rapprochait le plus. C'est cet *autre* aspect qui faisait qu'en dehors de la meute la dominance d'un loup pouvait varier sur un spectre assez large.

Comme tout le monde, il leur arrivait d'être plus ou moins fatigués, déprimés ou heureux selon les jours – et cela avait son influence sur la dominance exercée.

Au sein de la meute, ces variations sont moins importantes au fur et à mesure du temps. Il peut arriver qu'une bagarre éclate entre des loups quasi dominants afin de préciser leur position mutuelle dans la meute. Les lieutenants de l'Alpha étaient toujours les deuxième et troisième loup les plus dominants de la meute.

En terrain hostile, Warren avait plus tendance à rester sur le qui-vive qu'à développer la traditionnelle agressivité du mâle dominant. Sa maîtrise du langage corporel était encore plus mauvaise que la mienne, vu le temps qu'il avait passé hors de toute meute après son Changement. Il courait à côté de la meute plutôt que de s'y intégrer. Pour cette raison précise, il offrait le flanc aux provocations de certains loups qui pensaient le surpasser en force ou en vitesse.

C'était Adam qui, je le savais, avait décrété devant ses loups que Warren était son second lieutenant. S'il avait été moins dominant, moins populaire ou moins respecté par ses loups, sa déclaration aurait créé un bain de sang. Je savais

qu'Adam avait eu raison de confier ce rôle à Warren, mais c'était justement parce que j'étais l'une des rares devant lesquelles ce dernier laissait tomber l'armure.

Néanmoins, un nombre non négligeable de loups étaient persuadés que Warren ne méritait pas son rang. Je savais aussi, de la bouche de Jesse plus que de celle des loups impliqués, qu'ils étaient plusieurs à vouloir que Warren soit exclu de la meute ou, mieux, exécuté.

De toute évidence, ce Paul était l'un d'entre eux, assez dominant pour pouvoir provoquer Warren en duel. Et Adam lui en avait donné la permission.

Paul eut un bref signe de tête trahissant sa satisfaction et s'en fut d'un pas vif, totalement inconscient du fait que Warren allait se servir de lui comme d'une serpillière. Enfin, s'il survivait – et à voir la concentration de Samuel sur son patient, ce n'était pas encore chose certaine.

Adam suivit distraitement l'homme du regard et croisa le mien. Il plissa les paupières, traversa la pièce, m'attrapa le bras et m'entraîna dehors.

Il me conduisit alors devant la chambre de Jesse et eut un moment d'hésitation avant de me lâcher le bras. Il frappa délicatement un seul coup à la porte, qu'il ouvrit dans la foulée. Jesse était

assise au pied de son lit, le nez rougi et les joues zébrées de larmes.

— Il tient le coup, l'informa-t-il.

Elle se releva à moitié :

— Je peux aller le voir ?

— Ne fais pas trop de bruit.

Elle fit signe qu'elle comprenait et se dirigea vers la chambre où se trouvait Warren. En me voyant, elle me décocha un sourire qui me fit l'effet d'un rayon de soleil au milieu des nuages causés par l'état de Warren. Puis elle se dépêcha d'aller lui rendre visite.

— Viens, dit Adam en saisissant de nouveau mon bras – je détestais cela – et en m'entraînant vers une autre porte fermée qu'il ouvrit cette fois sans prendre la peine de frapper.

Je me raccrochai à l'énervement que je ressentais et me dégageai de sa prise avant de pénétrer dans la chambre. Si j'étais énervée, je ne pouvais pas avoir peur. Cela m'agaçait prodigieusement d'avoir maintenant peur d'Adam.

Je croisai les bras en lui tournant obstinément le dos et ne me rendis compte qu'à ce moment-là que nous nous trouvions dans sa chambre à lui.

Il aurait été impossible de se tromper, même si

son odeur n'avait pas été aussi prégnante. Il adorait les couleurs chaudes et les enduits texturés, comme le prouvaient le tapis berbère d'un brun foncé et les murs en stuc dans des tons de beurre frais. Une énorme peinture à l'huile, aussi grande que moi et deux fois plus large, occupait l'un des murs : elle représentait une forêt de montagne. L'artiste avait résisté à la tentation d'ajouter un aigle dans le ciel ou un daim gambadant dans le ruisseau.

Un humain aurait pu trouver ce tableau sans intérêt.

Sans même m'en rendre compte, je m'avançai et touchai la toile. Le nom de l'artiste, griffonné de manière illisible en bas à droite du tableau ainsi que sur une petite plaque de cuivre vissée sur le cadre, ne me disait rien. Le titre du tableau était *Sanctuaire*.

Je me retournai et vis qu'Adam avait les yeux rivés sur moi. Il se tenait les bras croisés et je devinai qu'il était en colère en voyant les petites taches blanches qui apparaissaient sur ses larges pommettes dans ces moments-là. Cela n'était pas franchement inhabituel : l'homme était assez colérique et j'étais assez douée pour le provoquer. Néanmoins, j'avais évité de le faire ces derniers

temps, et particulièrement aujourd'hui, j'aurais pu en jurer.

— Je n'avais pas le choix, me dit-il d'un ton agacé.

Je le regardai d'un œil vide, n'ayant pas la moindre idée de ce dont il parlait.

Mon expression visiblement abrutie sembla le plonger dans une colère encore plus noire :

— Cela évitera que Paul lui tende un piège. Il sera contraint de combattre Warren devant témoins, en respectant les règles.

— Je le sais parfaitement.

Pensait-il que j'étais complètement idiote ?

Adam me considéra pendant un instant, puis se mit à faire les cent pas à travers la chambre. Il s'arrêta de nouveau devant moi et reprit la parole :

— Warren est celui de mes loups qui exerce la meilleure maîtrise sur son loup, et Ben est presque aussi doué, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher. Ce sont mes deux meilleurs loups que j'ai envoyés à la recherche de ce démonologue.

— Est-ce que j'ai l'air d'en douter ? répondis-je d'un ton peu amène.

Le tableau m'avait distraite quelques instants, mais Adam m'avait rappelé combien je désirais

être en colère après lui. Heureusement, ce n'était pas très difficile.

— Tu es en colère après moi, observa-t-il.

— Tu passes ton temps à me crier dessus, lui fis-je remarquer. Évidemment que je suis furieuse !

— Je ne parle pas d'en ce moment. Tu étais en colère tout à l'heure, dans la chambre de Warren.

— J'étais furieuse après cet imbécile de loup qui a sauté sur l'occasion de défier Warren au moindre signe de faiblesse.

En reparler me fit me remémorer comment Adam avait utilisé son pouvoir d'Alpha pour me calmer et combien cela m'avait effrayée. Mais je n'étais pas prête à aborder ce sujet dans l'immédiat.

— Je n'avais rien contre toi jusqu'à ce que tu me prennes par le bras et que tu m'entraînes dehors pour m'engueuler.

— Bon sang ! dit-il. Désolé.

Il détourna le regard. Dépourvu de sa colère défensive, il semblait surtout épuisé et inquiet.

— Ce n'est pas ta faute, pour Warren et Ben. Ils se sont portés volontaires.

— Ils n'y seraient pas allés si je le leur avais

défendu.

— J'avais parfaitement conscience du danger, grogna-t-il férocement, sa colère réapparaissant aussi soudainement qu'elle s'était évaporée.

— Et tu crois être le seul à te sentir coupable à propos de Warren – et de Ben ?

— Ce n'est pas *toi* qui les as envoyés au casse-pipe, dit-il. C'est moi.

— La seule raison pour laquelle ils ont eu vent de l'existence de ce démonologue, c'est parce que je leur en ai parlé, lui répliquai-je. (Et voyant qu'il se sentait véritablement coupable, je lui confessai ce qui me semblait être ma plus grande responsabilité :) J'ai *prié* pour qu'ils l'attrapent.

Il me considéra d'un œil incrédule, puis éclata d'un bref rire amer :

— Tu crois que tes *prières* sont responsables de l'état de Warren ?

Il n'était pas croyant. Je ne savais pourquoi cela me surprenait autant. Je connaissais des tonnes de gens qui ne croyaient en aucun dieu. Mais tous les loups-garous avec lesquels j'avais grandi étaient pratiquants. Adam, voyant mon expression, rit de nouveau.

— Tu es si innocente, ronronna-t-il d'une voix vibrante de rage rentrée. Cela fait longtemps que

je sais que Dieu n'existe pas. Il aura fallu six mois de prières quotidiennes alors que je rampais dans des marais puants pour que j'ouvre les yeux sur cette vérité – et un loup-garou fou pour bien me l'enfoncer dans la tête. (Ses yeux passèrent de leur brun habituel à un jaune effrayant.) Je ne sais pas. Peut-être qu'il existe bien un Dieu. Si c'est le cas, c'est un sadique qui aime regarder Ses enfants s'entre-tuer sans lever le petit doigt.

Il était sacrément remonté, parce que je ne voyais pas où il voulait en venir. Or, même lorsqu'il hurlait à pleins poumons, il était aisé de comprendre ses motivations. Il en avait conscience aussi, puisqu'il s'interrompit brutalement et alla se poster devant la grande baie vitrée qui donnait sur la Columbia.

À cet endroit, la rivière faisait presque un kilomètre et demi de large. Par temps d'orage, ses eaux pouvaient sembler presque noires, mais en cette journée ensoleillée elles étaient d'un bleu vibrant et pailleté.

— Tu m'évites, ces temps-ci, dit-il, d'un ton plus calme.

L'autre baie vitrée donnait sur mon mobil-home. Je fus satisfaite de constater que la vieille épave de Golf occupait le centre du panorama.

— Mercy…

Je m'obstinai à contempler le paysage en silence. Mentir ne servirait à rien, et la vérité ne ferait qu'apporter de nouvelles questions auxquelles je ne tenais pas à répondre.

— Pourquoi ? demanda-t-il pourtant.

Je jetai un coup d'œil furtif par-dessus mon épaule, mais il regardait toujours dehors. Je me tournai et posai une fesse sur l'appui de la fenêtre. Il savait pourquoi. Je l'avais lu dans ses yeux lorsque je m'étais échappée de son garage. Et s'il ne savait pas, je n'allais certainement pas le lui expliquer.

— Je n'en sais rien, finis-je par dire.

Il se retourna vivement et me considéra comme une proie inespérée, ses yeux toujours du jaune de la chasse. J'avais commis une erreur de jugement. Mentir n'était vraiment pas une option.

— Bien sûr que si, dit-il. Pourquoi ?

Je me pris la tête à deux mains et gémis :

— Écoute, je ne suis vraiment pas de poids à te combattre aujourd'hui. Cela peut-il attendre que Warren se remette ?

Il me considéra de ses yeux d'ambre d'un air contrarié, mais cessa d'insister.

Cherchant désespérément à changer de sujet, je dis :

— Est-ce que le journaliste t'a appelé ? Le père de la gamine ?

Il ferma les yeux et prit une longue, très longue inspiration. Quand il les rouvrit, ils avaient repris leur couleur habituelle de barre chocolatée :

— Oui, et vraiment merci d'avoir totalement oublié de me prévenir. Il croyait que tu l'avais fait. Cela a pris un certain temps avant que nous nous rendions compte que je n'avais pas la moindre idée de ce dont il me parlait.

— Vont-ils venir s'installer ici, alors ?

Il tendit vaguement la main en direction de la chambre de Warren.

— Alors qu'il y a dans les environs une chose qui peut faire cela à l'un de mes loups ? Ils étaient censés venir ici. Mais il va falloir que je l'appelle pour lui dire que ce ne serait pas une bonne idée. Je n'ai pas la moindre idée d'où je pourrais l'envoyer, cela étant. Je ne ferais confiance à aucun des Alphas que je connais pour s'occuper de ma fille… Et la sienne est encore plus jeune que Jesse.

— Envoie-la à Bran, suggérai-je. Il m'a dit qu'il lui était arrivé de devoir élever des loups

abandonnés, de son temps.

Il me regarda d'un air interrogateur :

— Tu lui ferais confiance pour s'occuper d'une enfant ?

— En tout cas, moi, il ne m'a fait aucun mal, lui répondis-je. Ce qui n'aurait pas été le cas de la plupart des Alphas.

Il sourit soudain :

— Et ça veut bien dire ce que ça veut dire ! C'est vrai que tu as détruit sa Lamborghini en la lançant sur un arbre ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, protestai-je avec vigueur. Ce que je voulais dire, c'est que la majorité des Alphas à qui l'on confierait un bébé coyote le tueraient immédiatement.

Je traversai dignement la chambre et m'arrêtai dans l'encadrement de la porte :

— C'était une Porsche, dis-je avec hauteur. Et il y avait du verglas. Si c'est Samuel qui t'a parlé de ça, j'espère qu'il t'a aussi dit que c'était lui qui m'avait poussée à la prendre à la base. Je retourne voir Warren.

Il riait encore, d'un rire très doux, quand je refermai la porte.

Je rentrai seule à la maison après quelques

heures. Samuel allait monter la garde toute la nuit pour s'assurer que tout allait bien – enfin, aussi bien que cela pouvait aller étant donné l'état du patient. Kyle voulait rester aussi, et je crois qu'il aurait fallu bien plus qu'une meute de loups-garous pour l'arracher du chevet de Warren.

De mon côté, je ne pouvais rien faire pour lui. Ni pour Stefan ou Ben, d'ailleurs. Pourquoi les gens que j'aimais ne pouvaient-ils se contenter de faire réparer leurs voitures ? Pour ça, j'étais forte. Et depuis quand m'inquiétais-je pour Ben ? C'était un enfoiré.

Mais il n'y avait pas de doute, une partie de mon inquiétude était pour lui. Bon sang ! Bon sang de bonsoir ! même.

Il y avait deux messages sur mon répondeur quand je rentrai, l'un de ma mère et l'autre de Gabriel. Je rappelai ce dernier pour lui dire que Warren avait été grièvement blessé, mais qu'il devrait normalement s'en sortir. Je renonçai à téléphoner à ma mère. Je ne me sentais pas à même de l'affronter, en tout cas pas sans larmes, et je refusais de pleurer tant que cette histoire ne serait pas réglée.

J'avalai un bol de nouilles japonaises, en donnant la plus grande partie à Médée qui lécha le

bouillon au fond du bol en ronronnant comme un diesel. Je lavai mes couverts, puis passai l'aspirateur avant de faire les poussières. Il était facile de deviner mon humeur rien qu'en voyant l'état de mon intérieur. Quand j'étais angoissée, je cuisinais ou je faisais le ménage. Je n'avais plus faim, alors du coup je nettoyai tout ce qui me passa sous la main.

J'éteignis l'aspirateur le temps de bouger le canapé et me rendis compte que le téléphone sonnait. Qu'est-ce qui se passait, encore ?

Je décrochai et dis :

— Vous êtes bien chez Mercedes Thompson, j'écoute.

— Mercedes Thompson, la Maîtresse désirerait s'entretenir avec vous, me dit une voix féminine sur un ton très professionnel de secrétaire.

Je regardai par la fenêtre et m'aperçus que le soleil était en train de se coucher, baignant les collines de Horse Heaven dans une lueur d'un orange éclatant.

Toute la frustration dont j'avais essayé de me débarrasser en faisant le ménage revint au centuple. Si la maîtresse de Stefan avait envoyé ses sujets en masse au lieu de jouer à des petits jeux de pouvoir mesquins, Warren ne serait pas dans

l'état où il se trouvait maintenant.

— Je suis désolée, dis-je sans la moindre sincérité. Dites à votre maîtresse que je ne suis pas intéressée par une rencontre avec elle.

Puis je raccrochai. Quand le téléphone se remit à sonner, je le débranchai, avant d'ôter les coussins du canapé pour pouvoir l'aspirer à fond.

Quand mon portable se mit à sonner à son tour, je l'ignorai presque, ne reconnaissant pas le numéro. Mais cela aurait pu être l'un des loups d'Adam, ou même Stefan.

— Allô ?

— Mercedes Thompson, j'ai besoin de votre aide pour retrouver Stefan et tuer ce démonologue, dit la voix de Marsilia.

Je savais ce que j'avais à faire. Aurait-elle utilisé des termes à peine différents, je lui aurais raccroché au nez, aussi stupide que raccrocher au nez de la Maîtresse de l'essaim des vampires puisse paraître. Mais elle avait *besoin* de moi, *besoin* de mon aide.

— Pour tuer le démonologue.

Mais c'était ridicule : que pouvais-je faire, moi, que deux vampires et une paire de loups-garous ne pouvaient pas faire ?

— Pourquoi moi ? demandai-je.

— Je vous le dirai face à face.

Elle était forte, c'était incontestable. Si je n'y avais pas prêté l'oreille, je n'aurais pas entendu la note de satisfaction dans sa voix.

Chapitre 8

Bien qu'il soit presque minuit, le parking d'Oncle Mike était plein à craquer, et je dus me garer sur celui d'un entrepôt voisin. Ma petite Golf n'était pas seule, mais semblait un peu inquiète au milieu des 4 x 4 et des gros camions. Je ne savais pas ce qui faisait que les faes aimaient tant les grosses bagnoles, mais en tout cas, je n'en avais jamais vu conduire une petite citadine.

Plusieurs bars sur la route de la réserve fae de Walla Walla, à une centaine de kilomètres de là, prétendaient être des repères à faes pour la publicité. Il y avait même un bar non loin de mon garage qui se présentait comme un bouge à loups-garous. Mais Oncle Mike n'avait nul besoin de publicité, et il était fort improbable d'y croiser beaucoup d'humains. Si l'un d'entre eux, attiré par le nombre de voitures garées devant, s'avisait d'approcher, il était rapidement découragé d'entrer par un sort très subtil. Oncle Mike est un endroit réservé aux faes, même si son propriétaire

y acceptait aussi toutes sortes de créatures surnaturelles aussi longtemps qu'elles ne causaient pas d'ennuis.

J'avais refusé de me rendre à l'essaim en l'absence de Stefan. J'étais peut-être têtue, mais pas complètement inconsciente. Je n'avais nulle intention d'inviter Marsilia chez moi non plus – il était toujours plus simple d'inviter le Mal à pénétrer chez soi que de réussir à le chasser ensuite. Je ne connaissais même pas la manière dont on désinvitait un vampire, même si je savais qu'il était possible de le faire. J'avais donc proposé un endroit neutre : chez Oncle Mike.

Je m'attendais qu'il y ait moins de monde que cela, car nous étions en plein milieu de la semaine. Mais visiblement, la clientèle d'Oncle Mike semblait moins s'inquiéter de la nécessité de se lever tôt le matin que moi.

J'ouvris la porte et fus accueillie par un véritable torrent de musique. Surprise par le volume sonore, j'eus un instant d'hésitation – durant lequel une main puissante s'abattit sur mon sternum et me força à tituber vers l'extérieur. La porte se referma, me laissant seule avec mon agresseur.

Je reculai de quelques pas supplémentaires

pour mieux estimer mon adversaire, regrettant de ne pas avoir pris d'arme. Puis je me détendis en voyant qui m'avait attaquée : vêtu d'une tunique et d'un caleçon long vert bouteille, il ressemblait à l'un des Joyeux Compagnons de Robin des Bois. C'était juste un employé de la maison.

Il n'avait pas l'air d'avoir plus de seize ans et était grand et mince. Sa lèvre supérieure était revêtue d'un faible duvet qui deviendrait peut-être une moustache dans quelques années. Il avait des traits ordinaires, bien proportionnés, mais pas assez bien disposés pour être vraiment beaux.

Il fit un petit geste en ma direction et je sentis l'odeur astringente de la magie fae. Puis il se retourna et pénétra de nouveau dans le bar. C'était un videur. Nom d'un chien, cela faisait la deuxième fois aujourd'hui que je me faisais jeter à l'entrée d'un bâtiment !

— Je ne suis pas humaine, lui dis-je en lui emboîtant le pas. Oncle Mike n'est pas dérangé par ma présence.

A vrai dire, je pensais qu'Oncle Mike ne m'avait même jamais remarquée.

L'adolescent siffla entre ses dents et se retourna vers moi, l'air furieux. Il leva les mains entre nous et les disposa en coupe. Cette fois-ci, l'odeur de sa

magie fut aussi puissante que celle de l'ammoniaque, me desséchant les sinus. Je toussotai, surprise par l'intensité de l'odeur.

Je ne sus jamais ce qu'il avait l'intention de me faire, car à ce moment précis la porte se rouvrit derrière lui et Oncle Mike lui-même fit son apparition.

— Ouh ! là, mon petit Fergus, mais qu'est-ce que tu fais ? Laisse ça. Nom d'un chien ! Tu devrais savoir que cela ne se fait pas !

Il avait un accent irlandais à couper au couteau, et sa voix suffit à convaincre comme par magie le jeune homme d'abandonner le sort qu'il était sur le point de me lancer.

Oncle Mike ressemblait exactement à l'idée que je me faisais d'un tavernier. Comme s'il était allé chercher dans mon esprit toutes les références littéraires ou cinématographiques à des patrons de bar et avait rassemblé le tout en une caricature parfaite. Il avait un visage plaisant, plus charismatique que vraiment beau. Il était de taille moyenne, avec un torse solide, des bras musclés au bout desquels pendaient des mains puissantes aux doigts courtauds. Ses cheveux étaient d'un brun tirant sur le roux, mais il n'avait pas de taches de rousseur. Il considéra son malheureux

employé d'un œil qui, s'il avait fait jour, aurait brillé d'une étrange lueur ambrée.

— Allez Fergus, rends-toi utile. Va dire à Buddy de s'occuper de la porte pour le reste de la soirée, puis va voir le Chef et dis-lui que je veux qu'il te garde occupé jusqu'à ce que tu sois bien persuadé que tuer les clients, c'est une chose qui ne se fait pas.

— Oui, monsieur, dit le videur intimidé, avant de filer par la porte et de disparaître.

J'aurais presque pu me sentir désolée s'il n'y avait pas eu cette histoire de « tuer les clients ».

— Une bonne chose de faite, dit Oncle Mike en se tournant vers moi. Veuillez excuser mon intervention, mais ce démon suscite réellement une ambiance de chaos, et les gens sont un peu à vif, limite d'humeur homicide, comme vous avez pu le constater. Ce n'est probablement pas une bonne idée de laisser quelqu'un de votre genre entrer ici.

C'était une manière plus polie, mais tout aussi efficace qu'un sort mortel, de me refuser l'entrée. Bon sang !

Je ravalai le grognement qui traduisait mieux mon sentiment et gardai un ton aussi poli que le sien :

— Si je ne suis pas la bienvenue, serait-il possible que quelqu'un prévienne Marsilia et lui dise de me retrouver dehors ?

Il me regarda d'un air abasourdi :

— Qu'est-ce que vous trafiquez avec la Reine des vampires ? Vous naviguez en eaux bien trop profondes pour vous, ma pauvre petite…

Je pense que c'est le « ma pauvre petite » qui fut la proverbiale goutte d'eau. A moins que ç'ait été l'odeur d'ordures, de loup-garou et de sang, enveloppée de celle, typique, de Warren, qui me rappelait qu'on l'avait déposé ici même, presque à l'agonie, quelques heures plus tôt.

— Si les faes se bougeaient le *cul*, pour une fois, je ne serais peut-être pas contrainte de nager dans le grand bain, répliquai-je en abandonnant toute apparence de politesse. Je connais les vieilles légendes. Je *sais* que vous avez du pouvoir, nom de Dieu ! Alors pourquoi vous contentez-vous d'assister aux meurtres de ce démon sans lever le petit doigt ?

J'essayais de ne pas imaginer Stefan mort, mais d'un certain côté j'en portais déjà le deuil, et cela ajouta à mon agressivité.

— En même temps, j'imagine que si vous craignez que cela vous rende d'« humeur

homicide », il vaut mieux que vous restiez bien tranquilles.

Cela aurait pu s'appliquer à Warren. Ainsi, il serait en sécurité chez lui au lieu de perdre son sang dans l'une des chambres d'amis d'Adam.

— Surtout qu'il ne s'agit après tout que d'une affaire de vampires. Les victimes collatérales ne sont pour eux qu'un vague effluve, rien de bien important, conclus-je.

Il eut un petit sourire narquois qui me fit exploser de nouveau :

— C'est ça, souriez tout votre saoul. J'imagine que vous avez déjà tellement de sang sur les mains. Mais autant que je vous prévienne : cette histoire risque d'avoir des effets sur vous aussi. Les humains ne sont pas idiots, ils sentent bien que la situation n'est pas ordinaire, que le Mal est parmi nous. Et les seules personnes capables de ce genre de choses qu'ils connaissent, c'est vous, les faes.

Son sourire s'était encore élargi, mais il m'interrompit d'une main levée :

— Désolée, ma jolie. C'est juste le mot « effluve » qui m'a fait sourire. Ils ne sont pas nombreux, les mécanos capables d'utiliser ce genre d'image !

Je le dévisageai, complètement abasourdie. Peut-être était-ce le fait d'être extrêmement vieux – et je pense qu'Oncle Mike était même antique – qui vous faisait avoir un autre regard sur la vie, mais bon…

— Je suis confuse, répondis-je d'une voix étranglée par la rage. Je vais faire mon possible pour utiliser un vocabulaire simple et usuel pour discuter de cette chose qui a déjà tué… (Je comptai rapidement les victimes, bien que mon estimation soit rendue imprécise par le fait que je ne savais pas combien avaient été tuées lors de la soif de sang de Daniel :) quinze personnes ?

Il arrêta soudain de sourire et de ressembler à un patron de bar :

— Je dirais plus dans les quarante, et je suis persuadé qu'il reste encore à en découvrir. Pas seulement dans les Tri-Cities, en plus. Les démons ne sèment que mort et pourriture. Il n'y a rien de drôle à ça, je vous présente mes excuses. (Il s'inclina si rapidement que je doutai même qu'il l'ait vraiment fait.) Je me moquais aussi bien de votre vocabulaire que de moi-même. Même après tout ce temps, j'oublie toujours qu'on trouve des héros dans les endroits et les personnes les plus improbables – telles des mécaniciennes capables

de se transformer en coyote.

Il me considéra un instant, et ses yeux souriaient d'une manière qui n'avait rien à voir avec son expression habituelle.

— Et puisque vous en avez le droit, en tant qu'héroïne prête à se jeter sur une grenade pour nous protéger tous, je vais vous dire pourquoi, de notre côté, nous ne faisons rien pour empêcher ces événements. (Il désigna l'intérieur de la taverne d'un mouvement de tête.) Nous sommes une espèce en voie de disparition, Mercedes Thompson. Nous mourons plus rapidement que nous ne nous reproduisons, même en comptant les métis. Cela date du moment où un humain a forgé sa première lame en fer, mais le plomb des balles nous atteint tout autant. Les gremlins tel Siebold Adelbertsmiter sont une exception.

Il s'interrompit, mais je ne dis rien. Je savais tout cela. Il suffisait d'allumer la télé ou de lire les journaux pour être au courant.

— Il y a dans la région des êtres d'une puissance inimaginable. Des êtres qui, si leur existence était connue, pousseraient les humains à se lancer dans un génocide contre les faes. Si le démonologue décidait de s'attaquer à l'un d'entre nous, s'il le forçait à tuer des humains en plein jour et devant

les caméras – et il est parfaitement capable de le faire –, cela signerait notre arrêt de mort à tous.

— Les loups-garous doivent affronter le même problème, lui fis-je remarquer. Pourtant, Adam n'a pas rechigné à s'impliquer. Après tout, c'était aussi simple de laisser les vampires se débrouiller. Je parierais qu'il y a en ce moment même dans votre bar au moins quatre personnes assez puissantes pour détruire ce monstre avant même qu'il ait conscience qu'ils le cherchaient.

Il serra les poings et détourna le regard, mais je surpris quelque chose d'étrange dans son regard, quelque chose d'affamé, d'avide.

— Non. Vous sous-estimez sa puissance, Mercedes. La plupart d'entre nous ne résistent pas mieux à la magie vampirique que les humains – et rares sont les âmes assez pures pour résister au démon. Il serait réellement catastrophique qu'il contrôle l'un de nous.

Il se retourna pour me regarder, mais la composante avide de son regard avait disparu comme si elle n'avait jamais existé.

Je reculai néanmoins d'un pas, mon instinct me chuchotant que, de nous deux, je n'étais certainement pas le prédateur le plus dangereux.

Il reprit, d'un ton tranquille :

— De toute façon, même si l'un d'entre nous se mettait dans la tête d'affronter le démon, les Seigneurs Gris ont décrété qu'il s'agissait d'une affaire concernant les vampires. Nous devons donc rester en dehors de tout ça. Les Seigneurs Gris ont tendance à justement considérer les humains comme des *effluves*, Mercy. Et des effluves dangereux, qui plus est. Pour eux, la mort de quelques humains n'est pas d'une grande importance.

En le regardant droit dans les yeux, je devinai trois choses : l'une était qu'Oncle Mike était de ceux qui auraient voulu pourchasser le démon, la deuxième, qu'il haïssait autant les Seigneurs Gris qu'il les craignait et la troisième, que lui ne considérait absolument pas les humains comme des effluves.

Je ne sais pas ce qui me surprit le plus là-dedans.

— Alors, tout cela veut-il dire que vous allez me laisser entrer et honorer mon rendez-vous avec Marsilia ?

Il acquiesça lentement :

— En tout cas, je ne me mettrai pas en travers de votre chemin.

Il tendit son coude dans un mouvement un peu

suranné. J'y posai délicatement la main et me laissai guider à l'intérieur.

Juste avant que nous entrions, cependant, il s'arrêta un moment et me dit :

— N'emmenez pas les loups quand vous partirez à la chasse au démon.

— Pourquoi ça ?

— Voyez Fergus. Cela fait un certain nombre de lustres qu'il travaille pour moi. Jamais je ne l'ai vu lever la main sur un client. Ce démon que le démonologue trimballe avec lui porte en lui la violence comme une rivière porte en elle des millions de poissons. Sa simple présence suffit à faire s'évaporer le self-control le plus solide et conduit à la violence. Son effet sur un loup-garou est similaire à celui d'un verre de vodka jeté sur un feu de bois.

Cela me fit penser à ce que Tony m'avait dit concernant la flambée de violence actuelle contre laquelle la police tentait de lutter. Bran aussi en avait fait mention, mais il n'avait pas semblé aussi désespéré. Et maintenant que j'y pensais, même si la colère d'Adam de ce soir pouvait s'expliquer par son mauvais caractère et son inquiétude, Samuel était aussi d'humeur particulièrement inégale ces derniers temps.

— Pourquoi ne pas avoir prévenu Adam du danger que couraient Warren et Ben ?

— Je n'étais même pas au courant qu'il avait envoyé ses loups à la poursuite du démon avant de découvrir ce pauvre gars sur le pas de ma porte. Cela étant, j'aurais pu m'en douter.

Bran était-il lui aussi conscient du risque qu'Adam avait fait courir à Warren et Ben en les envoyant aider Stefan ? Je réfléchis un instant, et jugeai que c'était probable. Mais Bran n'avait jamais été du genre à fixer des limites à ses sujets. Et il avait probablement raison. Le simple fait de savoir que le démon était à même de ronger leur maîtrise aurait déjà suffi à faire la moitié du travail.

Je décidai d'ailleurs de ne rien leur en dire pour cette raison. Ce qui signifiait que je ne pouvais pas non plus les prévenir que je partais en chasse – quelles que soient les intentions de Marsilia, je n'avais pas l'intention de rester plus longtemps sans rien faire. Les coyotes avaient un certain talent pour la furtivité et étaient capables de vaincre des proies bien plus grosses que ce que les gens pensaient. Si Marsilia voulait bien m'aider, parfait. Mais dans tous les cas, ma décision était prise, et j'y irais seule si c'était nécessaire.

Escortée d'Oncle Mike, je fis mon entrée dans le bar. Un groupe de *heavy métal* était en train de jouer, et le rythme brutal de la batterie marié à la guitare distordue me donna l'impression que mon cerveau battait à la même cadence tout en saturant mon ouïe. Je sais que certains loups-garous adorent ce genre d'endroit, où il leur est possible de mettre leurs sens en pause. Ils trouvent cela reposant. Pas moi. Cela me rend terriblement nerveuse, car je ne peux pas entendre qui arrive dans mon dos.

Oncle Mike m'accompagna au-delà du guichet de l'entrée, s'attirant un regard surpris de la femme qui le tenait. Il l'ignora et se pencha de manière à me murmurer à l'oreille :

— Il faut que je m'occupe du bar, mais je garderai l'œil sur vous.

J'ouvris la bouche pour le remercier, mais il m'interrompit d'un index posé en travers de ses lèvres :

— Pas de ça, ma petite. Je sais que Zee vous a dit que ce n'était pas prudent. Ne dites jamais « merci » à un fae, sous peine de vous retrouver à payer son loyer et laver ses chaussettes avant même que vous ayez eu le temps de dire dix fois « effluve ».

Il avait raison. Je le savais, et m'en serais probablement souvenue avant même de prononcer le mot. Mais j'appréciai néanmoins la courtoisie dont il venait de faire preuve.

Je levai exagérément les sourcils et répondis aussi innocemment que possible :

— Pas vous, tout de même ?

Il eut un sourire approbateur et me congédia d'un signe de la main :

— Allez voir vos vampires, jeune fille. Moi, j'ai de l'argent à gagner.

Personne ne vint m'importuner, mais je sentis le poids du regard des faes dans mon dos alors que je traversais précautionneusement la foule. Il n'était pas facile de ne bousculer personne dans un endroit aussi peuplé que celui-ci, mais avec les conseils d'Oncle Mike à l'esprit je réussis à ne toucher personne. L'humeur générale n'était pas folichonne. Si mes oreilles étaient complètement hors service, ce n'était pas le cas de mon nez, et les émotions que je reniflais n'étaient pas des plus agréables.

Je trouvai les vampires installés à l'autre bout de la piste de danse. Marsilia était vêtue d'une robe blanche très années 1950 qui évoquait irrésistiblement Marilyn Monroe, bien que le

vampire soit totalement dépourvu des courbes de celle-ci. Même dans l'obscurité, sa peau semblait bien trop pâle à côté du tissu blanc.

Il aurait fallu qu'on la prévienne que ce n'était vraiment pas son style. Peut-être m'en chargerais-je moi-même si elle m'énervait trop.

Il semblait bien que je sois aussi un peu sur les nerfs.

Cette pensée me surprit et je m'interrompis dans ma progression, examinant circulairement les alentours, mais Littleton n'était pas là. Je ne sentais pas son odeur non plus. Je repris mon avancée vers les vampires.

Marsilia n'avait emmené qu'un seul garde du corps, et je ne fus pas vraiment surprise de voir qu'il s'agissait d'André, l'ami et le rival de Stefan. Mes difficultés à traverser la foule m'avaient permis de réfléchir à la manière dont j'allais gérer cette conversation. Marsilia avait bien conscience d'avoir réussi à captiver mon attention, tout ce qui allait se décider maintenant, c'était qui allait tenir les ficelles. Puisqu'il était fort probable que je serais celle qui risquerait sa peau, j'avais bien l'intention de garder le contrôle de cette chasse. Je tirai la chaîne que je portais sous mon tee-shirt de manière à ce qu'ils ne puissent ignorer le petit

agneau d'argent stylisé qui y était accroché.

Je ne porte jamais de croix. Enfant, j'avais eu une mauvaise expérience avec l'une d'entre elles. De plus, un crucifix représentait l'instrument sur lequel Notre-Seigneur avait trouvé la mort – je ne comprends vraiment pas pourquoi les gens tiennent à symboliser leur foi par un instrument de torture. Le Christ avait offert sa vie en sacrifice, comme un agneau, ce n'était pas une croix à laquelle nous devions nous raccrocher. Enfin, c'était comme ça que je le voyais. Peut-être les autres avaient-ils une vision totalement différente de la religion et de Dieu.

En tout cas, mon petit agneau fonctionnait aussi bien qu'une croix quand il s'agissait de lutter contre un vampire, et Marsilia le savait d'expérience.

En arrivant à leur table, je leur souris de toutes mes dents, puis je saisis la chaise qu'ils m'avaient gardée et la retournai de manière à pouvoir m'asseoir à califourchon dessus, les bras croisés sur le dossier. Au sein d'une meute, cela vaut toujours le coup de la jouer un peu ultra-confiante.

Et je ne montrerais aucune faiblesse à cet autre style de prédateurs, me dis-je. Je ne me trouvais pas sur leur territoire, ils n'avaient aucun pouvoir

sur moi. Enfin, si je négligeais le fait qu'ils étaient infiniment plus puissants et bien plus habitués à tuer des gens que moi, quoi. Je choisis donc de négliger ce léger détail. Au moins la musique les empêcherait-elle d'entendre mon cœur battre aussi vite que celui d'un lapin.

— Alors comme ça, laissai-je tomber, vous voulez que je m'occupe d'attraper ce vampire pour vous ?

Le visage de Marsilia resta impénétrable, mais je vis André lever le sourcil.

— Ce démonologue, plutôt, murmura-t-il.

À l'instar de Marsilia, il était vêtu de blanc. Son teint naturel, bien que pâle de par l'absence d'exposition au soleil, était assez mat pour que le blanc lui aille bien. Sa chemise était dans une épaisse soie, coupée à la manière orientale avec des broderies ton sur ton. Elle lui allait mieux que la chemise de pirate dans laquelle je l'avais déjà vu.

— Mmmh, dis-je, toujours souriante, oui, mais je vous suis surtout utile parce que je suis une changeuse, et que les changeurs résistent à la magie des vampires. Et c'est ce que ce démonologue est, en définitive. Un vampire.

Marsilia me rendit mon sourire, et son

expression me sembla plus humaine que jamais. Elle faisait probablement de gros efforts. Elle fit tourner son verre entre ses doigts, le liquide sombre qu'il contenait éclaboussant les parois. Je ne savais si Oncle Mike servait du sang dans des verres à vin, mais vu que je ne sentais que divers effluves d'alcool, j'imaginai que non. Néanmoins, elle avait tellement exagéré son geste que je devinai qu'elle voulait que je le pense et me rendre mal à l'aise.

— Merci d'avoir accepté de me rencontrer, finit-elle par dire.

Je haussai les épaules et répliquai, en exagérant à peine :

— J'allais de toute façon partir à sa recherche. (Je me rendis compte en le disant que c'était la plus pure vérité.) Mais étant donné que c'est un vampire, j'imagine qu'obtenir votre approbation pour me lancer dans cette traque est plus… (Je fis mine de chercher mes mots.) Prudent, pour vous comme pour moi.

Je jouais un jeu dangereux. Si elle pensait que je représentais une réelle menace pour son essaim, elle me tuerait. Mais si elle ne ressentait aucun respect pour moi, le résultat pouvait être le même.

Elle soupira et posa son verre sur la table :

— Vous avez été élevée parmi les loups, Mercedes, alors je comprends fort bien votre besoin de jouer à des jeux de dominance. Mais deux des miens ont disparu, et je suis inquiète pour eux. Stefan est l'un des plus puissants de l'essaim, mais le fait qu'on vous ait rendu les restes de l'un de ses compagnons me dit qu'il a échoué.

Quelque chose clochait dans son attitude. Peut-être était-elle réellement inquiète, mais ses gestes me donnaient le frisson. Pour les loups, le langage corporel est infiniment plus important que celui des mots. Or le sien allait totalement à l'encontre de ce qu'elle disait. Je ne savais pas à quel discours me fier.

— « Restes » est un mot un peu fort, répondis-je. Warren n'est pas mort.

Elle n'ajouta rien pendant un moment, tapotant la table sur le même rythme que je l'avais vue suivre lors de notre dernière rencontre. J'imaginais qu'elle ne s'attendait pas à ma réaction – espérait-elle que j'allais accepter son aide avec reconnaissance ?

Elle finit par reprendre la parole :

— Je sais bien que vous devez me tenir responsable d'avoir envoyé Stefan sans grande

aide. C'est bien évidemment parce que c'était une punition, mais aussi parce que Stefan est un soldat. Il savait reconnaître un ordre de mission quand il en entendait un. Il était conscient du fait que je le croyais, mais aussi que je n'avais pas le choix, sinon de l'envoyer à la poursuite de cette créature.

Cela, je pouvais le croire.

— Elle s'attendait à ce qu'il me choisisse, moi, pour l'aider, intervint André. Et c'est ma faute s'il ne l'a pas fait. Stefan et moi sommes amis depuis… des siècles, vraiment. Mais j'ai commis une erreur et il était furieux après moi.

Il me regarda dans les yeux pendant un moment, puis détourna le regard quand je posai le mien ailleurs. Je me demandais ce qu'il aurait fait si je l'avais laissé m'hypnotiser.

Il continua comme si rien ne s'était passé. C'était d'ailleurs peut-être le cas.

Daniel appartenait à Stefan quand il était encore humain. Il était plus fragile qu'il le semblait, et il est mort alors que je me nourrissais de lui. L'instant pendant lequel nous pouvons faire le choix de ramener quelqu'un est extrêmement bref, Mercedes Thompson. Moins de cinq battements de cœur. Je crus que la perte serait

moins cruelle pour Stefan si je le vampirisais plutôt que de devoir l'enterrer.

Marsilia lui toucha la main, et je me rendis compte que son discours s'adressait autant, sinon plus, à elle qu'à moi.

— C'est un merveilleux cadeau que tu as fait à Daniel, le rassura-t-elle. Ton erreur a eu d'excellentes conséquences.

— Ce n'est pas ce que pensait Stefan, dit-il en baissant la tête. Le ramener des morts a fait que Daniel m'appartenait à présent et Stefan était persuadé que je l'avais fait exprès.

Il était extrêmement difficile de déchiffrer la conduite des vampires, mais je pensais que Stefan avait probablement raison. Le soir où s'était déroulé le procès, je m'étais fait la réflexion qu'il avait presque l'air satisfait que Stefan et Daniel soient impliqués.

— Ce n'est pas très gentil de sa part, dit Marsilia.

— Je le lui aurais rendu, reprit André. Mais je voulais qu'il me le demande lui-même.

Tiens, tiens, les vampires joueraient-ils donc aussi à ce petit jeu de qui domine qui ?

Marsilia secoua la tête :

— C'est peut-être tout aussi bien que Stefan ne t'ait pas amené avec lui. Je serais peut-être en ce moment même en train de parler avec cette changeuse de mes deux soldats tombés au champ d'honneur. (Elle s'adressa de nouveau à moi :) Voici donc comment je me propose de vous faciliter la tâche, Mercedes : je vais mettre à votre disposition mon bras gauche (elle désigna André du menton), le droit m'ayant été enlevé. Et je vais vous donner toutes les informations que j'ai en ma possession.

— En échange de quoi ? demandai-je, mais ma question était plus un réflexe qu'autre chose.

Elle pensait que Stefan était mort.

Elle ferma les paupières un instant, puis riva son regard au-dessus de mes sourcils. J'imaginai que c'était ainsi que les vampires se montraient polis, mais j'avais vaguement l'impression d'avoir une tache sur le front.

— En échange, vous me ramènerez cette maudite créature. Vu qu'elle a tué Stefan, je pars du principe que tout autre vampire que je lui enverrai sera détruit aussi. Vous êtes notre meilleur espoir de l'éliminer.

— De toute manière, dis-je ironiquement, même si je ne respecte pas ma part du marché en

le capturant, vous n'aurez pas perdu grand-chose.

Elle ne jugea pas utile de répondre, mais je n'espérais pas qu'elle le fasse.

— Alors, dites-moi : comment puis-je tuer ce démonologue ?

— Comme n'importe quel autre vampire, répondit-elle.

— La plupart de mes connaissances en la matière sortent de *Dracula*. Faites comme si j'étais totalement ignorante en la matière, s'il vous plaît.

— D'accord, acquiesça-t-elle. Le coup du pieu en bois dans le cœur marche vraiment, ainsi que l'immersion dans l'eau bénite et l'exposition directe aux rayons du soleil. Il paraît que les saints majeurs pouvaient nous tuer rien qu'avec leur foi, mais je crains, malgré votre agneau (elle le désigna d'une main négligente), que la vôtre ne soit pas suffisante. Mais emportez votre petit mouton avec vous, il devrait être aussi efficace sur un démon que sur un vampire.

— Qu'est-ce qui fait que les vampires étaient autrefois effrayés par les changeurs ?

André et elle s'immobilisèrent totalement. Je ne m'attendais pas qu'elle réponde, mais elle s'exécuta, d'une certaine manière :

— Vous connaissez déjà l'une des raisons : une grande partie de nos pouvoirs n'a pas ou presque pas d'influence sur vous. Notre magie est en grande partie inutile avec ceux de votre espèce.

— Mais pourtant, objectai-je, le sort de vérité a parfaitement fonctionné.

— Ce fauteuil ne fonctionne pas seulement grâce à la magie vampirique. Et de toute façon, je pense que vous êtes assez peu sensible à tout type de magie. Mais le sang a un pouvoir différent, comme les objets anciens. Et ce fauteuil est vraiment très ancien.

— Je suis désolée d'avoir changé de sujet, dis-je en l'invitant aussi subtilement que possible à continuer sur celui qui nous intéressait plus particulièrement.

Elle sourit faiblement :

— J'en suis certaine. Et sinon, les changeurs peuvent communiquer avec les esprits.

Je clignai des yeux de surprise.

— Et alors ?

Ils sont nombreux, y compris parmi les humains, à être capables de parler aux fantômes. Mais elle repoussa sa chaise en disant :

— Je pense avoir répondu suffisamment à vos

questions. (Elle lança un regard à André qui me laissa penser qu'il ne m'en dirait pas plus sur le sujet.) Le mieux que vous puissiez faire pour commencer, c'est de découvrir où Stefan s'est rendu la nuit dernière.

— « Warren ne sera pas en état de parler avant un bon moment, l'informai-je.

Son larynx avait été réduit en bouillie. Selon Samuel, cela pourrait prendre quelques jours pour guérir.

— Stefan avait l'habitude de parler avec ses sujets, dit-elle. Ils sont terrifiés et refusent de parler aussi bien à moi qu'à mes vampires. André va vous emmener chez Stefan et vous pourrez interroger sa ménagerie.

Puis elle disparut. Je supposai qu'elle s'était revêtue de l'obscurité environnante, de la même manière qu'un fae en était capable, mais je m'aperçus que je ne sentais même plus son odeur ou sa présence alentour.

— Bon sang que cela m'énerve quand elle fait ça ! dit André.

La jalousie, sûrement. Stefan aussi savait le faire. C'était le seul parmi ses sujets à avoir reçu ce don.

Je restai un long moment silencieuse,

repensant à ma conversation avec Marsilia. Elle avait fait un grand effort pour paraître humaine, même si ce n'avait pas toujours été convaincant. Je décidai qu'elle avait été aussi honnête que possible lorsqu'elle m'avait dit ce qu'elle attendait de moi et pour quelle raison. J'étais convaincue qu'elle pensait que je possédais la clé pour capturer ce démonologue, que cela soit ma résistance à la magie ou ma capacité à communiquer avec les esprits.

Enfin bon, ce n'était pas non plus que je passais mes journées à parler aux fantômes. J'étais déjà peu ordinaire, un métamorphe qui se transformait en coyote et ne dépendait pas des cycles lunaires. Ni humaine, ni loup-garou, ni fae. Cela ne me plaisait pas vraiment de découvrir que j'étais encore plus bizarre que je le pensais.

Je sortis de ma rêverie et m'aperçus qu'André attendait patiemment que je m'adresse à lui. Habituée que j'étais aux loups-garous, j'avais du mal à croire qu'il était l'un des soldats les plus valeureux de l'armée de Marsilia. Il avait les épaules étroites et ses muscles n'en avaient que le nom. Peut-être l'avait-elle flatté à dessein, mais je ne le pensais pas.

— Elle s'est téléportée ?

On m'avait pourtant dit que seuls les feux follets étaient capables de ce genre de chose. André eut un petit sourire et haussa les épaules :

— Je ne sais pas exactement comment elle fait cela. Mais c'est une des raisons qui nous font penser que Stefan est mort. S'il était encore parmi nous, il ne pourrait pas être emprisonné aisément.

— Cela n'a pas l'air de te plonger dans une grande détresse, remarquai-je.

Je n'avais vraiment pas envie de penser que Stefan était mort – définitivement mort, évidemment.

Il haussa de nouveau les épaules, un mouvement qui aurait pu signifier tout et son contraire :

— Je pense qu'il nous a quittés. La Maîtresse et moi sommes vêtus de blanc pour honorer sa mémoire. Mais je ne peux rien faire contre sa mort, la seule chose que je peux faire, c'est de partir à la recherche de son assassin. (Il posa délicatement son verre sur la table.) Et nous ne nous connaissons pas assez pour que je puisse pleurer sur ton épaule.

La colère que je devinai dans ses paroles me le rendit plus aimable.

— D'accord. Et si tu m'emmenais chez Stefan ?

Nous étions à mi-chemin de la sortie quand, soudain, la foule se referma autour de nous. La réaction d'André fut immédiate, et il s'immobilisa aussitôt, tandis que j'essayais de m'insinuer sur les côtés d'une femme particulièrement imposante qui restait plantée là, les poings sur les hanches.

— Attention, mes canards, dit-elle d'une voix si grave que mes sinus en vibrèrent. Je sens qu'il y a un humain dans ce bar fae.

La musique s'interrompit et tout le monde s'immobilisa au moment même où elle terminait sa phrase.

Je pris conscience qu'elle parlait de moi, même si elle s'adressait à toute l'assemblée. Plusieurs réponses ironiques mais complètement idiotes sur son odorat me vinrent à l'esprit – je n'étais pas du tout humaine, en tout cas pas dans le sens où elle le pensait. Mais elles étaient idiotes, car seul un fou s'amuserait à sauter en hurlant sur un nid de guêpes.

Il arrivait parfois qu'un loup-garou ayant commis un acte d'une gravité extrême soit condamné à être mis en pièces par la meute entière. Mais juste avant que cela commence, quand le condamné était entouré de la meute, il y avait toujours un silence lourd et oppressant,

jusqu'à ce qu'un loup attaque et donne le signal du châtiment. C'était le même genre de chose que je ressentais à cet instant, comme si tout le monde attendait que quelqu'un donne un signal.

— Oncle Mike m'a donné la permission de venir, dis-je aimablement, toute provocation absente de ma voix.

Je n'avais pas la moindre idée d'à quelle espèce de fae elle appartenait, et ne savais pas exactement comment éviter une bagarre.

Elle ouvrit la bouche, visiblement pas satisfaite, mais fut interrompue par un cri venant de la foule :

— Un gage !

Cela semblait parvenir du bar, mais l'idée fut reprise par une cascade d'autres voix. Quand le silence se fit de nouveau, la femme qui m'empêchait d'avancer regarda autour d'elle et lança à la cantonade :

— D'accord, mes canards. Quel genre de gage ?

Un gage, pensai-je. Probablement une sorte d'amende. – Ou alors un sacrifice.

Oncle Mike traversa la piste, poussant ceux qui faisaient obstacle jusqu'à se trouver face à moi. Il m'examina d'un air pensif. Le fait qu'ils attendent tous sa décision, suspendus à ses lèvres, prouvait

bien sa puissance.

— De la musique, finit-il par dire. Mon invitée va nous faire le don d'une chanson pour nous remercier de notre hospitalité.

La grosse femme eut un soupir déçu en voyant Oncle Mike dégager l'accès jusqu'à la scène où se tenaient encore trois musiciens. Il y avait deux guitaristes et un bassiste, mais pas de batterie. Je me demandai d'où avait pu venir le rythme qui m'avait tant dérangée plus tôt.

L'un des guitaristes sourit jusqu'aux oreilles, sauta de la scène et invita ses deux compagnons à faire de même. La plate-forme ainsi évacuée n'attendait plus que moi.

Je soulevai un sourcil dubitatif à l'adresse d'Oncle Mike et avançai vers la scène. Je remarquai qu'André s'était fondu dans la foule. Personne n'aurait eu l'idée de venir lui chercher noise, pas à lui, un vampire. Pas plus qu'ils n'auraient taquiné un loup-garou. N'étant ni l'un ni l'autre, j'étais une victime facile.

Je me demandai si Oncle Mike les aurait laissé me déchiqueter en morceaux s'il n'avait pas été bien conscient que, meute ou pas meute, les loups seraient venus me venger – ce qui m'aurait fait une belle jambe. Au moins l'aide suspecte d'Oncle

Mike m'était-elle un peu plus utile qu'une vengeance aveugle.

Quand je montai sur scène, l'un des deux guitaristes me tendit son instrument avec élégance :

— C'est très gentil, dis-je prudemment, mais je ne sais pas en jouer.

Je ne jouais d'aucun instrument à part du piano, très mal. Mais, heureusement, les leçons de piano avaient été accompagnées de cours de chant.

Je cherchai l'inspiration autour de moi. La solution la plus évidente consistait à chanter une chanson celte, mais je la rejetai aussitôt. Les morceaux de musique traditionnelle existent en des dizaines de versions différentes, avec plein de gens qui affirment que *leur* version est authentique. Devant un public de faes majoritairement celtes et prêts à sauter sur n'importe quel prétexte pour me tuer, ce n'était donc pas une bonne idée.

Il y avait aussi quelques faes d'origine allemande, et je savais qu'ils n'étaient pas aussi exigeants en matière de musique, mais la seule chanson allemande que je connaissais était *O Tannenbaum*, le célèbre chant que les enfants chantaient à Noël. Cela risquait fort de ne pas

impressionner mon public. De toute façon, je n'allais pas impressionner qui que ce soit avec mon organe : je chantais certes juste et fort, mais ma voix n'était pas des plus agréables.

Cela rendait du coup le choix de la chanson d'autant plus crucial. Dans le jeu que nous jouions, un excès de trac pouvait être fatal, et même Oncle Mike ne pourrait me sauver. Il fallait que je fasse dans la provocation subtile, leur enfoncer le doigt dans les côtes plutôt que de les gifler en pleine face.

Il me fallait aussi une chanson qui ne faisait pas dans la douceur, avec ma voix qui n'était ni jolie ni enfantine. Quelque chose qui peut se chanter *a cappella*. Malgré l'air conditionné, j'avais l'impression que la chaleur qui régnait dans la pièce m'empêchait de réfléchir – à moins que ce soit la peur, évidemment.

J'aurais tellement souhaité être en hiver et que l'air soit froid et clair… Peut-être fut-ce cette pensée, ou ce *O Tannenbaum* qui ne me sortait pas de la tête, mais je sus soudain ce que j'allais chanter. Les commissures de mes lèvres se retroussèrent.

Je pris une grande inspiration, la stabilisai sous mon diaphragme et commençai à chanter :

— Douce nuit, sainte nuit, dans les deux l'astre luit…

Dans la chaleur étouffante de cette nuit de juillet, je chantai donc un chant de Noël chrétien à une assemblée de faes qui avaient été chassés de leur terre d'origine par les chrétiens et leurs épées d'acier.

J'ai souvent entendu cette chanson interprétée avec douceur, transmettant la magie de cette toute première nuit de Noël. J'aurais aimé pouvoir la chanter ainsi. Mais vu que ma voix ne me le permettait pas, je la beuglai.

Je fermai les yeux pour m'isoler du public et laisser la foi qui transparaissait dans les paroles m'envahir comme une prière, jusqu'au moment où je chantai :

Qu'il soit roi pour toujours !

Je rouvris alors mes yeux et affrontai du regard la femme qui m'avait défiée pendant tout le reste de la chanson.

Quand l'ultime note s'évapora dans les airs, elle envoya la tête en arrière et éclata de rire. Puis elle se tourna vers Oncle Mike et le fit reculer d'un pas en lui envoyant une bonne bourrade dans l'épaule.

— Ça, c'est un vrai bon gage ! Ah !

Puis elle traversa la foule d'un pas lourd pour se

réinstaller dans un coin du bar.

Si j'avais espéré un triomphe, j'en fus pour mes frais. L'ambiance retomba soudain et les faes revinrent à ce qu'ils étaient en train de faire avant que leur attention soit attirée par ma présence. Cela étant, ce n'était pas bien pire que lorsque je chantais pendant les concerts du vendredi soir, devant Bran à Aspen Springs.

L'un des musiciens, celui qui m'avait offert la guitare, me sourit de nouveau lorsque je libérai la place pour lui.

— Un peu juste sur les notes les plus hautes, me dit-il, mais pas mal quand même.

Je lui rendis son sourire et pris un air un peu piteux :

— Le public n'est pas facile.

— T'es toujours vivante, mon canard, pas vrai ? dit-il en imitant la voix de la femme.

Je le saluai timidement de la main et me dirigeai droit vers la sortie. Je ne vis pas André, mais Oncle Mike me rejoignit et me tint la porte. Une fois dehors, je la maintins ouverte et demandai :

— Comment avez-vous deviné que j'étais capable de chanter à peu près juste ?

Il sourit :

— Vous avez été élevée par un Gallois, Mercedes Thompson. Et d'ailleurs, Thompson n'est-il pas un nom gallois ? De plus, l'un des surnoms des coyotes est bien « le rossignol des prairies » ! (Il haussa les épaules.) Ce n'était pas ma vie qui était en jeu, bien sûr.

Je le remerciai d'un grognement.

Il me salua en portant l'index à son front, puis ferma soigneusement la porte.

Chapitre 9

André m'attendait sur le parking, entre deux des Mercedes noires interchangeables qui appartenaient à l'essaim, prêt à me conduire chez Stefan. Sauf qu'il était hors de question que je monte dans la voiture d'un vampire inconnu.

Malgré ses protestations, je décidai donc de le suivre dans ma voiture plutôt que de le laisser m'y conduire. Non seulement c'était plus prudent, mais en plus, une fois notre mission accomplie, je pourrais directement rentrer chez moi au lieu de devoir attendre qu'il puisse me ramener devant la taverne d'Oncle Mike.

Néanmoins, il n'avait pas tort : il aurait probablement été plus utile que nous discutions d'un plan d'attaque. Mais il aurait fallu pour cela que je lui fasse un peu plus confiance et, surtout, que je n'aie pas à me lever pour aller au boulot le lendemain matin. Les factures ne disparaîtraient pas juste parce que l'un de mes amis s'était fait hacher menu et que la Maîtresse des vampires

voulait que je me lance à la recherche d'un démonologue qui avait tué une quarantaine de personnes.

J'agrippai fortement mon volant et tentai de ne pas regarder l'endroit où Stefan, le si calme et gentil Stefan, avait abattu un poing furieux. Qu'est-ce qui l'avait tant mis en colère ? Le fait qu'il s'était fait battre par le démonologue ?

Qu'avait-il dit déjà ? Qu'il savait que quelque chose clochait dans ses souvenirs, parce qu'il ne se souvenait plus de ma présence. Et que c'était étrange, parce que j'avais une certaine importance à ses yeux.

Stefan était un vampire, me répétai-je. Les vampires sont maléfiques.

Je touchai le tableau de bord. C'est parce que j'ai été blessée qu'il a fait cela, pensai-je.

Il avait lui aussi une certaine importance à mes yeux. Je refusais qu'il puisse avoir disparu pour toujours.

La maison de Stefan se trouvait dans les collines de Kennewick, dans l'un des quartiers les plus récents, à l'ouest de l'autoroute 395. C'était un énorme manoir en briques qui se trouvait sur un vaste terrain. On y accédait par une allée circulaire. C'était le genre de demeure où auraient

dû gambader et grandir plusieurs générations d'enfants. Entourée de maisons ornées de colonnes factices et de gigantesques baies vitrées, elle aurait pu sembler complètement décalée. Mais au lieu de cela, c'étaient les autres demeures qui paraissaient étranges. J'imaginais très bien Stefan dans cette maison.

— Il vaut mieux que ce soit toi qui frappes à la porte, dit André quand je sortis de ma voiture. Ils ont déjà refusé que j'entre – non sans raison. Stefan est peut-être capable de me pardonner pour Daniel, mais son troupeau n'oubliera pas, lui.

La note de regret sous-jacente de ses paroles était très légère. On aurait dit un gamin qui venait d'envoyer une balle de base-ball à travers la fenêtre des voisins.

Malgré l'heure tardive, toutes les fenêtres étaient illuminées. En y réfléchissant, il était assez logique que les sujets d'un vampire aient le même rythme de vie que celui-ci.

Venir ici m'avait semblé logique quand Marsilia en avait mentionné la nécessité. Mais je ne m'étais pas vraiment rendu compte de ce que j'aurais à affronter.

J'hésitai avant de toquer à la porte. Je n'avais pas la moindre envie de rencontrer les sujets de

Stefan, de voir qu'il les gardait comme un fermier garde un troupeau de bétail. J'appréciais Stefan, et je voulais que cela reste ainsi.

Je vis bouger le rideau qui occultait la fenêtre juste à côté de la porte. Ils savaient que nous étions là.

Je tirai sur la sonnette.

Derrière la porte, j'entendis des pas furtifs, comme si une foule se déplaçait, mais quand elle s'ouvrit, je me retrouvai face à une seule personne.

Elle avait l'air d'avoir quelques années de plus que moi, trente-cinq, peut-être quarante ans au maximum. Ses cheveux noirs et bouclés tombaient sur ses épaules. Elle était vêtue de manière très classique, d'un chemisier sur mesure et d'un pantalon. On aurait dit une femme d'affaires.

Elle devait ordinairement être jolie, mais ses yeux étaient gonflés, son nez rouge, et son teint un peu trop pâle. Sans un mot, elle s'effaça pour me laisser entrer. Je franchis le seuil, mais André s'arrêta brusquement en voulant le traverser.

— Il faut que tu me réinvites, Naomi, dit-il.

Elle prit une inspiration et répondit d'une voix tremblante :

— Non. Pas tant qu'il ne sera pas revenu. (Puis elle se tourna vers moi.) Qui êtes-vous, et que

voulez-vous ?

— Mon nom est Mercedes Thompson, répondis-je. Je suis ici pour essayer de découvrir ce qui est arrivé à Stefan.

Elle eut un signe d'approbation et, sans un mot de plus, referma la porte au nez d'André.

— Mercedes Thompson, reprit-elle. Je sais que Stefan vous appréciait. Vous vous êtes impliquée dans sa défense devant les autres vampires, et quand vous avez pensé qu'il était en danger, vous nous avez téléphoné. (Elle coula un regard vers la porte.) Stefan a révoqué l'invitation d'André, mais je n'étais pas certaine que cela fonctionne en son… absence.

Elle considéra la porte quelques instants, puis se tourna vers moi en faisant un effort visible pour se contrôler. La maîtrise de soi lui allait mieux au teint que la peur.

— Que puis-je faire pour vous aider, mademoiselle Thompson ?

— Vous n'avez pas l'air du genre de personne qui…

Je m'interrompis. J'imaginais qu'il existait un terme courtois pour désigner une personne qui offre volontairement son sang à un vampire, mais je ne le connaissais pas.

— Vous vous attendiez à quoi ? dit-elle d'un ton aigre. Des enfants pâles, couverts de tatouages et de marques de morsures ?

— Eh bien, remarquai-je, j'ai déjà rencontré Daniel…

— Ah ! oui, Daniel. Il y en a quelques autres comme lui. Le stéréotype est présent parmi nous, mais loin d'être majoritaire. Dans les troupeaux d'autres vampires, vous trouveriez probablement plus de gens de ce style. Mais Stefan n'est pas du genre à aimer les stéréotypes. (Elle inspira profondément.) Venez dans la cuisine, je vais vous faire une tasse de thé et répondre à vos questions.

Il y avait au moins dix personnes qui vivaient dans cette maison, sans compter Stefan. Je pouvais les sentir. Ils ne se montrèrent pas lorsque Naomi me conduisit à la cuisine, mais j'entendis des chuchotements. Je restai polie et ne regardai pas dans la pièce d'où ils venaient.

Une table aux allures de billot de boucher, tellement énorme qu'elle ne serait pas entrée dans la plupart des pièces de mon mobil-home, trônait au milieu de la cuisine. Naomi tira un tabouret de bar et s'y installa, m'invitant d'un geste à faire de même. Ce faisant, ses cheveux s'écartèrent, laissant apparaître une gorge immaculée.

Surprenant mon regard, elle souleva sa chevelure et me montra qu'effectivement il n'y avait nulle trace de morsure, nulle rougeur.

— Satisfaite ? demanda-t-elle.

J'inspirai profondément. Elle voulait visiblement me mettre mal à l'aise, mais après la poussée d'adrénaline que j'avais eue chez Oncle Mike, j'étais seulement fatiguée.

Je soulevai ma propre chevelure et me tournai de manière à ce qu'elle puisse voir les marques de morsure sur mon cou. Comme elles étaient presque cicatrisées, je n'avais plus de pansement, mais elles étaient toujours rouges et enflammées. J'en garderais sûrement une belle cicatrice.

Elle eut un sursaut et tendit la main pour toucher la blessure :

— Stefan n'a jamais fait cela, dit-elle d'un ton qui semblait moins convaincant que ses mots.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demandai-je.

— On vous a presque rongée, dit-elle. Stefan fait plus attention.

J'acquiesçai :

— C'est la chose à la poursuite de laquelle Stefan est parti qui m'a fait ça.

Elle se détendit :

— Oh ! oui. Il nous a dit qu'il vous avait attaquée.

Stefan lui parlait, ce que je pris pour un bon signe.

— C'est cela, dis-je en tirant à mon tour un tabouret de sous la table et en grimpant dessus. Savez-vous où Stefan est allé, la nuit dernière ?

Elle secoua la tête tristement :

— Je le lui ai demandé, mais il a refusé de me le dire. Il a dit qu'il ne voulait pas que nous nous lancions à sa recherche s'il ne revenait pas.

— Il était inquiet pour vous ?

— Oui, mais pas de la manière que vous pensez, dit une autre voix dans mon dos.

Je regardai par-dessus mon épaule et vis une jeune femme aux longs cheveux raides, vêtue de vêtements larges. Elle ne nous regarda même pas, se contentant d'ouvrir le frigo et d'en inspecter le contenu.

— Comment cela ? demandai-je.

Elle leva les yeux et fit une petite grimace en direction de Naomi :

— Il s'inquiétait du fait qu'elle nous enrôle tous dans une battue pour aller le chercher, et que nous

nous fassions tous tuer. Vous comprenez, si Stefan meurt, elle aussi… pas immédiatement, mais assez rapidement.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète, mentit Naomi – je l'entendais dans sa voix.

— Voyez-vous, notre professeur ici présente souffre d'une leucémie, dit la jeune fille en buvant au goulot d'une bouteille de lait. Aussi longtemps qu'elle jouera les banques du sang, les transfusions que lui fera Stefan en retour lui permettront de juguler le cancer. Mais si cela s'arrête… (Elle fit un petit bruit étranglé et considéra Naomi avec un petit sourire satisfait.) En échange, elle lui tient lieu d'assistante administrative : elle paie les factures, les impôts, s'occupe des courses. D'ailleurs, Naomi, il n'y a plus de fromage.

Elle remit la bouteille de lait dans la contre-porte du réfrigérateur et ferma celui-ci.

Naomi se laissa glisser au bas de son tabouret et affronta la jeune fille :

— Si Stefan est mort, ça veut dire que la fête est terminée pour toi aussi. Il te faudra retourner chez ta mère et son nouveau mari. Enfin, jusqu'à ce que la Maîtresse te retrouve et t'attribue à un autre vampire, évidemment. Peut-être André voudrait-il

de toi ?

La jeune fille se contenta de la toiser d'un air vaguement moqueur. Naomi se tourna vers moi et dit :

— Elle n'en sait pas plus que moi.

Elle sortit de la cuisine en lançant un dernier regard de reproche à la jeune fille. Celle-ci avait très clairement pris l'avantage dans leur affrontement. Je me fis la réflexion qu'elle pourrait faire un bon loup.

— Je suis Mercedes Thompson, dis-je. (Je fis tourner mon tabouret de manière à pouvoir poser mes coudes sur la table et m'appuyer à celle-ci d'une manière qui ne semblerait pas menaçante.) Je cherche Stefan.

Elle regarda autour d'elle comme si elle le cherchait aussi.

— Ouais, ben il est pas là.

J'acquiesçai en plissant les lèvres :

— Je le sais. On a retrouvé l'un des loups avec qui il se trouvait dans un sale état.

Elle releva la tête :

— Vous n'êtes pas un loup-garou. Stefan me l'a dit.

— C'est exact.

— Si une créature a été capable de tuer Stefan, elle s'essuiera les pieds sur notre ami André, là, dehors, observa-t-elle en désignant la porte d'un geste vif du menton. Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pourriez être d'une aide quelconque pour Stefan ?

— Marsilia semble le penser.

J'observai l'effet que le nom avait sur elle : malgré le rideau de cheveux sombres qui lui cachait le visage, j'aperçus une lueur de crainte. D'ailleurs, la maison puait la peur. Tout le monde ici semblait particulièrement terrifié.

— Si Stefan ne revient pas, dit-elle d'un ton extrêmement calme, semblant soudain bien plus âgée qu'elle ne l'était, nous sommes tous morts, pas seulement le Docteur Cul-Serré. Tôt ou tard, nous disparaîtrons. La Maîtresse refusera que nous puissions éventuellement parler *d'eux* et nous dispersera dans les différentes ménageries de ses sujets. Et la plupart d'entre eux ne font pas aussi attention à leur bétail que Stefan. Ils ne savent pas se contrôler quand ils ont faim.

Je ne sus que répondre, voulant éviter les platitudes, alors je revins sur un détail qui avait retenu mon attention :

— Stefan réussit à vous maintenir en vie plus

longtemps que les autres le feraient ?

— Il ne tue pas ceux qui appartiennent à sa ménagerie.

Je me rappelai soudain que le zoo de Londres avait autrefois été connu sous le nom de « ménagerie ». La jeune fille haussa les épaules :

— Quand il peut l'éviter, tout au moins. Quand il nous prend en charge, nous nous engageons à rester quelques années, mais ensuite nous sommes libres de partir. Enfin, à part Naomi, mais ce n'est pas à cause de Stefan.

— Pourquoi quelques années ? demandai-je.

Elle me regarda comme si j'étais complètement débile.

— Parce qu'il faut ce temps-là pour pouvoir établir une connexion psychique assez forte pour que nous ne nous baladions pas partout en parlant de vampires.

— Et cela fait combien de temps que vous habitez avec Stefan ?

— Cela fera cinq ans en août.

Elle ne pouvait pas avoir plus de vingt ans. Je tentai de ne pas montrer combien j'étais choquée, mais ne dus pas y arriver, puisqu'elle eut un ricanement :

— J'avais douze ans, oui. Stefan est une véritable amélioration par rapport à mes parents, je vous assure.

Les vampires sont maléfiques. Marrant comme j'ai tendance à l'oublier quand il s'agit de Stefan.

— Vous en savez probablement plus sur les vampires que moi, lui dis-je en changeant de tactique dans l'intention d'obtenir un peu plus d'informations. J'ai été élevée parmi les loups-garous et la plupart des conversations que j'ai avec Stefan concernent les voitures. Cela vous dérangerait-il de répondre à quelques-unes de mes questions ?

— Il ne nous parle pas énormément, prévint-elle. Pas autant qu'il parlait à Daniel. Il nous a juste dit que c'était un machin mi-vampire mi-démon.

J'acquiesçai :

— C'est à peu près ça, oui. Il semblerait que si je réussis à tuer le vampire, le démon disparaîtra. Plus de machin mi-vampire mi-démon. Marsilia m'a dit quelles méthodes utiliser pour tuer un vampire.

Je laissai mes paroles faire leur effet sur mon interlocutrice. Comme elle était loin d'être bête, il ne lui fallut pas longtemps pour arriver à la même

conclusion que moi.

— Ouah ! C'est assez flippant de se lancer dans la bataille avec juste la Maîtresse comme source de renseignements. Bien entendu, je vous dirai tout ce que vous avez besoin de savoir.

Elle me toisa du regard, pas vraiment impressionnée par ce qu'elle voyait.

— Elle pense vraiment que vous pouvez tuer ce truc ?

Je commençai par acquiescer, mais m'interrompis :

— Je ne sais pas ce qu'elle pense. (Oncle Mike n'avait pas eu l'air de trouver l'idée stupide. Mais je ne savais pas si je pouvais plus me fier aux faes qu'aux vampires. Je finis par hausser les épaules et lui dire la vérité :) Je m'en fiche, de toute façon. Je tuerai ce démonologue, ou bien je mourrai en m'y employant.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Que je pouvais tuer un vampire avec un pieu en bois, de l'eau bénite ou la lueur du soleil.

Elle s'adossa au réfrigérateur en secouant la tête :

— Bon. C'est exact pour le pieu, mais c'est encore mieux si c'est du chêne, du frêne ou de l'if.

Et si vous le tuez de cette manière, il faut le décapiter ou brûler son corps pour être bien certaine qu'il reste mort. Souvenez-vous toujours qu'un vampire mort, ce sont des cendres. S'il reste un cadavre, il se relèvera – et il sera très énervé après vous. Leur couper la tête est suffisant, mais difficile. Ils n'ont pas tendance à attendre gentiment qu'on les attaque à la tronçonneuse. Le soleil est bien, aussi. Mais joindre le pieu *et* le soleil, c'est un peu comme donner un grand coup dans les boules d'un mec, vous voyez ?

Je secouai la tête, fascinée.

— Ils sont tous parfaitement au courant de tout ça. Cela veut dire qu'ils ne courront pas le risque d'y être confrontés s'ils ont le choix. Et si vous ratez votre coup, ça les rend complètement furieux. Laissez tomber l'eau bénite. Il vous en faudrait toute une piscine pour en tuer un.

— Comment vous y prendriez-vous pour tuer de manière définitive un vampire, alors ?

Elle fit la moue :

— Le feu est la meilleure méthode, je dirais. Stefan dit qu'ils brûlent assez facilement une fois allumés.

— C'est Stefan qui vous a dit tout ça ?

J'essayai d'imaginer la conversation. Elle

acquiesça.

— Bien sûr. (Elle me considéra un moment.) Écoutez, je ne sais pas où il a pu aller, mais je sais qu'il surveillait les informations locales et les journaux de près. Il avait un plan des Tri-Cities où il marquait les endroits où il y avait eu des crimes violents. Hier il semblait assez excité à propos d'un truc qu'il avait remarqué dans leur localisation, un modèle.

— Vous avez ce plan ? demandai-je.

— Non. Il l'a emporté. Et il ne l'a montré à aucun d'entre nous.

Je me laissai glisser au bas de mon tabouret et dis :

— Merci…

— Rachel.

— Merci, Rachel.

Elle me fit un signe de tête puis rouvrit la porte du réfrigérateur, me congédiant plus ou moins. Je pris mon temps pour revenir vers la porte d'entrée, mais ne vis personne d'autre. Je sortis donc.

André m'attendait assis sur le capot de sa voiture. En me voyant, il se leva d'un bond et me demanda :

— Alors, ils savent quelque chose ?

J'eus un haussement d'épaules :

— Ils ne savent pas où il est allé, mais en revanche ils savent comment il a eu l'idée de s'y rendre. Peut-être est-ce une piste exploitable.

Je regardai André en me demandant si Marsilia n'avait pas négligé de me parler de ces histoires de décapitation tout à fait à dessein. Je n'eus pas à réfléchir longtemps avant de décider que c'était bien le cas.

— Comment tuerais-tu Littleton, toi ?

— Par le feu, répondit-il sans hésiter. C'est le plus simple. Le pieu, c'est efficace, mais il faut les décapiter ensuite.

Cela ne signifiait rien. Il pouvait très bien avoir deviné que j'avais abordé le sujet avec la ménagerie vu que je posais la question.

— Ce n'est pas ce que m'a dit Marsilia, fis-je observer.

Il eut un petit sourire :

— Si tu te contentais de lui enfoncer un pieu dans le cœur, elle serait en mesure de le capturer, de le faire sien. Il n'y a pas tant de vampires que ça, Mercy, et cela prend du temps d'en fabriquer. Si Daniel n'avait pas appartenu depuis aussi

longtemps à Stefan, il serait définitivement mort. Marsilia n'a pas envie de perdre un vampire – et particulièrement pas un vampire qui a aussi à sa disposition les pouvoirs d'un démon. Si ses blessures sont trop graves, il existe des moyens de le transférer sous le contrôle d'un vampire plus puissant, comme Marsilia. Il rendrait sa position inattaquable.

— Tu as donc l'intention de le capturer ?

Il eut un geste de dénégation :

— Non. Je le veux mort. Définitivement mort.

— Et pourquoi ça ?

— Comme je te l'ai déjà dit, Stefan et moi nous connaissons depuis très longtemps. (Il détourna le visage qui se retrouva éclairé par la lumière de l'allée.) Nous avons nos différends, mais c'est… un peu comme une querelle familiale. Je sais bien que cette fois-ci Stefan était furieux après moi, mais ça aurait fini par lui passer. Et maintenant, à cause de ce démonologue, je n'aurai plus jamais l'occasion de faire la paix avec lui.

— Tu es donc vraiment certain que Stefan nous a quittés ?

Le Combi VW de celui-ci était garé à côté du garage, son inhabituelle peinture protégée par une bâche. Quel genre de vampire conduisait un vieux

minibus peint comme la *Mystery Machine* ? A Noël dernier, je lui avais offert un Scoubidou taille réelle pour son siège passager.

Il dut deviner la réponse que j'espérais au ton de ma voix, car il secoua tristement la tête :

— Mercedes, c'est déjà difficile de maintenir un humain en captivité. C'est presque impossible d'emprisonner un vampire. Stefan possède certains pouvoirs… je pense qu'il ne peut être enfermé. Et pourtant, il n'est pas revenu chez lui. Oui, je pense qu'il nous a quittés. Et je vais faire tout mon possible pour que ce Littleton le rejoigne là où il est.

Ils étaient bien trop réalistes à mon goût, que ce soit lui ou Adam. Il fallait bien que je me résolve à accepter la mort de Stefan – et celle de Ben, ainsi que du jeune vampire que je n'avais rencontré qu'une seule fois. Et si je ne voulais pas pleurer devant André, il fallait que je parte le plus rapidement possible.

Je jetai un coup d'œil à ma montre.

— Je dois me lever dans trois heures.

Si au moins je savais combien de temps cela me prendrait pour trouver ce démon, j'aurais pu demander à Zee de prendre le relais, mais je ne pouvais me permettre de faire cela plus que

quelques jours chaque mois si je voulais aussi payer les factures et avoir de quoi manger.

— Rentre te coucher, dit-il en sortant un mince étui de cuir dont il sortit une carte, qu'il me tendit. Voici mon numéro de portable. Appelle-moi au crépuscule, nous déciderons de la marche à tenir.

Je glissai la carte de visite dans ma poche arrière. Nous étions arrivés à ma voiture et j'étais en train de m'installer derrière le volant quand une autre question me vint à l'esprit :

— Stefan a dit que Littleton était un vampire neuf. Cela signifie-t-il qu'un autre vampire est en mesure de le contrôler ?

André inclina la tête d'un air pensif :

— Un vampire neuf est effectivement sous le contrôle de son Sire. (Il eut un sourire un peu amer.) Ce n'est pas un esclavage consenti. Nous sommes tous obligés d'obéir à notre Sire.

— Même toi ?

Il fit une sorte de petite révérence triste :

— Même moi. Avec l'âge et l'accumulation de puissance, cela s'atténue néanmoins. Et évidemment, le contrôle disparaît si notre Sire meurt définitivement.

— Est-ce à dire que Littleton obéit à un autre

vampire ?

— Si celui qui l'a vampirisé est toujours vivant, ce devrait en effet être le cas.

— Qui est le Sire de Stefan ?

— Marsilia. Mais Stefan n'a jamais eu à jouer les esclaves de la manière dont nous avons eu à le faire. (L'envie transpirait de chacune de ses paroles.) Il n'a jamais été sous son emprise. Cela arrive parfois, mais en général de tels vampires sont exécutés dès qu'ils se relèvent d'entre les morts. Tout autre vampire aurait tué Stefan dès qu'il se serait rendu compte que celui-ci n'obéissait pas à ses ordres, mais Marsilia était amoureuse. Il lui a fait serment d'obéissance, cela étant, et à ma connaissance il ne l'a jamais trahi.

Ses yeux se perdirent dans la nuit étoilée. Puis, soudain, il ferma ma portière.

— Rentre chez toi et dors tant que tu le peux.

— C'est Marsilia qui t'a vampirisé, toi aussi ? demandai-je en mettant le contact.

— Oui.

Bon sang ! me dis-je, tout cela était complètement stupide. Je n'y connaissais *rien* en vampires, et voilà que j'allais me lancer à la poursuite de l'un d'entre eux qui avait déjà abattu deux vampires et une paire de loups-garous ?

Autant me tirer une balle dans la tête directement. Ça me ferait gagner du temps et de l'énergie.

— Bonne nuit, André, lui dis-je en démarrant le long de l'allée de Stefan.

J'étais assez fatiguée pour m'endormir aussitôt la tête sur l'oreiller. Je rêvai de la pauvre ménagerie de Stefan, visiblement condamnée à mort si celui-ci ne revenait pas, à en croire Rachel. Je rêvai de Stefan au volant de son minibus avec cette peluche idiote de Scoubidou sur le siège passager. Je rêvai qu'il tentait de me dire quelque chose, mais que je ne pouvais pas l'entendre à cause du bruit.

Je me tournais et me retournais dans le lit, enfouissant ma tête sous l'oreiller, mais le bruit ne s'arrêtait pas. Ce n'était pas mon réveil. Je pouvais donc encore dormir un peu. J'étais tellement épuisée que même rêver de morts était préférable à être éveillée. Après tout, Stefan était tout aussi mort quand je dormais que lorsque j'étais réveillée.

Ce n'était pas un bruit très fort. S'il avait été moins irrégulier, je pense que j'aurais réussi à l'ignorer.

Scritch. Scritch-scritch.

Cela venait de la fenêtre qui se trouvait à mon

chevet. Cela ressemblait vaguement au bruit que faisait le rosier qui poussait devant une des fenêtres de la maison de ma mère, à Portland. Quand il y avait du vent, la nuit, ses branches frottaient contre la vitre, me terrifiant totalement. Mais je n'avais plus seize ans. Personne d'autre que moi n'était en mesure de se lever, de sortir et de bouger quoi que ce soit qui faisait ce bruit pour pouvoir me rendormir.

Je serrai encore l'oreiller autour de mes oreilles, mais il n'y avait décidément pas moyen d'étouffer ce bruit. Puis je pensai - *Stefan ?*

Je fus soudain complètement réveillée. Jetant l'oreiller sur le sol, je me redressai précipitamment et collai mon visage contre la vitre pour scruter l'obscurité environnante.

Mais il y avait déjà un visage collé contre la fenêtre, et ce n'était pas celui de Stefan.

Je vis une paire d'yeux iridescents luire à même pas vingt centimètres des miens. Je hurlai le nom de Samuel et sautai hors du lit, aussi loin que possible de la fenêtre. Ce n'est qu'accroupie au milieu de la chambre que je me rendis compte en tremblant que Samuel était toujours chez Adam.

Le visage ne bougea pas. Il était tellement pressé contre la vitre que son nez et ses lèvres

étaient tout distordus, mais je n'eus aucune difficulté à reconnaître Littleton. Il lécha la vitre, pencha la tête et refit ce petit bruit qui m'avait sortie du sommeil. Son croc laissa une petite marque blanche en ébréchant la vitre.

Il y avait quantité de ces petites marques blanches, remarquai-je soudain. Cela faisait un moment qu'il était là à me surveiller pendant mon sommeil. Cela me fit carrément flipper, comme de me rendre compte qu'à moins qu'il ait beaucoup, beaucoup grandi, il flottait dans les airs.

Toutes mes armes étaient enfermées dans cet imbécile de coffre-fort. Je n'avais aucune chance de l'atteindre avant qu'il défonce ma fenêtre. Non pas que j'aie la moindre idée des dégâts que pouvait ou non faire une arme à feu sur un vampire.

Il me fallut un long moment pour me rappeler qu'il ne pouvait pénétrer chez moi sans invitation. Étrangement, cette loi ne me semblait pas aussi réconfortante qu'elle l'aurait dû avec cette horreur qui me regardait à travers une vitre pas bien épaisse.

Soudain, il se décolla de la fenêtre et disparut hors de ma vue. Je tendis l'oreille, mais n'entendis plus un son. Au bout d'un long moment, je réussis

à me convaincre qu'il était parti.

Je n'allais pas pouvoir me rendormir sur ce lit, cela étant, pas tant que je ne l'aurais pas éloigné de la fenêtre. Mes tempes palpitaient du manque de sommeil et je titubai vers la salle de bains, où j'avalai deux aspirines.

Je me contemplai dans le miroir, reflet pâle et délavé dans l'obscurité.

— Et alors, interpellai-je mon reflet, tu sais où il est, maintenant ! Pourquoi ne pars-tu pas à sa poursuite ?

Je ricanai avec mépris en voyant mon expression couarde, mais cela ne donnait pas grand-chose dans l'obscurité, alors j'actionnai l'interrupteur près de la porte.

Rien ne se passa.

J'actionnai encore deux ou trois fois le bouton.

— Saleté de mobil-home !

Les plombs sautaient souvent tout seuls. Un de ces jours, il faudrait que je refasse tout le système électrique.

Or l'armoire électrique se trouvait à l'autre bout du mobil-home, et pour y accéder il fallait passer devant les grandes fenêtres du salon et celle, plus petite, de la cuisine. Et celle de la cuisine n'avait

pas de rideau.

— Chasseuse de vampire sans peur et sans reproche mes fesses, oui ! marmonnai-je, parfaitement consciente du fait que je serais incapable de surmonter ma trouille et d'aller remettre le courant sans arme. Sortant de la salle de bains, j'allai à mon coffre-fort. Je négligeai les pistolets au profit d'un fusil 444 Marlin que je chargeai de balles en argent. Je ne savais pas si l'argent ferait le moindre mal à un vampire, mais au moins n'en ferait-il pas moins que du simple plomb.

Et au moins le Marlin me rassurerait-il assez pour que je puisse éventuellement me rendormir.

Je glissai impatiemment les cartouches longues comme mon doigt dans le fusil. Si ces choses pouvaient arrêter un éléphant, j'espérais qu'elles permettraient au moins d'interrompre un instant la progression d'un vampire.

Je savais qu'il valait mieux que je n'allume pas la salle de bains. Dans l'éventualité improbable où Littleton serait encore ici, cela brouillerait ma vision nocturne et ferait se détacher ma silhouette comme une ombre chinoise au stand de tir. Cela étant dans l'éventualité tout aussi improbable où Littleton, le vampire-démonologue, ait soudain

décidé d'utiliser une arme – improbable en considérant le plaisir qu'il avait ressenti à tuer aussi lentement cette femme de chambre. Je n'étais pas une menace assez sérieuse pour qu'il se prive d'un tel plaisir.

Néanmoins, je testai l'interrupteur de la chambre à côté de la porte de la salle de bains. Rien. Or la chambre et la salle de bains se trouvaient sur deux fusibles différents, il était donc fort peu probable qu'ils aient sauté en même temps. Littleton avait-il coupé le courant ?

Je contemplais toujours l'interrupteur quand soudain quelqu'un cria le nom de Samuel. Non, pas quelqu'un. C'était ma voix, sauf que je n'avais pas crié de nouveau.

Je fis passer une cartouche dans le canon du Marlin et tentai de laisser son poids familier me réconforter, ainsi que la conviction que Littleton ne pouvait pénétrer chez moi.

— Petit loup, petit loup, ouvre-moi ta porte.

Le chuchotement remplissait ma chambre sans que je puisse déterminer son origine précise. Me forçant à respirer lentement par le nez pour maîtriser ma panique, je m'agenouillai avec précaution sur mon lit et regardai par la fenêtre, mais je ne vis rien.

— Oui, Mercy ? (C'était la voix légère et joueuse de Samuel, cette fois-ci.) Ma douce Mercy. Viens jouer avec moi, Mercy Thompson !

Il imitait aussi parfaitement la voix de Samuel. Où l'avait-il entendu parler ?

Quelque chose frotta la paroi latérale du mobil-home, près de la fenêtre, avec le son si reconnaissable du métal qui se plie. Je m'éloignai en hâte et braquai le Marlin en direction du bruit, attendant de voir l'ombre de Littleton traverser le cadre de la fenêtre.

— Petit loup, petit loup, sors de là, sors de là, où que tu sois.

Là, il imitait Warren. Puis il poussa un hurlement empli d'une douleur insoutenable.

Je ne doutais pas que Warren ait poussé ce genre de hurlements, j'espérais simplement que ce n'était pas lui qui le faisait en ce moment à l'extérieur de mon mobil-home. J'espérais qu'il était en sécurité chez Adam.

Ce n'était pas plus mal qu'il ait commencé par imiter ma voix : si j'avais cru que Warren était en train de hurler, là-dehors, je n'aurais jamais été capable de rester enfermée à l'intérieur. En sécurité. Enfin, j'espérais.

Les hurlements du simili-Warren se turent

soudain, mais Littleton n'en avait pas fini avec moi. Il tapa sur toute la largeur de l'extrémité du mobil-home. Il y avait une fenêtre creusée dans cette cloison, mais je ne le voyais pas à travers, alors que j'avais l'impression qu'il frappait de nouveau la vitre.

Il ne peut pas entrer, me répétai-je, mais je sursautai quand même en entendant les parois crisser et en sentant le mobil-home se balancer un instant. Puis ce fut le silence.

Il recommença à frapper, notablement plus fort cette fois-ci. Chaque fois que je l'entendais donner un coup dans les cloisons, je sursautais en même temps que ma maison. Il fit le tour par l'arrière, les bruits qu'il faisait changeant de tonalité quand il passa ses nerfs sur les murs de la salle de bains. Un des carreaux de la douche se descella et se brisa par terre en mille morceaux.

Je gardais le Marlin braqué sur lui, mais mon doigt n'était pas sur la détente. Je ne voyais pas dans quelle direction je visais, et les maisons de mes voisins étaient toutes à portée de mon fusil. Même si je réussissais à ne tuer personne, un coup de feu attirerait obligatoirement leur attention. Et mes charmants voisins n'avaient pas une chance contre un vampire, surtout pas celui-ci.

En ce qui concernait mes autres voisins, les gros durs… eh bien ! j'étais surprise que le boucan que faisait Littleton ne les ait pas déjà attirés. Néanmoins, la maison d'Adam était très bien isolée. Ils n'étaient peut-être pas en mesure d'entendre la voix de Littleton assez pour s'en inquiéter, mais un coup de feu les ferait aussi débarquer en courant.

Et si je devais me fier à Oncle Mike, loups-garous et démonologues faisaient mauvais ménage. Je lui faisais confiance, c'est d'ailleurs pour cela que je n'avais pas appelé à l'aide. Je commençais à être réellement persuadée que Littleton ne pouvait pas entrer. Il pouvait me terroriser, mais pas pénétrer chez moi ni me toucher sans que je l'y invite.

— Et ça, tu peux toujours courir, mon salaud, marmonnai-je.

Il tapa de nouveau contre le mur et je sursautai. Plusieurs secondes se passèrent, une minute, deux, sans aucun bruit. Plus de hurlements, plus de grands « boum ! », plus d'arrachage de parements – et comment allais-je expliquer cela à mon assurance ?

— Oui, madame, essayai-je. La Reine des vampires m'a demandé d'aller à la poursuite d'une

créature mi-vampire mi-démon. Il semble qu'il l'ait découvert et que ça l'ait contrarié, alors il a arraché les parements de mon mobil-home.

Je m'assis au milieu du plancher avec le fusil sous le bras et dis tout haut :

— J'imagine que je vais devoir faire ça moi-même. Je me demande combien ça coûte, des parements. Et tout ce qu'il a pu bousiller là-dehors…

Je ne me souvenais plus si j'avais fait rentrer Médée avant d'aller au lit. C'est ce que je faisais d'habitude, mais j'étais si fatiguée en revenant à la maison… Dès que j'aurais réussi à rassembler mon courage à deux mains, j'irais vérifier qu'elle dormait à son endroit préféré, dans la chambre de Samuel. J'aurais pu appeler André, mais…

Mes épaules étaient tendues et douloureuses, alors j'étirai mon cou sur le côté pour les détendre. Soudain, le sol sous le tapis se souleva avec une violence assourdissante. Je me levai d'un bond et tirai vers le sol alors qu'il vibrait toujours. Je ne suis peut-être pas superpuissante, mais je suis rapide. Je tirai deux autres fois coup sur coup. Puis j'attendis, les yeux rivés sur les trous dans mon plancher et les traces de poudre sur mon tapis berbère ivoire.

Quelque chose bougea dans l'un des trous et je reculai d'un bond, tirant en même temps alors que plusieurs petits objets étaient forcés à travers des trous trop étroits pour eux. Quelques instants plus tard, j'entendis claquer la portière d'une voiture et démarrer un moteur allemand, une BMW comme celle que Littleton avait conduite à l'hôtel. Il s'éloigna, même pas pressé, comme n'importe quel autre conducteur, tandis que je considérais, immobile, les trois balles d'argent déformées et couvertes de sang qu'il m'avait rendues.

Quand mon réveil se déclencha, j'étais assise en tailleur au milieu de ma chambre, me réconfortant du ronronnement de Médée qui dormait sur mes genoux. Comment se faisait-il que dans tous ces films d'aventures l'héroïne n'a jamais à se lever le matin pour aller travailler ?

Il m'avait fallu une heure pour convaincre mes voisins de rentrer chez eux. Je leur avais dit que je soupçonnais un client mécontent – ou un gang local. Oui, j'avais tiré pour les faire fuir ; je ne pensais pas en avoir blessé un. Peut-être n'avaient-ils pas pensé que le mobil-home était occupé. Bien sûr que j'allais appeler la police, mais ça ne rimait à rien de les faire venir à cette heure indécente. Je les appellerais dans la matinée. Oui, vraiment.

J'avais de toute façon prévu d'en parler à Tony, même si je doutais de lui donner le moindre détail concernant l'agression de Littleton. Il n'y avait rien que la police pouvait faire contre lui.

J'aurais pu demander à Zee de tenir le garage pour moi, au moins aujourd'hui ; mais je n'allais de toute façon pas arriver à dormir de la journée. Autant que je garde la possibilité de son aide pour une autre occasion. Je fis taire la sonnerie du réveil et poussai une Médée récalcitrante de mes cuisses, puis enfilai quelques vêtements afin de pouvoir constater les dégâts à la lumière du jour.

Ils étaient encore plus importants qu'il me l'avait semblé durant la nuit. Ce n'est pas qu'il ait simplement déchiqueté les parements : il les avait découpés, de haut en bas, en rubans de cinq centimètres de large. J'eus aussi ma réponse sur comment il avait réussi à se glisser sous le mobil-home : il y avait un trou assez grand pour laisser passer un homme dans les parpaings qui lui servaient de fondations à l'arrière.

Mon mobil-home était un modèle de quatre mètres cinquante sur vingt, datant de 1978, et plus de toute première fraîcheur. Ce n'était pas un modèle d'exposition, mais au moins il était en un seul morceau quand j'étais allée me coucher la

nuit dernière. Réparer tout cela allait me coûter les deux reins et la peau des fesses, si même cela pouvait être réparé tout court.

Et pour cela il fallait que je me prépare à aller travailler ou sinon, il n'y aurait d'argent pour rien, même pas pour le petit déjeuner.

Dans la douche, je réfléchis à ce que j'avais appris et à ce que j'ignorais toujours. Je ne savais pas où se trouvait Littleton à présent. Je ne savais pas si une arme à feu était de la moindre utilité contre un vampire. J'avais trois balles qui me disaient que non, mais pourtant elles étaient couvertes de sang, ce qui prouvait bien qu'au moins elles avaient fait quelques dégâts. Je ne savais pas en quoi le fait de pouvoir communiquer avec les esprits me rendait si dangereuse pour un vampire, ou comment mon immunité à la magie vampirique allait m'être d'une quelconque utilité face à un vampire capable de faire *ça* à mon mobil-home. Et, après la petite démonstration de cette nuit, je savais que j'allais avoir grand besoin d'André pour le détruire.

J'appelai chez Adam juste avant de partir, pour prendre des nouvelles de Warren. Je me demandais aussi pourquoi personne n'était venu voir ce qui se passait après mes coups de feu. Le

téléphone sonna à dix reprises avant que quelqu'un décroche :

— Salut Darryl, dis-je. Comment va Warren ?

— Il est vivant, me répondit le premier lieutenant d'Adam. Inconscient, mais vivant. Nous avons entendu les coups de feu hier, mais le loup que nous avons envoyé en reconnaissance nous a dit que tu avais le contrôle de la situation. Samuel est-il dans le coin ?

— Samuel est resté avec Warren la nuit dernière, lui dis-je, surprise.

Il grogna d'un air indécis :

— Samuel n'est pas ici et Adam est visiblement sorti vers 2 heures du matin. Je n'ai pas pensé à demander au garde à l'entrée s'il avait vu Samuel.

Darryl devait être particulièrement inquiet pour me raconter tout ça. Je me frottai le front. Deux heures, c'était quelques heures avant l'arrivée de mon agresseur.

— Quelqu'un a-t-il demandé à Kyle ce dont ils parlaient avant de partir ?

— Le… l'ami de Warren était endormi. Warren, lui, oscille entre conscience et inconscience, mais est très agité quand il se réveille. Il sait quelque chose, mais ses cordes vocales sont trop abîmées pour qu'on comprenne ce qu'il essaie de dire.

Il me répondait comme si j'avais toute autorité pour lui poser ces questions, comme s'il s'adressait effectivement à la compagne d'Adam.

— Que crois-tu qu'il se soit passé ? lui demandai-je.

— Je pense qu'Adam – et Samuel, semblerait-il donc – ont découvert où se cachait ce maudit démonologue. Je ne vois pas pour quelle autre raison il aurait pu quitter le chevet de Warren dans cet état.

Moi non plus. Je pinçai le haut de mon nez entre le pouce et l'index :

— C'est probablement très grave.

— Comment ça ?

— Hier soir, Oncle Mike m'a dit qu'il était très dangereux de mettre un démonologue en contact avec un loup-garou. Les démons ont un effet délétère sur la maîtrise de soi, ce qui est très, très mauvais quand on est un loup-garou. Oncle Mike a *vraiment* insisté là-dessus.

Il y réfléchit un instant :

— En effet, c'est très grave. Il aurait été utile qu'on le sache un peu plus tôt.

— Mmmh, dis-je en prenant une inspiration.

Il y avait d'autres choses que j'aurais dû lui

dire, mais je n'en avais pas la moindre envie. Néanmoins, avec la disparition d'Adam et de Samuel, il n'aurait pas été intelligent de faire de la rétention d'informations envers les rares alliés qui me restaient.

C'était Darryl, et vu qu'il semblait me traiter comme si j'étais effectivement d'un rang plus haut que lui dans la meute – sans compter que lui n'était pas susceptible de s'inquiéter pour moi outre mesure –, il n'allait pas m'interdire quoi que ce soit.

— Je suis allée rencontrer Marsilia chez Oncle Mike. Elle veut que je retrouve Littleton et que je le tue pour elle.

Il y eut un long silence très révélateur.

— Elle te croit capable de faire ça ?

Son incrédulité aurait pu être insultante, mais vu que je ressentais peu ou prou la même chose, je n'allais pas l'en blâmer.

— Apparemment. Elle m'a offert l'aide de l'un de ses vampires les plus haut placés.

— Mmm, répondit-il.

— Je crois qu'il est correct, en fait. C'est un ami de Stefan.

— Adam ne te laisserait jamais faire ça.

— Je sais. Mais il n'est pas là. Si Warren se réveille, je voudrais que tu m'appelles.

Je lui donnai mon numéro de portable, celui du garage et celui de mon domicile. Après qu'il les eut tous notés, j'ajoutai :

— Il faut que tu appelles Bran et que tu lui racontes tout.

— Même ce que tu as l'intention de faire ? demanda-t-il.

Il savait parfaitement ce que Bran penserait de ma chasse au démonologue aidée d'un vampire.

— Oui.

Je ne voulais pas le mettre dans une position délicate auprès de Bran, or, s'il lui mentait, Bran serait furieux après lui. Qu'il le soit après moi, j'en avais eu amplement l'habitude à une certaine époque. J'imaginais que je pourrais me réhabituer facilement. Le fait qu'il soit à des centaines de kilomètres de là et que mon téléphone soit équipé de la présentation du numéro était un avantage certain.

Enfin, si on pouvait l'éviter…

— Mais seulement s'il pose la question, ajoutai-je aussitôt.

Darryl éclata de rire.

— Oui, je me souviens d'avoir souvent utilisé ce truc avec ma mère. J'espère que ça marchera mieux pour toi que pour moi à l'époque.

Je raccrochai.

Adam et Samuel avaient disparu avant que Littleton vienne faire son intéressant avec mon mobil-home. Littleton connaissait la voix de Samuel. Depuis quatre heures, Adam n'avait pas essayé de prendre des nouvelles de Warren, qui n'était pourtant pas hors de danger, pas plus que Samuel.

Littleton les avait tous deux entre ses griffes. Et s'il était comme les autres vampires, il était inactif le jour. Il y avait peut-être une chance qu'ils soient toujours vivants. Littleton aimait savourer longuement ses proies.

Il fallait que je le trouve avant la tombée de la nuit.

J'appelai Elizaveta et tombai sur son répondeur.

— Vous êtes bien chez Elizaveta Arkadyevna. Je ne peux répondre pour le moment. Merci de bien vouloir laisser un message et vos coordonnées et je vous rappellerai dès que possible.

— Ici Mercy, dis-je après le signal. Adam et Samuel ont disparu. Où êtes-vous ? Rappelez-moi

ou Darryl aussi vite que possible.

Je n'en savais pas assez sur la sorcellerie pour savoir si elle pouvait nous être d'une aide quelconque. Néanmoins, je pouvais lui demander des informations à propos des vampires et des démonologues – enfin, si je réussissais à la convaincre que les ordres d'Adam n'étaient plus d'actualité.

J'appelai les trois numéros que Tony m'avait donnés et lui dis de me rappeler sur mon portable. Puis j'appelai Zee et tombai aussi sur son répondeur, que cela soit sur le fixe ou sur le portable, sur lequel je laissai un long message très détaillé. Ainsi, aussi bien Darryl que Zee savaient ce que je planifiais de faire.

Finalement, je pris mon téléphone et me rendis au garage. J'allais renvoyer Gabriel chez lui et fermer le garage pour la journée.

Ma montre m'indiquant que j'avais un quart d'heure d'avance, je fus surprise de voir Mme Hanna. Elle était étonnamment en avance par rapport à ses habitudes.

Quand je me garai à mon emplacement habituel, elle se retrouva juste à côté de ma voiture. Quel que soit mon état de nerfs, la simple présence de Mme Hanna imposait la politesse :

— Bonjour, madame Hanna. Vous êtes drôlement en avance.

Elle eut un moment de battement avant de lever les yeux vers moi et de me considérer comme si elle ne me connaissait absolument pas. Encore un ou deux mois, pensai-je, et il n'y aurait plus que quelques bribes de sa personnalité qui resteraient.

Mais en attendant, ses yeux s'illuminèrent enfin en me reconnaissant :

— Ah ! Mercedes, mon enfant, j'espérais justement vous voir aujourd'hui. J'ai un dessin très spécial juste pour vous.

Elle se mit à fouiller dans son chariot, semblant de plus en plus agitée quand elle ne trouva pas ce qu'elle cherchait.

— Ce n'est pas grave, madame Hanna, lui dis-je. Il fera bien surface quand vous ne le chercherez plus. Pourquoi ne me le donnez-vous pas demain ?

— Mais il était juste là, gémit-elle. Un dessin de ce gentil garçon qui vous aime bien. Le brun.

Adam.

— Demain, ce sera très bien, vraiment, madame Hanna. Qu'est-ce qui vous amène ici si tôt dans la journée ?

Elle regarda autour d'elle d'un air confus,

comme si elle ne comprenait pas la question. Puis elle se détendit et sourit :

— Oh ! c'est Joe. Il m'a dit qu'il valait mieux que je change d'itinéraire si je voulais toujours le voir.

Je lui souris. Quand elle était vivante, elle parlait sans cesse de John ceci et de Peter cela. Je n'avais jamais su si elle avait vraiment des soupirants ou aimait juste prétendre qu'elle avait toute une cour.

Elle se pencha vers moi d'un air de conspiratrice :

— Nous les femmes, on doit toujours changer pour nos hommes, pas vrai ?

Soudain ébranlée, je la considérai d'un œil hagard. C'était exactement ça. Comme si Adam changeait ce que j'étais.

Elle vit que ses paroles avaient porté et hocha la tête d'un air ravi :

— Mais ils valent le coup, que Dieu les protège ! Ils valent le coup.

Puis elle s'éloigna de son pas traînant et régulier qui lui permettait de couvrir des distances étonnantes.

Chapitre 10

— Non, monsieur, elle n'est pas…

Gabriel leva les yeux en me voyant arriver et s'interrompit :

— Attendez. La voilà.

Je pris le combiné, m'attendant à entendre soit Tony, soit Elizaveta.

— Ici John Beckworth, j'appelle de Virginie, je suis désolé, j'avais oublié combien il était plus tôt chez vous.

La voix était familière, mais le nom ne collait pas.

— Monsieur Black ? demandai-je.

— Oh ! oui…, dit-il d'un air embarrassé. C'est Beckworth, en fait. Je viens de parler à un dénommé Bran Cornick. Il m'a fait comprendre qu'il y avait des problèmes en ce moment dans les Tri-Cities ?

— Oui, répondis-je, nous avons quelques ennuis.

Soit Adam avait appelé Bran hier, soit c'était Darryl qui, se souvenant des Black/Beckworth, lui avait parlé ce matin.

— C'est ce que M. Cornick nous a dit. Il nous a suggéré de prendre un vol pour le Montana en début de semaine. (Il eut un moment d'hésitation.) Il semblait moins… euh… extrême qu'Adam Hauptman.

Ça, c'était Bran, d'un calme exquis jusqu'à ce qu'il vous saute à la gorge.

— M'appelez-vous afin de vous assurer que vous ne courez aucun risque avec lui ? demandai-je.

— Oui. Il ne figurait pas sur la liste que vous m'avez donnée.

— Si j'avais une fille, je n'hésiterais pas un instant à la confier à Bran, dis-je en toute sincérité. (J'évitai néanmoins de répondre à la question concernant son absence sur la liste.) Il prendra bien soin de vous et de toute votre famille.

— Il a parlé avec Kara, ma fille, dit-il d'un ton intensément soulagé. Je ne sais pas ce qu'il lui a dit, mais cela faisait des années que je ne l'avais pas vue aussi heureuse.

— Bien.

— Mademoiselle Thompson, s'il y a quoi que ce

soit que je puisse faire pour vous, je vous en prie, n'hésitez pas à m'appeler.

J'eus d'abord le réflexe de refuser, mais m'interrompis soudain :

— Vous êtes vraiment journaliste ?

Il rit :

— Oui, mais je ne m'occupe pas de la vie sexuelle des célébrités. Je suis journaliste d'investigation.

— Vous avez moyen de vous renseigner sur des personnes en particulier ?

— Oui, répondit-il d'un air intrigué.

— J'aurais besoin d'autant d'informations que possible sur un homme nommé Cory Littleton. Il a un site Web. Se la joue magicien. Il me serait particulièrement utile de savoir par exemple s'il possède un terrain, une maison ou quoi que ce soit dans les Tri-Cities.

Les chances étaient minces que cela donne quoi que ce soit, mais je savais que Warren avait déjà vérifié les locations et les chambres d'hôtel. Or, si Littleton résidait dans la région, il lui fallait bien un endroit où habiter.

Il m'épela le nom pour vérification puis dit :

— Je vais voir ce que je peux faire. Cela pourrait

prendre quelques jours.

— Faites attention, le prévins-je. Il est dangereux. Arrangez-vous pour qu'il n'apprenne pas que vous fouinez à son propos.

— Cela a-t-il un rapport avec les ennuis dont M. Cornick a fait mention ?

— Absolument.

— Donnez-moi de quoi vous contacter, une adresse e-mail, c'est le mieux.

Je la lui donnai avant de le remercier. En raccrochant, je remarquai le regard de Gabriel rivé sur moi :

— Des problèmes ? demanda-t-il.

Peut-être aurais-je dû faire plus d'efforts pour maintenir Gabriel hors de mon monde. Mais il avait la tête sur les épaules et n'était pas stupide, loin de là. Je décidai qu'il serait plus simple de lui en dire un minimum plutôt qu'il aille chercher les informations lui-même.

— Oui, des gros.

— Un rapport avec ce coup de fil, hier soir ?

— En partie. Warren est grièvement blessé. Adam et Samuel ont disparu.

— Qui a fait cela ?

Je haussai les épaules :

— Cela, je ne peux te le dire.

Les vampires n'appréciaient pas d'être un sujet de conversation entre humains.

— Est-ce un loup-garou ?

— Non, ce n'est pas un loup-garou.

— Un vampire comme Stefan, alors ?

Je le regardai d'un œil abasourdi.

— Quoi ? Je n'étais pas censé le deviner ? (Il secoua la tête d'un air plein de réprobation.) Ton mystérieux client qui conduit un minibus hyper classe peint comme la *Mystery Machine* et ne sort qu'après le coucher du soleil. D'accord, c'est pas Dracula, mais là où il y a des loups-garous, il doit bien y avoir des vampires.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Bon, oui, en effet. (Puis, sur un ton mortellement sérieux, j'ajoutai :) Ne laisse personne deviner que tu es au courant, et surtout pas Stefan. (Je me souvins soudain que ce ne serait plus un problème. Je ravalai la boule qui s'était formée dans ma gorge à cette pensée.) Ce ne serait prudent ni pour toi ni pour ta famille. Ils ne t'importuneront pas tant qu'ils ignoreront que tu es au courant de leur existence.

Il tira sur le col de son tee-shirt et me montra

une croix.

— Ma mère m'oblige à porter ça. Elle appartenait à mon père.

— Cela peut être utile, lui répondis-je. Mais simuler l'ignorance sera encore plus efficace. J'attends deux coups de fil, l'un de Tony et l'autre d'Elizaveta Arkadyevna, tu la reconnaîtras à son accent russe.

J'avais à la base l'intention de fermer boutique, mais jusqu'à ce que Tony ou Elizaveta me rappellent, il n'y avait rien que je pouvais faire. S'il avait fallu deux semaines à Stefan et Warren pour trouver le démonologue, il était fort peu probable que je tombe dessus en conduisant au hasard des rues. Il y a environ deux cent mille habitants dans les Tri-Cities. Ce n'est pas Seattle, mais ce n'est pas *Two Dots*, dans le Montana, non plus.

Je n'arrivais pas à me concentrer sur mon travail. Cela me prit le double du temps habituel pour remplacer une pompe de direction assistée, car je passais mon temps à m'interrompre pour vérifier que mon portable ne sonnait pas.

Je finis par craquer et par rappeler Zee, mais il ne répondait toujours pas. Pas plus qu'Elizaveta ou Tony, d'ailleurs.

Je commençai à travailler sur une deuxième

voiture quand Zee fit son apparition. À voir sa mine, quelque chose semblait le contrarier. Je finis de tendre la courroie d'alternateur sur une Coccinelle de 1970 et me frottai les mains avec mon torchon. Quand elles furent à peu près propres, je posai une hanche sur l'établi et dis :

— Comment ça va ?

— Il faut vraiment être stupide pour traiter avec les vampires, répondit-il, son visage complètement renfrogné en un masque de désapprobation.

— Littleton a réduit Warren en morceaux, lui répondis-je. Il a probablement aussi tué Stefan, et Samuel et Adam ont disparu.

— Je n'étais pas au courant pour l'Alpha et Samuel, remarqua-t-il, l'expression un peu adoucie. La situation est grave, *Liebchen*. Mais se fier à la Reine des vampires pour décider de son plan d'action n'est pas des plus malin.

— Je suis prudente.

Il eut un reniflement de dérision :

— Prudente ? J'ai vu ton mobil-home !

— Oui, moi aussi, lui répondis-je piteusement. J'étais à l'intérieur quand cela s'est passé. Littleton doit avoir entendu dire que Marsilia m'avait envoyée à sa recherche.

— Et tu l'as visiblement trouvé, la nuit dernière. Non que cela t'ait apporté quoi que ce soit de bon…

Je haussai les épaules. Il avait raison, mais je ne pouvais me résoudre à rester sagement assise en attendant que Darryl m'appelle pour m'annoncer qu'ils avaient retrouvé le cadavre d'Adam ou de Samuel.

— Marsilia semble penser que j'ai ce qu'il faut pour l'affronter.

— Et tu la crois ?

— Oncle Mike y croyait, en tout cas.

Cela sembla le surprendre. Il pinça les lèvres et dit :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

Cette histoire de héros étant par trop embarrassante, je lui dis ce qu'il m'avait appris concernant l'effet des démons sur les loups-garous.

— Oncle Mike est venu me voir, ce matin, m'apprit Zee. Nous sommes ensuite tous deux allés rendre visite à quelques vieux amis.

Il me tendit un sac à dos.

J'ouvris la fermeture Éclair et en contemplai le contenu : un pieu aiguisé, aussi long que mon

avant-bras, et la dague que Zee m'avait déjà prêtée la première fois que je m'étais rendue à l'essaim. Elle était vraiment très efficace quand il s'agissait de couper des trucs, y compris le genre de trucs qu'un couteau n'est pas censé arriver à couper, comme des chaînes.

— Le pieu, c'est une fae spécialisée dans les arbres et le jardinage qui me l'a confié. C'est du sorbier, un arbre de lumière. Elle m'a assuré qu'il se fraierait aisément un chemin dans la poitrine d'un vampire.

— J'apprécie tout le mal que tu t'es donné, lui dis-je en évitant le redouté « merci ».

Il eut un petit sourire :

— Tu me donnes du mal, toi aussi, Mercy. Mais en général, cela vaut le coup. Je ne pense pas que le couteau sera le moins du monde efficace du vivant du vampire, quand il est en possession de tous ses pouvoirs. Mais une fois que tu lui auras planté un pieu dans le cœur, il sera plus vulnérable, et tu pourras t'en servir pour lui couper la tête. Zip !

Je fouillai au fond du sac, où il me semblait y avoir un autre objet. En le sortant, je m'aperçus qu'il s'agissait d'un disque en or. Une face portait l'image d'un lézard tandis que l'autre était

recouverte de marques qui auraient pu être des lettres. Toutes ces gravures étaient visiblement usées par les années.

— Un vampire n'est pas mort tant qu'il n'a pas été réduit en cendres, me dit Zee. Mets cela sur son corps une fois que tu lui auras coupé la tête, puis prononce le nom du médaillon.

Il passa le pouce sur la face gravée de lettres, et même si je ne vis pas celles-ci changer, je fus soudain capable de les déchiffrer : *Drachen*.

Cela remontait à une dizaine d'années, mais j'avais appris deux ans durant l'allemand, au lycée.

— Cerf-volant ? dis-je d'un air incrédule.

Un éclat de rire fendit son étroit visage :

— Un dragon, Mercy. Cela signifie aussi « dragon ».

— Et devrai-je le dire en allemand ou en français ?

Il saisit ma main et me fourra le médaillon dans la paume, refermant mes doigts réticents autour de lui :

— *Macht nichts, Liebling*.

Cela n'avait aucune importance.

— Donc, si quelqu'un prononce ce nom dans n'importe quel langage, le médaillon réduira en

cendres tout ce qu'il touche ?

Je n'avais pas l'intention de sembler aussi atterrée. Après tout, je n'entendais pas si souvent prononcer ce mot dans la vie de tous les jours.

— Est-ce que je te donnerais ce genre d'objets ? demanda-t-il en secouant la tête. Non. Oncle Mike lui a donné ton nom, tu es la seule à pouvoir l'invoquer, et même il faudra que tu prononces le mot avec l'intention nécessaire.

— Il faut donc non seulement que je le dise, mais que je sois sincère ?

J'imaginais que si je le posais sur un vampire, mon désir de réduire celui-ci en cendres serait effectivement d'une sincérité incontestable.

— C'est exact.

Je me penchai vers lui et l'embrassai sur la joue.

— Voilà qui va énormément m'aider.

Mon baiser rendit son air encore plus renfrogné :

— J'aimerais en faire plus, mais c'est *verboten*. Même le peu que nous avons rassemblé pourrait nous valoir quelques ennuis.

— Je comprends. Oncle Mike m'en a parlé.

— Si j'étais le seul à risquer quoi que ce soit, je

t'accompagnerais. Mais malheureusement les représailles s'abattraient sur l'intégralité des faes de la réserve de Walla Walla.

Du fait des violences qui avaient éclaté juste après que les faes avaient révélé leur existence, la plupart des faes qui ne se cachaient pas s'étaient volontairement installés dans des réserves où ils pourraient vivre en sécurité. Zee habitait dans l'une d'elles, mais en ce qui concernait Oncle Mike je n'en étais pas certaine. Ce que je savais, en revanche, c'est que les Seigneurs Gris n'hésiteraient pas à exécuter un fae pour s'assurer que les autres se comportent bien.

— Je comprends, le rassurai-je. De toute façon, ne m'as-tu pas déjà dit que tes talents n'étaient que de peu d'utilité face à un vampire ?

Ses sourcils se froncèrent encore plus :

— Mes pouvoirs magiques, non. Mais je suis fort – je suis un forgeron. Je ne peux m'empêcher de m'inquiéter pour toi, et ta fragilité presque humaine.

— C'est bien pour ça que j'emmène l'un des vampires de Marsilia.

Mon portable sonna, l'empêchant de dire le fond de sa pensée en ce qui concernait ce dernier point de détail. Je regardai qui c'était, espérant

voir le nom de Tony ou d'Elizaveta, mais c'était Bran. J'envisageai de ne pas répondre, mais après tout il était dans le Montana. Tout ce qu'il pouvait faire, c'est me hurler dessus.

— Salut, Bran, dis-je.

— N'y va pas. Je serai là demain matin.

Bran prétendait ne pas pouvoir lire dans les pensées, mais la plupart des loups étaient persuadés du contraire. Dans les moments comme celui-ci, j'avais tendance à être d'accord avec eux.

Je fus tentée de feindre l'ignorance, mais cela me demanderait trop d'efforts. J'étais fatiguée, et je doutais de pouvoir dormir avant qu'Adam et Samuel soient en sécurité – ou que Littleton soit mort.

— Bien, répondis-je. Je suis contente que tu viennes, mais aussi bien toi qu'Oncle Mike m'avez dit combien les démons étaient incompatibles avec les loups-garous. Qu'est-ce qui se passe quand *toi*, tu perds le contrôle ?

Cela ne m'était même pas venu à l'esprit que Bran puisse ne pas connaître Oncle Mike. Bran savait tout et connaissait tout le monde.

Il ne répondit pas.

— De toute façon, nous n'avons pas le temps de t'attendre, lui dis-je. Si Adam et Samuel sont

toujours vivants, il faut que je les retrouve avant la tombée de la nuit.

Il resta muet.

— Cela ne sert à rien de protester, lui dis-je gentiment. Tu ne peux rien faire pour m'arrêter. En l'absence d'Adam, je suis le plus haut placé des loups-garous de la ville, vu qu'il a décrété que j'étais sa compagne.

Comme c'était amusant ! Tout ça alors que je n'étais même pas un loup-garou. Cela étant, je ne m'attendais pas que ma position basée sur un mythe tienne longtemps le coup en l'absence d'Adam. Mais, plus que quiconque, Bran devait montrer l'exemple et respecter les règles qu'il avait instaurées.

— Je ne suis pas totalement impuissante, le rassurai-je. J'ai mon petit kit de super héroïne tueuse de vampires-démonologues, et les vampires m'ont prêté l'un des leurs comme garde du corps.

Se lancer à la poursuite de Littleton était probablement suicidaire, même avec un vampire pour me prêter main-forte : cela n'avait pas été d'une grande utilité à Warren, par exemple. Mais je n'allais pas attendre sagement que le cadavre d'Adam soit à son tour retrouvé dans la benne à ordures d'Oncle Mike.

— Tu as confiance en ce vampire ?

Non. Mais je ne pouvais pas dire cela à Bran – et je savais qu'il était hors de question de lui mentir.

— Il veut à tout prix que Littleton meure. Définitivement.

Cela, je le savais. J'avais senti la colère dans la voix d'André, sa soif de vengeance.

— C'est l'ami d'une des victimes du démonologue.

Je réussis presque à prononcer ces mots sans que mon esprit les mette en correspondance avec « Stefan », « Adam » ou « Samuel ». Le terme « victime » était anonyme, c'était plus facile.

— Sois prudente, finit-il par dire. Souviens-toi que, si les vampires redoutaient les changeurs, aujourd'hui, il y a encore plein de vampires, mais plus qu'une seule changeuse.

Il raccrocha sur ces mots.

— Il a raison, commenta Zee. Ne te la pète pas trop.

J'éclatai d'un rire strié de fatigue et de tristesse.

— Tu as bien vu mon mobil-home, Zee. Je n'ai pas les moyens de me la péter. Aucun fae ne sait où il est ?

Zee secoua la tête négativement :

— Oncle Mike continue à se renseigner, mais il doit rester prudent. Si on trouve quelque chose, on te prévient aussitôt.

Mon téléphone sonna de nouveau et je répondis sans regarder qui m'appelait :

— Mercy à l'appareil.

— Il vaut que tu viennes tout de suite.

C'était Kyle, qui parlait en chuchotant, comme s'il ne voulait pas qu'on l'entende – mais c'était d'une maison de loups-garous qu'il m'appelait.

— Ils peuvent t'entendre, lui dis-je.

J'entendis Darryl dire quelque chose en chinois. C'était assez inquiétant : Darryl ne parlait chinois que quand il était très énervé.

— J'arrive.

Je me tournai vers Zee, qui ne me laissa même pas le temps d'ouvrir la bouche :

— Je m'occupe du garage aujourd'hui, et demain, et aussi longtemps que nécessaire. Et tu n'auras pas à me payer.

Il leva la main pour interrompre mes protestations :

— Non. Je ne peux pas traquer Littleton, mais au moins je peux faire cela.

Les réparations du mobile-home me promettaient déjà un mois de pâtes beurre-fromage. Au moins, si Zee me faisait don de son temps, y aurait-il du fromage. Je l'embrassai de nouveau sur la joue et courus vers ma voiture.

Me souvenant de ce qui s'était passé avec le loup qui me suivait, la veille, je ne dépassai jamais de plus de dix kilomètres à l'heure la vitesse limite sur l'autoroute. Me faire arrêter pour excès de vitesse me ferait perdre plus de temps que je n'en gagnerais en conduisant trop vite.

Mon portable se remit à sonner alors même que je dépassais la voiture de police postée derrière le pont de la voie ferrée. Cette fois, c'était Tony.

— Salut, Mercy, dit-il. J'ai bien eu tes six messages. De quoi s'agit-il ?

— Y a-t-il moyen que tu me procures la liste de tous les incidents violents sur lesquels la police est intervenue ces dernières semaines ? Pour les Tri-Cities, pas seulement pour Kennewick.

— Pourquoi donc ?

Sa voix était soudain beaucoup moins amicale.

— Parce qu'*il se peut* qu'il y ait quelque chose qui en soit la cause, et *il se peut qu'on* puisse mettre un terme à tout cela si je réussis à trouver une cohérence géographique à tous ces incidents.

Je regarde la télé, comme tout le monde. Je sais comment la police conduit ses recherches quand il s'agit d'attraper un tueur en série – en tout cas, dans les séries. Cela semblait cohérent que les incidents causés par la présence du démon rayonnent autour de sa localisation physique. Stefan avait vraisemblablement réussi à le trouver en utilisant cette méthode.

Si jamais je me reconvertissais en tueuse en série, je prendrais soin que mes meurtres rayonnent autour d'un commissariat, par exemple, et pas autour de chez moi ou d'où je travaille.

— Nous avons une carte, me dit-il alors que je tournais sur la route de la maison d'Adam et appuyais sur le champignon.

La route était certes limitée à cinquante kilomètres à l'heure, mais je n'y avais jamais vu de radar mobile.

— Pourquoi ne viens-tu pas y jeter un coup d'œil au commissariat ? demanda Tony. À condition de bien vouloir répondre à quelques questions, bien sûr.

— D'accord, répondis-je. J'ai deux ou trois trucs à faire avant. Je peux venir dans une heure ?

— Je serai là, dit-il simplement avant de raccrocher.

Honey ouvrit la porte d'Adam alors que je n'étais même pas encore arrivée sous le porche.

— Ils sont en haut, dit-elle, pas que j'eus besoin qu'elle me le précise : Darryl était toujours en train de beugler des insanités en chinois.

Non, je ne parle pas chinois, mais parfois on devine cela rien qu'au ton. Je grimpai à toute allure les marches avec Honey sur les talons qui tentait de m'expliquer la situation :

— J'avais réussi à convaincre Darryl de retourner en bas après que Kyle t'a appelée. Mais il y a quelques minutes, Warren a tenté de se lever de son lit et Kyle l'a engueulé, alors il est remonté.

J'en aurais demandé plus – comme par exemple pourquoi Warren et Darryl se disputaient, à la base, à moins que ce soit Kyle et Darryl –, mais je n'avais pas le temps.

La porte de la chambre d'amis était ouverte. Je m'arrêtai juste avant d'y pénétrer, le temps de respirer un grand coup. Quand on arrive dans une pièce avec deux loups-garous furieux à l'intérieur (et je pouvais entendre d'ici deux grognements distincts), il vaut mieux être calme. La colère ne fait qu'exacerber la tension, et la peur les poussait tous les deux à vous attaquer.

Je tentai de ne pas penser à cette dernière

éventualité, remplis mon esprit d'idées sereines et fis mon entrée.

Warren était en forme de loup – et il n'avait pas l'air bien plus vaillant que la veille au soir. Il avait projeté des éclaboussures de sang sur les draps, les murs et le sol.

Darryl était toujours sous forme humaine et semblait lutter pour maintenir Warren au lit.

— Couché ! rugit-il.

Dans la meute, Darryl était plus haut placé que Warren : il était le premier lieutenant d'Adam et Warren, le second. Ce qui signifiait que Warren devait obéir à Darryl.

Mais là, Warren, dans la douleur et la confusion, sa part humaine dévorée par la lycanthropie, avait oublié qu'il était censé se soumettre à l'autorité de Darryl. Cela aurait dû être instinctif. Que Warren refuse d'obéir à Darryl ne pouvait signifier qu'une seule chose : Darryl n'était pas vraiment plus dominant que lui. Warren avait fait semblant depuis le début.

Dans les circonstances actuelles, c'était particulièrement inquiétant. Un loup-garou blessé est spécialement dangereux, la personnalité de loup paralysant la maîtrise exercée par l'esprit humain. Or un loup-garou était une créature

vicieuse, bien plus que son cousin non surnaturel.

La seule raison pour laquelle Warren n'avait pas tué tous les occupants de la maison, c'est qu'il était dans un état de santé lamentable et que Darryl était très, très fort.

Kyle était plaqué contre le mur, aussi loin que possible du lit. Sa chemise de soie violette était déchirée, et j'aperçus en dessous une plaie sanguinolente. Il avait l'air inquiet, mais je ne sentais ni peur ni colère en lui.

— Tu es le loup le plus haut placé, me chuchota Honey. J'ai dit à Kyle de t'appeler alors que Darryl ne semblait qu'agacer Warren. Mais tout allait bien avec Kyle jusqu'à il y a quelques minutes.

Ne venais-je justement pas de dire à Bran que j'étais au-dessus de Darryl dans la hiérarchie de la meute ? Pourtant, Honey, comme tous les autres loups d'Adam, savait parfaitement que je n'étais pas vraiment la compagne d'Adam – et même si c'était le cas, mon autorité ne reposerait que sur des bases légales, pas réelles. En tout cas, pas assez pour pouvoir aider Warren à dompter son loup. Mais il y avait tant d'espoir dans les yeux de Honey que je me dis que cela valait le coup d'essayer.

— Warren, dis-je d'un ton ferme. Couché !

Je fus probablement la première surprise de voir Warren aussitôt obéir, mais Darryl le fut presque autant que moi. J'avais toujours trouvé complètement idiote cette manière qu'avaient les femelles de n'obtenir leur rang dans une meute que par rapport à leur compagnon. Il me semblait que c'était l'une de ces imbécillités que l'esprit humain avait imposées à leur nature de loup pour se compliquer la vie, quelque chose qui importait seulement à la part humaine des loups-garous.

Darryl desserra sa prise sur Warren et s'assit au pied du lit. Warren resta allongé, immobile, son ordinairement splendide fourrure brune miteuse et couverte de sang plus ou moins séché.

— Eh bien ! dis-je pour dissimuler ma confusion. C'est bon signe qu'il puisse se métamorphoser, et il guérira plus rapidement ainsi. (Je jetai un regard vers Kyle.) A-t-il dit pourquoi Adam et Samuel sont partis ?

— Non. (Il fronça les sourcils d'un air perplexe.) Qu'est-ce que tu viens de faire, là ?

— De la politique lycanthrope, dis-je en haussant les épaules.

— Comment se fait-il que tu y sois arrivée et pas moi ? demanda Darryl.

Je me retournai pour lui faire face et m'aperçus

que ses yeux bruns étaient devenus jaunes – et qu'il me regardait, moi.

— Je n'y suis pour rien, lui dis-je. Adam ne m'a même pas demandé ma permission avant de décréter que j'étais sa compagne à la meute. Je ne pensais réellement pas que cela représentait autre chose qu'un moyen d'éviter que je me fasse manger. Et en ce qui concerne la dominance, il semble que toi et Warren alliez devoir régler quelques problèmes au retour d'Adam. (Je me retournai vers Kyle et lui demandai :) Tu es grièvement blessé ?

— Juste une égratignure, m'assura-t-il. (Puis il me demanda :) Je vais bientôt hurler à la lune, moi aussi ?

Je secouai la tête :

— Ce n'est pas si facile de devenir un loup-garou. Il faudrait qu'il t'amène à deux doigts de la mort. Une égratignure n'est pas suffisante.

Kyle était un avocat – ce qui signifiait qu'il était impossible de deviner ce qu'il pensait. Je ne savais donc si ma réponse le décevait ou le soulageait. Peut-être qu'il ne le savait pas lui-même.

— Il va falloir que nous le transportions dans la chambre forte, dis-je à Darryl.

La chambre forte était une pièce au sous-sol

dont les issues et les murs avaient été renforcés de manière à pouvoir maintenir enfermé un loup-garou adulte. Si Darryl n'était pas assez dominant pour maintenir Warren sous contrôle, cette cellule était la seule solution.

— On peut le laisser sur le matelas, proposa Honey. Darryl et moi allons le porter en bas.

Nous nous exécutâmes, Kyle et moi suivant le convoi alors que je tentais d'expliquer le plus rapidement possible ce que nous faisions.

Warren ne protesta pas contre l'idée d'être enfermé, mais il fut plus compliqué de convaincre Kyle de ne pas le suivre dans la cellule.

— Il ne m'a pas blessé exprès, dit-il, refusant de sortir de la pièce forte. J'essayais juste de prêter main-forte à Darryl pour le maintenir allongé.

— Cela va encore empirer un moment avant que cela aille mieux.

— Il ne m'a jamais fait le moindre mal.

Ce qui prouva à toutes les personnes présentes, sauf Kyle lui-même, combien Warren tenait à lui. Même un loup-garou furieux ne s'attaque jamais à son compagnon.

— Je ne veux pas avoir à expliquer à Warren pourquoi nous l'avons laissé te manger, lui expliquai-je. Regarde, il y a un canapé, là, tu peux

t'y installer aussi longtemps que nécessaire.

Il y avait effectivement un petit salon d'attente juste à côté de la cellule avec un canapé, un fauteuil assorti et une grande télé.

— Ce n'est que pour la journée, dit Darryl d'un ton grondant qui me fit me réjouir que la pleine lune ne soit pas plus proche. Il sera assez solide pour qu'on le laisse seul cette nuit.

Warren et son loup avaient peut-être accepté ma domination en tant que compagne d'Adam, mais je doutais que Darryl en ait fait de même. De plus, la découverte que Warren était en fait plus dominant que lui risquait de le rendre légèrement agressif, « légèrement » étant un doux euphémisme.

Nous laissâmes Warren dans sa cellule, surveillé par Kyle, accroché aux barreaux d'argent. Ce n'était pas l'endroit idéal pour attendre, mais au moins était-il à l'extérieur de la cage.

— Il faut que j'y aille, dis-je à Darryl, une fois revenus au rez-de-chaussée. J'essaie toujours de localiser Adam et Samuel. Tu te charges de tout le reste ?

Il ne me répondit pas, le regard rivé vers le sous-sol, vers la cellule.

— On se débrouillera, dit doucement Honey en

caressant le bras de Darryl pour le réconforter.

— Ils ne l'accepteront jamais comme premier lieutenant, dit-il.

Il avait probablement raison. Le simple fait que Warren ait survécu jusqu'ici en tant que loup-garou homosexuel donnait une bonne idée de sa force et de son intelligence.

— Vous verrez ça avec Adam quand il reviendra, le rassurai-je.

Jetant un coup d'œil à ma montre, je me rendis compte que j'avais juste le temps de rappeler Elizaveta avant de devoir me rendre au commissariat. Mais je retombai une nouvelle fois sur son répondeur. Je ne laissai pas de message pour éviter de l'agacer.

Quand je coupai la communication, Darryl me dit :

— Elizaveta a quitté la ville après qu'Adam a trouvé Warren. Elle a dit que l'endroit était trop dangereux pour elle. Si le démon s'approchait d'elle, il pourrait être en mesure de sauter de Littleton à elle, ce qui, m'a-t-elle dit, serait un véritable désastre. Elle et toute sa famille sont parties en vacances en Californie.

Je savais qu'Elizaveta ne faisait pas partie des sorcières Wicca : ses pouvoirs lui avaient été

transmis et n'avaient rien à voir avec la religion. Qu'elle ait si peur d'un démon me disait une chose : elle avait déjà eu affaire aux forces des ténèbres.

Sinon, le démon ne serait pas en mesure de la posséder sans sa permission.

— Zut ! dis-je. J'imagine que tu n'as pas d'idée de comment tuer Littleton ?

Il me sourit, ses dents très blanches presque phosphorescentes dans le brun de son visage.

— Mange-le.

— Très drôle, dis-je en me dirigeant vers la sortie.

— Tue le vampire, et le démon s'en ira, me dit-il. C'est ce que la sorcière a dit à Adam. Et pour tuer un vampire, il faut lui enfoncer un pieu dans le cœur, le décapiter et le brûler.

— Merci, lui dis-je, même s'il ne m'avait rien dit que je ne sache déjà.

J'avais espéré qu'Elizaveta en aurait su un peu plus sur le démon, quelque chose qui aurait pu m'aider à tuer Littleton.

Je refermai la porte derrière moi et entendis distinctement Darryl dire :

— Mais le manger, ça marcherait aussi.

Le commissariat de Kennewick se trouvait à quelques rues de mon garage, juste à côté du lycée. Quelques-uns de ses élèves étaient rassemblés à l'entrée, en train de vider un distributeur de boissons, et je me frayai un chemin entre eux pour atteindre un guichet vitré derrière lequel un jeune homme qui aurait semblé plus à sa place avec les gamins de mon côté était en train de remplir des formulaires.

Il nota mon nom et celui de Tony, puis ouvrit à distance une porte qui me mena à une salle d'attente vide. C'était la première fois que je mettais les pieds dans un commissariat, et je me sentais plus intimidée que je l'aurais cru. La nervosité me rendait toujours un peu claustrophobe et je me mis donc à faire les cent pas dans cette petite pièce climatisée. Celle-ci sentait fortement le produit nettoyant qu'ils utilisaient, quoique l'odeur n'aurait sûrement pas dérangé autant un odorat moins développé que le mien. Et sous le parfum d'antiseptique, je détectais des effluves d'angoisse, de peur et de colère.

Je devais avoir l'air un peu agité quand Tony vint enfin me chercher, parce qu'il me regarda et demanda tout de suite :

— Mercy, qu'est-ce qui ne va pas ?

Je commençai à parler, mais il m'arrêta :

— Attends, nous ne sommes pas entre nous. Suis-moi.

Ce qui était aussi bien, parce que je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais lui raconter.

En le suivant le long du couloir, je me rendis compte que le vrai problème, quand on décidait de faire une entorse aux règles, c'était de savoir jusqu'où on pouvait aller.

Les faes n'allaient pas lever le petit doigt concernant Littleton, en tout cas pas pour le moment. Les loups-garous, si l'on devait en croire Oncle Mike et Bran, n'avaient pas la moindre chance. Et si les vampires cherchaient mon aide, c'est probablement qu'eux-mêmes ne savaient pas quoi faire.

Bran avait aussi dit que tout démonologue finissait par voir son emprise sur le démon éclater, et que là, c'était le chaos. Il se pouvait que les officiers de la police de Kennewick soient en première ligne à ce moment-là.

D'un autre côté, s'il revenait aux oreilles de l'essaim que j'avais parlé d'eux à la police, je pouvais tout aussi bien me tuer dès maintenant.

Tony me mena dans un petit bureau et ferma la

porte derrière nous, nous isolant du bruit du commissariat. Ce n'était pas son bureau. Même s'il n'avait pas senti quelqu'un d'autre, j'aurais pu le deviner à la photo de mariage qui trônait sur le bureau : elle avait au moins une trentaine d'années, et les deux personnes qui y figuraient étaient blondes.

Tony s'assit sur le bord du bureau, posant le dossier cartonné qu'il tenait à côté de lui, et m'invita à prendre l'une des chaises contre le mur.

— Tu as une mine affreuse, constata-t-il.

Dure matinée, dis-je en haussant les épaules.

Il eut un soupir et tapota le dossier de l'index :

— Est-ce que ça aiderait si je te disais que ceci est le rapport qui fait suite à l'appel d'un concitoyen inquiet, ce matin à 7 h 23 ? Il semblerait que sa charmante voisine, une jeune femme nommée Mercedes Thompson, a utilisé son fusil pour faire fuir une bande de voyous la nuit dernière. L'un de nos agents est allé voir les dégâts. (Il me considéra d'un œil sombre :) Il a pris des photos.

Je lui décochai un sourire ironique :

— J'ai aussi été surprise par l'étendue des dégâts, ce matin.

— Est-ce parce qu'on t'a vue me parler hier ?

Cela aurait permis de résoudre plein de problèmes que de le laisser croire cela, mais je préfère toujours ne pas mentir. Surtout si mon mensonge avait pour conséquence une chasse aux faes.

— Non. J'ai dit à mes voisins que c'était sûrement des gamins ou un client mécontent.

— Alors du coup, ils ont attaqué ton mobil-home à l'ouvre-boîtes ? Ça a pris combien de temps avant que tu te décides à les effrayer avec ton fusil ?

— Suis-je en état d'arrestation ? demandai-je d'un ton candide.

Tirer au fusil était peut-être illégal là où j'habitais. Je n'avais jamais songé à le vérifier.

— Pas à cet instant, me précisa-t-il.

— Ah ! (Je m'adossai aussi confortablement que possible sur la chaise, ce qui n'était pas aisé.) Du chantage. Comme c'est amusant !

J'essayai de réfléchir à la meilleure méthode de me sortir de cette situation. L'honnêteté semblait la meilleure.

— D'accord, dis-je enfin, ayant décidé ce que j'allais lui dire. Tu avais raison. Il y a bien quelque chose qui rend les gens particulièrement violents. Néanmoins, si je te dis ce que c'est, je serai morte

avant demain. De plus, même en sachant ce que c'est, tu ne pourras rien faire contre lui. Ce n'est ni un loup-garou ni un fae. Et pas un humain non plus, même si cela en a l'apparence.

Il eut l'air surpris :

— On avait raison ?

J'acquiesçai :

— Il faut que tu saches quelque chose. Ce truc est venu hier soir et a réduit mon mobil-home en pièces, mais il n'a pas pu entrer, car je ne l'y avais pas invité. Le Mal doit être invité pour pouvoir entrer, c'est une des règles à connaître. Je lui ai tiré dessus à quatre reprises avec mon Marlin 444 chargé de balles en argent et l'ai touché au moins trois fois sans que ça le ralentisse même. Tu dois rester à distance de cette chose. A l'heure qu'il est, il se cache. La flambée de violence est juste un effet secondaire de sa présence. Mais si tu le contrains à se dévoiler, il y aura bien plus de morts. Nous essayons de contenir la menace sans faire d'autres victimes. Nous espérons y arriver bientôt.

— Qui ça, « nous » ? demanda-t-il.

— Des *connaissances* à moi, lui dis-je en le regardant droit dans les yeux, espérant qu'il ne chercherait pas à en savoir plus.

On aurait cru que je sortais d'un film de gangsters. Il n'avait pas la moindre idée d'à quel point nous étions submergés par la situation. Et la police serait encore plus impuissante qu'André et moi.

— Je te promets de ne dire aucun mensonge concernant la communauté des créatures surnaturelles, lui dis-je. Je serai peut-être contrainte de laisser des choses de côté, mais je ne te mentirai pas.

Il n'aima pas du tout ce que je lui disais. Il martela le bureau du bout des doigts pendant un moment, mais décida de ne pas me poser plus de questions.

Au lieu de cela, il se leva et alla ouvrir une armoire montée sur le mur derrière moi. Je me décalai pour lui laisser l'accès et vis qu'il s'agissait en fait d'un tableau mural pliant avec une surface d'écriture blanche au centre et un panneau de liège de chaque côté. Sur l'un d'eux avait été punaisée une carte des Tri-Cities qui était parsemée d'épingles à tête colorée. La majorité était bleue, une autre partie verte, et il y avait aussi un nombre plus réduit d'épingles rouges.

— Tout n'y figure pas. Il y a quelques semaines, quelques-uns d'entre nous se sont demandé s'il n'y

avait pas une logique derrière cette violence, alors nous avons récupéré tous les rapports de crimes et délits avec violence depuis avril. Les épingles vertes sont les incidents qui semblent ordinaires : cambriolages, vandalisme, des disputes qui dégénèrent au point d'appeler la police, des gars violents qui malmènent leur copine… Ce genre de choses. Les épingles bleues, c'est quand quelqu'un a été blessé, et les rouges, quand il y a eu un mort. Parmi eux, il y avait quelques suicides. (Il pointa un groupe d'épingles rouges près de l'autoroute à Pasco.) Ça, c'est les meurtres suivis de suicide du motel à Pasco, le mois dernier. Il montra ensuite une épingle verte, isolée à l'autre bout de la carte :

— Ça, c'est ton mobil-home.

Je regardai la carte. Je m'attendais à devoir déchiffrer une longue liste d'adresses, mais c'était exactement ce dont j'avais besoin. Enfin, oui et non. Parce que là, je ne voyais aucune cohérence. Les épingles étaient dispersées de manière régulière sur les trois villes, un peu plus denses là où la population l'était, plus rares à Finley, Burbank et West Richland, moins peuplées. Il n'y avait pas de cercles concentriques comme dans les films.

— Nous ne trouvons pas de modèle non plus,

dit-il. Pas général, en tout cas. Mais les incidents ont tendance à se produire de manière groupée. Hier, c'était l'est de Kennewick. Deux bagarres et une querelle familiale qui a fini par alerter les voisins. La nuit d'avant, c'était l'ouest de Pasco.

— Il se déplace, conclus-je.

Voilà qui compliquait les choses. Où gardait-il Adam et Samuel prisonniers s'il se déplaçait ?

— Y a-t-il un moment particulier de la journée où il y a plus de violence ?

— À la tombée de la nuit, oui.

Je laissai mon regard courir sur la carte et comptai silencieusement les épingles rouges. Elles étaient loin d'atteindre l'estimation d'Oncle Mike – et je pensais que ni la police ni lui n'étaient au courant pour la famille qui avait été tuée lorsque Littleton avait ensorcelé Daniel.

— Est-ce que cela t'a appris quelque chose ? me demanda-t-il.

— Qu'il est plus simple de chasser les tueurs en série à la télé, répondis-je d'un ton désabusé.

— Est-ce à cela que nous avons affaire ?

Je haussai les épaules. En repensant à l'expression de Littleton alors qu'il tuait la femme de chambre, je dis :

— Je pense, oui. Ce genre de chose. La violence contingente est déjà assez inquiétante, mais, en plus, ce monstre aime tuer. S'il décide qu'il ne lui est plus nécessaire de se cacher, ce sera catastrophique. Que sais-tu sur les tueurs en série ?

— Je n'ai jamais croisé le chemin de l'un d'eux dans le coin, dit-il. Cela ne veut pas dire qu'il n'y en a pas un… mais nous prêtons toujours attention à certains détails.

— Quel genre de détails ?

— La plupart commencent par des victimes faciles, pour s'entraîner.

Faciles comme Daniel ? me demandai-je.

— J'ai un ami à la police de Seattle qui me dit qu'ils s'attendent à tout moment à voir quelqu'un se faire tuer. Cela fait trois ans qu'on retrouve des cadavres d'animaux dans son quartier. Du coup, les patrouillent surveillent particulièrement les populations à risque locales : prostituées, mendiants et fugueurs.

J'eus un frisson. Littleton était-il un tueur avant même de devenir démonologue et vampire ? Était-il devenu vampire ou démonologue en premier ? Est-ce qu'il était né avec le Mal en lui ou est-ce qu'on le lui avait injecté ? Mais cela n'avait aucune

importance.

On frappa à la porte. Tony me passa devant pour ouvrir.

— Entrez, inspecteur, dit-il. Nous en avons terminé. Inspecteur, je vous présente Mercedes Thompson. Mercy, voici l'inspecteur Owens, le commandant de notre unité. Nous sommes dans son bureau.

L'inspecteur Owens était mince et d'allure sportive, une version plus âgée et plus cynique du jeune homme souriant de la photo de mariage. Nous nous serrâmes la main et il garda la mienne dans la sienne un instant, examinant les traces de cambouis dont je ne réussissais jamais vraiment à me débarrasser.

— Mercedes Thompson. J'ai entendu dire que vous aviez eu quelques ennuis la nuit dernière. J'espère que cela ne se reproduira plus.

J'acquiesçai :

— J'espère que ça leur aura passé aussi, lui répondis-je avec un faible sourire.

Il ne répondit pas à mon sourire.

— Tony m'a dit que vous aviez des liens avec les communautés faes et lycanthropes et que vous aviez accepté de nous donner un coup de main.

— Si je le peux, approuvai-je. Mais je vous serais probablement plus utile en tant que mécanicienne pour vos voitures qu'en tant que conseillère.

— J'espère que cela signifie que vous êtes une excellente mécanicienne. Ce sont mes gars, en première ligne. Ils n'ont nul besoin de mauvais conseils.

— Elle a réussi à réparer la voiture de Sylvia, dit Tony. (En plus d'être la mère de Gabriel, Sylvia travaillait au standard de Police Secours.) C'est une très bonne mécanicienne, ses conseils seront bons.

Si l'on voulait être exact, c'était Zee qui l'avait réparée, mais ce n'était pas très important.

L'inspecteur se détendit et dit :

— D'accord, d'accord. On va voir comment ça se passe.

Nous étions déjà revenus dans le hall d'entrée quand je m'immobilisai soudain.

— Quoi ? demanda Tony.

— Enlevez les épingles qui concernent les incidents nocturnes. Nous avons besoin de la violence qui a lieu durant la journée, lui dis-je. (Sa simple présence suffisait à susciter la violence.) Cette chose se déplace la nuit, mais je ne pense pas

qu'elle puisse bouger durant la journée.

— C'est noté, dit-il, mais cela va prendre un moment. Je vais demander à un bleu de s'en charger. Tu veux attendre ?

Je secouai la tête :

— Je ne peux pas me le permettre. Tu peux m'appeler ?

— Promis.

Je pensais qu'il me quitterait dans la salle d'attente, mais il m'accompagna jusqu'à l'extérieur. Les lycéens avaient disparu de l'entrée.

— Merci, lui dis-je en montant dans ma voiture.

Il me gardait la portière ouverte et vit donc la marque du coup de poing de Stefan sur mon tableau de bord.

— C'est un coup de poing qui a fait cela, observa-t-il.

— Oui, je fais ce genre d'effet aux gens.

— Mercy, dit-il d'un ton sombre, fais attention qu'il ne te frappe pas comme ça.

J'effleurai le plastique fissuré là où Stefan avait enfoncé son poing et lui assurai :

— Cela n'arrivera pas.

— Tu es bien sûre que je ne peux pas t'aider ? insista-t-il.

Je hochai la tête :

— Je te promets que si cela devait être le cas, je t'appellerais immédiatement.

Je fis un arrêt dans un fast-food pour commander à déjeuner. J'avalai deux cheeseburgers et une double ration de frites alors que je n'avais pas particulièrement faim. Je n'avais quasiment pas dormi, alors ma seule source d'énergie, c'était les calories – et la caféine dans le grand soda ne serait sûrement pas du luxe.

Une fois rassasiée, je repris ma voiture et conduisis sans but, pour me laisser réfléchir. Je n'avais pas assez d'informations pour localiser le démonologue et il fallait absolument que je le déniche avant que la nuit tombe. Avant qu'il tue Samuel et Adam – je refusais même d'envisager qu'ils puissent déjà être morts. Il n'aurait pas eu le temps de s'amuser avec.

Pourquoi Marsilia m'avait-elle envoyée à la poursuite de Littleton alors que j'étais trop idiote pour même deviner où il était ?

Je déboîtai soudain vers le bas-côté et me garai vivement. J'étais bien trop préoccupée pour pouvoir conduire prudemment.

Ne jamais faire confiance à un vampire. C'était la première chose que j'avais apprise à leur

propos.

Malgré sa performance lors du procès de Stefan, Marsilia assurait qu'elle avait toujours cru Stefan quand il affirmait qu'il y avait un vampire-démonologue en liberté dans les Tri-Cities. Elle aurait pu envoyer l'essaim entier à sa recherche – au lieu de n'envoyer que Stefan et Daniel. Non, c'était Stefan qui avait choisi Daniel. Elle s'attendait qu'il prenne André. Comme ce dernier, d'ailleurs.

Et même en croyant Stefan mort, elle n'envoyait toujours pas l'essaim après Littleton. Au lieu de cela, elle m'envoyait, moi, escortée d'André. Moi. J'étais censée trouver Littleton, selon elle. André était chargé de faire en sorte que je reste vivante ce faisant – ou qu'aucun de mes faits et gestes n'échappe à Marsilia.

André pensait que Marsilia voulait voir si elle pouvait prendre le contrôle de Littleton plutôt que de le tuer. Était-ce ce qu'il était censé faire dans l'esprit de Marsilia ? Et ce qu'elle voulait qu'il fasse si Stefan l'avait choisi pour partir à la chasse ?

Si Marsilia lui interdisait de tuer Littleton, il ne le ferait pas. Elle était son Sire et il ne pouvait pas lui désobéir – même si Stefan, lui, semblait pouvoir le faire.

Je me pris la tête à deux mains et tentai d'ordonner mes pensées. Connaître les intentions de Marsilia me serait peut-être utile à moyen terme, mais ne m'aiderait en rien à trouver Littleton.

Celui-ci ne me laissait aucune piste à suivre.

— Et qu'est-ce qu'on fait, quand on part chasser, et que l'on ne trouve ni traces ni piste olfactive ? m'interrogeai-je à haute voix.

C'était une question de base, l'une de celles que Samuel posait aux loups-garous neufs avant leur première chasse.

— On se rend aux endroits susceptibles d'attirer la proie, me répondis-je. Bon, Samuel, ça ne m'aide pas. Je ne sais même pas ce qui a attiré ce démonologue ici, à l'origine.

Pour savoir comment la trouver, il faut comprendre sa proie.

Il y avait quelque chose qui me tracassait. Littleton n'était pas originaire des Tri-Cities. Il était de passage quand Daniel s'était mis sur son chemin. Puis il était revenu, et Stefan et moi l'avions trouvé. Il attendait Stefan. Pourquoi ?

La lumière se fit soudain dans mon esprit.

J'avais lu l'histoire de Faust dans bien des versions différentes, du *Diable et Daniel Webster*

de Benet à Marlowe en passant par Goethe. Les démonologues vendent leur âme au diable en échange de la connaissance et de la puissance. Or, rien dans les actions de Littleton ne me semblait être une quête de connaissance ou de puissance.

Les démons ont besoin du chaos, de la violence et de la mort. Littleton en produisait en abondance, mais si le démon était complètement aux manettes, il y en aurait encore plus que cela. Les démons ne sont pas des créatures patientes. Il n'aurait pas laissé Warren s'en sortir vivant, pas plus qu'il ne nous aurait laissé nous échapper, Stefan et moi, la première nuit.

Mais Littleton était un vampire tout neuf, et les jeunes vampires font ce que leur maître leur ordonne de faire.

Qu'est-ce qu'un vampire pourrait tirer des actions de Littleton ?

Celui-ci avait presque certainement tué Stefan et Ben, et presque réussi à tuer Warren – mais j'aurais pu jurer que les loups n'étaient qu'un dommage collatéral. Personne n'aurait pu prédire que les loups-garous se mêleraient de l'affaire.

Alors qu'est-ce que la mort de Stefan et la disgrâce de Daniel pouvaient apporter à un vampire ? Stefan était le favori de Marsilia. Le

démonologue constituait-il une attaque indirecte envers Marsilia ?

Je tapai sur mon volant de frustration. Si l'essaim avait été une meute, il m'aurait été plus aisé d'interpréter son comportement. Mais quand même… elle avait envoyé Stefan à la recherche de Littleton et prétendu qu'il s'agissait d'une punition. Au bénéfice de qui avait-elle prétendu cela ? Si l'essaim était composé de fidèles sujets, aussi contraints à l'obéissance que me l'avait assuré André, elle n'aurait pas dû avoir à faire semblant. Peut-être avait-elle quelques problèmes de rébellion.

Peut-être quelqu'un avait-il envoyé Littleton ici pour la détruire et prendre le pouvoir dans l'essaim. Comment se passaient les transferts de pouvoir entre vampires ? Se pouvait-il que le Sire de Littleton se trouve dans les Tri-Cities ? Et, si oui, était-il capable de se cacher des autres vampires ?

J'avais encore besoin de plus d'informations. Sur Marsilia et son essaim, et sur le mode de fonctionnement des vampires. Et il n'y avait qu'un endroit où je pouvais trouver cela. Je redémarrai en direction de la ménagerie de Stefan.

Chapitre 11

Il y avait une Harley-Davidson d'un rouge rutilant garée dans l'allée. Elle n'était pas là la nuit dernière. Je me garai derrière elle et coupai le contact. La pauvre Golf semblait un peu déplacée dans un quartier aussi chic.

Je sonnai à la porte et attendis un long moment. Ma mère m'avait appris les vertus de la politesse, et une part de moi était vraiment horriblement confuse à l'idée de les réveiller à une heure où ils avaient probablement l'habitude de dormir. Mais pas assez pour que je ne sonne pas une deuxième fois.

C'est Rachel qui ouvrit la porte – et, comme moi, elle semblait avoir eu une nuit difficile. Elle portait un tee-shirt jaune vif en tissu fin, qui laissait apparaître dix centimètres de chair entre son ourlet et la ceinture taille basse de son jean. Elle avait un piercing au nombril et le strass couleur de saphir de son anneau étincelait à chacun de ses mouvements. Cela m'attirait le

regard et j'eus toute la peine du monde à la regarder en face. Plusieurs bleus qui n'étaient pas là la nuit dernière couraient le long de sa mâchoire. Il y avait aussi une ecchymose en forme de main autour de son bras nu.

Elle ne dit rien, me laissant juste constater l'étendue des dégâts pendant qu'elle me rendait la pareille. Elle vit certainement mes yeux gonflés et les cernes qui trahissaient mon manque de sommeil.

— J'ai besoin de plus d'informations, lui dis-je.

Elle acquiesça et s'effaça pour me laisser entrer. Dès que je fus à l'intérieur, j'entendis les pleurs d'un homme. Il semblait jeune et désespéré.

— Que s'est-il passé ? demandai-je en la suivant dans la cuisine, d'où sortaient les sanglots.

Naomi était assise à la table monumentale, l'air dix ans plus âgée que la veille au soir. Elle portait toujours la même tenue habillée, sauf qu'elle avait l'air d'avoir dormi dedans. Elle leva les yeux brièvement en nous entendant arriver, mais détourna aussitôt le regard pour se concentrer sur la tasse de café qu'elle sirotait.

Ni elle ni Rachel ne prêtaient la moindre attention au jeune homme recroquevillé par terre, près de l'évier. Je ne pouvais voir à quoi il

ressemblait, car il nous tournait le dos. Il se balançait sur ses talons, son oscillation parfois interrompue par des sanglots déchirants qui projetaient ses épaules en avant. Il marmonnait dans sa barbe, mais même mes oreilles ne réussissaient pas à décrypter ce qu'il disait.

— Un café ? demanda Rachel en ignorant ma question.

— Non.

La nourriture que j'avais engloutie m'était un peu restée sur l'estomac. Si je versais du café là-dessus, je n'étais pas certaine que cela ne remonte pas.

Elle prit une tasse dans l'un des placards et s'approcha d'une machine à café de taille industrielle. Le liquide qu'elle versa sentait bon la vanille, remarquai-je. L'odeur était relaxante, bien plus que le goût ne l'aurait été pour moi. Je tirai une chaise à côté de Naomi, la même sur laquelle je m'étais assise la veille, et, jetant de nouveau un regard vers l'homme recroquevillé dans le coin, je demandai de nouveau :

— Que s'est-il passé, ici ?

Naomi me considéra d'un air narquois et dit :

— Des vampires. Et vous ?

— Des vampires, répondis-je.

Le rictus moqueur de Naomi ne lui allait pas très bien, comme s'il ne lui correspondait pas vraiment. Mais je ne la connaissais pas assez pour en être certaine.

Rachel tira une chaise de l'autre côté de la table, de manière à se retrouver face à nous :

— Ne t'en prends pas à elle, dit-elle à Naomi. C'est une amie de Stefan, souviens-toi, pas l'une d'entre eux.

Naomi examina le fond de sa tasse et je compris soudain qu'elle n'était pas calme du tout. Elle était dans cet état au-delà de la peur, où quoi que l'on fasse n'a pas la moindre importance puisque le pire est déjà arrivé et que l'on ne peut rien y faire. Je reconnaissais cette expression. Je l'avais souvent vue dans l'entourage des loups-garous.

C'est Rachel qui finit par me raconter ce qui s'était passé.

— Quand Stefan n'est pas rentré, hier matin, Joey – c'est le diminutif de Joséphine – a décidé de s'en aller pendant qu'elle le pouvait. (Rachel ne buvait pas son café, se contentant de faire tourner sa tasse dans ses mains.) Mais après que vous êtes partie, j'ai entendu le bruit de sa moto dans l'allée. Difficile de ne pas reconnaître le moteur de la bécane de Joey. (Elle ôta ses mains de la tasse et

les essuya sur ses cuisses.) C'était idiot de ma part. J'aurais dû savoir – surtout après Daniel. Mais c'était Joey…

— Joey est celle qui était ici depuis le plus longtemps, dit Naomi, quand il fut devenu évident que Rachel en avait terminé. Elle était déjà liée à Stefan.

Elle dut voir que je n'avais aucune idée de ce dont elle parlait, puisqu'elle expliqua :

— Cela signifie qu'elle est quasiment l'une d'entre eux. Il ne manque que la vampirisation en tant que telle. Et plus longtemps ils restent reliés avant de mourir, plus grande est la probabilité qu'ils se relèvent d'entre les morts. Stefan est patient, ses sujets se relèvent presque toujours parce qu'il attend des années contrairement aux autres vampires.

Elle me disait aussi tout cela pour éviter de devoir continuer à raconter ce qui s'était passé quelques heures auparavant.

— Et Daniel ?

Elle acquiesça :

— Il était lié, mais à peine. Cela n'est pas automatique – mais Daniel était vraiment trop neuf pour que sa vampirisation soit certaine. C'est un miracle qu'il ait survécu. Stefan était furieux.

(Elle prit une gorgée de café et fit la grimace.) Je déteste le café froid. (Elle but néanmoins une autre gorgée.) Il l'a fait exprès, André, vous savez ? Un de ces stupides jeux de surenchère perpétuelle. Il était terriblement jaloux de Stefan parce que c'était le favori de Marsilia – mais en même temps il l'aimait comme un frère. Quand il était en colère, il s'en prenait donc à l'un de nous. Les vampires n'ont en général que peu de considération pour les moutons de leur ménagerie. Je ne pense pas qu'André ait compris à quel point cela rendrait Stefan furieux.

— Qu'est-il arrivé à Joey ? demandai-je.

— Elle est morte, répondit Naomi, le nez dans sa tasse.

— Définitivement morte, ajouta Rachel. Je pensais que c'était elle, sur la moto. Elle portait un casque et elle ne laisse jamais personne, pas même Stefan, toucher sa bécane. Quand je me suis enfin rendu compte que cela ne pouvait pas être Joey, qu'elle était trop petite, j'ai essayé de revenir en courant vers la maison.

— Elle t'a agrippé le bras ? demandai-je, une déduction facile en voyant le brassard de bleus qu'elle portait.

Rachel acquiesça :

— Et m'a bâillonnée de sa main pour m'empêcher de crier. Là, une voiture est arrivée – une voiture de l'essaim.

Comme celle qu'avait conduite André la nuit dernière. Je m'occupais de l'entretien et des réparations de la flotte des vampires au lieu de leur faire un paiement en liquide.

Toutes les entreprises des Tri-Cities qui n'étaient pas affiliées à des groupes d'intérêt plus puissants payaient un « forfait protection » aux vampires. C'est d'ailleurs ainsi que j'avais rencontré Stefan pour la première fois. Il m'avait aidée à échanger le paiement en liquide (que je ne pouvais me permettre) contre un paiement en nature – principalement sur son Combi, même si je m'occupais aussi de l'entretien des autres voitures de l'essaim. C'étaient des Mercedes et des BMW, de grosses berlines noires avec des vitres très, très fumées, pile ce qu'on imagine conduire un vampire.

Ils ont ouvert le coffre, et j'ai cru qu'ils allaient me jeter dedans, mais c'était pire. Il y avait déjà Joey, dans le coffre.

Elle se leva soudain, courut hors de la cuisine et je l'entendis vomir.

— Ils ont tué Joey et lui ont coupé la tête pour

s'assurer qu'elle ne se relèverait pas. (La voix de Naomi était égale, mais elle dut poser sa tasse de café sur la table pour éviter d'en renverser.) Ils ont dit à Rachel que nous devions rester enfermés ici jusqu'à ce qu'ils statuent sur notre cas. Ce n'était pas nécessaire de tuer Joey pour qu'on comprenne. Ils auraient pu se contenter de la ramener ici – ou de la faire passer de l'autre côté, comme André l'avait fait avec Daniel.

— Rachel a dit « elle ». S'agissait-il de Marsilia ? demandai-je.

Naomi secoua la tête :

— Non, c'était la Professeur. Marsilia… Stefan était l'un de ses favoris. Je ne pense pas qu'elle aurait tué l'un d'entre nous.

— La Professeur ? demandai-je.

— Son véritable nom est Estelle. Elle me fait penser à une Mary Poppins maléfique.

Je savais de qui elle parlait.

Ils se donnent tous des surnoms entre eux. Stefan est le Soldat, André le Courtisan… Stefan disait que cela avait trait à la tradition que si l'on appelait le Mal par son nom, on attirait son attention sur soi. Stefan n'y croyait pas, mais chez les vampires les plus anciens il n'est pas rare d'en rencontrer qui refusent d'utiliser les vrais noms

quand ils parlent d'autres vampires.

— Alors Estelle, dis-je délibérément, aurait désobéi aux souhaits de Marsilia ?

— Non. Enfin, probablement à ses souhaits, mais pas à ses ordres.

— J'essaie de comprendre le fonctionnement de l'essaim, lui rappelai-je. C'est pour cela que je suis ici.

Rachel revint dans la cuisine, plus pâle encore qu'auparavant :

— Je croyais que vous étiez à la recherche de Stefan ?

J'acquiesçai. Elles n'avaient pas besoin de savoir pour Samuel et Adam.

— Je pense… Je *pense* qu'il y a quelque chose de plus qu'un seul vampire-démonologue. Par exemple, je me demande *qui* a transformé le démonologue en vampire.

— Vous croyez qu'un autre vampire est impliqué là-dedans ?

— Stefan a dit que le démonologue était un vampire récent. Il m'est donc venu à l'esprit que son Sire était peut-être en train de tirer toutes les ficelles du monstre. Mais je n'en sais pas assez sur les vampires pour savoir si j'ai raison.

— Moi si, dit lentement Naomi en se redressant sur sa chaise.

Quelque chose se passa dans son expression et je vis la femme compétente d'hier prendre le contrôle :

— Je peux vous aider, mais cela aura un prix.

— Quel prix ? demandai-je.

Bizarrement, je ne m'attendais pas qu'elle me demande une chanson ; elle n'avait pas le sens de l'humour d'Oncle Mike. Et, en y repensant, je finis par me rendre compte qu'une fois qu'Oncle Mike m'avait déclarée son invitée, les faes ne pouvaient rien me faire de méchant sans le défier, lui – ce qui expliquait pourquoi la grosse femme avait eu un soupir de déception quand il leur avait dit que j'étais son invitée, et même s'il m'avait condamnée à chanter devant eux tous.

J'étais tellement perdue dans mes pensées que je manquai presque la réponse de Naomi :

— Vous avez des liens avec les loups-garous. Je voudrais que vous demandiez à l'Alpha d'intervenir en notre faveur. Si Stefan est mort, nous aussi. Marsilia va nous éparpiller dans toutes les ménageries des autres vampires qui nous emprisonneront jusqu'à notre mort.

— Tous les autres vampires tuent leur…

Je faillis dire « nourriture » et ne pus trouver un terme plus diplomatique, alors je préférai simplement m'interrompre.

Elle eut un geste de dénégation :

— Ils ne le font pas exprès, mais la plupart n'ont pas la maîtrise de Stefan. Mais nous appartenons à Stefan. Cela signifie que leurs subterfuges sont moins efficaces sur nous – et *a fortiori* sur ceux qui sont déjà liés, comme Joey. Quand un sujet lié est vampirisé par quelqu'un à qui il n'est pas lié, il peut se passer des choses étranges. J'ai entendu dire que c'était pour cela que Stefan n'était pas servile envers Marsilia, qu'il était en fait lié à un autre vampire. Mais du coup, voilà, ils n'auront pas envie de nous maintenir en vie très longtemps.

— Alors si Stefan est vraiment mort…

Elle me sourit d'un air lugubre :

— Nous le sommes tous.

— Et vous pensez que les loups-garous peuvent faire quelque chose contre ça ?

Elle hocha la tête :

— Marsilia leur doit le prix du sang. Ce démonologue est un vampire – ce qui en fait l'affaire de Marsilia. Quand les loups-garous se sont joints à la chasse, elle en a pris la

responsabilité. Et maintenant que l'un d'eux a été blessé et que l'autre… (Elle haussa les épaules de manière plus qu'expressive.) Si votre Alpha nous demande comme compensation, elle n'aura de choix que de nous donner à lui.

— Et en ce qui concerne votre silence ?

— Si nous appartenons aux loups-garous, notre silence deviendra leur problème.

— J'en parlerai aux loups-garous, promis-je. Mais je n'ai pas grande influence. (En particulier si Adam et Samuel étaient morts, eux aussi. Cette simple pensée m'oppressa, alors je m'empressai de la mettre de côté.) Dites-moi ce que vous savez sur les vampires et sur le fonctionnement de l'essaim.

Naomi rassembla ses esprits de manière visible et, quand elle se mit à parler, ressemblait au professeur qu'elle avait apparemment été à un moment de sa vie.

— Je vais d'abord faire un panorama général de la situation, puis j'aborderai les détails. Vous comprendrez bien que les généralités ne tiennent pas compte des nécessaires exceptions, et que ce n'est pas parce que la plupart des vampires ont un certain type de réaction que tous ont les mêmes.

— D'accord, dis-je en regrettant de ne pas avoir de carnet pour prendre des notes.

— Les vampires aiment garder un stock de nourriture à portée de main, ils vivent donc avec un petit groupe d'humains, en général de trois à sept individus. Trois, c'est suffisant pour un mois de nourriture avant qu'ils succombent, sept, c'est assez pour six mois – parce que si le vampire se nourrit légèrement de chaque proie, elle survit plus longtemps.

— Il n'y a sûrement pas plus de quarante personnes qui disparaissent chaque mois des Tri-Cities, protestai-je. Et je sais que Marsilia a plus de dix vampires.

Naomi sourit d'un air lugubre :

— Ils ne chassent pas sur leur propre territoire. Stefan m'a trouvée à Chicago, où j'enseignais à l'université du Northwestern. Rachel vient de Seattle. Daniel doit être le seul que Stefan a trouvé dans les Tri-Cities même, et il arrivait du Canada en stop.

Pour une raison inconnue, le fait de l'entendre mentionner Daniel me fit jeter un coup d'œil vers l'évier, mais pendant que nous parlions le jeune homme était parti. Et quand j'y repensais, cela faisait un moment que je ne l'entendais plus. Cela me dérangeait de n'avoir pas remarqué son départ.

— Les vampires doivent donc réapprovisionner

sans cesse leur ménagerie ? demandai-je.

— La plupart d'entre eux, oui, confirma Naomi. Stefan, comme vous le savez, fait les choses différemment. Nous sommes quatorze à vivre ici, avec peut-être une douzaine d'autres qui nous rendent visite occasionnellement. En règle générale, Stefan ne tue pas ses proies.

— Tommy, protesta Rachel d'une petite voix.

Naomi eut un geste dédaigneux de la main :

— Tommy était malade. (Elle me regarda :) Quand les faes ont fait leur *coming out*, Stefan a commencé à s'inquiéter des mêmes causes qui avaient contraint les faes à se révéler au grand jour. Il a dit à l'essaim – et au conseil gouvernemental des vampires – qu'ils ne pouvaient espérer survivre en vivant comme ils avaient toujours vécu. Il avait déjà à l'époque une grande ménagerie, car il ne tuait pas ses sujets – il avait la réputation d'avoir le cœur tendre. On m'a dit que Marsilia trouvait « mignonne » sa manière de nous traiter.

Elle me lança un regard ironique.

— Il commença donc à effectuer quelques expérimentations. A chercher des façons pour les vampires d'être bénéfiques à l'humain. Il m'a rencontrée alors que je mourais d'une leucémie et

m'a offert une chance de survie.

Je fis quelques calculs mentaux et fronçai les sourcils :

— Rachel a dit que vous enseigniez et il vous a trouvée au moment du *coming out* des faes. Quel âge aviez-vous ?

Elle sourit :

— J'avais quarante et un ans. (Ce qui signifiait qu'elle avait plus de soixante ans aujourd'hui. Elle ne les faisait pas. A vrai dire, elle paraissait à peine plus âgée que moi.) Stefan savait déjà que la longévité faisait partie de ce qu'il pouvait apporter à un humain : l'une de ses enfants liées lui était restée attachée un siècle durant avant qu'un autre vampire la tue.

— Comment se fait-il que servir de repas à un vampire vous fasse vivre plus longtemps ? demandai-je.

— C'est l'échange de sang, dit Rachel en posant son doigt sur ses lèvres et en le léchant d'un air suggestif. Il vous en prend et, ensuite, vous en redonne un peu. Depuis que j'ai commencé à me nourrir de sang, je suis capable de voir dans le noir – et de tordre un démonte-pneu.

Elle me regarda de derrière ses longs cils comme pour juger de ma réaction à cette

révélation.

Beurk ! me forçai-je à penser, et elle eut l'air déçu. Peut-être s'attendait-elle à ce que je sois plus impressionnée – ou horrifiée.

— Et ma leucémie est en rémission depuis 1981, dit, plus prosaïquement, Naomi. Joey disait qu'elle avait toujours eu un peu le troisième œil, mais après que ses liens avec Stefan se sont tissés elle était capable de bouger des objets sans les toucher.

— Pas beaucoup, précisa Rachel. Tout ce qu'elle pouvait, c'était faire trembloter une cuiller sur une table.

— Les vampires peuvent donc guérir les maladies ? demandai-je.

Naomi secoua la tête :

— Pour les maladies sanguines, oui, les vampires peuvent beaucoup aider : la drépanocytose, la leucémie et toutes sortes d'autres choses plus exotiques. Stefan a aussi eu des résultats encourageants avec certaines maladies auto immunes comme la sclérose en plaques et le VIH. Mais à part pour la leucémie, Stefan n'a jamais réussi à faire quoi que ce soit contre le cancer – ou contre un sida déclaré comme celui dont souffrait Tommy.

— Stefan était donc en train d'essayer de créer

un vampire politiquement correct ? (L'idée me paraissait stupéfiante.) Je vois déjà les gros titres : « Victime de la calomnie, le vampire voulait juste sauver des gens… » Ou mieux encore : « Résidence Vampira – Venez rejoindre notre communauté. Nous soignerons vos maux, nous vous rendrons plus forts et vous donnerons la vie éternelle. »

— « Venez déjeuner en notre compagnie », contribua Rachel, un sourire plein de dents fendant son visage.

Naomi me considéra d'un œil peu amène :

— Il n'a pas ce genre d'ambition, je pense. De toute façon, il a eu des problèmes.

— Avec Marsilia ?

— Mmm, répondit pensivement Naomi. Marsilia a longtemps été plus une figure de proue qu'une véritable dirigeante. Stefan disait qu'elle boudait à cause de son exil. Mais depuis l'hiver dernier elle semblait plus ouverte à ce qui l'entourait. Stefan espérait pouvoir compter sur elle dans ses efforts, il pensait qu'elle pourrait pousser les autres à traiter plus humainement leur ménagerie.

— Mais… ? continuai-je.

— *Mais* il y a pas mal de problèmes avec ce qu'essaie de faire Stefan. D'abord, tous les

vampires n'ont pas les moyens d'entretenir une vaste ménagerie comme la sienne – et à moins de douze individus, nous mourrons. Et aussi, tous les vampires ne sont pas capables de contrôler l'esprit d'autant de personnes. Ils ne sont pas nombreux à réussir à faire en sorte que leurs moutons les aiment.

Elle eut un regard lourd de sous-entendus vers Rachel.

— Stefan dit toujours que le vrai problème des vampires, c'est le self-control, dit cette dernière en ignorant Naomi. Les vampires sont des prédateurs. Par nature, ils tuent des choses.

Naomi acquiesça :

— Nombreux sont ceux qui choisissent de ne pas se maîtriser, ils disent que cela enlève tout le sel de leur repas. Mais tous perdent le contrôle lorsqu'ils se nourrissent, même Stefan. (Un instant, je vis une lueur terrifiée dans ses yeux, mais elle baissa les paupières et reprit son calme.) Plus longtemps on reste attaché à un vampire, plus difficile il est pour lui de ne pas vous tuer. Stefan disait qu'avec ceux qui sont vraiment liés le besoin de tuer était vraiment très, très fort – et que cela ne faisait qu'empirer avec le temps. Il renvoyait souvent Joey dans sa famille à Reno des mois

durant. Et ce besoin se fait ressentir sur tous les vampires, pas seulement celui à qui la personne est liée. C'est pour cela que Stefan n'a pas tué André. Daniel était lié à lui : cela pouvait avoir été un accident.

— Les ménageries d'André ne survivent pas très longtemps, précisa Rachel. Il n'a jamais créé de vampire, à part Daniel, parce qu'il les tue avant qu'ils puissent être ramenés.

Je ne sais ce qu'elle vit dans mon regard, mais elle se mit à parler très précipitamment pour me convaincre qu'André n'était pas si méchant :

— … Contrairement à Estelle et certains autres qui aiment jouer avec leur nourriture.

Mais je ne l'écoutais plus. Je contemplais le visage baigné de larmes de Daniel. Je ne l'avais rencontré qu'une fois et je reconnaissais plus son odeur que son apparence. Il était debout derrière Rachel, les yeux rivés sur moi, et murmurait. Cela me prit un petit moment pour me rendre compte que c'était lui qui était recroquevillé à côté de l'évier, plus tôt. Je n'avais pas reconnu son odeur à ce moment-là, mais les morts ont toujours tendance à un peu plonger mes sens dans la confusion.

Puis je me rendis compte de ce qu'il était en

train de dire, et oubliai totalement de me demander pourquoi je ne l'avais pas reconnu quand je l'avais vu tout à l'heure.

— Il m'a mangé, répétait-il encore et encore dans un chuchotement à la fois calme et frénétique, il m'a mangé.

— Où est-il ? dis-je en me levant d'un bond. Où est-il, Daniel ?

Mais cela n'eut aucun effet. Daniel n'était pas comme Mme Hanna, qui était morte en paix et avait juste continué sa petite vie. Certains fantômes ont une mission urgente à accomplir – et prennent le temps de laisser un message d'amour, ou de haine, à quelqu'un d'important pour eux. D'autres, en particulier ceux qui ont trouvé la mort de façon traumatisante, se retrouvent emprisonnés au moment de leur mort. Ce sont les plus communs, à l'instar de Catherine Howard, la cinquième femme d'Henri VIII, qui parcourt les couloirs de la Tour de Londres en hurlant.

— Daniel ? répétai-je, mais son absence de réaction m'avait déjà découragée.

Rachel s'était interrompue, avait glissé au bas de son tabouret et regardait Daniel. Naomi se contentait de me regarder fixement d'un air courroucé.

Il finit par s'évaporer dans les airs, mais sa voix s'attarda quelques instants après qu'il eut disparu.

— Vous l'avez vu ? murmura Rachel.

— C'est une bien cruelle plaisanterie ! s'écria Naomi.

Je la considérai d'un air incrédule :

— Vous vivez dans la maison d'un vampire et vous ne croyez pas aux fantômes ?

— Daniel est mort, murmura Rachel.

J'acquiesçai. Je ne savais comment un vampire pouvait devenir un fantôme – n'étaient-ils pas censés être déjà morts ? Le manque de sommeil me mettait sur les nerfs.

Naomi se tourna vers la jeune fille :

— Rachel…

— Moi aussi, je l'ai vu, dit-elle d'un ton incertain. Juste un instant, mais c'était lui. Si Daniel est mort… Stefan aurait refusé qu'on lui fasse le moindre mal de son vivant.

Elle regarda d'un air paniqué autour d'elle et s'en alla en courant, le son de ses pas s'éloignant dans l'escalier.

— Que vous a-t-il dit ?

Je ne pouvais deviner au son de sa voix si Naomi me croyait ou non, mais cela n'avait aucune

espèce d'importance.

— Rien.

Je décidai de garder pour moi ce qu'il m'avait dit. Cela n'aiderait personne dans cette maison et il semblait que Rachel ne l'ait pas entendu. Je me levai et ouvris des placards au hasard jusqu'à ce que je trouve un verre. Je le remplis d'eau et bus, utilisant la soif comme alibi de ma gorge sèche au lieu de la peur que je ressentais vraiment. Le sorcier avait-il vraiment mangé Daniel ?

Les souvenirs de Littleton en train de tuer la femme à l'hôtel me revinrent de manière totalement malvenue en un flash-back d'une violence inouïe : vue, odeurs et sons. Cela dura juste un instant, mais à cet instant-là j'étais revenue dans cette chambre. J'imagine que je n'eus pas de réaction étrange, puisqu'en me retournant vers Naomi elle ne semblait pas me regarder comme l'on regarderait quelqu'un qui vient de hurler. Je posai avec précaution le verre sur le plan de travail.

— Si les vampires vivent avec leurs ménageries, demandai-je, impressionnée par l'absence de tremblement dans ma voix, qui vit dans l'essaim ?

— Seuls les vampires les plus puissants peuvent survivre seuls en ne se sustentant que de sang

humain. Les autres vivent à l'essaim, constituant la ménagerie de la Maîtresse, me dit Naomi après un moment d'hésitation.

Je compris ce qu'elle me disait :

— Elle se nourrit des autres vampires ?

Naomi acquiesça :

— Et leur donne un peu, très peu de son sang en retour. Sans ce sang, les vampires les plus faibles mourraient – et seule la Maîtresse est autorisée à nourrir les autres vampires et à se nourrir d'eux. Elle garde aussi une ménagerie d'humains, pour les nourrir, tous, mais sans son sang à elle ils ne survivraient pas.

— La seule à pouvoir se nourrir d'eux ? demandai-je. S'il y a une loi le spécifiant, cela signifie qu'elle gagne quelque chose à se nourrir d'autres vampires.

— Oui. Je ne suis pas certaine de ce que c'est exactement : force et puissance, j'imagine. Mais aussi la possibilité de contrôler les actions de ces vampires, y compris ceux qu'elle n'a pas créés elle-même. Elle a ramené Stefan et aussi André, je crois. Mais Estelle et les autres ne lui appartiennent pas. Quand elle a cessé de s'intéresser aux affaires de l'essaim, Stefan et André ont géré les affaires courantes. Mais

certains des vampires les plus anciens se sont rebellés.

— Estelle et Bernard, devinai-je en me souvenant de l'homme dans son élégant costume.

Naomi eut un signe d'assentiment.

— Stefan, André, Estelle et Bernard sont les quatre seuls vampires assez puissants pour pouvoir vivre hors de l'essaim. Stefan disait que lorsqu'un vampire peut se passer du sang de sa maîtresse il devient territorial, et c'est pour cela qu'on l'envoie chercher sa propre ménagerie. (Elle eut un instant de réflexion.) En fait, ils sont cinq. Le Sorcier aussi vit seul.

— Le Sorcier ? demandai-je.

— Wulfe. Vous l'avez vu, Stefan m'a dit qu'il avait assisté au procès. Il a l'air encore plus jeune que Daniel, les cheveux blonds.

Le garçon qui avait fait fonctionner le fauteuil magique.

Pendant que Marsilia était « absente », Estelle et Bernard se sont débrouillés pour créer de nouveaux vampires qu'ils ont gardés pour eux.

— Et ils se nourrissent d'eux, compris-je de ce qu'elle m'avait déjà dit. Cela les rend plus puissants qu'ils ne seraient autrement, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je n'en suis pas vraiment certaine.

— D'accord.

— Pour une raison quelconque, Marsilia ne peut leur reprendre leurs vampires. Je crois que c'est parce qu'une fois que le nouveau vampire a échangé le sang avec son Sire un certain nombre de fois, il ne peut survivre longtemps sans le sang de celui-ci. Les vampires se reproduisent extrêmement lentement, alors ils ont tendance à prendre beaucoup de précautions pour garder les jeunes vivants. Même si cela signifie que Bernard et Estelle acquièrent un pouvoir que Marsilia ne peut se permettre de leur laisser obtenir.

« Bref, il y a de la rébellion dans les rangs, continua Naomi. Stefan pensait que Marsilia était en train de perdre le contrôle de l'essaim. Personne n'est en révolte ouverte, mais la Maîtresse n'est pas en possession d'un pouvoir absolu non plus.

— Qu'est-ce que l'arrivée de ce démonologue a comme conséquence sur sa position ? demandai-je, et elle me sourit comme à un étudiant qui avait suivi le bon raisonnement.

— Il y a donc un vampire en ville qui sème le désordre, dit-elle. C'est théoriquement à Marsilia de s'en charger, mais ce vampire s'est révélé plus

puissant que Stefan. Ces vampires… Plus vieux ils sont, plus ils ont peur de la mort. Stefan m'a dit qu'il pensait qu'elle l'avait envoyé lui non en guise de punition, mais plutôt parce que aucun autre vampire n'aurait accepté d'y aller. Des cinq vampires les plus puissants, seuls Stefan et André lui appartiennent vraiment.

Elle était vraiment venue me voir en dernier recours.

— Pourquoi Marsilia ne le poursuit-elle pas elle-même ? C'est la Maîtresse et donc la plus puissante de l'essaim, non ?

Naomi pinça les lèvres :

— Votre Alpha risquerait-il sa vie contre un adversaire aussi redoutable, alors qu'il a des soldats pour livrer cette bataille ?

— Il l'a déjà fait, lui répondis-je. Un Alpha qui compte sur les autres pour livrer ses batailles ne reste pas Alpha bien longtemps.

— Il n'est pas mort, m'interrompit une voix masculine derrière moi.

L'homme qui se trouvait dans l'encadrement de la porte avait la cinquantaine, et l'on remarquait une musculature puissante sous le rembourrage abdominal dû à l'âge. J'examinai ses mains et ne fus pas surprise de voir deux paluches abîmées par

une vie de travail manuel. Comme moi, cet homme avait gagné sa vie avec ses mains.

— Qui n'est pas mort, Ford ? demanda Naomi.

Il fit un pas dans la cuisine, ses yeux brillants plantés dans les miens. Je ne pouvais pas détourner le regard.

— Il n'est pas mort, répéta-t-il d'un ton inflexible. S'il était mort, le sort de seuil de cette maison aurait disparu. J'ai vu comment André était incapable d'entrer. Seul Stefan faisait de cette maison *notre* maison. Je le saurais, *moi*, s'il était mort.

— Arrête, Ford, dit vivement Naomi, et l'odeur de sa peur réussit à détourner mon attention du regard pur comme un cristal étincelant de Ford.

Je clignai des yeux et arrachai mon regard du sien. Il faisait encore jour, donc Ford ne pouvait pas être un vampire. Mais il n'en était certainement pas loin.

Il me saisit le bras et m'arracha de mon tabouret avec moins de force qu'il aurait dû normalement utiliser. J'avais l'habitude des hommes grands – Samuel faisait plus d'un mètre quatre-vingt-cinq – mais cet homme me faisait me sentir toute petite. Il ne savait pourtant pas se battre, car je réussis à me dégager sans mal de sa

prise.

Je reculai de quelques pas et Naomi s'interposa entre nous.

— Daniel est parti, dis-je à l'homme. J'ai moi-même vu son esprit. L'un des loups-garous, Warren, a été très grièvement blessé et renvoyé comme avertissement à la meute. Je ne sais pas ce qu'il en est de notre autre loup, ni de Stefan. Et j'ai bien l'intention de le découvrir.

Naomi s'approcha encore de lui et lui tapota la poitrine d'une paume réconfortante :

— Chut !... Tout va bien. (Son ton apaisant était similaire à celui qu'Adam prenait pour calmer un loup qui perdait le contrôle.) Mercedes, c'est peut-être préférable que vous vous en alliez, continua-t-elle du même ton. Ford est l'un de ceux qui étaient liés à Stefan.

Et cela signifiait bien plus que le simple fait qu'il deviendrait un vampire une fois mort, semblait-il. L'éclat de ses yeux n'était pas qu'un hasard génétique, mais les premiers feux des pierres précieuses que j'avais vues luire dans les yeux des vampires sous l'effet de la fureur ou du désir.

Il saisit Naomi par les épaules, visiblement dans l'intention de la pousser afin de m'atteindre,

mais celle-ci inclina la tête et lui présenta son cou. Il hésita un instant, clairement hypnotisé par sa gorge palpitante.

Si elle avait simplement été effrayée, je serais peut-être restée pour lui porter assistance. Mais elle semblait beaucoup trop désirer ce qui allait se produire à mon goût. Je m'enfuis alors qu'il approchait sa bouche du cou de Naomi.

Je ne repris pas ma respiration avant d'avoir mis quelques centaines de mètres entre moi et la maison de Stefan. J'en avais appris long, plus que je ne l'espérais – mais rien qui m'aidait à trouver Littleton. Je n'avais aucune idée d'où se trouvaient les autres ménageries de vampires, et même si je le savais, je doutais que le démonologue vive avec son Sire – en supposant que ce soit bien un des vampires de Marsilia.

Il y avait un certain nombre de vampires qui pouvaient avoir intérêt à créer ce démonologue pour embarrasser Marsilia. Un vampire d'un essaim voisin pouvait aussi avoir remarqué la situation délicate dans laquelle elle se trouvait et envoyé le démonologue pour préparer l'essaim à une OPA hostile.

Mais tout cela était le problème de Marsilia, pas le mien. Moi, je devais trouver où se cachait le

démonologue.

J'étais tellement plongée dans mes pensées que je ne m'aperçus qu'au moment où je m'engageais dans la route en lacet qui descendait des collines vers la plaine alluviale de Kennewick que j'étais à mi-chemin de la maison.

Peut-être Warren pourrait-il dire ce qui avait fait partir Samuel et Adam à la recherche de Littleton. Cela faisait à peine quelques heures que je l'avais vu, mais, une fois capables de se métamorphoser, les loups-garous cicatrisent très rapidement.

Le loup-garou avec qui je m'étais disputée la veille était de retour à son poste de portier, mais cette fois-ci il baissa les yeux et m'ouvrit la porte sans barguigner. Quelques loups de la meute étaient assis sur les différents canapés, mais aucun que je n'appréciais particulièrement.

— Mercy ?

C'était Jesse, dans la cuisine, une tasse de chocolat chaud lui réchauffant les mains.

— Est-ce que ton père ou Samuel ont appelé ? lui demandai-je, bien que lisant la réponse sur sa mine dépitée.

Elle secoua la tête :

— Darryl m'a dit que tu étais partie à leur

recherche.

Sous ses paroles se bousculaient quantité de questions : dans quel type de situation s'était fourré son père ? Pourquoi est-ce que c'était moi qui étais à sa recherche et pas la meute dans son intégralité ?

— Comment va Warren ? demandai-je pour éviter d'avoir à répondre à ces questions informulées.

— Pas bien, répondit-elle. Darryl craint qu'il ne s'en sorte pas, parce qu'il ne guérit pas aussi vite qu'il le devrait et refuse de manger.

— Il faut que je voie s'il est possible de lui parler.

Je laissai Jesse avec son chocolat et ses inquiétudes.

La porte du sous-sol était fermée, mais je l'ouvris sans frapper. Tout le monde en bas, à la possible exception de Kyle, m'avait entendue parler avec Jesse. Je croisai le regard sombre de Darryl assis sur le rocking-chair. Je restai où je me trouvais et lui rendis son regard.

— Mercy ? dit Kyle d'un air las, ayant l'air à peu près aussi fatigué que j'avais l'impression de l'être.

— Un instant, murmurai-je sans quitter des yeux ceux de Darryl.

Je ne savais pas pourquoi il ressentait le besoin de me défier maintenant – mais je n'avais pas envie de devoir obéir à ses ordres aujourd'hui.

Au bout du compte, Darryl baissa les yeux. Ce n'était pas tant une soumission qu'une démission, mais cela me suffisait pour le moment. Je me détournai de lui et allai rejoindre Kyle, toujours appuyé contre les barreaux de la cellule.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Les jeux idiots des loups-garous, lui répondis-je en m'accroupissant devant la cage.

Warren avait retrouvé forme humaine. Il dormait, recroquevillé, dos à nous. Quelqu'un lui avait jeté une couverture dessus.

— Darryl est un peu troublé, en ce moment.

Darryl eut un reniflement de dérision.

Je ne regardai pas en sa direction, mais eus un rictus de compassion :

— Devoir suivre les ordres d'un coyote resterait en travers de la gorge de n'importe quel loup, continuai-je. Mais le pire, c'est de devoir attendre sans rien faire. Si Darryl avait été un loup moins expérimenté, il m'aurait tuée à mon entrée dans cette pièce.

Le reniflement de Darryl se transforma en rire

franc :

— Tu ne cours aucun danger avec moi, Mercy. Aussi *troublé* que je puisse être.

Je me décidai enfin à le regarder et me relaxai, car Darryl ne semblait plus vaguement prêt à me sauter dessus et se contentait d'avoir l'air épuisé.

Je lui souris :

— Warren peut-il parler ?

Darryl eut un geste de dénégation :

— Samuel a dit que ça pouvait prendre quelques jours. Apparemment, la gorge a subi des dégâts importants. Je ne sais pas quel effet a eu le Changement sur le pronostic. Il refuse de manger.

— Il a parlé dans son sommeil, intervint Kyle.

Il considérait Darryl sans essayer de dissimuler l'antipathie que celui-ci lui inspirait. Darryl avait toujours eu des relations conflictuelles avec Warren, même avant que celui-ci se révèle moins soumis qu'il n'était censé l'être. Les loups dominants avaient toujours tendance à faire des étincelles les uns avec les autres, à moins que l'Alpha soit présent. Cela signifiait que Darryl avait tendance à être vicieusement autoritaire quand Warren était dans le coin.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? dit vivement Darryl,

stoppant brusquement le balancement de son rocking-chair.

— Rien qui vous importe, répliqua Kyle, inconscient du risque qu'il y avait à agacer un loup-garou.

Mais ce qui attirait vraiment mon attention, c'était la manière dont les épaules de Warren se tendaient en nous entendant.

— Vous allez le déranger si vous commencez à vous disputer, les arrêtai-je. Darryl, as-tu eu des nouvelles de Bran ?

Il acquiesça, l'attention toujours monopolisée par Kyle :

— Oui, il descend nous voir. Il a des affaires en cours, donc il ne pourra être là avant ce soir.

— Bien, dis-je. Je veux que tu remontes te faire quelque chose à manger.

Il me lança un regard surpris.

— Un loup-garou affamé est un loup-garou irritable, lui dis-je en souriant. Va manger quelque chose avant de manger quelqu'un.

Il se leva et s'étira, la raideur de ses mouvements me disant qu'il avait passé un long moment assis dans ce fauteuil.

J'attendis qu'il soit sorti pour ouvrir la porte de

la cage.

— Je viens de passer plusieurs heures à me faire seriner par Darryl que ce n'était pas une bonne idée, remarqua Kyle.

— Il a probablement raison, acquiesçai-je. Mais Warren m'a obéi, ce matin.

Je m'assis au bout du matelas et tirai la couverture pour qu'elle couvre mieux les pieds de Warren. Puis je rampai de manière à me retrouver entre celui-ci et le mur.

Son visage se trouvait à peine à quelques centimètres du mien, je vis ses narines écorchées palpiter et soufflai doucement en leur direction afin qu'il sache que c'était moi. Son aspect ne s'était nullement amélioré pendant ces dernières heures, ses bleus étaient devenus encore plus foncés, quant à son nez et ses lèvres, leur gonflement s'était accentué. Darryl avait raison : il aurait dû guérir plus vite.

Mais Kyle avait dit qu'il avait parlé.

— Tout va bien, dis-je à Warren. Il y a juste Kyle et moi, ici.

Ses cils papillonnèrent et un œil s'ouvrit à peine avant de se refermer.

— Adam et Samuel ont disparu, lui dis-je. Daniel est mort.

Son œil se rouvrit de nouveau et il gémit doucement.

— Était-il vivant la dernière fois que tu l'as vu ?

Il eut un mouvement qui pouvait être d'assentiment. Je tendis la main et touchai un endroit relativement intact sur sa joue et il se détendit de manière à peine visible. Chez les loups, j'en apprends autant, sinon plus, du langage corporel que des mots.

— As-tu dit à Samuel et à Adam où ils pouvaient trouver Littleton ? demandai-je.

Les battements de son cœur s'accélérèrent et il s'agita sur le lit, son œil semi-valide s'ouvrant le temps de laisser échapper une larme de pure frustration.

Je touchai ses lèvres :

— Chut ! Chut ! Ce n'est pas toi. Je vois. Mais quelqu'un d'autre le leur a dit.

Il me considéra d'un regard tourmenté.

— Sais-tu où ils sont allés ?

— Samuel a reçu un coup de fil, hier soir, juste avant qu'ils partent, intervint Kyle.

Je relevai la tête pour considérer Kyle, agenouillé par terre de l'autre côté de Warren, d'un œil abasourdi :

— Pourquoi n'en as-tu parlé à personne ?

— Darryl ne m'a rien demandé, répondit-il. Il est parti du principe que j'étais endormi quand ça s'est passé – et n'était pas d'humeur à écouter ce que j'avais à dire, de toute façon. J'aurais dû t'en parler avant, mais pour être honnête, j'avais autre chose à l'esprit.

Je me recouchai derrière Warren. Maudits loups-garous ! J'imagine que ce n'était même pas venu à l'esprit de Darryl de prêter attention aux propos d'un humain. C'était pourtant un bac +5, nom de nom ! On pourrait penser qu'avec son niveau d'études il y aurait réfléchi à deux fois avant de négliger l'opinion d'un des avocats les plus respectés de l'État, un avocat formé dans l'une des plus grandes universités américaines, en outre.

— Si tu trouves frustrante la condition d'humain parmi eux, tu devrais essayer d'être un coyote, lui dis-je. Qu'a dit Samuel ?

Je n'espérais pas qu'il ait entendu quoi que ce soit d'utile. S'il avait dit où ils allaient, Kyle n'aurait pas laissé sa fierté se mettre en travers de nos recherches et aurait donné l'information à Darryl.

— Samuel n'a même pas eu l'occasion de dire

quoi que ce soit à son correspondant. Le téléphone a sonné, quelques phrases ont été prononcées et on a raccroché. Samuel a fait signe à Adam et lui a dit « On y va ».

Je le regardai tristement :

— Eux aussi ils t'ont ignoré.

Il me sourit d'un air fatigué :

— Je n'y suis pas habitué.

— Ça m'énerve quand ils font ça, aussi. (Je tournai mon regard vers Warren.) As-tu entendu ce que l'on disait au bout du fil ?

Je ne m'attendais pas que la réponse soit positive, alors son immobilité soudaine me surprit. Ses lèvres fendues essayèrent de former un mot. Je tendis l'oreille autant que possible, mais c'est Kyle qui finit par le comprendre.

— Un piège ?

— Warren, je sais que les loups-garous doivent rester à distance de Littleton, dis-je. Est-ce que celui-ci les a appelés et attirés à lui ?

Il eut un léger mouvement d'assentiment.

— As-tu entendu où ils allaient ? (Il resta immobile.) Warren, je ne laisserai aucun loup approcher de Littleton. Ni Kyle ni moi n'allons dire au reste de la meute où ils se trouvent, pas

tant que Bran ne sera pas arrivé. Je le dirai juste aux vampires – après tout, c'est leur problème, à la base.

Il essaya de parler, mais ni moi ni Kyle ne pûmes déchiffrer ce qu'il tentait de dire. Finalement, Kyle s'écria :

— Bon, visiblement, la réponse n'est ni oui ni non. Warren, mon ange, as-tu entendu quelque chose ?

Visiblement épuisé par ses efforts, Warren acquiesça, plus détendu. Puis il dit un autre mot.

— Une église ? demandai-je, et je vis à son expression que j'avais tapé juste. C'est tout ? (J'effleurai délicatement sa joue, le sentant se détendre sous ma caresse.) Rendors-toi, Warren. Nous nous assurerons que Bran soit au courant.

Il prit une grande inspiration frissonnante et se laissa glisser dans l'inconscience.

— Kyle, tu veux bien t'assurer de transmettre le message à Bran, quand il arrivera ? Il devrait être ici tard ce soir ou tôt demain matin.

Je me levai du lit de Warren aussi précautionneusement que possible.

— Pas de problème. Que vas-tu faire ?

Je me frottai le visage dans les mains. Il m'avait

déjà fallu un mental de fer pour me relever de ce lit alors que tout ce dont j'avais envie, c'était de me recroqueviller contre Warren et de dormir.

— Si je découvre où se terre Littleton avant la tombée de la nuit, je pourrai peut-être le tuer.

Avec le super génial kit anti-vampires qui se trouvait dans le coffre de ma voiture.

— Puis-je t'aider ?

— Seulement en restant ici avec Warren. Essaie de le faire manger la prochaine fois qu'il se réveillera.

Kyle considéra Warren d'un regard qui n'avait plus rien d'ironique :

— Quand tu débusqueras l'enfoiré qui lui a fait ça, tue-le et fais-le souffrir.

Je le forçai à se relever et à sortir de la cellule en même temps que moi. Je ne croyais pas que Warren lui ferait le moindre mal, mais je n'avais pas envie de tenter ma chance.

Mon portable sonna. C'était Tony.

— Tu ne vas pas y croire, me prévint-il. Et je ne sais pas si ça t'aidera, d'ailleurs.

— Quoi donc ?

— Les incidents diurnes – à quelques exceptions près – se déroulent tous à Kennewick.

Il y a un motif cohérent centré sur la police de Kennewick.

— Le commissariat ?

— Absolument. Bien que je suppose qu'on pourrait aussi dire qu'il est centré sur le lycée, ou sur ton garage. Mais le commissariat est en plein milieu.

— Sur combien s'étend-il, ce cercle ?

— À peu près cinq kilomètres de diamètre. Quelques-uns des incidents ont eu lieu de l'autre côté de la rivière, à Pasco, et quelques incidents extérieurs à la zone semblent néanmoins significatifs à notre spécialiste, à Richland, Benton City et Burbank. Est-ce que ça t'aide ?

— Je ne sais pas, répondis-je. Peut-être. Merci. Je te dois une fière chandelle.

— Contente-toi d'arrêter cette chose.

— Je vais faire mon possible.

Je croisai Darryl en haut des escaliers.

— Tu avais raison, me dit-il. Cela m'a fait du bien de manger.

— Mmm..., acquiesçai-je distraitement. Samuel a reçu un coup de fil, hier soir. Mais Warren ne sait pas où ils sont allés.

— Warren est réveillé et en état de parler ?

Je secouai la tête :

— Je n'irais pas jusque-là : il ne parlait pas vraiment et s'est rendormi. C'est Kyle qui a entendu le téléphone, comme il a semble-t-il essayé de te le dire. (Je le regardai réagir.) Il serait peut-être utile que tu te mettes à écouter ce qu'il dit, continuai-je d'un ton doux. (Cela avait tapé juste. Je changeai de sujet.) Sais-tu en quoi ma capacité à communiquer avec les esprits pourrait représenter une menace pour un vampire ?

Il grogna une réponse négative.

— Je ne vois pas en quoi ça pourrait les effrayer. Aux dernières nouvelles, les esprits évitaient le mal comme la peste.

Puis il descendit les escaliers sans même m'effleurer.

Je ne crois pas qu'il se soit rendu compte de ce qu'il venait de m'apprendre.

Les esprits ne sont pas des personnes ordinaires. Les conversations avec Mme Hanna avaient peut-être l'air cohérentes, elle n'était que le souvenir de la personne qu'elle avait été.

J'étais vraiment idiote. Elle m'avait bien dit qu'elle avait dû changer son trajet habituel, et tout ce que cela avait fait, c'était me rendre triste, parce que je me disais que sans ses habitudes elle n'allait

pas tarder à disparaître. Je ne m'étais même pas posé la question de savoir *pourquoi* elle avait changé ses habitudes. Les fantômes, en particulier les fantômes routiniers, ne font pas ça. Quelqu'un le lui avait conseillé, m'avait-elle dit – je ne me souvenais plus qui, juste que c'était un prénom masculin. Son itinéraire l'amenait dans tout Kennewick. Si le démonologue s'y trouvait aussi, elle pouvait parfaitement avoir croisé son chemin.

Jesse, assise à la table de la cuisine, me regarda courir vers la porte :

— Mercy ? Tu as trouvé quelque chose ?

— Peut-être, lui répondis-je sans ralentir. Je dois trouver quelqu'un.

Je jetai un coup d'œil à ma montre : il était 20 h 27. J'avais une heure jusqu'au coucher du soleil – en considérant que notre démonologue soit de ceux qui ont besoin de l'obscurité totale pour pouvoir se réveiller.

Chapitre 12

Depuis à peu près aussi longtemps que je vivais dans les Tri-Cities, Mme Hanna poussait son chariot de supermarché du matin au soir selon le même itinéraire. Je ne l'avais jamais vraiment suivie, mais l'ayant aperçue dans un grand nombre d'endroits différents j'avais une vague idée de la route qu'elle suivait. Mais comme je ne savais pas en quoi elle avait modifié son itinéraire, je devais regarder un peu partout.

En voyant une première église, je me garai sur le bas-côté et sortis un carnet de notes où j'inscrivis le nom du bâtiment et son adresse. Une heure plus tard, j'avais une liste de onze églises raisonnablement proches du commissariat, dont aucune n'avait évidemment le bon goût d'arborer une grande enseigne avec « Un démonologue dort ici » écrit dessus. Le soleil se rapprochait dangereusement de l'horizon, et plus il baissait, plus le nœud dans mon estomac était sensible.

Si je m'étais fourvoyée sur le fait que Mme

Hanna avait changé d'itinéraire à cause de Littleton, je venais de perdre une heure précieuse. Et même si j'avais raison, le temps me manquait.

Je commençais à manquer d'endroits à explorer. Je me garai devant le lycée de Kennewick et réfléchis. Si Mme Hanna n'avait pas changé son itinéraire, il serait plus simple de la trouver. J'espérais être en mesure de la voir, mais les fantômes ne se manifestent souvent qu'à d'autres sens : des voix désincarnées, un vent froid, une bouffée de parfum…

Si je ne la trouvais pas rapidement, bientôt il ferait nuit et il faudrait que j'affronte Littleton au summum de sa puissance – aussi bien en tant que vampire qu'en tant que démon.

Je m'arrêtai au feu rouge entre la Dixième et Garfield. C'était le genre qui s'éternisait même quand il n'y avait pas de circulation dans l'autre sens.

— Au moins ne serai-je pas seule si je dois affronter Littleton de nuit, je peux appeler André, me dis-je à moi-même en martelant le volant d'impatience. Mais si je ne trouve pas Mme Hanna avant la nuit, je ne la trouverai pas du tout.

Mme Hanna rentrait chez elle, le soir.

Je répétai ce que je venais de penser à haute

voix, n'arrivant pas à croire combien j'étais idiote :

— Mme Hanna rentre chez elle, le soir !

Il n'y avait toujours pas de voiture en vue, alors pour la première fois de ma vie d'adulte, je brûlai un feu rouge. Mme Hanna habitait, avant sa mort, dans un village de mobil-homes près de la rivière, à l'est de Pont Bleu. Cela me prit cinq minutes et trois feux rouges – que je grillai aussi allègrement – pour arriver dans le quartier.

Je la trouvai en train de pousser son chariot à côté de la concession Volkswagen. Je garai précipitamment ma voiture du mauvais côté de la route, en sortis d'un bond et dus m'empêcher de crier son nom. Quand on les surprend, les fantômes ont tendance à disparaître.

En gardant cela présent à l'esprit, je ne prononçai pas un mot quand j'arrivai à sa hauteur. Au lieu de cela, nous marchâmes quelques centaines de mètres en silence.

— Quelle belle soirée, finit-elle enfin par dire. Je pense que l'on va enfin avoir droit à un répit.

— Je l'espère, répondis-je. (Puis je pris deux respirations profondes pour calmer ma voix.) Excusez mon impolitesse, madame Hanna, mais je me posais quelques questions concernant votre changement d'itinéraire.

— Bien sûr, ma petite, dit-elle d'un air absent. Comment va votre bon ami ?

— C'est justement lui, le problème, répondis-je. Je crois qu'il est dans les ennuis jusqu'au cou. Vous pouvez me dire pourquoi vous étiez à mon garage à cette heure inhabituelle ?

— Oh ! Oui, c'est bien triste. Joe m'a prévenue que mon chemin habituel n'était plus sûr. Notre petite Kennewick a tout d'une grande ville, pas vrai ? C'est bien triste qu'il ne soit plus possible à une dame de se promener en paix durant la journée.

— C'est terrible, en effet, acquiesçai-je. Qui est Joe, et où vous a-t-il déconseillé de vous promener ?

Elle s'arrêta de pousser son chariot et me décocha un gentil sourire :

— Oh ! mais vous connaissez Joe. Cela fait des siècles que c'est le concierge de la vieille église congrégationaliste. Il est très contrarié par ce qu'il en est advenu, d'ailleurs, mais qui demande son avis à un concierge ?

— Où se trouve-t-elle ?

Elle me considéra avec un air de confusion totale :

— Est-ce qu'on se connaît, ma petite ? Vous

avez l'air terriblement familière. (Avant que je puisse articuler une réponse cohérente, elle regarda le soleil couchant et dit :) Il faut que je rentre. Ce n'est pas sûr, la nuit, vous savez ?

Elle me planta là, devant l'entrée du village de mobil-homes.

— L'église congrégationaliste, dis-je en courant vers ma voiture.

Aucune de celles que j'avais vues ne portait cette mention, mais j'avais aussi un annuaire dans la boîte à gants.

Il n'y avait aucune église congrégationaliste dans les pages jaunes, alors je cherchai dans les pages blanches et ne trouvai qu'une occurrence, à Pasco. Cela ne pouvait être celle-ci, les pas de Mme Hanna ne l'amenant jamais de l'autre côté de la rivière.

Je sortis mon téléphone et composai le numéro de Gabriel. L'une de ses petites sœurs avait une passion pour les fantômes. Si sa mère n'était pas dans le coin, elle avait tendance à raconter des histoires de fantômes tout le temps qu'elle nettoyait le bureau.

— Hé ! Mercy, répondit-il. Comment ça va ?

— J'aurais besoin de parler avec Rosalinda à propos des fantômes du coin, lui dis-je. Est-elle

disponible ?

Il y eut un court silence de l'autre côté de la ligne.

— Tu as des ennuis avec des fantômes ?

— Non, j'ai besoin d'en trouver un.

Il éloigna le téléphone de son oreille et je l'entendis appeler :

Rosalinda, tu peux venir, s'il te plaît ?

— Je regarde la télé, tu ne peux pas demander à Tia ? Elle n'a rien fait aujourd'hui !

— Ce n'est pas pour travailler. Mercy a besoin de tes lumières.

Il y eut quelques grésillements alors que Gabriel passait le téléphone à sa sœur.

— Allô ?

Sa voix était nettement plus hésitante maintenant qu'elle s'adressait à moi que lorsqu'elle parlait à son frère.

— Tu m'as bien dit que tu avais fait un reportage sur les fantômes des environs pour l'école, l'année dernière ?

— Oui, dit-elle d'un ton déjà plus enthousiaste. J'ai eu 20/20.

— J'aurais besoin de savoir si tu as déjà entendu parler du fantôme d'un concierge d'église

nommé Joe.

D'un autre côté, ce n'était pas nécessairement un fantôme, me dis-je. Après tout, je parlais régulièrement avec Mme Hanna et je n'en étais pas un. Et même si c'était bien un fantôme, peut-être qu'aucune histoire ne circulait sur lui.

— Oh ! oui, oui !

Gabriel n'avait pas la moindre trace d'accent, mais, avec l'enthousiasme, la voix de sa sœur chantait au rythme des voyelles liquides typiques de l'espagnol.

— Joe est très célèbre. Il a travaillé toute sa vie à nettoyer l'église, jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans, je crois. Un dimanche, le prêtre… non, ils appelaient ça différemment : le pasteur, je crois. Bref, quand il est arrivé ce dimanche matin, il a trouvé Joe mort dans la cuisine. Mais il n'est jamais parti. J'en ai discuté avec les anciens paroissiens, ils disaient que parfois les lumières brillaient alors que personne ne se trouvait dans l'église. Certaines portes se fermaient toutes seules. Une personne m'a dit l'avoir vu dans les escaliers, mais je n'y crois pas vraiment. C'est le genre de personne qui aime raconter n'importe quoi.

— Où se trouve cette église ? demandai-je.

— Oh ! pas très loin de notre appartement. Sur la Deuxième ou la Troisième, à quelques pâtés de maisons de Washington Avenue. (Ce n'était pas très loin du commissariat, non plus.) J'y suis allée prendre quelques photos. Ce n'est plus une église. La communauté a fait bâtir une autre église et vendu celle-ci à une autre congrégation, il y a à peu près vingt ans. Puis elle a été revendue à des gens qui ont essayé d'en faire une école privée, sans succès. Ils ont fait faillite, puis ont divorcé et je ne sais plus si c'est le mari ou la femme qui s'est suicidé. L'église était vide la dernière fois que j'en ai entendu parler.

— Merci, Rosalinda, lui dis-je. C'est exactement ce dont j'avais besoin.

— Vous croyez aux fantômes ? me demanda-t-elle. Ma mère dit toujours que ce sont des absurdités.

— Peut-être a-t-elle raison, dis-je prudemment, peu désireuse de contredire sa mère. Mais il y a plein de gens qui croient à ces absurdités. Fais attention à toi.

Elle rit :

— Vous aussi. Au revoir, Mercy !

Je mis fin à l'appel et considérai le ciel qui s'obscurcissait bien trop rapidement. Il y avait une

manière simple de voir si les vampires étaient déjà debout. Je sortis la carte d'André de ma poche et l'appelai :

— Salut Mercy, répondit-il. Alors, quel est le programme ?

Dès qu'André répondit au téléphone, je devinai que ma chance pour débusquer un Littleton encore englué dans son « sommeil » diurne était passée. Je pouvais attendre le matin, et partir à sa recherche avec Bran. Je ne sais pourquoi, mais dans mon esprit Bran était insensible à l'effet du démon. Je ne voyais pas la moindre chose capable de lui faire perdre son calme froid.

Mais si nous attendions de l'aide, si nous patientions jusqu'au lendemain, j'étais certaine qu'Adam et Samuel seraient déjà morts.

— Je sais où il se trouve, dis-je à André. Retrouve-moi au garage.

— Merveilleux ! dit-il. J'arrive aussi vite que possible. Je dois préparer plusieurs choses avant, mais ce ne sera pas long.

J'allai l'attendre au garage. J'appelai Bran sur son portable, mais tombai immédiatement sur sa boîte vocale. Je pris cela comme un signe : il n'arriverait pas à temps pour nous aider. Je lui laissai un message lui demandant de jeter un coup

d'œil dans mon coffre-fort et lui en donnant la combinaison. Puis je m'assis devant l'ordinateur et tapai un résumé aussi pertinent que possible de mes intentions et de ce que j'avais d'ores et déjà découvert. Je n'avais pas l'intention de disparaître sans laisser la moindre trace de la même manière que tous ceux qui étaient partis à la poursuite de Littleton.

Quand j'en eus terminé, André n'était toujours pas arrivé, alors je vérifiai mon adresse e-mail privée. Ma mère m'avait envoyé deux messages, et il y en avait un troisième, avec des pièces attachées, venant d'une adresse inconnue. J'étais sur le point de l'effacer sans l'ouvrir quand je m'aperçus que le sujet du message était « Cory Littleton ».

Fidèle à la parole donnée, Beckworth avait rassemblé toutes les informations possibles sur Littleton. Son message était bref et d'une clarté extrême :

« Mademoiselle Thompson,

Voici toutes les informations que j'ai pu trouver. Je les ai obtenues grâce à un ami de la police de Chicago qui me devait un service. Littleton a quitté Chicago il y a à peu près un an, il

y était suspecté de meurtre. Cet ami m'a dit qu'il apprécierait de savoir où il se trouve – et que le FBI était à sa recherche aussi.

Encore merci,
Beckworth.

Il y avait trois fichiers PDF et quelques images en JPG. La première, en couleurs, représentait Littleton debout au coin d'une rue. Selon la date y figurant dans le coin inférieur droit, la photo datait d'avril l'année précédente.

Il faisait bien vingt kilos de plus que lorsque je l'avais rencontré. Je n'avais nul moyen d'en être vraiment certaine, mais quelque chose dans son attitude me fit deviner qu'il était encore humain, alors.

J'ouvris la deuxième photo qui représentait Littleton dans une boîte de nuit, en train de parler avec un autre homme. Le visage de Littleton était très animé, plus que je ne l'avais jamais vu en vrai. Son interlocuteur était de trois quarts dos et l'on ne voyait que son profil, mais c'était suffisant. C'était André.

André arriva dans le parking alors même que j'étais en train d'imprimer une deuxième lettre à l'intention de Bran. Je jetai la missive dans le

coffre, attrapai le sac à dos de tueuse de vampires que m'avait confié Zee et sortis à la rencontre de mon destin.

Nous prîmes la BMW Z8 d'André. Elle lui allait aussi bien que la *Mystery Machine* allait à Stefan. Cela me surprit légèrement, car André ne m'avait jamais frappée comme étant quelqu'un de particulièrement élégant ou puissant. Le scrutant de derrière mes cils, je me rendis compte qu'il était bien les deux, ce soir-là, me rappelant qu'il faisait après tout partie des six vampires les plus puissants de l'essaim.

Il avait donc vampirisé un démonologue pour être le plus puissant. Et j'étais prête à parier gros qu'il en avait perdu le contrôle la nuit où Stefan et moi avions rencontré Littleton.

André constituait une véritable énigme pour moi, alors je me fiai à l'opinion de Stefan et à celle de sa ménagerie. Et celle-ci était qu'André était loyal envers Marsilia et jaloux de Stefan.

Daniel avait été un test pour voir ce que le démonologue pouvait faire d'un vampire neuf. Si cela s'était mal passé, André aurait pu se débrouiller seul – Daniel lui appartenait, après tout. Mais Littleton avait dépassé tous les espoirs d'André, alors il l'avait envoyé après Stefan. S'il

était toujours fidèle à Marsilia, il n'avait pu approuver le bain de sang à l'hôtel. Cela représentait une trop grande menace pour les vampires. Le détail qui me faisait penser que Littleton avait échappé au contrôle d'André, cette première nuit, c'était qu'il n'avait pas tué Stefan. André, j'en étais convaincue, ne lui aurait pas permis d'en sortir vivant. Pas tant à cause de l'affection que lui portait Marsilia que parce que, quoi qu'il fasse, Stefan était toujours, de manière évidente, le meilleur.

Je grimpai donc dans la voiture du vampire qui avait créé Littleton parce que j'étais certaine qu'il voulait mettre la main sur Littleton autant que moi – il ne pouvait pas se permettre de le laisser libre de lui créer toujours plus d'ennuis. Et j'acceptai de monter dans la voiture aussi parce que André était ma seule chance de sauver Adam et Samuel.

— Les églises se trouvent sur une terre consacrée, m'informa André quand je lui dis où nous allions. Il ne peut se cacher dans une église : c'est un vampire.

Je me frottai les yeux en tentant d'ignorer la petite voix qui me répétait « Il faut les trouver » et essayai de réfléchir. J'étais crevée. Je pris soudain

conscience que j'étais debout depuis une quarantaine d'heures.

— D'accord, dis-je. Je me souviens d'avoir entendu dire que les vampires ne pouvaient entrer en terre consacrée. (Au milieu de plein d'autres informations erronées, elles, comme le fait que les vampires seraient incapables de traverser un cours d'eau.) Mais si Littleton se cache effectivement dans une église, comment cela peut-il s'expliquer ?

Il prit la Troisième et ralentit de manière que nous puissions examiner les différents bâtiments susceptibles de nous intéresser. La sœur de Gabriel n'avait pas précisé de quel côté de Washington Avenue se trouvait l'ancienne église. Mon garage se trouvant à l'est de celle-ci, c'est le côté que nous commençâmes par explorer. Je dus appuyer sur plusieurs boutons avant de réussir à baisser la vitre, me permettant de flairer l'air nocturne.

— C'est vrai, confirma-t-il, le démon doit changer les choses, mais eux non plus ne sont pas censés apprécier la terre consacrée. Ou alors, l'église a été profanée.

— Elle a été transformée en école, dis-je d'un ton plein d'espoir.

Il secoua la tête :

— Impossible, à moins que cette école ait en fait été un bordel. Il faut commettre un péché capital pour profaner une église, meurtre, adultère, ce genre de choses.

— Comme un suicide ? demandai-je.

La sœur de Gabriel n'avait pas dit qu'il avait eu lieu dans l'église, mais n'avait pas dit le contraire non plus. André me jeta un coup d'œil et dit :

— Alors oui, dans ces conditions, un démon adorerait vivre dans une église profanée.

Il y avait peu de circulation sur Washington Avenue ce soir-là et il se gara soudain, traversant les quatre voies de circulation sans marquer le moindre arrêt en faisant rugir sa petite voiture de sport.

— Quand tout cela sera fini, grommelai-je sombrement, plus jamais je ne monterai dans une voiture conduite par un vampire.

Rosalinda avait dit la vérité : l'église se trouvait à deux pâtés de maisons de Washington Avenue. Il n'y avait aucun panneau aux alentours, mais c'était indéniablement une église.

Elle était plus grande que je m'y attendais, presque trois fois celle où j'allais à la messe, le dimanche. Autrefois, elle avait dominé un assez grand jardin, mais il n'en restait quasi rien à part

quelques mauvaises herbes tondues à ras. Le parking n'avait pas beaucoup mieux résisté, le bitume était usé et laissait apparaître de la pierre et des mauvaises herbes blanchies par la chaleur. Je ne vis aucun signe de la BMW de Littleton.

André s'était garé de l'autre côté de la route, devant une maison victorienne à un étage qui avait vraisemblablement été une ferme dans une vie antérieure.

— Je ne vois pas sa voiture, fis-je remarquer.

— Peut-être est-il déjà parti à la chasse ? dit André. Mais tu as raison, il était là. C'est bien le genre d'endroit où il choisirait de se cacher.

Il ferma les yeux et inhala profondément. Je me rendis soudain compte qu'il n'avait pas pris la peine de respirer, ce soir-là, en négligeant les inspirations nécessaires pour parler. Je devais m'habituer au contact des vampires. Berk !

J'inspirai profondément à mon tour, mais il y avait trop d'odeurs aux alentours. Des chiens, des chats, le bitume chauffé par une journée de soleil et des plantes. Je savais, sans avoir à le vérifier, qu'il y avait une roseraie derrière la maison devant laquelle nous nous trouvions – et que, pas très loin, on était en train de fabriquer du compost. Je ne sentais aucune odeur de démon, de loup-garou

ou de vampire – à part André, bien sûr. Je n'avais pas réalisé à quel point je comptais sur la possibilité qu'Adam et Samuel soient effectivement enfermés ici.

— Je ne sens rien.

André souleva un sourcil, et je me rendis soudain compte que, lorsque les conditions étaient bonnes, il était très beau – j'avais raison, il avait *quelque chose* de plus que d'ordinaire, ce soir-là.

— Il n'est pas bête, observa-t-il. Seul un imbécile laisserait une piste jusqu'à son repère.

Il y avait une pointe de fierté dans sa voix.

Il contempla l'église un long moment, puis traversa soudain la rue, me contraignant à lui trottiner après.

— Cela ne serait pas mieux d'être un peu discrets ?

— S'il est ici, il sait déjà que nous sommes arrivés, me dit-il patiemment. Et s'il est ailleurs, cela n'a aucune importance.

Je tentai de diriger tous mes sens vers l'église et regrettai que les roses sentent si fort. Je n'arrivais pas à *renifler* quoi que ce soit. J'aurais aimé être certaine qu'André serait de mon côté dans la bataille de ce soir.

— Si on n'essaie pas de le prendre par surprise, pourquoi t'es-tu garé de l'autre côté de la rue ?

— Cette voiture m'a coûté plus de cent mille dollars, me dit aimablement André. Et j'y suis assez attaché. Cela m'ennuierait de la voir détruite dans un geste de colère.

— Pourquoi n'as-tu pas plus peur de Littleton ? lui demandai-je.

Moi j'avais peur. L'odeur de celle-ci réussissait presque à me distraire de celle des roses qui, bizarrement, s'était encore accentuée en traversant l'avenue.

André attendit d'atteindre le trottoir avant de s'arrêter et de me considérer d'un œil bienveillant :

— J'ai très bien mangé, ce soir, dit-il en souriant étrangement. C'est la Maîtresse elle-même qui m'a fait cet honneur. Avec les liens qui existent entre nous, et son sang qui court dans mes veines, je suis en mesure d'invoquer ses dons et ses pouvoirs. Il faudra plus qu'un nouveau vampire, même aidé par un démon, pour nous vaincre.

Je me souvins avec quelle facilité Littleton avait réussi à assujettir Stefan et doutai que cela soit aussi simple.

— Pourquoi Marsilia n'est-elle pas venue elle-même, alors ?

Sa mâchoire se décrocha en m'entendant :

— Marsilia est une dame. Les femmes n'ont pas leur place à la guerre.

— Alors au lieu de ça, vous m'avez embauchée, moi ?

Il ouvrit la bouche, puis la referma, visiblement honteux de ce qu'il était sur le point de me dire.

— Quoi ? demandai-je avec amusement, ce qui était mieux qu'avec peur. Ce n'est pas poli de dire à quelqu'un qu'il est quantité négligeable parce que ce n'est pas un vampire ?

Ne trouvant rien à répondre, il monta les marches qui menaient à une double porte dont les vantaux n'avaient pas été repeints depuis des années. Je suivis, mais restai un pas derrière lui.

— Non, finit-il par répondre, la main sur la poignée de la porte. Et je préfère rester poli. (Il se retourna et me regarda :) Ma maîtresse était certaine que tu serais la seule en mesure de trouver ce vampire. Il lui arrive d'avoir des visions de l'avenir. Pas souvent, mais ses visions se révèlent souvent exactes.

— Alors, est-ce qu'on s'en sort tous vivants ? demandai-je.

Il secoua la tête :

— Je ne sais pas. Je comprends bien, néanmoins, que tu as pris de grands risques pour l'honneur de l'essaim. Tu es si fragile… (Il tendit la main et posa son doigt sur ma joue.) Presque aussi fragile qu'un humain. Je m'engage sur l'honneur à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu t'en sortes sans le moindre mal.

Je me noyai quelques secondes dans son regard avant de redescendre précipitamment deux marches en tombant presque pour me libérer de son emprise. L'honneur de Stefan, c'était une chose. Celui d'André, je lui faisais moins confiance.

Les deux battants de la porte étaient verrouillés, mais aucune n'avait été conçue pour empêcher un vampire d'entrer. Il donna un coup d'épaule qui fit valdinguer la porte hors de son encadrement. Apparemment, nous ne faisions pas dans la subtilité, ce soir.

J'ôtai d'une secousse le sac de mon dos et y récupérai le pieu et la dague. Zee y avait ajouté sa ceinture fourreau, ce qui m'éviterait d'avoir à courir avec un couteau dans une main et un pieu dans l'autre. Je m'attendais qu'André me demande ce que je fabriquais avec un couteau, mais il parut

m'ignorer. Son attention était focalisée sur l'église.

André restait immobile juste à la limite du seuil.

— Que se passe-t-il s'il s'agit encore d'une terre consacrée ? lui demandai-je en nouant hâtivement la ceinture autour de ma taille.

— Je m'enflammerai, dit-il. Mais si cela avait été le cas, j'en aurais ressenti les effets avant.

En parlant, il avança d'un pas, jusqu'à se retrouver complètement à l'intérieur.

— Ceci n'est pas une terre consacrée, constata-t-il de manière assez redondante.

Je le rejoignis dans un vaste hall d'entrée et regardai autour de moi. Il était assez vaste pour vingt, sinon trente personnes à l'aise. Le sol était revêtu d'un lino craquelé par les années. En face se trouvait un large escalier aux rampes joliment sculptées. De chaque côté de l'escalier, il y avait deux doubles portes ouvrant sur une grande pièce vide qui devait être le sanctuaire.

Toute l'église était plongée dans l'obscurité, mais des vitraux au sommet des murs laissaient filtrer légèrement la lumière des lampadaires. Un humain aurait eu du mal à se repérer, mais il faisait bien assez clair pour André et moi.

André parcourut la distance qui le séparait des

portes en quelques grandes enjambées et renifla l'air.

— Viens par là, changeuse, dit-il d'une voix sombre et dure. Qu'est-ce que tu sens ?

J'aurais pu le lui dire d'où j'étais, mais je glissai quand même la tête dans le sanctuaire.

La pièce était haute de deux étages, avec des fenêtres de chaque côté, dont le verre dépoli laissait entrer la lumière argentée de l'éclairage public. Le sol était revêtu d'un parquet en bois massif, avec des trous là où avaient autrefois été vissés les bancs de l'église.

Les murs et les fenêtres du sanctuaire étaient couverts de graffitis que j'attribuai plutôt aux gamins du quartier : je ne voyais pas un vampire ou un démon écrire « Pour prendre du bon temps, appelle-le… » ou « Juan aime Penny ». Il y avait quelques tags des gangs environnants, aussi.

A l'autre bout de la pièce se trouvait une plate-forme surélevée. Comme le reste de la pièce, elle était vide, l'autel ainsi que l'orgue, ou le piano, depuis longtemps disparus. Mais quelqu'un avait fabriqué une table à l'aide de parpaings. Je n'eus pas besoin de m'en approcher pour voir à quoi elle avait pu servir.

— Le sang et la mort, répondis-je. (Je fermai les

yeux – cela me permettait de mieux me concentrer sur les odeurs plus subtiles et m'empêchait de pleurer.) Ben, continuai-je. Warren. Daniel. Et Littleton.

Nous avions trouvé le repaire du démonologue.

— Pas Stefan.

André était debout derrière moi, et sa voix se perdit en un écho dans les chevrons de la pièce.

Je ne pouvais rien lire dans le ton de sa voix, mais je n'aimais pas l'avoir dans mon dos. Je me souvins de Naomi m'expliquant comment les vampires perdaient parfois le contrôle. Et cette pièce sentait le sang et la mort à plein nez.

Je revins dans le hall d'entrée :

— Pas Stefan, acquiesçai-je. En tout cas, pas ici.

Il y avait un couloir de l'autre côté du hall, fermé par deux portes à chaque extrémité. J'ouvris celle qui donnait sur le hall et vis trois pièces et un cagibi avec un chauffe-eau et un grand tableau électrique.

— Il ne sera sûrement pas en haut. Trop de fenêtres, observa André.

Il était resté dans le hall pendant que j'explorais le couloir. Ses yeux ne luisaient pas, ce que j'interprétai comme un bon signe.

— Il y a un sous-sol, lui dis-je. J'ai vu des fenêtres, quand on était dehors.

Nous trouvâmes l'escalier qui y menait bien caché derrière celui qui menait au chœur. Comme cela n'avait pas l'air de le déranger que je sois derrière lui, même avec mon pieu, je le laissai descendre en premier.

Aussi légers qu'ils soient, nos pas me semblèrent résonner dans l'escalier. L'air était sec et poussiéreux. André ouvrit la porte en bas des marches, et l'ambiance olfactive changea du tout au tout.

À présent je sentais Stefan, Adam et Samuel, ainsi que Littleton. Mais l'odeur la plus puissante était celle du démon. Comme cela avait été le cas à l'hôtel, sa puanteur envahit mes narines jusqu'à engloutir toutes les autres odeurs. La porte en bas des marches avait réussi à contenir l'odeur.

Nous avançâmes avec encore plus de précautions bien qu'André eût raison : s'il avait été là, Littleton nous aurait entendus arriver.

Il faisait plus sombre au sous-sol qu'en haut, et sans vision surnaturelle il aurait été quasi impossible d'y voir quoi que ce soit. Nous nous trouvions dans un hall d'entrée, similaire à celui qui se trouvait un étage au-dessus.

Il y avait deux portes de toilettes à côté de l'escalier. La pancarte « Hommes » tomba quand j'ouvris la première. La lumière des lampadaires à travers les fenêtres en brique de verre me permit de voir que la pièce était vide, à part un urinoir cassé qui avait été abandonné contre un mur.

Je laissai la porte se refermer. André avait vérifié les autres toilettes et était passé devant un vestiaire pour pénétrer dans un couloir qui reproduisait aussi celui du rez-de-chaussée, y compris pour ce qui en était des portes.

Je le laissai explorer cela, et me dirigeai de l'autre côté des escaliers. Je pénétrai d'abord dans une grande cuisine d'où avaient été enlevés la cuisinière et le réfrigérateur.

Les portes des meubles béaient sur leur contenu absent. Tout le long du mur intérieur, il y avait un volet roulant qui ouvrait sur la pièce voisine. Ainsi, les membres de la congrégation pouvaient passer les plats sans avoir à les transporter d'une pièce à l'autre.

Je sursautai en entendant un bruit derrière moi, mais ce n'était qu'une souris. Nous échangeâmes un long regard avant qu'elle décide de s'enfuir. Mon cœur battait comme s'il allait exploser – stupide souris !

Je ressortis de la cuisine et retrouvai André devant une double porte qui se trouvait près de la cuisine. Les deux battants étaient condamnés avec une chaîne et un cadenas tout neufs.

Il posa la main sur la porte et, à l'intérieur, quelque chose grogna doucement – un loup-garou.

— Il ne va pas les avoir laissés en liberté, dit André, mais il ne tenta même pas de faire sauter la chaîne. Cette porte ne suffirait pas à retenir un loup-garou qui voudrait sortir.

— *André ?* demanda la voix de Stefan. C'est toi ? Qui est avec toi ?

— Stefan ? murmura André, soudain immobile.

— Ouvre cette porte, lui enjoignis-je en tapant sur son épaule.

Stefan était vivant. Si j'avais pu arracher cette porte de ses gonds, je l'aurais fait. Stefan et au moins un loup étaient vivants !

André saisit délicatement la chaîne et tira jusqu'à ce que l'un des maillons cède. Je tendis la main et démêlai impatiemment la chaîne, la laissant tomber au sol quand la porte s'ouvrit sous ma poussée. Me glissant devant André, je me retrouvai dans un gymnase de la taille du sanctuaire en haut. Les meurtrières avaient été condamnées à coups de papier et de Scotch noirs,

mais, dans un coin, un lampadaire branché sur une batterie de voiture éclairait faiblement, mais suffisamment, la pièce.

Stefan était assis en tailleur en plein milieu de la pièce, enfermé dans une cage pour grand chien, du type qu'on peut trouver dans n'importe quelle animalerie. A trois mètres de là se trouvaient d'autres cages alignées. Je ne vis d'abord qu'une boule de muscles furieuse, mais réussis petit à petit à distinguer un loup fauve haut sur pattes, un loup noir et argenté très musclé et un énorme loup aux yeux cristallins et à la fourrure d'un blanc immaculé : Ben, Adam et Samuel.

André courut s'agenouiller près de la cage de Stefan. Il toucha le verrou et la lumière du lampadaire palpita. La magie a souvent un effet bizarre sur l'électricité – j'entendis une sorte de bourdonnement et vis André retirer sa main comme s'il s'était brûlé.

— Les cages sont enchantées, se contenta de dire Stefan. Sinon, tu ne penses pas que mes compagnons ici présents et moi-même les aurions réduites en pièces ?

Je remarquai soudain qu'il faisait de son mieux pour ne pas toucher les barreaux de la cage. Il avait l'air épuisé, et semblait aussi pâle que

d'habitude. Son habituel tee-shirt portait des traces de sang, mais en dehors de cela il avait l'air d'être lui-même.

— Il y a beaucoup de gens qui te croient mort, dit André.

— Ah ! dit Stefan en tournant son regard maussade vers moi. Ils se trompent.

Stefan était bel et bien vivant, mais je n'étais pas si sûre du reste.

Je m'approchai des autres cages et le loup fauve se jeta contre la paroi pour m'attaquer. La lumière s'éteignit totalement, et quand elle revint Ben était recroquevillé au milieu de la cage, ses gémissements rauques trahissant autant que son regard avide le sentiment que je lui inspirais. Malgré la force avec laquelle il s'était projeté, et au mépris de toutes les lois de la physique, la cage n'avait pas bougé d'un pouce. Magique.

Ben ne voulait pas sortir. Il voulait me manger. Oncle Mike avait raison : les démons avaient une influence déplorable sur les loups-garous.

— La magie utilisée par ce démon rend notre évasion impossible, ajouta Stefan derrière moi.

Son ton était calme, mais d'une certaine manière je sentais qu'il était plus furieux que je ne l'avais jamais vu.

— Sam ? dis-je en m'approchant du loup blanc.

Il était trop grand pour la cage et devait se tordre bizarrement pour ne pas en toucher les barreaux. En me sentant arriver, il se mit à trembler, puis gémit avant de claquer des mâchoires en ma direction.

Dans l'autre cage, Adam grogna, mais son regard était rivé sur Samuel, pas sur moi.

— Adam ? demandai-je, et il me rendit mon regard.

Il était furieux, c'était indéniable. Je sentis l'odeur si identifiable du loup-garou frustré presque recouvrir l'odeur de démon. Mais ses yeux marron étaient clairs et calmes. C'était bien Adam qui était aux commandes. Samuel, je n'en aurais pas juré.

Je tendis la main et touchai la cage d'Adam. Rien ne se passa. Pas d'explosion de puissance, pas de lumières papillotantes. La magie ne me faisait aucun effet, même si les barreaux me semblaient tièdes au toucher. Je posai le pieu à terre et sortis la dague, mais je ne pus même pas l'approcher des barreaux – tout ce que je réussis, c'est à faire s'éteindre de nouveau la lumière.

La porte était fermée avec un gros cadenas, mais il y avait des charnières à chaque coin de la

cage. Je tentai d'en déloger une, mais n'y arrivai pas.

Adam couina et je caressai sa douce fourrure à travers les barreaux de la cage.

— Quand Littleton est dans les environs, Adam perd aussi le contrôle, prévint Stefan. Si j'avais su quel effet avait un démon sur des loups-garous, je ne leur aurais pas demandé leur aide. Warren et Daniel sont morts.

— Warren n'est pas mort, lui dis-je. Il a été grièvement blessé, mais il est actuellement en convalescence chez Adam. Et j'étais au courant pour Daniel.

André me regarda d'un œil interrogateur et je me rendis compte que j'avais complètement négligé de lui dire que Daniel était mort.

— Je suis content pour Warren. Je m'attendais à voir arriver André, dit-il, et sa voix prit une tonalité de réprimande, mais par tous les diables de l'enfer, Mercedes Thompson, qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Soudain, comme trois marionnettes au bout de leurs fils, les loups-garous tournèrent leur tête vers une porte que je n'avais pas remarquée, dans le mur extérieur. Adam grogna et Samuel fonça dans les murs de sa cage. Très prudemment, très

lentement, je dégageai mes doigts de la cage d'Adam, mais celui-ci ne me prêtait pas la moindre attention. Je ramassai le pieu, mais cela semblait une arme bien dérisoire pour affronter un vampire.

La porte s'ouvrit sur la nuit extérieure, puis une silhouette se découpa, hésita, et finit par entrer. Le nouvel arrivant claqua la porte derrière lui.

— André, quel plaisir de vous voir ! roucoula Littleton.

En voyant son visage en pleine lumière, je me fis la réflexion que Zee avait raison : à un moment ou à un autre le démonologue cesse de chevaucher le démon et les rôles s'inversent. Littleton était encore aux commandes, simplement parce que ses prisonniers étaient encore vivants, mais cela ne durerait plus longtemps.

— Je suis désolé que vous soyez arrivés alors que j'étais sorti chercher à manger.

Son tee-shirt était orné d'une tache d'un brun sombre. Il s'arrêta avant d'arriver au milieu de la pièce et sourit à André :

— Mais tout va bien, je suis là, maintenant. Viens ici.

André m'avait convaincue du fait que Marsilia avait réussi à lui transmettre assez de puissance

pour pouvoir affronter Littleton. J'en étais si certaine que je crus qu'il avait un plan lorsqu'il contourna la cage de Stefan et alla rejoindre Littleton.

J'agrippai plus solidement le pieu, le cachant derrière mon dos tout en laissant tomber le sac à dos à terre, dans l'attente d'un signal ou de quoi que ce soit d'autre de la part d'André.

Celui-ci était plus petit que Littleton, ce qui faisait que je voyais toujours le visage de ce dernier bien qu'André se trouve entre nous. J'attendais toujours qu'André attaque, mais Littleton pencha la tête de celui-ci et le mordit.

Il ne se nourrit pas, se contentant d'un coup de dent et de lécher le sang qui coulait. Il éclata de rire.

— Merci. Voilà qui est inattendu. Qui aurait cru que cette salope égoïste accepterait de partager son pouvoir avec toi ? Pensait-elle que cela te permettrait de nous vaincre, alors que nous avons le merveilleux et si puissant Stefan pour nous nourrir ? (Il embrassa André sur la joue et chuchota à son oreille :) Il a meilleur goût que toi.

Il tint André dans ses bras un instant.

— Tu sais, si cela ne dépendait que de moi, je te garderais comme esclave. Mais mon ami, celui qui

habite dans ma tête et qu'on ne peut nommer, il s'ennuie énormément. Hier nous avions le loup et Daniel pour nous divertir. Aujourd'hui, je pensais me consacrer au Maître des loups, mais voilà que tu es intervenu.

André ne se défendait ni ne se débattait. Il restait juste planté là, comme Stefan lorsque Littleton avait massacré la femme de chambre.

Ma peur finit par attirer l'attention de Littleton. Il laissa André où il était et me rejoignit devant la cage d'Adam.

— La gamine que Marsilia a envoyée à ma poursuite, dit-il. Oui, je suis au courant. Un maître vampire peut entendre tout ce que ses enfants entendent, le saviez-vous ? Et c'est moi le maître, maintenant, et lui l'enfant. Je connais tous ses plans.

Il ne pouvait parler que d'André. Littleton se pencha très, trop près de moi. Mes mains tremblaient et l'odeur de ma peur était encore plus forte que sa puanteur de démon. J'aurais dû l'attaquer avec mon pieu, mais la peur me paralysa et je fus incapable de faire quoi que ce soit.

— Pourquoi Marsilia pensait-elle que tu réussirais à me traquer ? C'est quoi, un changeur ? demanda-t-il.

« Citer la Bible n'est pas très efficace sur les vampires, m'avait dit une fois Zee. En revanche, sur les démons et similaires, cela peut être utile. »

— « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique », commençai-je à réciter, incapable de faire mieux qu'un murmure frénétique.

Il poussa un cri et se couvrit les oreilles. Je saisis mon médaillon en forme d'agneau et le tirai de mon encolure. Je le brandis devant moi et il se mit à luire comme un bouclier de lumière. Quand je continuai ma déclamation, ce fut d'une voix plus assurée :

— « afin que quiconque croie en…» Se couvrir les oreilles ne devait pas être suffisant, car il me saisit l'épaule d'une main et me frappa de l'autre.

Quand j'ouvris les yeux, j'eus l'impression qu'à peine quelques secondes s'étaient passées. Sauf que j'étais allongée sur le sol à cinq mètres derrière la cage de Stefan, face contre le lino noir et frais. En passant ma langue sur mes dents, je sentis le goût du sang, et mon visage me semblait poisseux.

Quelqu'un était en train de se battre.

Je bougeai ma tête pour y voir quelque chose.

C'étaient André et Ben. Dans les ombres qui

couraient dans le gymnase, sa fourrure semblait presque noire alors qu'il tentait de trouver une ouverture dans la défense du vampire. Il se jeta sur André, mais celui-ci fut trop rapide et arrêta son museau de sa paume ouverte. Ben se replia, la fierté plus endommagée que le nez.

Je pense que s'ils avaient combattu sur un sol en terre, ou quoi que ce soit d'autre qui aurait permis aux griffes de Ben de s'agripper, celui-ci aurait eu l'avantage. Mais dans l'obscurité et sur un sol glissant la lutte était équilibrée.

Dos au lampadaire, Littleton se contentait de regarder.

— Attendez ! dit-il du même ton qu'aurait utilisé un metteur en scène de cinéma désabusé. Arrêtez !

Ben grogna furieusement et se retourna vivement vers son tortionnaire. André resta juste à l'endroit où il se trouvait, comme un jouet qu'on aurait oublié de remonter.

— Je ne vois pas bien, d'ici, expliqua Littleton. Venez en haut, vous jouerez dans la chapelle et je regarderai de la mezzanine.

Il se tourna et parcourut en quelques enjambées la distance qui le séparait des deux portes toujours ouvertes par lesquelles nous étions

entrés. Il ne vérifia même pas si les autres le suivaient – ils s'exécutèrent néanmoins, André à quelques dizaines de centimètres derrière le démonologue, le sang de Ben gouttant de ses doigts. Ben, lui, était moins obéissant.

Il s'arrêta le temps de grogner après Adam et Samuel, qui grondèrent et grognèrent en retour. Samuel se jeta sur les barreaux de sa cage avec une violence telle que la lumière s'éteignit pendant trois bonnes secondes.

Quand la lumière revint, Ben était debout devant moi.

— Loup, appela Littleton d'une voix impatiente.

Ben se rapprocha encore de moi en se léchant les babines.

— Viens ici, loup.

Il y avait de la puissance dans cette voix, même moi je le sentais.

Ben retroussa les babines, puis fit demi-tour et courut vers la porte. J'entendis le bruit de ses griffes sur les marches de l'escalier.

— Mercy, peux-tu venir ici ? demanda Stefan en chuchotant d'un ton paniqué.

Bonne question. J'essayai de bouger, mais il y avait quelque chose qui clochait avec l'articulation

de mon épaule. Mon bras gauche refusait de bouger. J'essayai de plier mes jambes et vis trente-six chandelles. Je laissai retomber ma tête sur le lino et me concentrai sur ma respiration pour ne pas reperdre connaissance. J'étais inondée d'une sueur glacée.

Je comptai jusqu'à vingt et essayai de nouveau. Je crois que je m'évanouis, mais pas plus de quelques instants.

— Non, finis-je par répondre. Je ne vais pas pouvoir bouger dans l'immédiat. Quelque chose débloque avec mon épaule et il semblerait que mes jambes ne sautent pas de joie à l'idée de marcher.

— Je vois, dis Stefan, après un instant de réflexion. Peux-tu au moins me regarder ?

Je réussis à tourner ma tête tout en ne la soulevant pas du sol, où elle semblait se trouver très bien, puisqu'elle refusait de s'en décoller. Ses yeux brillaient comme une rivière de flammes.

— Oui, dis-je, et il n'eut pas besoin d'autre invitation.

— Mercy, dit-il, sa voix pénétrant jusqu'à la moindre cellule de mon corps et poussant chacune d'entre elles à lui obéir. Viens à moi.

Cela n'avait aucune importance que mon épaule ne fonctionne pas ou que mes jambes refusent de

me porter : Stefan m'appelait, et je devais le rejoindre.

Quelque part, quelqu'un gronda, et la lumière se remit à palpiter. Je remarquai vaguement qu'Adam se jetait obstinément contre les parois de sa cage, encore et encore.

Je me traînai sur le lino en poussant moult grognements de douleur, en me propulsant grâce au coude de mon bras valide, parce que je tenais toujours le pieu dans ma main.

— Tais-toi, loup, dit Stefan d'une voix douce. Tu veux qu'il redescende ? J'ai un plan, mais s'il redescend trop tôt, nous sommes tous morts, y compris Mercy.

Quand sa voix cessait de m'appeler, je m'immobilisais, le regard toujours captif de celui de Stefan. Puis je redémarrais quand il me le demandait.

Cela prit un certain temps, et fut très douloureux, mais je finis par faire reposer ma joue contre la cage de Stefan.

— Bravo, dit-il. Maintenant, passe les doigts entre les barreaux. Non. Il faut poser le pieu pour le moment. Bien. Bien. C'est bon. Pose-le, maintenant.

Adam grogna doucement, et je sentis une

douleur aiguë, comme une coupure, au bout de mon index. La douleur s’arrêta avant même de devenir inquiétante, juste une de plus dans toutes celles que je ressentais déjà. Mais quand Stefan referma ses lèvres autour de mon doigt, je sentis m’envahir une soudaine euphorie et toutes mes douleurs s'évanouirent.

Chapitre 13

Un liquide froid et amer me coulait dans la bouche.

J'aurais voulu le recracher, mais cela demandait trop d'efforts. Des doigts délicats et glacés me touchèrent la joue, et dans mon oreille j'entendis quelqu'un murmurer des mots d'amour.

Alors que le liquide glacé devenait brûlant en coulant dans ma gorge, puis dans mon estomac, mon univers flottant se remplit d'un grondement, me forçant à reprendre connaissance. La colère contenue dans le grondement de ce loup envoya une poussée d'adrénaline dans mon système et je me réveillai complètement.

J'étais recroquevillée autour de la cage de Stefan. Le pieu m'était tombé des mains et se trouvait inconfortablement coincé entre mes côtes et le sol. La lumière était de nouveau éteinte et je sentais l'odeur de la chair brûlée, plus forte encore que celle du démon.

Une partie de moi se rendait bien compte que je

n'aurais pas dû aussi bien voir dans cette obscurité, mais pour une raison quelconque ma vision nocturne était encore meilleure que d'habitude. Je voyais parfaitement Adam, le regard rivé au-dessus de ma tête, retroussant les babines sur ses crocs, ses yeux jaunes brillant d'une rage mortelle.

Je tournai la tête pour voir ce qu'Adam regardait. Tout ce que je vis, c'était Stefan.

Le vampire avait glissé ses doigts hors de la cage, quelques centimètres au-dessus de ma main. Il avait une plaie sur la main, une coupure béante qui saignait abondamment. Une partie coulait le long des barreaux, mais la majorité courait le long de ses doigts et gouttait sur le sol. J'en avais plein sur le cou et sur la joue.

Je me léchai les lèvres et sentis quelque chose qui aurait aussi bien pu être du sang que l'élixir le plus précieux d'un alchimiste médiéval. Un instant, cela avait le goût métallique et sucré-salé du sang, l'instant d'après, cela me brûlait la langue.

Des étincelles couraient le long des taches de sang sur les barreaux et là où les doigts de Stefan touchaient ceux-ci.

Il avait posé le front sur son genou.

— C'est fait, maintenant, murmura-t-il.

Je me relevai à moitié et poussai maladroitement la main fumante de Stefan, qui restait pourtant très fraîche au toucher, à l'intérieur de la cage, loin des barreaux.

Lentement, il ramena sa main près de lui, puis releva la tête, fermant les yeux quand le lampadaire, libéré de l'étrange magie de la cage, se ralluma.

— Cela ne va pas durer très longtemps, me dit-il. Tu es toujours blessée, alors tiens-en compte et ne te fais pas encore plus mal que nécessaire.

J'ouvris la bouche pour lui poser une question, mais Samuel se mit à hurler, détournant de Stefan et moi l'attention d'Adam, qui se joignit au chœur. Quand ils s'arrêtèrent, j'entendis du bruit dans l'escalier. On aurait dit que Littleton traînait quelque chose.

Je me laissai retomber au sol, mes cheveux me servant de masque, et me rendis soudain compte que je me sentais mieux. Bien mieux. Incroyablement mieux.

L'une des deux portes menant sur le hall s'ouvrit à grand fracas. À travers le rideau de mes cheveux, je vis André voler à travers la pièce et atterrir en un tas disgracieux.

Littleton adorait envoyer valser les choses.

— Tu n'as pas fait comme il fallait, dit le démonologue d'un ton plaintif en traînant derrière lui un loup-garou fauve par la patte arrière. Il faut que tu m'obéisses. Je ne t'ai pas dit de tuer le loup, il n'est même pas minuit. Il est hors de question que tu me gâches tout en le tuant trop tôt.

Il regarda dans notre direction, ou plus exactement dans celle de Stefan. Je fermai les yeux autant que possible en espérant que mes cheveux étaient suffisants pour lui dissimuler le fait que j'étais réveillée.

— Oh ! je suis *désolé*, dit-il d'un air contrit en se rapprochant de Stefan, traînant toujours Ben. Je suis vraiment un hôte lamentable. Si j'avais compris que vous aviez soif, je vous aurais amené de quoi manger. Enfin, n'est-ce pas ce que j'ai fait ?

Il laissa tomber Ben devant moi et me poussa de la pointe de l'orteil.

— J'aurais bien aimé jouer avec celle-ci aussi, dit-il avec un soupir, mais ces humains ne durent pas bien longtemps. Peut-être vous en apporterai-je d'autres, comme nourriture. Cela peut être amusant de les lâcher ici et de vous voir les faire venir à vous.

Ben n'était pas mort, je voyais ses flancs se soulever. Mais il n'était certainement pas en bon état. Sur sa hanche, la peau était complètement décollée, et la blessure pissait le sang. Sa patte avant était bizarrement tordue à quelques centimètres au-dessus de l'articulation. Je ne voyais pas sa tête, cachée par le reste de son corps.

Littleton alla chercher André. Il le ramassa dans ses bras et, le portant comme un amant sa compagne, l'amena au centre de la pièce, dans la lumière.

Je me léchai la lèvre inférieure et tentai de ne pas trop apprécier l'effet planant du sang de vampire.

Littleton mordit son propre poignet dans un éclair de crocs et mit la blessure béante contre les lèvres entrouvertes d'André.

— Tu comprends, murmura Littleton. Toi, tu comprends. Tu comprends que la mort est plus puissante que la vie. Plus puissante que le sexe. Si l'on contrôle la mort, on contrôle l'univers.

Cela aurait dû sembler mélodramatique. Mais son murmure fiévreux me fit dresser les poils de l'échine.

— Le sang, continua-t-il à l'adresse d'un André inconscient. Le sang est le symbole de la vie et de

la mort.

André finit enfin par montrer un signe de vie, attrapant le poignet de Littleton et le suçant avec avidité, de la même manière dont Daniel, affamé, s'était enroulé autour du bras d'André lors du procès de Stefan. J'aurais préféré que l'arrière-goût du sang de Stefan ne soit pas si délicieux dans ma gorge.

Les paupières d'André s'ouvrirent soudain, et il leva la tête. Je m'attendais que ses yeux luisent comme ceux de Stefan, mais son regard était résolu. Comme Adam, il regardait Stefan.

Littleton était en train de marmonner, le nez enfoui dans les cheveux d'André. J'en profitai donc pour changer de position, attirant l'attention de ce dernier. Quand je sentis qu'il me regardait vraiment, je bougeai juste assez pour lui permettre de voir le pieu.

Il ferma de nouveau les yeux puis, soudain, laissa tomber le bras de Littleton et se laissa tomber à quatre pattes, réussissant d'une manière ou d'une autre à opérer une rotation suffisante pour que Littleton se trouve complètement dos à moi.

— Le sang est la vie, entendis-je André dire d'une voix que je ne lui connaissais pas. (Cette

voix emplissait tout l'espace de la pièce et faisait l'effet d'une brume sur ma peau.) Le sang est la mort.

— Oui, souffla Littleton, l'air étourdi.

Je me souvins de ce que j'avais ressenti quand Stefan s'était nourri de moi. S'était nourri de moi ? Jusqu'à cet instant, j'avais oublié ce petit détail.

Littleton, totalement inconscient de la peur qui venait de me saisir, répéta :

— Le sang est la vie et la mort.

— Qui ordonne à la mort ? demanda André, et mes lèvres voulaient former la réponse à sa question.

Littleton se redressa sur ses genoux et je vis ses vertèbres soulignées par le tissu de sa chemise :

— *C'est moi !* hurla-t-il.

Il saisit André à la gorge et le disposa comme il le désirait. Il enfonça ses crocs dans les cicatrices des morsures qu'il avait déjà infligées à André.

C'était maintenant ou jamais. Je tentai de me lever d'un bond, mais échouai lamentablement. L'une de mes chevilles refusait obstinément de résister à mon poids, bien qu'elle ne fasse pas du tout mal.

Je n'avais pas une grande distance à parcourir.

Littleton était courbé sur André, ses côtes transparaissant à travers le fin tissu de sa chemise. On aurait dû lui dire que les vêtements moulants n'allaient pas aux maigres. Je visai un point entre deux délicates arches osseuses, juste à gauche de sa colonne vertébrale, et mis tout mon poids pour porter le coup, comme le Sensei me l'avait appris.

Si ma cheville avait été intacte, cela aurait pu fonctionner. Mais mon entraînement sportif agit contre moi et j'essayai instinctivement de répartir mon poids sur mes deux jambes avant d'enfoncer le pieu. Ma jambe se déroba sous moi, et le pieu ne s'enfonça que de quelques centimètres avant de déraper sur une côte, au lieu de s'enfoncer comme prévu.

Littleton se leva d'un bond en poussant un cri scandalisé. Il frappa à l'aveuglette, ne me manquant que parce que j'avais roulé hors de sa portée aussi rapidement que possible. Heureusement, j'étais plus rapide que lui. Je continuai à rouler jusqu'à ce que je me cogne contre la batterie de voiture qui alimentait le lampadaire.

— Salope ! siffla Littleton.

Je portai la main à mon cou, mais l'agneau et sa chaîne avaient disparu, probablement lorsqu'il

m'avait envoyée valser à travers la pièce. Le démonologue me bondit dessus alors que j'avais encore la main coincée dans mon encolure.

André l'attrapa autour de la taille et le plaqua au sol dans un grand fracas alors même qu'il allait m'atteindre. Littleton réussit à reprendre le dessus sur André, et je me rendis compte que le pieu était toujours enfoncé dans son dos.

Je saisis la batterie de voiture par sa poignée en plastique, la soulevai avec un grognement au-dessus des deux vampires en plein combat et l'abattis sur l'extrémité du pieu.

Le lampadaire, qui y était toujours branché, se fracassa au sol dans un vacarme effroyable, plongeant de nouveau la pièce dans l'obscurité. Mais là, j'y voyais beaucoup moins clair : les effets du sang de Stefan commençaient à s'estomper.

Je me tortillai jusqu'à réussir à sortir la dague de Zee de son fourreau. Cela me sembla plus compliqué que cela aurait dû l'être.

Le corps de Littleton était inerte. André le repoussa de sur lui et ses membres flottèrent mollement pour accompagner le mouvement. Le pieu lui avait complètement traversé la poitrine, dépassant de plusieurs centimètres à l'avant. Il avait même pénétré la poitrine d'André, juste sous

la clavicule, mais cela ne semblait pas le déranger. Il se coucha sur le dos en riant, mais il n'y avait aucune joie dans son rire.

La douleur faisait son retour, semblant vouloir faire payer des intérêts, et je me sentais nauséeuse et sur le point de tomber dans les pommes. Je ravalai un peu de bile et utilisai mon bras valide pour me mettre dans une position plus commode. Le couteau que je tenais cliqueta contre le lino.

J'avais déjà tué des lapins, des souris et, une seule fois, un daim en tant que coyote. J'avais aussi tué deux hommes – trois, maintenant. Cela ne m'aidait absolument pas pour la tâche que je devais accomplir maintenant. Bryan, mon père adoptif, était un chasseur, aussi bien sous sa forme de loup qu'avec un fusil. Lui et Evelyn, sa femme, découpaient la viande que j'emballais et mettais au congélateur. Je n'avais jamais eu à découper moi-même les carcasses.

La lame de Zee rentra dans le cou de Littleton comme dans du beurre, avec même le petit bruit de succion qui allait avec. Je croyais Littleton mort – enfin, c'est-à-dire, plus mort qu'il ne l'était déjà, quoi – mais son cadavre se mit à tressauter au contact de la dague.

Le mouvement attira l'attention d'André qui se

releva à moitié en protestant :

— Quoi ? Non, attends !

Il referma sa main sur la mienne assez fort pour me causer quelques bleus et l'éloigna du cou de Littleton. La tête de celui-ci ballotta sur le côté. L'effet était d'une certaine manière encore plus atroce que si elle avait été entièrement détachée.

— Lâche-moi ! dis-je, ne reconnaissant presque pas le croassement qui sortait de ma gorge.

Je tirai sur mon poignet, mais il refusait de le lâcher.

— Marsilia a besoin de lui. Elle peut le contrôler, *elle*.

Un grand fracas métallique se fit entendre : la magie du démonologue s'évaporait, libérant ses prisonniers. Adam fut assis à ma droite quelques secondes avant que Samuel fasse son apparition à ma gauche. Les deux loups-garous grognaient de manière presque inaudible et je devinai, presque sans avoir à les regarder, que c'était le prédateur qui était aux commandes, et que toute part humaine avait disparu.

Le fait que je ne perde pas mon calme en sachant cela est une preuve de combien j'étais traumatisée.

— Lâche-moi, je te dis, répétai-je plus

doucement, pour ne pas énerver davantage les loups-garous qui tremblaient d'envie de bondir, encore plus excités par l'odeur du sang.

Je ne réussissais d'ailleurs pas à comprendre ce qui les empêchait d'attaquer.

André plongea ses yeux dans ceux d'Adam, puis dans ceux de Samuel. Je ne sais s'il était en train d'essayer de les hypnotiser, mais cela ne fonctionnait pas. Adam gronda, et Samuel s'approcha de nous en couinant.

Il lâcha enfin mon poignet. Je ne perdis pas de temps et découpai os, muscles et cartilages jusqu'à ce que la tête de Littleton roule ; sur le sol et que la lame découpe le lino.

J'avais tort, en fait. C'était bien pire quand la tête était complètement séparée du corps.

Attends un peu pour vomir, me répétai-je. Brûle le corps d'abord.

Le sac à dos n'était pas à deux mètres de moi, mais je n'arrivais pas à rassembler l'énergie nécessaire pour parcourir cette distance.

— De quoi as-tu besoin ? demanda Stefan, accroupi de l'autre côté du cadavre, près d'André.

Je n'avais même pas remarqué qu'il était sorti de sa cage – ou même qu'il avait simplement bougé. Il s'était simplement retrouvé face à moi,

d'un coup.

— Le sac à dos, réussis-je à articuler.

Il se releva comme s'il avait mal partout et se déplaça sans son énergie coutumière, puis revint, le sac à la main. Les deux loups se raidirent quand il me tendit son fardeau au-dessus du corps de Littleton. Stefan ne se déplaçait pas rapidement parce qu'il était en mauvais état, mais ce n'était pas plus mal. Les mouvements soudains autour de loups-garous n'étaient pas très appropriés, même s'ils s'étaient sensiblement détendus depuis que j'avais décapité Littleton.

Je tendis la main pour attraper le sac et André se remit à plaider sa cause :

— Marsilia a besoin de lui, Stefan. Si elle a un démonologue qui lui obéit au doigt et à l'œil, les autres seront obligés de trembler à la seule mention de son nom.

— Elle est tout à fait capable de les terroriser sans démonologue, répondit Stefan d'un ton las. Ce n'est pas un animal domestique très commode. Marsilia a visiblement laissé l'avidité prendre le pas sur son bon sens.

Le médaillon n'était pas très grand, mais assez lourd, et je fouillai un moment dans le sac avant de mettre la main dessus tout au fond. Je le saisis et

le posai sur la poitrine de Littleton.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Stefan.

Plutôt que de lui répondre, je me penchai sur Littleton et murmurai :

— Drachen.

Brûle, salopard. Brûle.

Le disque de métal commença à rougeoyer dans les tons de cerise. Pendant un moment, je crus que c'était tout ce qu'il allait faire, mais le corps s'enflamma soudain, dans un incendie de ce bleu transparent que prend la flamme bien réglée d'un bec Bunsen. Je restai ébahie devant la soudaineté de l'embrasement et Stefan dut se jeter sur moi pour me tirer des flammes avant qu'elles m'entourent.

Le mouvement me rappela cruellement que j'avais une épaule blessée, et la violente douleur me fit pousser un bref hurlement.

— Chut ! dit Stefan, ignorant les regards enragés des loups-garous, ça ira mieux dans un instant.

Il m'assit sur le sol et disposa ma tête entre mes genoux pour m'éviter de m'évanouir. Ses mains étaient toujours froides, comme celles d'un cadavre. Ce qu'il était, en fait.

— Respire, me dit-il.

J'eus un rire entrecoupé de hoquets de douleur à l'idée d'avoir un mort qui me disait de respirer.

— Mercy ? demanda-t-il, l'air inquiet.

Je fus épargnée de devoir expliquer les raisons de mon hilarité par les portes vers l'extérieur qui s'ouvrirent soudainement dans un grincement de métal.

Stefan se tint face à la nouvelle menace, encadré de chaque côté par un loup-garou. André se releva lui aussi. Tous m'empêchaient de voir qui se tenait dans l'encadrement de la porte, mais l'odeur me suffisait.

Darryl et deux autres loups. L'enfant terrorisé qui tremblait toujours en moi, même après l'immolation de Littleton, retrouva enfin le calme.

— Tu arrives un peu tard, Bran, dis-je alors que s'éteignaient les dernières flammes de ce qui avait été Littleton.

Ce ne fut pas le Marrok, mais son second fils, Charles, qui me répondit :

— J'ai pourtant dit à Darryl de respecter les limitations de vitesse. Si la police ne nous avait pas arrêtés, nous serions arrivés il y a dix minutes.

Bran dépassa les vampires comme s'ils

n'existaient pas et palpa Samuel, puis Adam.

— Charles vous a apporté des vêtements, dit-il, et ils disparurent dans l'obscurité, vraisemblablement pour se retransformer et s'habiller. La simple présence de Bran faisait autant pour restaurer leur calme que la mort de Littleton. Sa vraie mort, je veux dire.

La faible lumière de l'extérieur dessinait la silhouette de Bran contre la porte, rendant son visage quasi invisible.

— Je vois que tu n'as pas chômé, dit-il d'une voix neutre.

— Je n'avais pas vraiment le choix, répondis-je. As-tu eu les messages que je t'ai laissés ?

— Est-ce que tu as conscience que tous les méchants n'ont pas été réduits en cendres ?

— Oui, répondit Bran, et mes dernières angoisses s'envolèrent.

Il ne pouvait savoir qui des deux vampires était André, mais j'étais certaine qu'il se débrouillerait pour ne pas se tromper.

Indifférent à la poussière de vampire – ou quoi que ce soit qui recouvrait le sol –, Bran s'agenouilla devant moi et m'embrassa sur le front.

— C'était vraiment idiot de te lancer là-dedans, dit-il à mon oreille d'une voix à peine audible.

— Je croyais que tu ne pouvais pas arriver avant demain matin, remarquai-je.

— Je me suis dépêché, répondit-il en posant sa main sur mon épaule.

— Aïe ! dis-je en m'écroulant un peu plus.

— Samuel, appela-t-il, si tu peux presser le mouvement, tu as un patient à examiner !

Mon épaule était juste luxée et Samuel la remit en place aussi délicatement qu'il le pouvait. Cela fut néanmoins horriblement douloureux. Je réprimai ma nausée, tremblante et frissonnante, pendant qu'Adam racontait d'une voix tremblant de rage ce qui s'était passé après notre arrivée, à moi et à André.

Ce dernier semblait abasourdi par la mort de Littleton. Stefan s'agenouilla près de lui, le bras autour de ses épaules, surveillant d'un œil las tous les loups aux alentours.

J'attendis d'être sûre de ne pas parler d'une voix tremblante – et qu'Adam en ait terminé. Puis je regardai Stefan et dis calmement :

— C'est André qui a vampirisé Littleton.

André me considéra d'un air choqué et se

projeta en avant – je ne sais s'il avait l'intention de m'attaquer ou juste de fuir, mais Stefan le rattrapa au vol. Ils commencèrent à se battre, mais Charles et Darryl immobilisèrent le vampire renégat au sol.

— J'allais te demander si tu en étais bien certaine, dit Stefan en livrant André aux loups-garous, visiblement en bien meilleure forme pour immobiliser un vampire, mais j'imagine qu'André nous a répondu lui-même.

— J'ai des preuves, lui dis-je.

— J'en aurai besoin, me répondit-il, ne serait-ce que pour les présenter à la Maîtresse. Cela étant, est-ce que quelqu'un aurait un téléphone portable pour que j'appelle l'essaim ? Autant j'apprécie énormément votre aide, Adam, autant je pense que ce serait une mauvaise idée d'amener vos loups dans l'essaim alors que les choses sont encore… incertaines.

Les vampires vinrent et emmenèrent André. Je m'attendais que Stefan les suive, mais non. Samuel insista pour m'amener à l'hôpital alors que Charles et Darryl allaient transporter Ben, pourtant en bien plus mauvais état que moi, dans la voiture de Darryl jusqu'à chez Adam.

— Pourquoi ne puis-je pas simplement rentrer

chez moi ? pleurnichai-je.

Mon épaule me faisait mal et je n'avais qu'une seule envie : m'enfouir sous mes couvertures et dormir.

— Parce que tu n'es pas un loup-garou, m'expliqua patiemment Stefan. Si ta cheville est cassée, tu vas avoir besoin d'un plâtre.

Les loups-garous qui ne conduisaient pas (Adam et Samuel) le regardèrent froidement. Bran avait amené le 4 x 4 d'Adam et me retrouver fourrée dans le petit habitacle avec trois loups-garous et un vampire était une nouvelle expérience en matière de testostérone débordante. Quand Samuel et Adam étaient montés avec moi à l'arrière, Stefan s'était glissé sur le siège passager. Bran continuant à l'ignorer, il y était resté.

Notre petite bande tituba dans la salle de réception des urgences. Le seul à avoir l'allure vaguement respectable était Bran, qui me portait dans ses bras. Ce n'est qu'à la lumière cruelle des néons de l'hôpital que je me rendis compte de l'état lamentable dans lequel nous nous trouvions tous. Stefan et moi étions recouverts de sang. Son visage était marqué par la fatigue mais son expression était sereine. Je ne voulais pas savoir de quoi j'avais l'air.

Samuel, même avec ses vêtements propres, avait l'air d'avoir fait la nouba pendant une semaine, quant à Adam… Quand l'infirmière à la réception vit Adam, elle s'empressa d'appuyer sur le petit bouton noir caché sous son bureau.

Ce n'était pas tant son état qui la fit paniquer que le regard qu'il avait dans les yeux. J'étais vraiment soulagée que Bran soit avec nous.

— Tout va bien, Elena, réussit à articuler de manière presque humaine Samuel, je m'en occupe.

Elle le regarda de nouveau et la surprise éclaira ses traits :

— Docteur Cornick ?

Elle ne l'avait pas reconnu quand il était arrivé.

— Appelez la police de Kennewick, lui dis-je. Demandez Tony Monténégro. Dites-lui que Mercy a des nouvelles pour lui s'il veut bien bouger son cul jusqu'ici.

Samuel aurait probablement des explications à donner à l'administration de l'hôpital, pensai-je. Je ne savais pas s'il avait manqué une garde, mais ils seraient probablement un peu chiffonnés par son arrivée remarquée. La police le couvrirait probablement – et je pensai que Tony serait favorablement impressionné de constater que les loups-garous avaient pris ses inquiétudes au

sérieux. Cela permettrait aussi aux loups de voir qu'ils avaient des alliés dans la police locale. Des gens à qui on pouvait faire confiance. Cela avait son importance s'ils voulaient être des citoyens à part entière.

Il y avait quelques personnes dans la salle d'attente, et toutes interrompirent ce qu'elles étaient en train de faire pour regarder Adam quand il entra. L'odeur de la peur noya celles de la maladie et du sang. Je sentis même Bran se raidir face à la vague d'effluves.

Samuel traversa la salle sans se préoccuper de la femme qui venait bravement nous faire remplir les formulaires de sécurité sociale.

Bran prit le temps de la tranquilliser avant de suivre Samuel au-delà des portes battantes :

— Ne vous en faites pas, ma chère, lui dit-il gentiment. Le docteur Cornick s'assurera que tous ces papiers soient correctement remplis.

Tony entra dans les urgences comme s'il était en terrain connu. Il était en civil, vêtu d'un jean et d'un tee-shirt, mais le jovial jeune homme qui l'accompagnait était en uniforme.

Il pénétra dans l'espace délimité par des rideaux où je me trouvais alitée et contempla le spectacle. Samuel était parti faire des trucs de

médecin, mais les trois autres étaient toujours là. Stefan et moi nous étions nettoyés. J'étais vêtue de l'une de ces stupides chemises de nuit d'hôpital, mais les vêtements de Stefan étaient toujours imbibés de sang. Bran était assis sur le fauteuil réservé au médecin, le faisant tourner comme un adolescent maussade. Comme tous ceux qui se trouvaient dans la salle d'attente, Tony et son compagnon ignorèrent Bran et surveillèrent plus particulièrement Adam, qui était appuyé contre le mur. Stefan, assis dans un coin, n'eut droit qu'à un bref regard d'évaluation avant que les quatre yeux se rebraquent sur Adam.

— Tony, voici Adam Hauptman, dont nous parlions l'autre jour. Adam, je te présente mon ami Tony.

Je ne pris pas la peine de présenter les autres.

Tony eut un instant de surprise et s'immobilisa. J'imagine qu'il n'avait pas reconnu Adam, malgré les photos dans les journaux, jusqu'à ce que je prononce son nom. Les photos officielles d'Adam lui donnaient l'air d'un homme d'affaires plutôt classique. Or il n'y avait rien de l'homme d'affaires ni de classique, d'ailleurs, en Adam, ce soir-là. Il dégageait de telles vibrations de fureur que je pense que même un humain aurait été capable de

les sentir.

— Hé ! John, dit-il d'un ton faussement détendu en quittant un instant l'Alpha du regard. (J'imaginais que leur petit livret d'information sur les loups-garous expliquait que les combats de regards n'étaient jamais une bonne idée.) Et si tu allais nous chercher du café ?

L'autre flic le considéra d'un œil suspicieux, mais se contenta de dire :

— Bien. Combien de temps penses-tu que je dois prendre ?

Tony me lança un regard. Je haussai les épaules et le regrettai aussitôt.

— Ça ne devrait pas prendre plus de dix minutes.

Quand l'autre policier eut disparu, Tony tira les rideaux derrière lui. Ce n'est pas que cela nous ménage beaucoup d'intimité, mais de toute façon le bruit des dizaines de machines mystérieuses couvrirait notre conversation, au moins aux oreilles humaines.

— Tu as l'air d'une déterrée, me dit-il.

— Ce n'était pas au commissariat, lui répondis-je, trop fatiguée pour me lancer dans notre habituel ping-pong verbal. Mais ça n'en était pas loin.

— Tu l'as trouvé.

— Et je l'ai tué, acquiesçai-je. Les choses devraient se calmer la nuit aussi, à partir de maintenant.

Tony fronça les sourcils :

— Qu'est-ce que c'était ?

Stefan intervint d'un ton las :

— Quelque chose qui n'aurait jamais dû pouvoir exister. Ce n'était pas un homicide, monsieur. C'était de la légitime défense.

— Ne vous inquiétez pas, dit timidement Bran. De toute façon, il n'y a pas de corps.

Cela surtout parce qu'il avait pensé à mettre le médaillon sur la tête coupée de Littleton. Cela m'était totalement sorti de l'esprit. Cela n'aurait probablement pas eu d'autre conséquence que de terrifier la pauvre âme qui serait tombée dessus, vu que le corps avait été brûlé, mais j'étais ravie que ce dernier détail ait été réglé.

Tony considéra Bran avec une attention accrue :

— Est-ce qu'il faut que je vous demande votre identité à tous ?

— Non, répondis-je d'un ton ferme.

— Alors pourquoi m'avoir fait venir ?

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais Samuel tira le rideau et entra, une radio en main.

— Docteur Cornick, le salua Tony, tel un vieil ami.

J'imagine que les flics fréquentent pas mal les médecins urgentistes ; mais quelque chose dans l'épuisement ambiant lui fit deviner la vérité.

— Samuel va probablement avoir besoin d'être couvert par la police, lui dis-je, l'empêchant de demander si Samuel était bien un loup-garou.

Tony se renfrogna en examinant attentivement toutes les personnes présentes, en évitant néanmoins de les regarder dans les yeux.

— D'accord, dit-il avec précaution. Tu es bien certaine que tout va rentrer dans l'ordre ?

Je faillis de nouveau hausser les épaules, mais réussis à me limiter à un petit signe de tête :

— Dans l'ordre habituel, en tout cas.

— Bien. (Puis, se tournant vers Samuel.) Jurez-moi que vous n'êtes pas une menace pour vos patients.

Je m'attendais avec un peu d'angoisse à une blague de mauvais goût, mais Samuel aussi était trop fatigué pour ces enfantillages. Il dit juste :

— Je ne suis pas un danger pour mes patients.

— D'accord, dit Tony. D'accord. Docteur Cornick, si l'on vous pose la moindre question à propos de tout cela, dites que vous collaboriez avec la police. (Il sortit une carte de visite de son portefeuille.) Dites-leur d'appeler ce numéro si nécessaire.

Samuel prit la carte :

— Merci.

Puis Tony se retourna vers Adam :

— Monsieur Hauptman, dit-il, Mercy me dit que pour tout ce qui concerne les loups-garous, c'est vous que je dois d'abord venir voir.

Adam se frotta le visage avec les mains. Il mit si longtemps à répondre que je commençai à m'inquiéter, mais quand il prit enfin la parole, sa voix était calme :

— C'est exact. Mercy vous a-t-elle donné mon numéro ?

— Nous n'en sommes pas arrivés là.

Adam se ressaisit et eut un mince sourire qui le fit ressembler à un tigre affamé. Tony recula d'un pas.

— Je n'ai pas mes cartes sur moi, mais si vous appelez mon numéro professionnel, je laisserai des instructions pour que l'on vous transmette

mon numéro de portable – sinon, vous pouvez toujours demander à Mercy…

Ma cheville était juste foulée. Stefan disparut pendant que Tony parlait avec Adam. Personne à part moi ne sembla le remarquer. Peut-être avait-il fait l'un de ses tours de vampire, ou alors était-ce que personne n'y accordait la moindre attention.

Adam voulait que je me repose chez lui. Mais sa maison accueillait déjà la moitié de la meute des Tri-Cities, une partie de celle du Montana et Kyle. Je n'avais pas la moindre envie de me reposer dans un tel bazar.

Quand les autres furent repartis chez Adam, Samuel me porta jusque dans mon pauvre mobil-home martyrisé et se dirigea vers ma chambre, mais je ne voulais pas dormir. Plus jamais.

— Tu peux me porter dans le bureau, plutôt ? lui demandai-je.

Il ne disait toujours pas grand-chose, mais il obéit et se dirigea vers la minuscule chambre aménagée en espace de travail dont s'échappait un bourdonnement électronique incessant.

Il m'assit sur ma chaise et se laissa tomber à genoux à mes pieds. De ses mains tremblantes, il écarta mes genoux et me serra contre lui, sa peau brûlante contre la mienne, son nez enfoui dans

mon cou.

— Je savais que tu allais venir, chuchota-t-il, et le loup encore si présent dans sa voix me fit frissonner. J'avais si peur. Et alors… et alors, le loup est arrivé. Adam a gardé la maîtrise de lui-même, il a tenté de m'aider, mais j'étais dans un bien pire état que Ben qui était là depuis plus longtemps que moi. Je suis en train de perdre le contrôle sur mon loup et je représente un danger pour toi. J'ai dit à mon père que je retournerai dans le Montana aussitôt que tu seras guérie.

Je l'étreignis de mon bras valide.

— Les démons sont très mauvais pour le self-control des loups-garous.

— Des trois loups présents, souffla-t-il dans mon cou, je suis celui qui a le plus perdu les pédales.

C'était faux. Je l'avais vu continuer à combattre le loup alors que Ben, lui, l'avait complètement laissé prendre le pouvoir. Mais avant que je puisse le lui dire, je me rendis compte de quelque chose.

— Cette église se trouve à moins de huit cents mètres de l'hôpital, lui dis-je. Or, Oncle Mike m'a dit que la simple présence du démon causait des explosions de violence aux alentours – ce que confirment les rapports de police. Quand Tony a

schématisé cette zone d'influence, il est arrivé à la conclusion qu'elle faisait plus de cinq kilomètres de diamètre. Tu combats l'influence de ce démon depuis la première fois que je l'ai rencontré. Cela faisait peut-être plusieurs jours qu'il avait Ben – toi, cela faisait des semaines qu'il te travaillait.

Il s'immobilisa, réfléchissant à ce que je venais de lui dire.

— Cette nuit-là, quand tu as failli craquer, avec le bébé..., insistai-je. Ce n'était pas toi, c'était le démon.

Les bras de mon fauteuil couinèrent sous son poids quand il se redressa. Il inspira profondément mon odeur et recula un peu, de manière à pouvoir vraiment me regarder. Puis il m'embrassa lentement, me laissant tout le temps du monde pour me dégager.

Je pensais que j'étais peut-être amoureuse d'Adam. Samuel m'avait déjà fait du mal, une fois – beaucoup de mal. Je savais qu'il était peut-être toujours motivé par les mêmes raisons qui l'avaient fait me désirer alors. Mais même ainsi, je ne voulus pas reculer.

J'avais failli le perdre.

Je lui rendis donc son baiser avec enthousiasme, me laissant aller contre lui et

passant ma main dans ses cheveux. C'est lui qui finit par briser notre baiser.

— Je vais te faire un chocolat chaud, dit-il en m'abandonnant, assise dans mon fauteuil.

— Sam ? demandai-je.

Il s'arrêta près de la porte, dos à moi, la tête baissée :

— Ça va aller, Mercy. Pour ce soir, je vais simplement nous faire du chocolat.

— N'oublie pas les marshmallows, lui dis-je.

Chapitre 14

— Son procès n'a pas encore eu lieu ?

— Non, répondit Stefan en sirotant le thé qu'il avait réclamé. (J'ignorais que les vampires puissent boire du thé.) Comment va ta cheville ?

Je grognai de manière fort peu cordiale :

— La cheville va bien. (Cela n'était pas tout à fait exact, mais je voulais l'empêcher de changer de sujet.) Il aura à peine fallu une journée pour que tu passes devant la cour, et lui, deux semaines après, attend encore ?

— Deux semaines qu'il a passées enfermé dans le cachot au sous-sol de l'essaim, essaya de me tranquilliser Stefan. Ce ne sont pas des vacances, pour lui. En ce qui concerne le délai pour son procès, je crains d'en être la cause ; je suis allé enquêter à Chicago pour en savoir plus sur les activités d'André, là-bas. Et pour m'assurer que Littleton était le seul vampire qu'il avait créé.

— Je croyais qu'André ne savait pas assez se

contrôler pour pouvoir vampiriser son bétail ?

Stefan posa sa tasse sur la table et me considéra d'un regard scrutateur :

— Rachel m'a dit que tu étais venue leur rendre visite. Je ne m'étais pas rendu compte que tu en savais autant.

Je levai les yeux au ciel :

— Je te signale que j'ai grandi au milieu des loups-garous, Stefan, tu ne m'auras pas à l'intimidation. Dis-moi comment André s'est débrouillé pour vampiriser un démonologue alors qu'il est incapable de le faire avec ses sujets.

Son visage s'illumina d'un sourire amusé :

— Je n'en sais rien. Mais je vais te dire ce que je sais. Cory Littleton flirtait avec le Mal depuis qu'il était un tout jeune homme. Son appartement à Chicago – dont André avait payé le loyer jusqu'en décembre – comportait une pièce secrète que j'ai détectée à l'odorat. Elle était remplie de petites choses comme des bougies noires, des livres détaillant d'anciennes cérémonies qui auraient mieux fait de ne jamais trouver un éditeur et les carnets qu'il tenait – en écriture en miroir, tu y crois, à ça ? Au moins n'était-ce pas en grec ancien.

— André sait-il comment Littleton est devenu

démonologue ? Est-il capable d'en créer d'autres ? demanda la voix enrouée par le sommeil de Samuel, qui venait d'émerger dans le couloir.

— Bonjour, Samuel, répondit Stefan.

Ce fut Médée qui sortit du couloir la première, poussant de petits miaulements plaintifs en traversant la cuisine et finissant par bondir sur les genoux de Stefan.

Samuel fit seulement alors son apparition, à moitié nu et le visage orné d'une barbe d'un jour. Il n'avait pas été lui-même depuis sa capture par Littleton – ou peut-être depuis cette nuit où il m'avait parlé de cet enfant dont sa compagne s'était fait avorter. Il était nerveux et avait perdu une grande partie de son humour. Et quand j'essayais de parler de ce baiser que nous avions échangé, deux semaines plus tôt, il refusait de répondre. J'étais inquiète à son sujet.

— André sait-il comment créer un démonologue ?

Stefan acquiesça lentement :

— Selon le journal de Littleton, il le sait. Littleton le lui a dit.

Samuel tira de sous la table une chaise qu'il retourna pour s'y asseoir à califourchon.

— Est-ce que le fait que Littleton ait été un

démonologue l'a aidé à ne pas mourir lors de la vampirisation ?

Médée donna un coup de patte à Stefan, et celui-ci, au lieu de saisir sa tasse, la grattouilla derrière les oreilles. Elle se mit à ronronner et s'installa plus confortablement dans son giron.

— Je n'en sais rien, finit par dire Stefan. Je ne suis même pas certain qu'André le sache lui-même. Il s'est nourri de Littleton des années durant avant de le transformer. Je ne pense pas qu'il lui reste d'autres Littleton en réserve. Ce n'est pas si facile que cela de trouver quelqu'un prêt à vendre son âme au diable.

Samuel se détendit.

— Il était donc démonologue avant d'être vampire ? demandai-je.

— Oui, répondit Stefan en agitant ses doigts devant le nez de Médée, qui lui donna de petits coups de patte. Il était démonologue avant même de rencontrer André. Il pensait que devenir vampire le rendrait encore plus puissant – c'est ce que lui avait assuré André. Et ni lui ni le démon ne furent franchement ravis de constater que la vampirisation impliquait qu'ils obéissent aux ordres d'André.

— Il n'obéissait certainement pas à André, cette

nuit-là, dans l'église, observa Samuel en saisissant une tasse et en se servant de la théière sur la table.

— En effet. Il est effectivement possible de rompre le lien de contrôle que le Sire tisse autour de ses créatures, c'est simplement très difficile.

Stefan sirotait son thé et je me demandais ce que cachait son expression soigneusement neutre.

— Puisqu'on parle de liens, dis-je, décidant enfin de poser la question qui me hantait depuis cette nuit-là, y aura-t-il des effets permanents au fait que nous ayons échangé notre sang ?

J'aurais aimé qu'il me dise simplement « Non ». Mais au lieu de cela il haussa les épaules :

— Probablement pas. Un seul échange de sang ne crée pas une forte connexion. Si des effets se font ressentir, ils finiront par disparaître. Tu as remarqué quoi que ce soit sortant de l'ordinaire ?

Je secouai la tête – pas de télékinésie en vue pour moi.

— Comment se fait-il que tu aies pu la faire venir à toi ? demanda Samuel. Je croyais qu'elle était insensible à la magie vampirique.

— En grande partie insensible, murmura Stefan. Mais ce n'est pas la peine de vous inquiéter. L'appel est l'un de mes dons. Si Mercy n'avait pas été à moitié inconsciente – et si elle

n'avait pas voulu me rejoindre –, j'aurais été incapable de la faire venir. Elle ne va pas se retrouver soudainement incapable de résister à mon appel ou à celui de n'importe quel autre vampire.

Je ne lui demandai pas de détails sur le souvenir que j'avais de lui me murmurant des mots d'amour à l'oreille. J'imaginais – j'espérais – que cela avait à voir avec le principe même de l'appel.

— Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de ta visite, au fait ? demandai-je.

Stefan me sourit, et sa puissance était si sensible à ce moment-là que je ne pus jurer de sa sincérité quand il me répondit :

— J'avais besoin de me préparer pour la suite. Les visites que je te rends, Mercedes, sont toujours tonifiantes, même si pas toujours des plus agréables. (Il coula un regard sur sa montre.) Mais c'est l'heure pour moi de m'en aller, et pour vous de savourer une bonne nuit de sommeil. La Maîtresse attend mon rapport.

Il caressa une dernière fois la chatte avant de la poser par terre, puis se leva. Sur le seuil, il eut un moment d'hésitation et, sans me regarder, dit :

— Ne t'en fais pas, Mercy. J'ai rassemblé tous

les éléments dont nous avions besoin, et elle ne va pas pouvoir davantage retarder le procès. André va affronter la justice.

J'attendis qu'il ait disparu avant de me tourner vers Samuel et d'observer :

— Ils ont ce fauteuil, celui qui vous contraint à dire la vérité. Pourquoi l'ont-ils envoyé enquêter ?

Samuel me décocha un regard sombre :

— Parfois j'oublie combien tu es jeune, dit-il.

Je lui rendis son regard :

— Ne crois pas que m'énerver va te dispenser de répondre. Pourquoi a-t-il retardé le procès ?

Samuel prit une gorgée de thé, grimaça et reposa la tasse. Il n'aimait pas le thé.

— Je pense qu'il est inquiet concernant les questions qui seront posées, et surtout celles qui ne le seront pas. S'il en sait assez, il pourra témoigner lui-même.

Cela semblait logique, mais cela n'expliquait pas pourquoi il avait refusé de parler de ses raisons. Il devait y avoir autre chose.

Samuel me vit réfléchir et eut un rire las :

— « À chaque jour suffit sa peine. » Va te coucher, Mercy. Je dois me préparer pour aller travailler.

— Papa m'a demandé quand est-ce que tu avais l'intention de réparer l'horreur qu'est devenue ton mobil-home, dit Jesse en s'asseyant sur un des établis de mon garage.

— Quand j'aurai gagné à la loterie, lui répondis-je d'un ton maussade en continuant de resserrer la courroie de transmission de la vieille BMW sur laquelle je travaillais.

Jesse éclata de rire :

— Il savait que tu allais répondre ça.

J'avais toujours un peu mal à l'épaule et je boitais légèrement, mais au moins j'avais pu me remettre au travail. Zee s'était occupé du garage pendant deux semaines – et refusais que je l'indemnise. Mais il m'avait sauvé la vie avec son kit anti-vampires, alors je considérais que je lui devais bien plus que ça. Avec un peu de chance, une fois que je l'aurais payé, il me resterait assez pour payer les factures, mais pas grand-chose d'autre. Il se passerait plusieurs mois avant que je puisse même envisager de remplacer les parements du mobil-home.

— Qu'est-ce que tu es venue faire ici, au fait ? demandai-je.

— J'attends que Gabriel ait terminé.

Je levai soudain les yeux de mon ouvrage. Cela la fit rire encore plus fort.

— Si tu pouvais voir ta tête ! Pour qui tu t'inquiètes, lui ou moi ?

— Quand tu lui briseras le cœur, c'est moi qui devrai supporter ses jérémiades.

Il y avait une vraie peur dans ma voix. Mon ancien assistant, le fils de Zee, Tad, avait une vie amoureuse très mouvementée.

— Quand *elle* me brisera le cœur ? dit dignement Gabriel qui nous avait entendues du bureau. Si le cœur de quelqu'un doit être brisé, ce sera le sien. Incapable de résister à mon charme, elle sera dévastée par mon impassibilité lorsque je lui annoncerai que je pars étudier à l'université. Ma perte la convaincra de mener une longue vie solitaire sans moi.

Jesse gloussa :

— Si papa passe, dis-lui que je serai de retour à la maison vers 22 heures.

Je considérai Gabriel d'un œil scrutateur :

— Tu as bien conscience de qui est son père ?

Il rit :

— Un homme qui ne risque rien par amour n'est pas un homme. (Il m'adressa un clin d'œil.)

Néanmoins, je m'arrangerai pour la ramener chez elle juste avant 22 heures.

Me retrouvant seule, je finis de m'occuper de la BMW puis fermai le garage moi-même. Stefan ne m'avait pas appelée ce matin-là, je ne savais donc pas ce qui s'était passé avec André.

Ce n'était pas qu'il y ait quoi que ce soit d'inquiétant. André était indéniablement coupable d'avoir créé un monstre. Néanmoins, l'air las et découragé de Stefan, la veille au soir, me rendait nerveuse. Si l'affaire était si évidente, pour quelle raison avait-il enquêté à Chicago des semaines durant ?

J'étais attendue quand je finis par sortir sur le parking. Warren avait perdu beaucoup de poids et boitait toujours, encore plus que moi. Cela ne l'avait pas empêché de ridiculiser Paul lors de leur combat singulier. Ce dernier ne savait d'ailleurs plus où se mettre quand Warren était dans les environs. Et s'il lui arrivait encore d'avoir quelques cauchemars, il semblait néanmoins bien plus heureux qu'avant.

Une des raisons principales de ce bonheur était bien entendu le bel homme appuyé contre la portière du vieux camion de Warren, étonnamment vêtu d'un uniforme de cow-boy

couleur lavande assorti à son chapeau violet. La seule bonne chose qui était ressortie de cette affaire avec Littleton, c'est que Warren et Kyle formaient de nouveau un couple.

— Qui est-ce qui t'a agacé ? demandai-je à Kyle, qui avait ordinairement un goût exquis.

— J'avais rendez-vous avec le mari d'une cliente et son super avocat de Seattle. Le plus longtemps ils penseront que je suis une tapette évaporée, le plus efficace cela sera pour les pendre haut et court au tribunal.

Je ris et lui collai un baiser sur la joue :

— Ça fait du bien de vous voir.

— On va regarder la télé chez moi, dit Kyle. On s'était dit que ça te dirait peut-être.

— Seulement si tu te changes, lui dis-je très sérieusement.

Le camion se balança un peu et Ben sortit sa tête de l'arrière, où il était allongé. Il avait toujours le poil rêche et les yeux dans le vague. Il me laissa lui caresser le museau avant de se recroqueviller dans un coin du plateau.

Quand je grimpai dans la cabine du camion, Warren expliqua :

— Adam a pensé que ça ferait du bien à Ben de

sortir. Et on s'est dit la même chose pour toi.

— Il ne s'est toujours pas métamorphosé, constatai-je.

— Non, et il a refusé de nous accompagner à la chasse de la pleine lune.

Je jetai un coup d'œil par la vitre qui nous en séparait, mais, bien qu'il nous ait nécessairement entendus, Ben ne bougea même pas une oreille.

— Il mange ?

— Juste assez.

Ce qui signifiait qu'il ne risquait pas de perdre totalement le contrôle et de me dévorer comme il avait mangé Daniel – c'était de cela que Daniel m'avait parlé. Les vampires, même ceux possédés par des démons, ne mangent pas d'autres vampires.

Cela me surprenait un peu que Ben le prenne aussi mal. Il m'avait toujours semblé être le genre de personne qui étranglerait sa grand-mère pour un collier de perles et se confectionnerait un sandwich au beurre de cacahouètes pour se remettre de ses émotions. Peut-être que j'avais tort – ou que manger quelqu'un d'autre était plus difficile encore que cela. Warren m'avait dit que Ben et Daniel étaient devenus en quelque sorte amis lors de leur traque. Cela n'avait pas été

suffisant pour sauver Daniel, mais cela le serait peut-être pour détruire Ben.

Nous allâmes chercher de la nourriture mexicaine puis nous regardâmes des dessins animés japonais, échangeant des blagues de mauvais goût sous le regard vide de Ben. Warren nous ramena tous les deux chez nous, me déposant en premier.

Il y avait un message de Samuel aimanté sur le frigo. Il avait dû aller travailler, parce que l'un des médecins de garde était malade. Alors que je le lisais, le téléphone se mit à sonner.

— Mercedes, dit la voix de Stefan, assieds-toi.

— Que se passe-t-il ?

Je n'aime pas qu'on me donne des ordres. Je restai donc debout.

— Le procès d'André a eu lieu la nuit dernière. Il a tout avoué : avoir vampirisé Littleton, l'incident avec Daniel, le piège à mon intention à l'hôtel…

— C'est contre toi qu'il faisait cela, lui dis-je. Il était tellement jaloux.

— Oui, c'est lors d'une discussion avec lui que quelque chose m'a mis la puce à l'oreille concernant l'expérience de Daniel. Et c'est lui qui s'est assuré que j'apprenne dans quel hôtel se

trouvait Littleton.

— Littleton était censé te tuer.

— Oui, c'est ce qu'il était censé faire. Mais c'est justement cette nuit-là que Littleton a réussi à briser le contrôle qu'André exerçait sur lui. André pense que la puissance du démon s'étant renforcée grâce aux meurtres, Littleton n'a plus eu besoin de lui obéir. Et d'ailleurs, André l'a complètement perdu de vue, ensuite. Il n'était pas tellement inquiet, jusqu'à ce que Littleton laisse des petits cadeaux sur le pas de sa porte.

— Des cadeaux ?

— Des morceaux de cadavre. (Voyant que je restais silencieuse, il continua.) André a donc commencé à paniquer et lorsque Littleton nous a capturés, Ben, Daniel, Warren et moi, il a convaincu Marsilia que tu étais le seul espoir de le capturer. Il était déjà là à l'époque où les changeurs ont presque réussi à chasser les vampires des territoires de l'Ouest. Cela devrait te faire plaisir d'apprendre qu'il a vraiment été époustouflé par la rapidité avec laquelle tu as trouvé Littleton.

— Il a avoué, dis-je. Alors, qu'est-ce qui te dérange ?

— Aucun mal permanent n'a été fait à l'essaim,

siffla-t-il entre ses dents.

Je m'assis sur le sol de la cuisine. J'avais déjà entendu ces paroles.

— Elle l'a relaxé, dis-je d'un ton incrédule. Il est donc complètement libre ?

Samuel avait deviné que cela pourrait se passer ainsi, me rappelai-je. Lui comme Stefan savaient pertinemment qu'il avait de bonnes chances d'en sortir libre : c'était pour cette raison que Stefan avait travaillé si dur pour rassembler des preuves.

— Je leur ai dit que, du simple fait de t'avoir demandé de les aider dans leur traque, l'essaim était responsable des dommages causés à ton mobil-home ainsi que de ton absence au garage pendant presque deux semaines. L'essaim a fait appel à quelqu'un pour remplacer les parements, mais cela pourrait prendre un moment, on est en pleine haute saison. Dans les prochains jours, néanmoins, notre service comptabilité te fera parvenir un chèque de dédommagement pour ton arrêt maladie.

— Ils l'ont laissé en liberté.

— Il a fait venir Littleton ici dans l'espoir de détruire ceux qu'il percevait comme des ennemis de Marsilia. Le fauteuil a confirmé la sincérité de ses intentions.

— Mais tu n'es pas l'ennemi de Marsilia ?

— Non. Je me suis simplement retrouvé sur le chemin de ce qu'il désirait obtenir. Ce genre de choses est toléré au sein de l'essaim.

— Et tous ces gens qui sont morts ? demandai-je. La famille de travailleurs agricoles, tous ces gens à l'hôtel ?

Et cette pauvre femme dont le seul tort avait été d'exercer son métier peu gratifiant au mauvais endroit et au mauvais moment ? Sans parler de Warren hurlant de douleur ou de Ben qui refusait de redevenir humain…

— L'essaim ne considère pas la vie humaine comme digne d'attention, me dit doucement Stefan. Marsilia est intrigué par l'idée d'un démonologue qui serait aussi un vampire. Elle pense qu'avoir l'un d'eux sous sa coupe signifierait la fin de son exil. Les Tri-Cities ne sont plus le trou perdu qu'elles étaient quand elle a été envoyée ici en punition de ses actes à l'encontre de l'Ancien, qui dirige les vampires d'Italie. Mais ce n'est pas Milan non plus. L'Ancien serait probablement très intéressé aussi par la puissance d'une créature capable de plier à sa volonté un vampire aussi vieux que moi. Peut-être assez intéressé pour nous permettre de revenir chez nous.

— Elle veut qu'André en crée un autre, murmurai-je.

— Oui.

Samuel m'appela des urgences le lendemain matin. Ben avait dû être enfermé dans la cellule au sous-sol de la maison d'Adam. Il avait attaqué un autre loup mâle sans la moindre provocation – une tentative de suicide à la sauce loup-garou. Il avait été grièvement blessé, mais allait normalement se remettre.

Je repensai au regard vide de Ben, au boitillement de Warren et à la morte qui hantait mes cauchemars. Je repensai aux « presque quarante victimes » qu'Oncle Mike avait attribuées à Littleton, dont une grande part avait été tuée alors qu'André était toujours aux manettes. Je me souvins de l'aveu de Stefan me rappelant que la vie humaine ne valait pas bien cher aux yeux des vampires.

Le jugement des vampires ayant été rendu, si les loups s'attaquaient à André, ce serait considéré comme une déclaration de guerre par l'essaim, une guerre qui ferait beaucoup de victimes de chaque côté. Du coup, même si Bran et Adam étaient furieux, ils étaient pieds et poings liés. Si Samuel n'avait pas été le fils du Marrok, il aurait

peut-être pu faire quelque chose.

Stefan aussi était impuissant, même s'il aurait bien voulu intervenir. Il avait juré obéissance à Marsilia. Lui aussi était pieds et poings liés.

Mais les miens ne l'étaient pas.

Je me réjouis de ne pas avoir rendu à Zee son kit de tueuse de vampires. J'avais dans l'idée qu'il allait m'être utile. Tout ce qu'il fallait, maintenant, c'était trouver l'adresse d'André, et j'avais tout ce qu'il fallait pour cela : un odorat affûté et du temps devant moi.

Je courus après la balle et l'attrapai, courant juste assez lentement pour que les deux petits garçons qui me poursuivaient pensent qu'ils avaient une chance de me rattraper ; ils couraient en riant, ce qui n'était pas d'une efficacité redoutable s'ils espéraient véritablement me mettre la main dessus. Je fis soudain demi-tour et passai entre les deux enfants, traversant la pelouse à toute allure et ramenant la balle au pied du père des deux gamins en remuant la queue. Quelque chose que les coyotes sauvages ne font habituellement pas.

— Ça, c'est une bonne fifille, dit-il en faisant semblant de la relancer.

Je lui lançai un regard de reproche, ce qui le fit rire.

— Attention, jeunes voyous, dit-il aux garçons, je vous l'envoie.

Je me lançai follement parmi les arbres à la poursuite de la balle et pris conscience que je n'entendais plus les rires des enfants. Je me retournai pour voir ce qui se passait, mais ils étaient tous deux simplement plantés là, bouche bée, à regarder l'homme qui venait de sortir d'un 4 x 4 noir.

Adam faisait souvent cet effet aux gens.

Je me remis à la recherche de ma balle, la trouvant cachée sous un rosier. Je la calai bien dans ma gueule, revins vers la pelouse et la déposai aux pieds d'Adam.

— Merci, me dit-il d'un ton sec, avant de se retourner vers l'homme qui l'avait appelé.

— C'est réellement très gentil de votre part de m'avoir prévenu. Ma fille l'a amenée chez son petit ami et l'a laissé s'échapper.

— Pas de problème.

Ils se serrèrent la main, l'une de ces poignées de main viriles et solides, mais pas douloureuses.

— Il vaudrait mieux que vous la surveilliez, cela

étant, continua l'homme. Elle ressemble énormément à un coyote, et j'en connais un peu plus loin d'ici qui auraient tiré avant de voir qu'elle portait un collier.

— Je sais, dit Adam en riant d'un air embarrassé. Nous pensons qu'elle est à moitié coyote, même si sa mère était un berger allemand.

Je sautai dans le 4 x 4 quand Adam en ouvrit la porte. Il monta à son tour, fit un petit signe d'adieu à la famille qui m'avait « trouvée » puis démarra et s'éloigna.

— Cela fait la troisième fois ce mois-ci que je dois aller te chercher à l'autre bout de la ville.

Deux fois à Richland et aujourd'hui à Benton City. Je commençais à lui coûter une petite fortune en essence et en récompenses. Je l'avais vu glisser un billet à chacun des gamins.

Je remuai la queue.

— Je t'ai apporté des vêtements cette fois-ci. Va donc à l'arrière te changer qu'on discute un peu.

Je remuai la queue de nouveau.

Il souleva un sourcil et dit :

— Mercy, cela fait bien assez longtemps que tu évites de me parler. Tu as assez couru, il est temps de parler, maintenant. S'il te plaît.

Je sautai à contrecœur sur la banquette arrière. Il avait raison. Si je n'avais pas voulu parler, je n'aurais pas passé mon temps à parcourir la ville de long en large avec un collier portant son numéro de téléphone. Bon, le fait que j'avais aussi échappé de peu au refuge SPA grâce à lui plaidait aussi en sa faveur.

Il m'avait apporté un jogging qui sentait son odeur. Il était trop grand, mais je pouvais toujours serrer le lien coulissant à la ceinture pour empêcher le pantalon de tomber. Je relevai les manches du sweat-shirt aussi et revins à l'avant.

Il attendit que j'aie mis ma ceinture avant de parler. Je m'attendais qu'il me pose des questions sur cette nouvelle manie que j'avais de me balader dans toute la ville sous forme de coyote.

— Je te fais peur, me dit-il pourtant.

— Absolument pas ! répondis-je d'un air indigné.

Il me regarda, puis tourna de nouveau ses yeux vers la route. Je remarquai qu'il ne prenait pas l'itinéraire le plus court pour rentrer, choisissant à la place la petite voie rapide qui suivait la rivière Yakima et nous conduirait au nord de Richland.

Il souriait.

— D'accord. Et si je disais plutôt que ce sont les

réactions que tu as en ma présence qui te font peur ?

Je manquai un battement de cœur. C'était injuste. Les femmes étaient censées être un mystère pour les hommes.

— Tu as la névrose du contrôle, l'attaquai-je. Excuse-moi de ne pas apprécier particulièrement d'être contrôlée.

— Ce n'est pas moi qui te contrôle, dit-il de cette voix si riche et chaude qu'il savait prendre si nécessaire. (L'enfoiré ! Aussi furieuse que je l'étais, cette voix me faisait un effet dingue.) C'est toi qui as choisi de te soumettre.

— Je ne me soumets à personne, aboyai-je en regardant obstinément l'extérieur par la vitre côté passager, afin qu'il comprenne bien que pour moi, cette conversation était terminée.

— Mais tu en as envie.

Je n'avais rien à répondre à ça.

— Cela m'a pris un bon moment pour trouver une solution à notre problème, finit-il par dire. Et si je te laissais prendre les rênes ?

Je le regardai d'un œil suspicieux :

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Rien de plus que ce que j'ai dit. Si nous

sortons, tu choisis où nous allons. Si nous nous embrassons – ou quoi que ce soit d'autre –, c'est parce que tu l'auras décidé. De cette façon, même si tu meurs d'envie de te soumettre à moi, tu en seras incapable, puisque je n'aurai rien demandé.

Je croisai les bras et regardai fixement la rivière :

— Il faut que j'y réfléchisse.

— Cela me semble raisonnable. Bon, tu veux bien me dire ce que tu fabriquais à Benton City ?

— Je chassais.

Il prit une brusque inspiration :

— Tu ne le trouveras pas comme ça.

— Trouver qui ? demandai-je innocemment.

— Le vampire. André. Tu n'arriveras pas à le trouver comme ça. Ils ont des méthodes pour dissimuler leur odeur et une magie qu'ils utilisent pour dissimuler leur lieu de repos diurne même aux yeux des autres vampires. C'est pour cela que Warren et Ben n'ont jamais réussi à trouver Littleton quand ils le cherchaient.

— Leur magie ne marche pas très bien sur moi, lui rappelai-je.

— Et tu peux communiquer avec des esprits qui sont invisibles au reste d'entre nous, s'écria-t-il

impatiemment. Ce qui est la raison pour laquelle Marsilia t'a lancée à la poursuite de Littleton. (Il était toujours furieux après moi à cause de cela, même si, et peut-être même *surtout* parce que j'avais réussi.) Cela fait combien de temps que tu le cherches ? Depuis que Marsilia l'a libéré ?

Je ne lui répondis pas. Tout simplement parce que je n'avais pas la moindre envie de lui répondre. Je pris soudain conscience que c'était la première fois depuis notre premier rendez-vous galant que je me sentais moi-même en sa présence. Peut-être était-ce le sang de vampire.

— Qu'ai-je fait pour mériter un tel regard ? demanda-t-il.

— Pourquoi n'ai-je pas la moindre envie de t'obéir, maintenant ? demandai-je à mon tour.

Il me sourit et prit la bretelle qui longeait les limites de Richland. Il était 16 h 30 et la route était embouteillée.

— Être Alpha est différent d'être simplement dominant.

J'eus un reniflement de dérision.

— Je suis au courant. Tu te souviens où j'ai grandi ?

— Quand je m'éloigne de la meute, je suis en mesure de mettre l'Alpha en veille. Bran peut le

faire à volonté, mais pour nous autres cela nécessite un véritable effort.

Je ne savais quelle réaction il s'attendait que j'aie en apprenant cela, mais cela ne me remplit pas de joie :

— C'était donc délibéré, ce que tu m'as fait ressentir ?

Il secoua la tête, et je laissai enfin échapper le souffle que je ne m'étais pas rendu compte avoir retenu tout ce temps en attendant cette réponse. Je déteste être manipulée, et si le paranormal joue un rôle là-dedans, cela rend les choses encore pires.

— Non, je t'ai dit que cela nécessitait un effort et… l'effet que tu as sur moi rend cela encore plus difficile.

Il ne me regardait plus. C'était bien un produit de son temps. Il avait beau avoir l'air d'avoir moins de trente ans, il était né juste après la Seconde Guerre mondiale et un homme élevé dans les années cinquante n'a pas tendance à savoir parler de ses sentiments. C'était fascinant de le voir aussi embarrassé. Je me sentais bizarrement soudain plus joyeuse.

— Je ne peux rien faire à propos de mon fonctionnement, dit-il après un instant de silence.

Je ne sais même pas ce qui vient du loup-garou Alpha et ce qui vient juste de ma personnalité. Mais ta présence fait ressortir le prédateur en moi.

— Alors, il a fallu que tu me contraignes à me plier à tes désirs ? dis-je en lui faisant bien ressentir tout le mal que je pensais de cela.

— Non ! dit-il en prenant une brusque inspiration. Je t'en prie, ne fais pas ta mauvaise tête. Tu veux une explication et tu veux que je cesse de t'influencer. J'essaie de faire les deux, mais c'est loin d'être facile. S'il te plaît.

C'est le « s'il te plaît » qui me convainquit. Je me mis dos à la portière, de manière à être le plus éloignée de lui que possible.

— D'accord, dis-moi, alors.

— Bran sait contrôler son Alpha au point de tromper des loups-garous qui ne savent ni qui il est ni ce qu'il représente. Je n'ai pas son talent, mais je peux l'étouffer assez pour me faciliter la vie au quotidien. Par exemple, quand je négocie des contrats, je n'aime pas exercer une influence malvenue sur mes interlocuteurs. Même au sein de la meute, je n'utilise pas mon pouvoir très souvent. J'ai toujours trouvé la coopération plus efficace que la coercition – surtout quand cette dernière n'est efficace qu'en ma présence. Je ne sors

l'artillerie lourde que lorsqu'il y a des problèmes majeurs ne pouvant être résolus par le dialogue.

Il me jeta un regard et faillit emplafonner la voiture qui nous précédait quand la circulation s'interrompit soudain.

Si mon ouïe avait été moins fine, je ne l'aurais probablement pas entendu continuer :

— Quand je suis avec toi, je perds le contrôle là-dessus. Je crois que c'est cela que tu as ressenti.

Il pouvait donc s'assurer de mon obéissance à chaque instant. Ce n'était que selon son bon désir que je pouvais conserver mon libre arbitre.

— Avant que tu te laisses emporter par cette peur que je sens en toi, dit-il d'un ton plus confiant, j'aimerais te rappeler que tu n'as eu aucun mal à quitter Samuel à seize ans – et il est plus dominant que je le suis.

— Ce n'est pas un Alpha, et je ne lui ai pas vraiment annoncé que je le quittais en face. Je me suis enfuie sans lui parler.

— Je t'ai vue affronter Bran et ne pas céder d'un pouce.

— C'est faux.

Je n'étais pas idiote. Personne n'affrontait Bran.

Il rit :

— J'ai bien observé le truc. Souviens-toi quand Bran t'a dit d'être une bonne fifille et de laisser les loups se charger du sale travail, s'assurant ainsi que tu ne trouverais pas le repos tant que tu n'aurais pas mis la main sur les salopards qui avaient enlevé Jesse ?

— Je ne l'ai pas affronté, lui fis-je remarquer.

— Parce que tu te fichais d'avoir ou non sa bénédiction. La seule raison pour laquelle tu te soumets à moi, c'est qu'une partie de toi en a envie. Je suis prêt à admettre que le fait que je sois un Alpha rend cette partie de toi très présente, mais toi aussi, tu baisses ta défense devant moi.

Je ne prononçai plus un mot jusqu'à la maison. J'étais assez honnête pour reconnaître que j'étais probablement furieuse parce que je savais qu'il avait raison, mais pas assez honnête pour l'admettre devant lui.

Et, en fin stratège, il me laissa bouillonner dans mon coin. Il ne sortit même pas de la voiture pour m'ouvrir la portière, contrairement à son habitude. Je descendis de la voiture et me penchai par la porte ouverte.

— Il y a un bon film qui sort au cinéma cette semaine, grommelai-je. Ça te dirait de

m'accompagner samedi après-midi ?

Ma question me surprit moi-même. Je ne m'attendais pas à la poser, en fait.

Il eut un sourire qui illumina ses yeux, mais ne fit qu'effleurer ses lèvres. Je me trémoussai, car ce sourire avait toujours tendance à me mettre mal à l'aise.

— Quel cinéma ?

Je déglutis. Ce n'était sûrement pas une bonne idée. Pas une bonne idée du tout :

— Celui derrière le centre commercial, je crois. Je vérifierai.

— D'accord. Appelle-moi pour me dire l'heure.

— C'est moi qui conduis.

— Pas de problème.

Il ne réussissait même plus à dissimuler un franc sourire.

Imbécile de mouton gambadant vers l'abattoir, pensai-je. Sans un mot de plus, je claquai la portière et rentrai chez moi.

J'ai échappé à Charybde et me voilà face à Scylla, me dis-je en croisant le regard de Samuel.

— Alors comme ça, on va au cinéma ? demanda-t-il, ayant visiblement entendu ma conversation avec Adam.

— Parfaitement, dis-je en relevant le menton et en essayant d'ignorer la boule qui s'était formée dans mon estomac.

Samuel ne me ferait aucun mal. Le problème, c'est que je ne voulais pas lui faire le moindre mal non plus.

Les yeux mi-clos, il prit une profonde inspiration :

— Tu sens encore son odeur.

— Il est venu me chercher alors que j'étais sous forme de coyote. Il m'a apporté des vêtements.

Samuel fut sur moi en un éclair, comme le prédateur-né qu'il était, et mit sa main sur ma nuque. Je restai immobile quand il fourra son nez derrière mon oreille. Je ne pus m'empêcher de le renifler aussi. Comment se faisait-il que son odeur me fasse autant d'effet que le sourire d'Adam ? Il y avait quelque chose qui clochait sacrément avec moi.

— Quand tu sortiras avec lui, gronda-t-il, tout son corps vibrant de tension ou de peur, je ne réussissais à le déterminer, souviens-toi de ceci.

Il m'embrassa. Un baiser d'un sérieux et d'une beauté mortels – et, vu la rage qui faisait briller ses yeux, étonnamment doux.

Il se recula et me considéra avec un petit

sourire satisfait :

— N'aie pas l'air si inquiet, Mercy, mon amour.

— Je ne suis pas une poulinière, lui dis-je en essayant de ne pas hyperventiler.

— Non, confirma-t-il. Je ne vais pas te mentir sur ce que je ressens pour toi. La perspective d'avoir des enfants avec toi qui survivront a évidemment un attrait puissant. Mais tu devrais savoir que le loup en moi se fiche de ce genre de choses. Tout ce qu'il veut, c'est toi.

Il s'éclipsa alors que j'essayais toujours de trouver une réponse. Pas dans sa chambre, mais carrément hors de la maison. J'entendis le moteur de sa voiture s'éloigner en ronronnant.

Je m'assis sur le canapé et serrai un coussin dans mes bras. J'essayai tellement de ne pas penser à Adam et Samuel qu'il fallait que je trouve un autre sujet de réflexion. Genre comment mettre la main sur André.

Marsilia m'avait dit que la raison principale pour laquelle les vampires craignaient les changeurs, c'est qu'ils étaient insensibles à leur magie et capables de communiquer avec les esprits.

Mais comme Darryl me l'avait rappelé, les fantômes avaient tendance à éviter les endroits où

se trouvait le Mal. Je n'étais peut-être pas sensible à la magie des vampires, mais les sorts qu'ils avaient utilisés pour camoufler leurs repaires semblaient très efficaces sur moi. Peut-être les anciens changeurs étaient-ils plus puissants que moi.

Médée sauta à côté de moi sur le canapé.

Marsilia ne pouvait avoir parlé de la manière dont j'avais utilisé Mme Hanna pour trouver Littleton. C'était un cas spécial. La plupart des fantômes ne peuvent parler.

Il n'y a pas beaucoup de fantômes dans les Tri-Cities, la civilisation n'ayant atteint la région que relativement récemment. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, peu de gens habitaient dans le coin, et ce furent les plans de développement de la bombe atomique qui firent sortir de terre le site du laboratoire national d'Hanford. Malgré les raisons militaires derrière la construction des différentes villes (ou peut-être grâce à elles), les Tri-Cities n'avaient jamais été très violentes – or ce sont les morts violentes et sans motif qui sont la première cause d'apparition de fantômes.

Or, s'il y avait bien un endroit où les morts étaient violentes et sans le moindre motif, c'était dans les environs d'un repaire de vampires.

Je posai le coussin et Médée me grimpa sur les genoux.

Je n'étais pas la seule personne à voir des fantômes. Il y avait nombre d'endroits hantés à Portland, où j'étais allée au lycée – et plein de gens très ordinaires les voyaient. Bien sûr, les humains ne les voient pas aussi clairement que moi, et principalement la nuit. Je n'avais jamais réussi à comprendre cela, d'ailleurs. Les fantômes errent aussi bien de jour que de nuit, contrairement à d'autres créatures qui ne peuvent pas supporter la lumière du jour.

Les vampires, au hasard.

Cela ne pouvait pas être aussi simple.

Le lendemain, à la fin de ma journée de travail, je partis à la recherche d'André sur deux pieds et non plus à quatre pattes. Je n'étais pas persuadée que partir à la recherche de fantômes serait en quoi que ce soit efficace. Déjà, ils ne sont pas si nombreux que cela. Mille personnes peuvent mourir lors d'une bataille et aucun fantôme n'en sortir. Et même s'il y en avait, je n'étais pas sûre de les voir – ou de me rendre compte qu'il s'agissait de fantômes, d'ailleurs. Nombre de morts, à l'instar de Mme Hanna, avaient exactement l'air qu'ils avaient vivants.

J'étais à la recherche d'une aiguille dans une botte de foin pour pouvoir tuer André.

Je me rendais bien compte que cela n'aurait rien à voir avec le fait d'exécuter Littleton – et même cela avait été difficile. André serait inanimé et sans défense. Même si je réussissais à le trouver, je n'étais pas sûre de pouvoir le tuer.

Et si je le tuais, Marsilia enverrait tout l'essaim à ma poursuite.

En même temps, du coup, je n'aurais pas à choisir entre Adam et Samuel. Il y avait un bon côté à toute chose.

Je chassais tous les après-midi et rentrais juste avant la nuit. Samuel ne se montrait pas beaucoup, mais il avait commencé à laisser dans le réfrigérateur des plats à mon intention. Parfois de la nourriture à emporter, mais souvent quelque chose qu'il m'avait cuisiné. Quand il était à la maison, il se comportait comme si nous ne nous étions jamais embrassés, comme s'il ne m'avait jamais dit qu'il était toujours intéressé. Je ne savais si je devais être rassurée ou terrifiée. Samuel était un chasseur très patient.

J'emmenai Adam au cinéma le samedi. Il se comporta comme un parfait gentleman. Ensuite, je nous conduisis à la réserve de Hanford et nous

courûmes dans la campagne, moi en coyote et lui en loup. Il n'avait pas la capacité de Samuel de laisser aller toute humanité et de savourer la joie animale d'être une bête sauvage. Au lieu de cela, il jouait avec le même sérieux qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait. Ce qui faisait que lorsque je lui courais après, je n'étais pas certaine de vouloir vraiment le rattraper, et quand c'était lui qui me pourchassait, je me sentais aussi paniquée qu'un lapin.

Nous étions tous deux épuisés quand je le déposai chez lui avant l'heure du dîner. Il ne m'embrassa pas, mais me décocha un regard qui était presque aussi bon.

Je n'avais nulle envie de retrouver Samuel après ce regard. Alors, je repris ma voiture et allai errer dans Kennewick. Regarder Adam jouer les domptés m'avait arraché le cœur. Adam n'était pas comme Bran, qui s'amusait énormément dans ces jeux de rôle. Je ne me trouvais pas très respectable d'avoir contraint Adam à faire cela. Cela avait été mieux lors de notre course dans la réserve : là, il n'avait pas autant étouffé son loup.

Je m'arrêtai à un stop dans l'une de ces pléthores de résidences en construction qui avaient surgi ces dernières années, et je le vis. Les

yeux enfoncés, l'air triste, un homme d'âge moyen était assis sous le porche d'une maison d'apparence respectable, et me transperçait du regard.

Je garai la Golf et lui rendis son regard. C'est alors qu'un autre fantôme apparut, une vieille femme. Je sortis de la voiture quand apparut un troisième fantôme. La maison n'avait pas plus de quelques années : cela semblait un peu beaucoup d'avoir perdu trois personnes en si peu de temps – eh particulier trois personnes qui seraient devenues des fantômes au lieu de passer de l'autre côté comme l'immense majorité des morts.

Je saisis le sac à dos contenant le kit anti-vampires de Zee et traversai la rue. Ce n'est qu'en arrivant sous le porche que je me rendis compte que la maison devait néanmoins être peuplée. Pour une raison inconnue, j'avais oublié que j'aurais à affronter la ménagerie du vampire avant d'arriver à tuer celui-ci.

Je sonnai à la porte et fis de mon mieux pour ne pas regarder en direction des fantômes. Il y en avait à présent bien plus de trois : je pouvais les sentir à défaut de les voir.

Personne n'ouvrit la porte, bien que j'entende parfaitement des bruits à l'intérieur. Je ne sentais

nulle odeur de peur ou de colère, simplement celle de corps mal lavés. Quand je tournai la poignée, la porte s'ouvrit.

A l'intérieur, l'odeur était particulièrement affreuse. Si les vampires ont un odorat aussi aiguisé que le mien, je ne comprenais pas comment l'un d'eux pouvait supporter d'habiter ici. Mais, d'un autre côté, les vampires n'ont pas besoin de respirer.

Je tentai de deviner avec mon nez dans quelle maison je me trouvais. Son odeur était partiellement masquée par la puanteur aigre de la sueur et celle de la mort, et je ne pouvais être certaine d'avoir trouvé le bon vampire, mais il était indéniablement mâle.

Les fantômes me suivirent. Je les sentis se rassembler à mes côtés et dans mon dos et me pousser, comme s'ils savaient pourquoi j'étais là et avaient la ferme intention de m'aider. Ils poussèrent et tirèrent jusqu'à ce que j'arrive devant une porte juste à côté des toilettes à l'étage principal. Elle était plus étroite que les autres, visiblement censée ouvrir sur un placard à linge. Mais, poussée par mes guides, je l'ouvris et ne fus pas surprise de trouver une volée de marches en colimaçon qui menait vers l'obscurité.

Je n'ai jamais eu peur du noir. Même quand je ne vois rien, mon nez et mes oreilles sont assez efficaces pour me guider. Je ne suis pas non plus claustrophobe. Néanmoins, descendre au fond de ce trou noir fut l'une des choses les plus difficiles que j'aie faites, car, même en sachant qu'il serait inconscient durant la journée, je flippais comme une tarée à l'idée de tuer un vampire.

Je n'avais pas de torche électrique. Je ne m'attendais pas à en avoir besoin : il faisait jour après tout. Un peu de lumière filtrait de la cage d'escalier. Je me rendis compte que la pièce était assez petite, pas plus vaste qu'une salle de bains moyenne. Et il y avait quelque chose, un lit ou un divan, à l'autre bout de la pièce.

Je fermai les yeux et comptai lentement soixante secondes et, quand je rouvris les yeux, j'y voyais déjà un peu mieux. C'était un lit, et le vampire qui y gisait n'était pas André. Ses cheveux étaient plus clairs. Le seul mâle blond de l'essaim ayant sa ménagerie était Wulfe, le Sorcier. Je n'avais aucun problème avec lui.

Je dus me battre contre les fantômes pour remonter l'escalier. Ils savaient pourquoi j'étais là et ne comprenaient pas pourquoi je ne tuais pas le vampire.

— Je suis désolée, leur dis-je quand j'eus réussi à revenir dans le hall d'entrée. Je ne peux pas tuer sans raison.

— Alors, pourquoi es-tu venue ?

Je me retournai, paniquée, m'attendant à voir le vampire derrière moi, mais ne vis que la cage d'escalier obscure. Mais je ne pouvais ignorer cette voix comme si je l'avais imaginée, tous les fantômes ayant disparu. Je touchai l'agneau d'argent que j'avais acheté pour remplacer celui qu'avait brisé Littleton. Il rit :

— Es-tu à la recherche d'André ? Il n'habite pas par ici. Mais tu pourrais toujours me tuer.

— Le devrais-je ? demandai-je d'un ton furieux, parce qu'il m'avait effrayée.

— Je sais comment l'on fabrique un démonologue, dit-il, mais personne ne me l'a demandé.

— Pourquoi n'en as-tu pas créé un avant de le vampiriser, alors ? demandai-je, un peu plus confiante.

L'entrée était plongée dans une obscurité relative, mais je voyais la lumière du jour entrer par les fenêtres. Si Wulfe était effectivement réveillé, il serait confiné à sa pièce obscure s'il tenait à sa sécurité.

— Parce que je ne suis pas stupide. Marsilia non plus, ordinairement, mais elle est complètement obnubilée par l'idée de retourner à Milan.

— Alors, je n'ai aucune raison de te tuer, conclus-je.

— D'un autre côté, peut-être n'aurais-tu pas réussi à me tuer, dit-il en rampant hors de la cage d'escalier. Il bougeait très lentement, comme un lézard qui aurait trop froid.

J'entendis un gémissement sortir de l'une des portes closes qui encadraient la salle de bains et compatis avec son auteur. Moi aussi j'avais très envie de gémir.

— Ce n'est pas toi que je chasse, lui dis-je d'un ton ferme, reculant néanmoins jusqu'à me retrouver dans un cercle de lumière à l'autre bout du hall d'entrée.

Il s'arrêta au bout de quelques mètres, ses yeux vitreux comme ceux d'un mort.

— Bien, dit-il. Si tu tues André, je ne dirai rien – et personne ne posera de questions.

Et il disparut soudain, glissant au bas des marches dans un mouvement trop rapide pour que je puisse le suivre, alors même que j'avais l'impression de ne pas l'avoir quitté du regard.

Je sortis de la maison en marchant d'un pas

tranquille, parce que si je ne m'étais pas retenue, je serais sortie en courant et en hurlant.

Chapitre 15

Je trouvai un autre repaire de vampires à Pasco, mais cette fois-ci je la jouai plus finement. J'y revins à midi pile le lendemain, pour m'assurer que le soleil était à son zénith, et me transformai en coyote parce que mon odorat était plus efficace quand j'avais quatre pattes.

Je sautai par-dessus la haie et flairai les environs, mais les mesures prises par les vampires pour protéger leur repaire furent presque totalement efficaces. Aucune odeur ne trahissait la maison, mais la voiture portait l'odeur reconnaissable d'Estelle.

La troisième ménagerie que je découvris quelques jours plus tard était celle d'André.

Il habitait dans une charmante petite maison dissimulée derrière un grand entrepôt. Elle se trouvait sur un terrain d'à peu près un hectare voisin de la réserve naturelle de Hood Park, juste en dehors de Pasco.

Je n'aurais jamais pensé à chercher aussi loin,

les vampires, contrairement aux loups-garous, étant des créatures urbaines. C'est la chance qui me fit tester un minibus Volkswagen dans ce coin-là. Je m'étais garée sur le côté pour faire quelques réglages et, aussitôt sortie, je me rendis compte que des gens étaient morts dans cette maison, beaucoup de gens.

Je grimpai à l'arrière du Combi pour me transformer en coyote.

Soit André n'en avait rien à faire, soit il était moins doué que Wulfe ou Estelle pour camoufler ses traces, car je sentis son odeur partout. Il aimait visiblement s'asseoir à une table de pique-nique et admirer la réserve naturelle. La vue était effectivement magnifique. Je ne vis aucun fantôme, mais je sentais leur présence par dizaines, attendant que je me décide à faire quelque chose.

Au lieu de cela, je remontai dans le Combi et revins au garage.

Si j'avais pu le tuer le jour où Marsilia l'avait relâché, ou même quand j'avais tué Littleton, cela aurait été bien plus simple. Je tuais des animaux pour les manger et parce que c'était dans la nature d'un coyote de chasser les lapins et les souris. Trois autres fois, j'avais tué en légitime défense,

que cela soit la mienne ou celle d'autres personnes. Le meurtre de sang-froid, c'était carrément plus difficile.

Une heure avant la fermeture, je confiai la boutique à Gabriel et revins chez moi. Samuel était encore absent, ce qui était probablement aussi bien. Je m'assis dans ma chambre et dressai la liste des gens que Littleton et André avaient tués. Je ne connaissais pas tous les noms, mais j'inscrivis Daniel deux fois, André l'ayant tué une première fois avant que Littleton s'en charge une seconde fois. En bas de la liste, j'écrivis le nom de Warren, puis ceux de Samuel, d'Adam, de Ben et de Stefan. Tous avaient été endommagés d'une certaine manière par le démonologue.

André avait l'intention de créer un nouveau monstre comme Littleton. Serais-je capable de le tuer pendant qu'il était rendu impuissant par la lumière du jour ?

Stefan ne pouvait toucher à l'un de ses cheveux, car il était tenu par serment à Marsilia. Les loups ne le pouvaient pas plus, sinon, il y aurait de nombreux morts.

Si *je* tuais André, la seule personne qui en souffrirait, ce serait moi. Tôt ou tard, Marsilia devinerait qui l'avait tué, même si Wulfe ne lui

disait rien – et je lui faisais franchement une confiance plus que limitée. Quand elle l'apprendrait, elle me ferait assassiner. Je ne pouvais qu'espérer qu'elle ne le ferait pas de manière à y mêler Samuel ou Adam : elle non plus ne voulait pas la guerre, pas avec un essaim séditieux comme le sien.

La mort d'André valait-elle le coup que je sacrifie ma propre vie ?

Délibérément, je convoquai le souvenir de la femme de chambre, de ses hurlements rauques alors que Littleton la tuait lentement sous mes yeux. Je me souvins du regard brisé qu'Adam avait tenté de cacher derrière de la colère ce soir-là, dans la lumière cruelle de l'hôpital, et les longues journées qu'il avait fallu à Samuel pour réussir à articuler plus de deux mots. Je repensai aussi à Daniel, affamé et désespéré, au procès de Stefan. André l'avait sacrifié deux fois, la première pour se venger, la deuxième pour tester la puissance de son monstre.

J'allai ouvrir le coffre-fort et en sortis mes deux armes de poing, un SIG Sauer 9 mm et un Smith & Wesson calibre 44. Je dus enfiler une veste en lin sur mon tee-shirt afin de dissimuler le holster dans lequel j'avais glissé le SIG. Le 44 devrait

rejoindre le kit anti-vampires au fond du sac à dos. J'étais bien consciente que mes armes ne pourraient rien faire contre André, mais elles seraient efficaces contre son bétail humain – encore que, si je devais en juger par la ménagerie de Wulfe, je n'aurais peut-être rien à craindre de la part de ses donneurs de sang.

J'espérais qu'ils resteraient en dehors de mon chemin. La seule idée de devoir tuer d'autres personnes me rendait malade, surtout que la ménagerie d'André n'était coupable de rien, c'étaient juste des victimes.

Même armée jusqu'aux dents, en montant dans la Golf, je n'étais pas encore certaine que j'allais tuer André. Sur une impulsion, je pris à droite et allai jusqu'à chez Adam.

Jesse ouvrit la porte :

— Mercy ? Papa est encore au bureau à cette heure-ci.

— Parfait, lui répondis-je, j'ai besoin de voir Ben.

Elle s'effaça et m'invita à entrer :

— Il est toujours enfermé, me dit-elle. Quand papa n'est pas dans les environs pour l'en empêcher, il passe son temps à attaquer les autres loups.

Je la suivis en bas des escaliers. Ben était recroquevillé aussi loin de la porte que possible, le dos tourné à nous.

— Ben ? appelai-je.

Son oreille tressaillit et il s'aplatit au sol. Je m'assis devant la porte et appuyai mon front contre les barreaux.

— Ça va ? s'inquiéta Jesse.

Le désespoir de Ben avait une odeur aigre, comme une maladie.

— Ça va, la rassurai-je. Tu peux nous laisser quelques instants ?

— No problemo. J'étais en plein milieu d'un film. (Elle eut un bref sourire.) Je regarde *Le Loup-Garou de Londres*.

J'attendis qu'elle soit partie et murmurai assez bas pour que les loups-garous que je sentais dans la maison ne puissent m'en tendre.

— J'ai trouvé André.

Je n'avais pas la moindre idée de combien il avait laissé le loup prendre la main, mais la simple mention du nom du vampire le fit se lever d'un bon en grondant.

— Non, tu ne peux pas venir avec moi, lui répondis-je. Si Marsilia pense qu'un loup-garou

est impliqué dans la mort d'André, il y aura des représailles. Je suis venue ici… je ne sais pas vraiment pourquoi. Probablement parce que j'ai peur. Peur de ne plus être la même si je tue André pendant son sommeil.

Ben avança de deux pas vers moi et je tendis le bras, touchant les barreaux du bout des doigts.

— Ça n'a aucune importance. Je suis la mieux placée pour le faire.

Soudain agacée par mes états d'âme, je me relevai :

— Ne les laisse pas gagner, Ben. Ne les laisse pas te détruire, toi aussi.

Il couina, mais je ne pouvais pas rester discuter plus longtemps. J'avais un vampire à tuer.

La météo nous promettait un répit dans la canicule depuis trois jours et, quand je sortis de chez Adam, les gros nuages gris qui s'étaient amassés durant toute la journée constituaient un impressionnant ciel d'orage. Une bourrasque tiède m'envoya les cheveux dans la figure.

Quand je montai dans ma voiture, je retins la portière pour éviter que le vent la rabatte contre celle de la Toyota flambant neuve à côté de laquelle j'étais garée.

Il ne pleuvait toujours pas quand je garai la

Golf sur l'allée de graviers qui menait chez André, juste devant la porte assez grande pour laisser entrer un camping-car qui se trouvait sur le côté du hangar ; il y avait d'autres maisons dans le voisinage, mais elles étaient plus proches de l'autoroute que celle d'André, et le hangar, aidé par des feuillus stratégiquement plantés, protégeait son intimité.

N'importe qui pourrait voir ma voiture, mais je ne m'inquiétais pas vraiment des voisins. J'allais détruire le corps d'André et les vampires s'assureraient que la police ne puisse découvrir d'autres restes – y compris les miens.

L'herbe me montait aux genoux et crissait sous mes pas. Cela faisait plus d'un mois qu'elle n'avait pas été arrosée. Des fleurs étaient plantées au pied de la maison, toutes mortes. J'imagine qu'André ne prêtait pas grande attention à l'apparence de sa maison pendant la journée.

Je mis mon sac à dos sur mon épaule et dépassai le hangar pour frapper à la porte de la maison. Personne ne répondit et la porte était fermée à clé. Je me rendis à l'arrière de la maison et trouvai une porte qui menait sur un patio. Elle était fermée elle aussi, mais un pavé envoyé dans la vitre résolut rapidement ce problème.

Personne ne vint voir ce qui était à l'origine du bruit de verre cassé. La salle à manger où je pénétrai était d'une propreté impeccable et puait le nettoyant ménager, l'odeur me faisant éternuer en plus de dissimuler toute autre odeur.

Comme le reste de la maison, la pièce était petite, mais charmante. Le sol était recouvert d'un parquet de chêne blanchi qui faisait paraître la pièce plus grande. D'un côté se trouvait une cheminée de briques. Il y avait des photos de famille sur le manteau de celle-ci. Par curiosité, je les examinai. Des enfants, des petits-enfants, aucun n'ayant visiblement le moindre lien avec André. Combien de temps faudrait-il pour que l'un d'entre eux réalise depuis combien de temps il n'avait plus eu de nouvelles de ses grands-parents ? Depuis combien de temps était-il là pour avoir fait tant de fantômes ?

Peut-être les propriétaires de cette maison étaient-ils actuellement en plein tour d'Amérique au volant du camping-car que le hangar avait probablement abrité. Je l'espérais, en tout cas.

Je voulus me retourner, mais quelque chose fit tomber l'une des photos du manteau de la cheminée. Le verre se brisa au sol et je sentis un souffle d'air glacé.

Je sortis de la salle à manger et pénétrai dans une cuisine étonnamment grande pour une si petite maison. Les placards en bois avaient été peints en blanc, puis ornés de fleurs et de plantes grimpantes. La fenêtre au-dessus de l'évier avait ses carreaux recouverts de sacs-poubelle vert foncé scellés au ruban adhésif opaque pour éviter que la lumière puisse s'y insinuer.

Il n'y avait pas de vampire dans le salon non plus, mais il n'était pas aussi impeccablement propre que la salle à manger et la cuisine. Quelqu'un avait abandonné un verre sale sur une table basse et il y avait des taches sombres sur le tapis beige. Du sang, devinai-je, mais le nettoyant ménager me piquait toujours les narines.

La porte de la salle de bains était ouverte, mais pas les deux portes d'à côté. Je ne pensais pas qu'André soit derrière l'une d'entre elles, car quelqu'un y avait installé deux gros verrous flambant neufs, visiblement destinés à empêcher quelqu'un de sortir.

J'ouvris précautionneusement la première porte et reculai vivement. Malgré mon odorat quasi réduit à néant, l'odeur d'excréments humains était insupportable.

L'homme était recroquevillé sur un tas de sacs

de couchage sales. Il sembla encore rapetisser quand j'ouvris la porte, poussa un gémissement et marmotta :

— Ils viennent me chercher, Seigneur. Empêchez-les. Empêchez-les !

— Chut ! le tranquillisai-je. Je ne vous ferai aucun mal.

L'odeur était épouvantable, mais il en aurait fallu plus pour m'empêcher d'entrer. Il se mit à pleurer quand je touchai son épaule.

— Venez, lui dis-je. Nous allons vous sortir d'ici.

Il se laissa rouler sur le dos et saisit ma tête à deux mains :

— Vampire, psalmodia-t-il en me secouant doucement avec un regard fou, vampire.

— Je sais. Mais il fait jour. Venez avec moi à l'extérieur, là où il ne pourra pas vous atteindre.

Il sembla comprendre ce que je venais de lui dire et me laissa le relever. Je passai son bras autour de mes épaules et nous titubâmes tel un couple de valseurs saouls vers le salon. Je déverrouillai la porte et l'emmenai dehors.

Le ciel s'était encore assombri, et il semblait être bien plus tard qu'il n'était en réalité. Je l'assis à la table de pique-nique en lui ordonnant de

rester là, mais je n'étais pas certaine qu'il m'ait entendue, trop occupé à marmonner à propos d'un homme noir. Cela n'avait pas grande importance. Il n'était pas en état d'aller bien loin.

Je laissai la porte du salon ouverte et me ruai vers la seconde porte. Cette fois-ci, son occupante était une femme âgée, aux bras parsemés de morsures. Si les marques n'étaient pas allées par deux, elle aurait eu l'air d'une junkie. Elle semblait plus alerte que l'autre homme. Elle ne sentait pas aussi mauvais et, bien qu'elle ait été aussi incohérente, elle réussit à m'aider à la sortir de là. J'eus bien plus de mal à la convaincre de me lâcher une fois arrivées à la table de pique-nique.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! dit-elle.

— Je dois d'abord m'occuper de lui, lui répondis-je. Ça ira.

— Non, non ! protesta-t-elle, mais elle accepta de me lâcher.

La maison les protégeait du vent qui se levait et il n'avait toujours pas commencé à pleuvoir, mais j'entendis le tonnerre gronder au loin. S'il ne se mettait pas bientôt à pleuvoir, on aurait droit à des feux de broussaille.

Cette inquiétude très terre à terre me permit de garder mon sang-froid en retournant dans la

maison afin de tuer André. Je laissai les chambres pour la fin, ne serait-ce que parce que je n'avais pas la moindre envie d'y retourner, mais surtout parce que, pour pouvoir les verrouiller, André devait se trouver à l'extérieur.

Je ne trouvai aucun passage secret dans la salle de bains et le placard qui la flanquait contenait un ballon d'eau chaude et une chaudière, ne laissant absolument aucun espace à un vampire. Je revins dans le salon et entendis un nouveau cadre photo s'écraser par terre dans la salle à manger.

J'y retournai et constatai que toutes les photos avaient été balayées du manteau de la cheminée. Quelque chose me poussa en avant d'un coup entre les omoplates.

— Sous le tapis ? demandai-je. Quel manque d'originalité !

Le sarcasme, ai-je remarqué, est un excellent moyen de tromper sa peur. J'espérais qu'André serait impuissant pendant la journée, même si cela n'avait pas été le cas de Wulfe. André était pareil que Stefan, et ce dernier m'avait dit qu'il mourait pendant la journée.

Je tirai le tapis et effectivement en dessous se trouvait une trappe équipée d'un gros anneau en fer forgé. Je sortis ma torche électrique avant de

l'ouvrir.

Ici, il n'y avait rien d'aussi sophistiqué que l'escalier en spirale de Wulfe. Une simple échelle plongeait dans l'obscurité. J'avançai ma tête dans l'obscurité en espérant que l'esprit qui m'avait poussée tout à l'heure n'aurait pas l'idée de le faire alors que j'étais précairement perchée au-dessus d'un trou.

Ce n'était pas tant un sous-sol qu'un grand trou creusé dans la terre pour pouvoir accéder à la plomberie sous la maison. Il y avait quelques étagères contre l'un des murs porteurs et du matériel de clôture. De l'autre côté se trouvait un lit à baldaquin tout droit sorti d'un roman à l'eau de rose.

Le pinceau de lumière de ma torche fit luire des broderies sur un rideau de velours noir qui dissimulait l'occupant du lit – s'il y en avait un – à mes yeux.

Je descendis avec une foule de précautions les deux premiers barreaux de l'échelle. Puis je descendis jusqu'en bas sans encombre. J'ouvris mon sac à dos et en sortis le pieu et un maillet que j'avais pris au garage. Je m'étais rendu compte qu'il n'était pas facile d'enfoncer un pieu dans le cœur d'un vampire.

Je laissai le sac et son contenu au pied de l'échelle. Je n'en aurais pas besoin tant que je n'aurais pas enfoncé le pieu dans le cœur d'André, et j'avais déjà assez à faire avec le pieu, le maillet et la torche.

Je sursautai en entendant la foudre tomber pas bien loin au-dessus de moi. Si je ne me calmais pas, j'allais avoir un infarctus avant même de tuer André. Ce serait un peu dommage, quand même.

D'aussi loin du lit que je le pouvais, j'écartai les rideaux à l'aide du pieu.

André était là. Quand le rayon de la torche lui éclaira le visage, ses yeux s'ouvrirent. Comme ceux de Wulfe, ils étaient vitreux et aveugles. Je reculai, prête à m'enfuir, mais il resta juste allongé les yeux ouverts. Il était entièrement habillé, avec une chemise en jersey rose et un pantalon à pinces beige.

Le cœur battant, je me forçai à avancer et à poser la torche sur le lit de manière qu'elle éclaire ce que je faisais sans risquer de m'aveugler. Je posai la pointe du pieu sur sa poitrine. Il aurait probablement été plus raisonnable d'ouvrir la chemise, mais je ne pouvais me résoudre à le toucher. Le pieu avait bien réussi à traverser les vêtements de Littleton, cela ne devrait pas poser

de problème avec ceux d'André.

Bien qu'ayant eu à combattre les affres de l'indécision toute la journée, le fait d'avoir trouvé ses prisonniers m'avait libérée de tous mes doutes. André devait mourir.

Ses mains se mirent à bouger et la surprise me fit manquer mon premier coup. Le pieu glissa sur ses côtes au lieu de pénétrer dans sa poitrine. Il ouvrit ses mâchoires, dénudant ses crocs, et porta ses mains à sa poitrine.

Je remis rapidement le pieu en place et, cette fois-ci, frappai droit dessus avec le maillet. Je sentis de l'os, puis le pieu s'enfonça dans les tissus mous qui se trouvaient sous l'os. Je donnai un autre coup de maillet et le bois s'enfonça dans sa poitrine.

Comme celui de Littleton, le corps d'André fut soudain secoué de spasmes. Je courus vers le sac en chantonnant :

— La dague, la dague, la dague !

Et je trébuchai sur une irrégularité du sol en terre battue. Je tombai à quatre pattes et André réussit à envoyer valser ma torche sous le lit, nous plongeant tous les deux dans une quasi-obscurité.

Je continuai néanmoins à ramper vers le sac, guidée par l'odorat et le toucher. Le couteau de

Zee à la main, je revins vers le coin obscur où régnait maintenant le silence. La lumière étouffée de la torche me dessinait les contours du lit, mais pour voir ce qui se trouvait derrière les rideaux, c'était une autre paire de manches.

— Tu pensais réellement que cela serait aussi simple ?

La voix sans expression creusa une tranchée incandescente dans mon esprit. Je tentai de m'en isoler en me bouchant les oreilles de mes mains, mais c'était inutile.

— Pensais-tu que je serais une proie aussi facile que mon petit Cory qui n'était qu'un bébé ?

Je n'avais qu'une seule envie : m'en aller en courant, aussi loin que possible du vampire. Je n'étais pas un adversaire de taille à affronter un vampire, et surtout pas celui-ci. La vieille morsure sur mon cou se mit à palpiter, envoyant des éclairs de douleur dans l'épaule que Littleton avait blessée.

Ce fut sa seule erreur : la douleur déchira la peur que je ressentais, et je me rendis compte que celle-ci m'était en fait imposée de l'extérieur. Une fois consciente de cela, il me fut plus simple de l'ignorer.

Je continuai à avancer jusqu'à ce que mes

genoux cognent le bord du lit. Du bout des doigts, je tâtai sa poitrine, le pieu, et remontai dans l'obscurité jusqu'à sa gorge.

Rapide comme un serpent, il tourna la tête et me mordit le poignet. La douleur explosa comme un champignon atomique dans mon cerveau. Je tentai de retirer ma main, mais il y resta accroché, étendant le cou comme si le seul contrôle musculaire qu'il exerçait était celui de sa mâchoire.

La lame de Zee n'eut aucun mal à lui couper la tête. Je l'utilisai avec précaution pour écarter les mâchoires d'André de mon poignet : je n'avais nulle envie de me le déchiqueter plus qu'André l'avait déjà fait. Il fallut que je découpe carrément l'os de la mâchoire pour m'en défaire.

Quand j'en eus terminé, je pris quelques instants pour être malade, puis utilisai la dague de Zee pour découper des bandelettes dans ma veste en lin et me bander le poignet. Ce n'était pas comme si la veste avait été en quoi que ce soit récupérable, de toute façon.

J'étais désorientée et en état de choc, et il me fallut un certain temps pour localiser le sac à dos. Le médaillon du dragon semblait chaud entre mes doigts.

Je trouvai plus facilement le lit, cette fois-ci. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité et la torche continuait tant bien que mal à éclairer de sous le lit.

Je posai le médaillon sur sa poitrine.

— Drachen.

Il y eut soudain plus de lumière que je ne pouvais en supporter. Je restai aveuglée pendant un court instant, et, quand je récupérai ma vision, je m'aperçus que l'incendie s'était déjà propagé aux draps et que la pièce n'allait pas tarder à être envahie par la fumée. Il m'était impossible de récupérer le pieu ou le médaillon sans risquer de suffoquer. Je décidai donc d'évacuer les lieux et escaladai tant bien que mal l'échelle, la dague de Zee toujours dans la main.

Le ciel était obscur et tourmenté, bouillonnant d'électricité et, alors que je titubais hors de la maison, le vent arracha une branche à un arbre voisin. Que cela soit le vent ou autre chose, une force me poussa loin de la maison. Je dus me protéger les yeux contre la poussière et les feuilles qui tourbillonnaient dans l'air.

Je rejoignis à grand mal la table de pique-nique et touchai l'épaule de l'homme :

— Venez, lui dis-je, nous devons revenir à la

voiture.

Mais il s'écroula, glissant du banc et tombant par terre. Ce n'est qu'à ce moment-là que mon cerveau réussit enfin à entendre ce que mon nez et mes oreilles essayaient de lui dire. Il était mort. La femme était allongée sur la table, comme si elle s'était juste endormie en m'attendant. Mon cœur était le seul à battre. Elle aussi était morte.

Je restai absolument abasourdie, me rendant peu à peu compte que quelque chose manquait. Depuis que j'étais arrivée ici, j'avais senti les esprits alentour faire pression sur mes sens. Mais là, il n'y avait plus un fantôme.

Ce qui signifiait qu'il y avait des vampires dans les environs.

Je regardai dans toutes les directions, mais je ne l'aurais pas vu s'il n'avait pas voulu que je le détecte.

Wulfe était appuyé contre le mur de la maison, les yeux rivés au ciel, la tête frappant le mur en rythme avec le battement furieux de mon cœur.

Puis soudain, il s'interrompit et me regarda. Malgré l'opacité de ses yeux, je ne doutais nullement qu'il me vît.

— Il fait jour, remarquai-je.

— Certains d'entre nous ne sont pas aussi

limités que les autres, dit-il. Les cris d'agonie d'André ont réveillé tout l'essaim. Marsilia saura qu'il est mort – cela fait si longtemps qu'ils étaient liés, elle et lui. Il ne faudra pas beaucoup de temps pour qu'il fasse assez obscur et que le reste de l'essaim débarque. Vous devez partir.

Je le regardai fixement et compris soudain qu'il ne me parlait pas à moi – je m'en rendis compte quand une main froide me saisit par le bras.

— Viens, dit Stefan d'une voix épuisée. Il faut partir d'ici avant que les autres arrivent.

— Tu les as tués, dis-je en refusant de bouger. (Je ne le regardai pas, parce que je ne voulais pas le voir avec la même expression morte que Wulfe et André pendant la journée.) Ils étaient enfin en sécurité et tu les as tués.

— Pas lui, dit Wulfe. Il m'a dit que tu ne lui pardonnerais jamais s'il le faisait. Ils sont morts sans peur et sans souffrance. C'était nécessaire. On ne pouvait pas leur permettre de courir partout en criant au vampire. Et nous avions besoin de coupables à livrer à la Maîtresse. (Il me sourit, et je me rapprochai inconsciemment de Stefan.) Je suis arrivé et j'ai trouvé la maison en flammes, sous le regard de deux humains, la ménagerie actuelle d'André. J'ai toujours dit que le peu de

soin qu'il prenait de ses moutons causerait sa perte.

Il eut un rire ironique.

— Viens, insista Stefan. Si nous réussissons à te sortir d'ici dans les dix prochaines minutes, personne ne saura même que tu étais ici.

Je le laissai m'éloigner de Wulfe, sans néanmoins le regarder.

— Tu savais que j'allais tuer André.

— Oui. C'est la seule chose que tu pouvais faire en étant toi.

— Elle t'interrogera avec la chaise, lui fis-je remarquer.

— Elle saura que c'est moi.

— Elle ne me questionnera pas parce que cela fait une semaine que je suis enfermé dans la prison de l'essaim suite à mon « attitude regrettable » concernant le projet de la Maîtresse de créer un nouveau monstre. Et personne ne peut échapper à nos geôles, car la magie de Wulfe les rend inexpugnables.

— Et si elle interroge Wulfe ?

— C'est lui qui a construit la chaise, répondit Stefan en ouvrant ma portière. Il lui dira que nul vampire, nul loup-garou et nulle changeuse ne

sont responsables de la mort d'André, ce qui sera la plus stricte vérité, puisque c'est André qui est responsable de sa propre mort.

Je le regardai alors, parce que je n'avais pas le choix. Il avait l'air qu'il avait d'habitude, à part une paire de lunettes de soleil impénétrables qui dissimulaient ses yeux.

Il se pencha et m'embrassa sur la bouche, un baiser rapide mais doux qui me fit deviner que je n'avais pas imaginé ces mots pleins de passion qu'il avait murmurés à mon oreille lorsque je m'étais nourrie de son sang, le soir où Littleton était mort. J'avais vraiment espéré que ce n'était qu'un rêve.

— Je t'avais donné ma parole d'honneur que tu ne subirais aucun mal, reprit-il. Je n'ai pu tenir complètement ma parole, mais au moins ne perdras-tu pas la vie parce que je t'ai impliquée dans cette histoire. Ne t'inquiète pas, Petit Loup, conclut-il en souriant.

Je mis le contact et démarrai sur les chapeaux de roue, fuyant autant, sinon plus, Stefan que la colère de Marsilia.

La maison d'André avait déjà complètement brûlé quand les pompiers arrivèrent enfin. Un journaliste interviewa le capitaine des pompiers

sur fond de jets d'eau noyant les dernières flammes. Celui-ci expliqua que la pluie avait empêché les flammes de se propager à l'herbe sèche. Deux cadavres avaient été découverts dans la maison. On avait réussi à contacter les propriétaires de la maison qui se trouvaient en villégiature dans leur chalet de Coeur d'Alene. Les cadavres appartenaient probablement à des vagabonds qui avaient squatté la maison vide.

Je regardais les informations de 22 heures quand on tambourina à ma porte.

— Si tu laisses des marques sur ma porte, je te la ferai remplacer, prévins-je Adam, sachant qu'il m'entendrait même à travers la porte fermée.

J'éteignis la télévision et ouvris la porte.

— J'ai des cookies au chocolat, lui dis-je. Et des brownies, mais ils sont encore un peu chauds.

Il tremblait de rage, les yeux du jaune brillant qui était le propre du loup. Il serrait tellement les dents que ses joues blanchissaient sous la tension.

Je mordis dans mon cookie.

— Où étais-tu ? demanda-t-il d'un ton faussement doux et véritablement menaçant.

La puissance qui émanait de lui était telle que je ne pouvais m'empêcher de répondre.

Tant pis pour sa promesse de ne pas exercer une influence malvenue. Heureusement, la terreur et le traumatisme m'avaient tellement vidée que je n'avais plus rien à offrir à l'Alpha. Je finis mon cookie, léchai le chocolat sur mes doigts et invitai Adam à entrer.

Il attrapa ma main et releva ma manche. Je m'étais soignée avec le kit de premier secours de Samuel, qui était bien mieux équipé que moi. J'avais nettoyé la blessure qu'André avait faite à mon poignet avec de l'eau oxygénée – il faudrait que j'achète une nouvelle bouteille à Samuel. Pansée avec un bandage tout neuf, la déchirure ne semblait pas si terrible. Mais j'avais l'impression qu'il m'avait quasi arraché le bras.

— Ben dit que tu as trouvé André, dit Adam en m'examinant le bras. (Un muscle vibra dans sa pommette.) Il m'attendait sous forme humaine. Mais comme tu ne lui avais pas dit où, nous sommes partis à la chasse, Ben et moi – jusqu'à ce que Jesse nous prévienne que ta voiture était revenue.

— André est parti, lui dis-je. Il ne reviendra pas.

Il garda mon poignet dans une main et posa l'autre sur ma joue, son pouce effleurant ma jugulaire.

— Si *je* te tuais, au moins, ce serait rapide et propre. La Maîtresse prendra bien plus son temps si elle te met la main dessus.

— Pourquoi le voudrait-elle ? dis-je doucement. Deux membres du troupeau d'André se sont rebiffés et ont mis le feu à la maison durant son sommeil.

— Elle n'y croira jamais.

— Stefan pense que si.

Il me regarda droit dans les yeux jusqu'à ce que je finisse par baisser le regard. Puis il me prit dans ses bras et se contenta de me garder serrée contre lui.

Je ne lui dis pas que j'avais toujours terriblement peur – il le savait. Je ne lui dis pas que j'avais vomi quatre fois depuis que j'étais rentrée. Je ne lui dis pas non plus que j'avais ressenti le besoin d'allumer toutes les lumières de la maison ou que je ne réussissais pas à me sortir de la tête le visage de ces deux pauvres âmes que le Sorcier avait tuées parce que Stefan voulait me protéger de mes propres actes. Je ne lui dis pas que je me souvenais trop bien de la sensation du pieu s'enfonçant dans la chair, ou que je ne me sentais plus capable de jamais dormir. Je ne lui dis pas que Stefan m'avait embrassée – le même

Stefan qui avait tué deux personnes pour me sauver. Il avait eu raison de dire que je ne lui aurais jamais pardonné de l'avoir fait ; il n'avait juste pas compris que je le tiendrais pour responsable, quel que soit celui qui s'était sali les mains. Wulfe se moquait totalement que je m'en sorte vivante. S'il était venu chez André, c'était vraisemblablement un échange de bons procédés avec Stefan.

Adam sentait si bon. Lui n'aurait jamais tué un témoin innocent, même pas pour me sauver. J'enfouis mon nez dans le creux entre son épaule et sa mâchoire et laissai la chaleur de son corps irradier mon âme.

Puis je lui fis manger des cookies arrosés de lait jusqu'au retour de Samuel.

Je me réveillai le lendemain matin au son d'un martèlement sur la paroi du mobil-home. J'étais en train d'enfiler un jean quand j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir et le martèlement s'arrêter.

Il avait aussi réveillé Samuel.

Deux gros camions rouges étaient garés devant chez moi, portant en larges lettres blanches la mention « Entreprises de construction Hickman ». Trois hommes souriants, vêtus de salopette, étaient en train de discuter avec Samuel.

— J'aimerais bien savoir comment ils se sont débrouillés aussi, mais je n'étais pas là. Ma copine les a fait fuir avec un fusil, mais ils ont fait de sacrés dégâts quand même, pas vrai ? disait Samuel.

Nous regardâmes tous le mobil-home comme un seul homme.

— Cela reviendrait peut-être moins cher d'en acheter un neuf et de mettre celui-ci au rebut, dit le plus vieux des ouvriers.

Il portait une casquette où était écrit « Le Boss » et ses mains étaient tellement calleuses que de la corne poussait sur la corne.

— Les parents du gamin paient les réparations, dis-je. – Et réparer celui-là nous causera bien moins de soucis que de tout devoir déménager dans un nouveau mobil-home.

Le Boss cracha un jet de tabac à chiquer au sol.

— Ça c'est ben vrai ! D'accord, je pense que cela va nous prendre un jour ou deux, selon les dégâts subis par la structure elle-même. La commande parlait aussi de trous dans le plancher ? Je suis censé les boucher et remplacer la moquette.

— Ça se passe dans ma chambre, lui dis-je. Je ne voulais pas risquer de toucher mes voisins, alors j'ai tiré vers le sol.

Il grogna. Je ne sus dire si c'était d'approbation.

— On s'occupera de ça demain. Pouvons-nous entrer dans la maison ?

— Je serai là, intervint Samuel. Je suis de nuit, cette semaine.

— Où ça ?

— À l'hôpital.

— C'est mieux qu'à l'épicerie du coin, en tout cas, remarqua le Boss.

— J'ai fait ça aussi, acquiesça Samuel. Le salaire est meilleur à l'hôpital, mais il y avait nettement moins de stress à l'épicerie.

— Ma Joni est infirmière à l'hôpital Kadlec, dit l'un des autres ouvriers. Elle dit que c'est affreux de travailler avec ces fichus médecins.

— Horrible, en effet, acquiesça le docteur Samuel Cornick.

Je levai les yeux du minibus sur lequel je travaillais et vis Mme Hanna en train de pousser son chariot de supermarché. Je ne l'avais plus vue depuis la nuit où elle m'avait aidée à trouver Littleton, bien que j'aie parfois reniflé son odeur. Je m'essuyai les mains et vins à sa rencontre.

— Bonjour, lui dis-je. Belle journée, n'est-ce

pas ?

— Bonjour Mercedes, dit-elle en souriant gentiment, comme toujours. J'adore l'odeur de l'air après la pluie, pas vous ?

— Absolument. Je vois que vous avez repris vos habitudes ?

Son expression se troubla un instant :

— Pardon, ma petite ? (Puis elle sourit de nouveau.) Oh ! j'ai retrouvé ce dessin dont je vous parlais.

— Lequel ?

Mais elle avait terminé sa conversation avec moi.

— Je dois y aller, ma chère. Au revoir, soyez sage.

— Au revoir, madame Hanna.

Elle disparut, mais j'entendis encore son chariot brinquebalant et ses talons cliquetant sur le trottoir bien après qu'elle se fut évaporée.

J'en terminai avec le minibus à peu près à l'heure du déjeuner. Je revins vers le bureau et Gabriel me lança un bref regard avant de reposer les yeux sur son écran d'ordinateur.

— Vous avez du courrier sur votre bureau.

— Merci.

Je soulevai la boîte : il n'y avait pas d'adresse d'expéditeur, mais je reconnus l'écriture de Stefan. J'attendis donc que Gabriel sorte déjeuner pour l'ouvrir.

Elle contenait trois cadeaux enveloppés de papier cadeau à l'effigie de Scoubidou : un pieu noirci par le feu, un médaillon en or avec un dragon sur l'une de ses faces et un minibus Volkswagen en chocolat noir.

Je chiffonnai le papier d'emballage et le jetai dans le carton, ne remarquant qu'à ce moment-là une feuille de papier qui se trouvait cachée sous la boîte. C'était un dessin à la mine de plomb, représentant le visage d'un homme. Le retournant, je reconnus Adam, le regard attentif, mais les lèvres parcourues d'un soupçon de sourire. Au bas de la page, l'artiste avait apposé sa signature : *Marjorie Hanna*.

Fin du tome 2